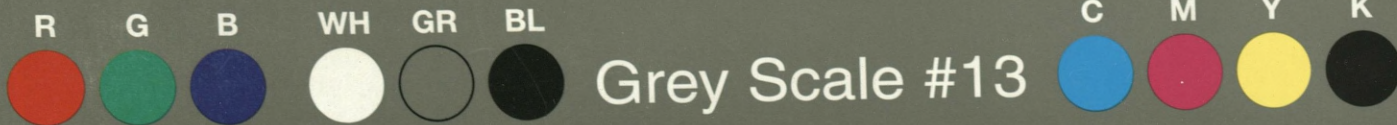


Part Code ST1316



DANES-PICTA.COM

Grey Scale #13

A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19

GÉNÉRAL CANONGE  
ANCIEN PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE GUERRE

# RÉCIT SUCCINCT DE LA GRANDE GUERRE



1914

1919

LA FRANCE LIBÉRATRICE

L. FOURNIER - ÉDITEUR MILITAIRE - PARIS

Tous droits réservés (Engravures, Réclams, Cartes, Croquis).



Colour Chart #13

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

Inches  
Centimetres

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

DANES-PICTA.COM

GÉNÉRAL CANONGE  
ANCIEN PROFESSEUR A L'ÉCOLE DE GUERRE

# RÉCIT SUCCINCT DE LA GRANDE GUERRE



LA \* FRANCE \* LIBÉRATRICE

L. FOURNIER - ÉDITEUR MILITAIRE - PARIS.

RÉCIT SUCCINCT

avec

un Frontispice, par LECOMTE DU NOUY,  
quarante-six Portraits,  
trois grandes Cartes et vingt-deux Croquis.

LA GRANDE GUERRE

DE

1914-1919

## PRINCIPAUX OUVRAGES DE L'AUTEUR

---

**Histoire Militaire Contemporaine** (1854-1871), par le Commandant FR. CANONGE, du 52<sup>e</sup> de ligne, 2 vol. in-18. Paris, 1882. (5<sup>e</sup> mille.) Librairie Fasquelle. *Mentionnée en 1883 par l'Académie Française.*

**Atlas d'Histoire Militaire Contemporaine** (1854-1871), par le Lieutenant-Colonel FR. CANONGE, du 69<sup>e</sup> de ligne, 45 cartes in-4<sup>e</sup>. Paris 1886. Librairie Fasquelle.

**Histoire et Art Militaires**, par le Général FR. CANONGE. 4 volumes ont été publiés à partir de 1903. — Tome I : Des Origines à 1786 ; t. II : De 1854 à 1870 ; t. III : Guerre de 1870-1871 ; t. IV : Guerre de 1871 à 1905. Expéditions lointaines ou d'outre-mer. La Guerre de Montagne.

*Les tomes I et II ont été couronnés en 1904 par l'Académie Française. (Prix Théroutanne).*

**La Campagne de 1769 en Corse et le Maréchal de Vaux.** — **Carnet du Comte FLEURY** : Avril-Mai 1905.

**Jeanne d'Arc guerrière. Étude militaire.** — in-18. Paris 1907. Nouvelle Librairie Nationale.

**Trois Héros, Bataille de Beaumont en Argonne et Passage de vive force du Pont de Mouzon les 30 et 31 août 1870.** — in-18. Paris 1909. Librairie Garnier.

*A obtenu en 1909 une Médaille d'honneur de la Société d'Encouragement au Bien.*

**Histoire de l'Invasion (Occupation) Allemande de 1870-1871**, in-18, Paris 1915. Librairie Perrin. *A été couronnée en 1916 par l'Académie française [Prix Théroutanne].*

**Guerre de 1914. La Bataille de la Marne** (avec deux cartes), in-18. Paris 1918. Librairie L. Fournier.

---

GÉNÉRAL CANONGE

Ancien professeur à l'Ecole supérieure de Guerre

# La Grande Guerre

DE

1914-1919

RÉCIT SUCCINCT

avec

Trois Cartes hors texte, vingt-deux Croquis et quarante-et-un Portraits  
dont dix-sept hors texte



PARIS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE MILITAIRE UNIVERSELLE

L. FOURNIER

264, Boulevard Saint-Germain, 264

1919

Tous droits de reproduction réservés  
(pour le texte, pour les cartes et croquis)

55356

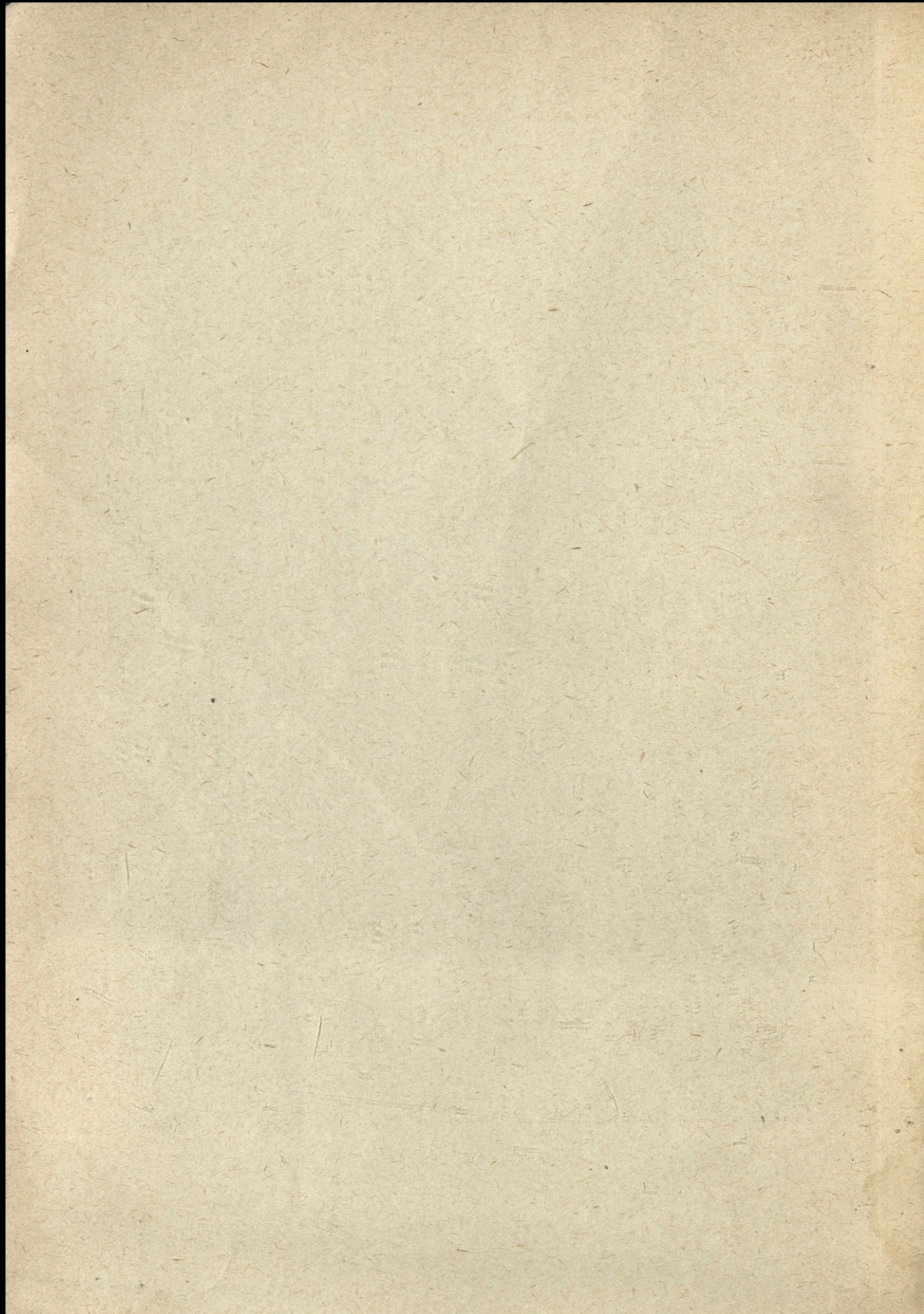


A  
*la France bien-aimée,*  
à  
*la France Immortelle.*

GÉNÉRAL FRÉDÉRIC CANONGE.



Raymond POINCARÉ, Président de la République Française.



## PRÉFACE

---

Le drame immense aux cent actes divers qui fit couler tant de sang généreux et verser tant de larmes vient de prendre fin. Il s'est terminé, comme on était en droit de l'espérer, par le triomphe de la Justice et de la Civilisation sur l'Iniquité et la Barbarie.

S'il est encore trop tôt pour l'écrire avec les détails nécessaires à l'Histoire, il est cependant possible d'en grouper les principaux faits de façon à fixer la physionomie de la lutte avec une exactitude suffisante.

Ceux de nos compatriotes des pays envahis qui furent longtemps privés de nouvelles exactes, nos frères retrouvés de l'Alsace, de la Lorraine, bien des Français et les combattants eux-mêmes dont l'horizon fut limité trouveront dans ce Récit une première mise au point des grands événements militaires de la période qu'ils viennent de vivre.

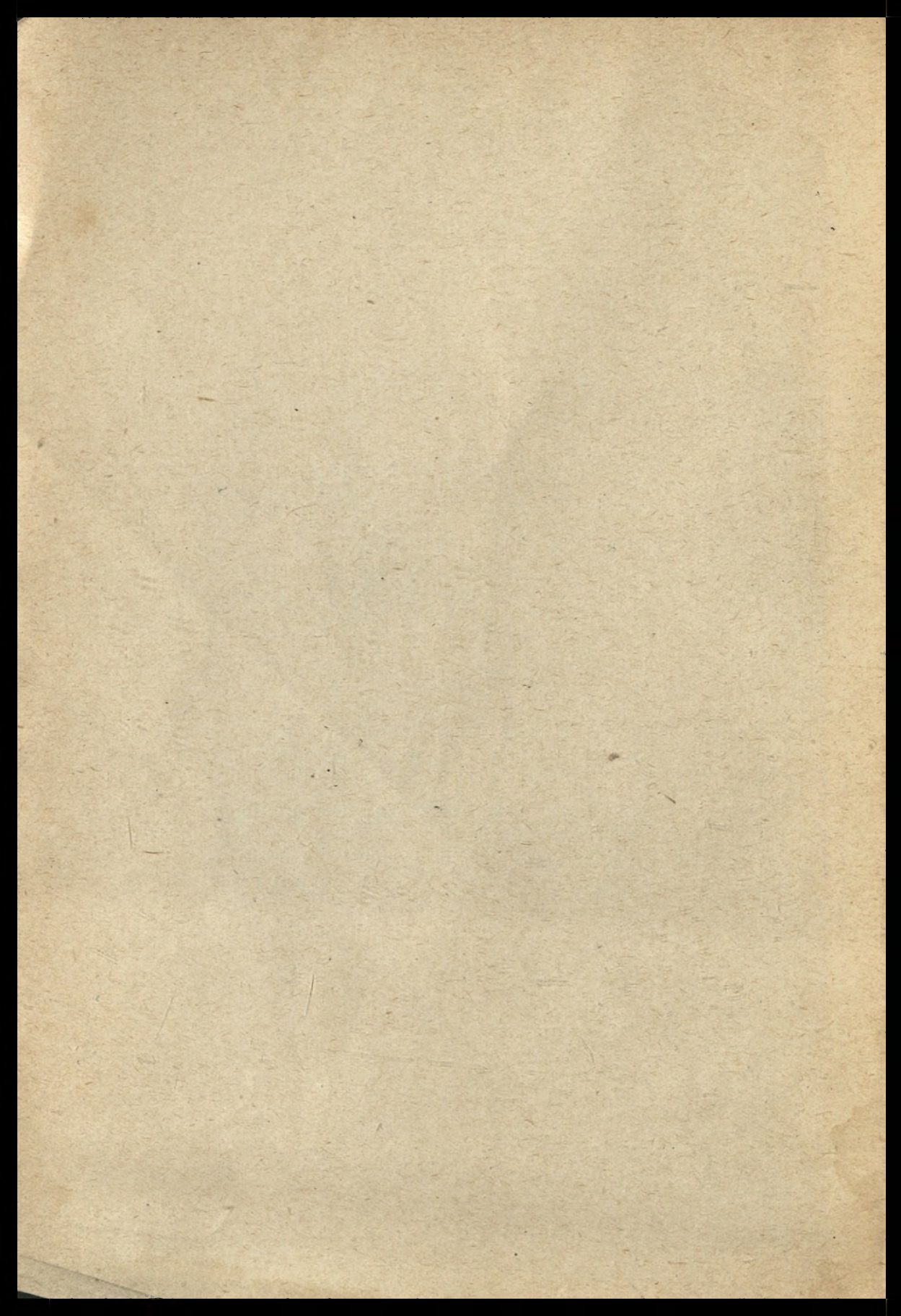
Les actes les plus importants sont mentionnés simplement et simplement reliés entre eux.

Ce premier résumé succinct pourra en faire comprendre la grandeur et susciter une admiration légitime pour les soldats qui, stoïquement, soutinrent un effort aussi grandiose, comme pour ceux qui le dirigèrent si bien.

Tel est le but que s'est proposé un vieux soldat de 82 ans qui, le cœur gros, dut laisser à ses cadets, dont son fils, la lourde charge et l'honneur de réaliser le rêve qui le hantait depuis plus de quarante-trois ans.

Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1919.

Général Frédéric CANONGE.



# LIVRE PREMIER

Août 1914 à Octobre 1915

## CHAPITRE I

*Origines et responsabilités de la guerre.*

*Le Guet-apens, ses Conséquences.*

**Origines de la Guerre.** La guerre a toujours été l'industrie nationale de la Prusse. Humiliée et vaincue en 1806, elle avait relevé la tête dès 1813, puis obtenu l'énorme joie de sa participation à la victoire de Waterloo ; en 1870-1871, elle avait remporté d'éclatants succès consacrés par le traité de Francfort : cela ne suffisait pas paraît-il.

C'est d'une hégémonie mondiale que rêvait désormais le jeune Empire allemand. Il lui fallait une nouvelle guerre qui abâtît, ruinât ses concurrents et lui procurât à la fois de nouveaux territoires et des indemnités considérables.

**Responsabilités de la Guerre.** Le simple fait que le gouvernement allemand ne voulut jamais, même après la défaite, discuter cette question est une preuve suffisante de sa culpabilité ; dès le 22 novembre 1913, M. Jules Cambon, notre ambassadeur à Berlin, avait prévenu son gouvernement. Cependant Guillaume II a répété à satiété, sous diverses formes, sa déclaration mensongère : « Je n'ai pas voulu cela ». Or, la vérité est que, de propos délibéré, il a voulu la guerre, qu'il l'a préparée avec persévérance, qu'il l'a déclarée, enfin que l'empereur François-Joseph consentit à être son complice.

Les preuves de la préméditation abondent. Il suffit de rappeler : d'une part, l'énorme accroissement du budget de la guerre porté coup sur coup à un milliard 903 millions 927 francs (1913) alors que, en 1870, il n'était que de 325 millions de francs ; de l'autre, les incidents nombreux frisant l'insulte et se résumant dans celui d'Agadir (1911) qui frappa au cœur la France engourdie et fit pousser aux plus patients le cri : « En voilà assez ! »

Si l'orgueil colossal du Kaiser n'était pas connu, on se demanderait vainement pourquoi, étant donné la prospérité commerciale, industrielle, économique de l'empire, son développement croissant et l'affaiblissement de la natalité en France, il ne préféra pas attendre que celle-ci fut à sa merci.

La Postérité jugera la question des responsabilités de la guerre comme l'a fait M. Poincaré, président de la République :

« L'Angleterre, la France, la Russie ont, jusqu'à la dernière heure, poursuivi, en plein accord, d'actives négociations pour maintenir la paix. C'est l'Autriche et l'Allemagne qui ont successivement créé l'irréparable : l'Autriche en déclarant la guerre à la Serbie et en bombardant Belgrade ; l'Allemagne en déclarant la guerre à la Russie et à la France, après avoir sans provocation, violé nos frontières. Il n'y a point d'imposture qui puisse détruire cette réalité... (1). »

**Le Guet-apens** L'assassinat commis, le **du 23 au 25 juillet**. 28 juin 1914, à Serajevo, capitale de la Bosnie, de l'archiduc François-Ferdinand, héritier d'Autriche, et de sa femme fournit bien à propos à Guillaume II le prétexte qu'il cherchait pour allumer la guerre.

Le 5 juillet, le plan qui associerait successivement à la Serbie la Russie, puis la France, fut arrêté dans le Conseil de la Couronne tenu à Postdam ; comme on ne peut pas penser à tout, l'Angleterre fut oubliée dans les prévisions impériales.

François-Joseph se laissa corrompre espérant sans doute que l'Europe lui permettrait d'asservir la Serbie, comme elle

(1) Discours prononcé le 20 juin 1918.

l'avait souffert pour la Bosnie et l'Herzégovine (1). Le plan des deux empereurs se déroula régulièrement.

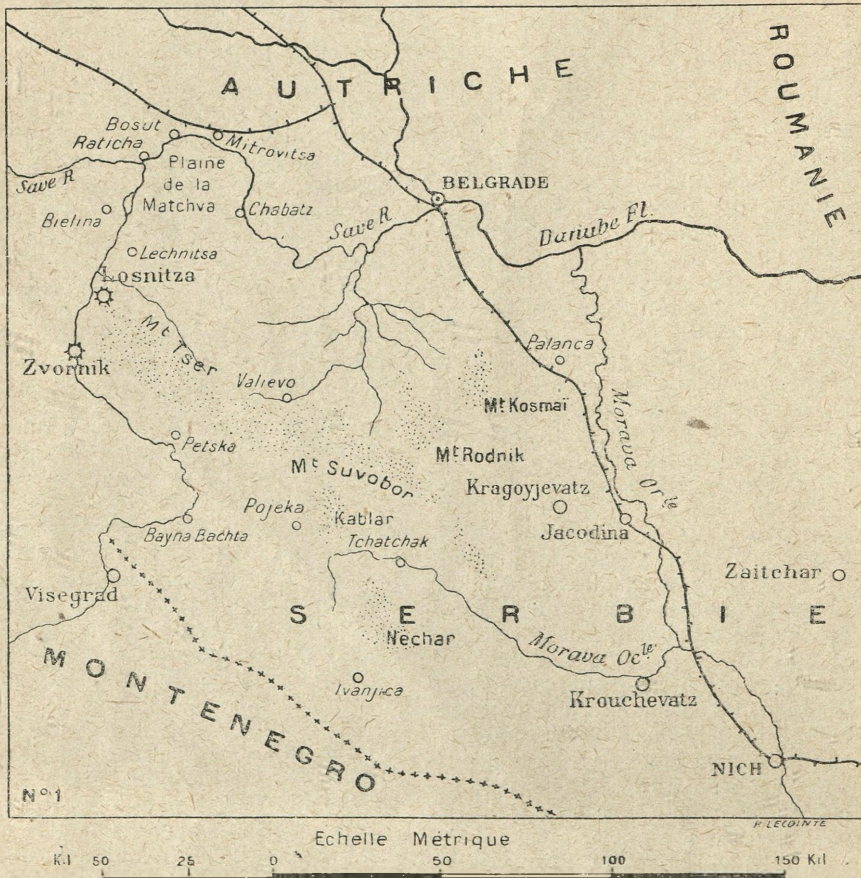
Le 23, le guet-apens commence par l'envoi d'un ultimatum injurieux prétendant perfidement rendre la Serbie responsable de l'attentat commis. Le 25 au soir, la Serbie fait toutes les concessions compatibles avec sa dignité. Moins de trente

guerre à la Serbie dont la résolution ne faiblit pas : résister jusqu'à l'extrême limite ; elle le fit.

Du 25 au 28, les diplomates de l'Angleterre, de la Russie et de la France avaient prodigué leurs efforts en pure perte pour dégager la Serbie et empêcher le conflit européen.

Guillaume II avait usé de fourberie

Opérations en Serbie : 1914-1915.



minutes après avoir reçu cette réponse, le ministre autrichien la déclare inacceptable et quitte précipitamment Belgrade, avec tout le personnel de la Légation (2).

Le 28 juillet, l'Autriche déclarait la

(1) Rappelons le généreux effort fait en vain auprès de lui par le pape Pie X qui, déjà malade, mourut de douleur.

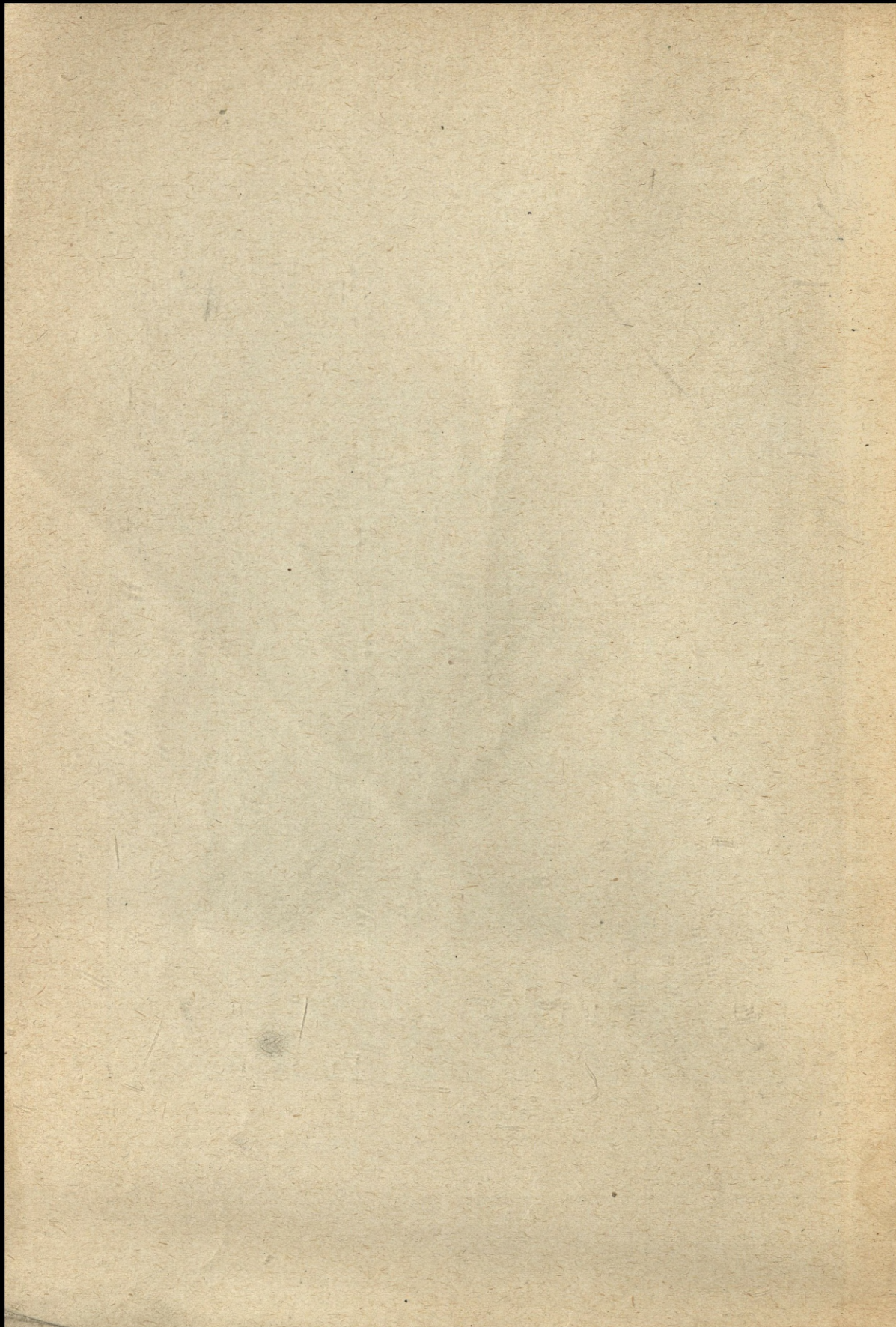
(2) Le comte Tisza qui l'avait rédigé fut assassiné pour ce motif le 31 octobre 1918. Trois jours plus tard, la Serbie était délivrée.

avec l'honnête Nicolas II. Ses serviteurs, — le chancelier de Bethmann-Holweg, de Jagow, ministre des affaires étrangères, de Schoen ambassadeur à Paris et von Tirpitz — ne restèrent pas en retard sur lui.

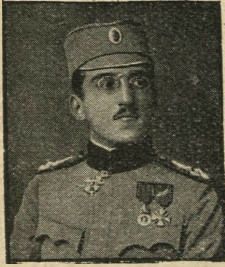
Revenu en toute hâte de la Scandinavie avec M. René Viviani, président du Conseil, le président Poincaré rentra, le 30 juillet, à Paris où de belles ovations l'accueillirent.



PIERRE I<sup>er</sup>, roi de Serbie.



Le lendemain, l'Allemagne proclamait « la menace de guerre » ; bien qu'elle eût mobilisé d'avance ses troupes, elle avait dénié le même droit à la Russie.



PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE

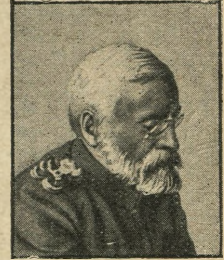
Se trouvant ainsi mis dans l'obligation de prendre les précautions élémentaires qu'exigeait la sécurité du territoire français, le gouvernement de la République ne pouvait hésiter ; telle fut la raison des décrets du 1<sup>er</sup> août qui ordonnèrent le renforcement de la *Couverture* (1) et promulguèrent l'état de siège en France et en Algérie.

Il n'était que temps, car les déclarations de guerre allaient se succéder avec rapidité.

Avant d'énumérer ces déclarations, montrons la Serbie et le Montenegro en action sous les ordres du voïvode Putnik dans la première phase de leur héroïque résistance à laquelle ce témoignage est dû puisqu'elle fut la conséquence immédiate du « guet-apens ».

Dès le 29 juillet, l'Autriche bombardait Belgrade, capitale de la Serbie. Le gouvernement se transporta alors à Nisch, dans l'intérieur du pays.

Les Autrichiens dont l'armée était peu homogène envahirent la Serbie, mais ne purent s'avancer que péniblement. Le 18 et le 19 août, les Serbes qui étaient prêts les attaquèrent vigoureusement et les obligèrent à reculer ; ils leur auraient mis une trentaine de mille hommes hors de combat. Ne se bornant pas là, les Serbes franchirent la Save, et, partageant leurs efforts, livrèrent avec succès les combats de Prevljac (27 août), de Semlin (10 septembre) et de Novi-Bazar (10 septembre).



VOÏVODE PUTNIK

Victorieux à la Drina (10-24 septembre), ils battirent encore les Autrichiens à Chabatz (10 novembre) et à Obrenowatz (14 novembre).

Tels furent les principaux actes de vigueur qui signalèrent la première phase de cette lutte inégale.

## CHAPITRE II

*Les Déclarations de guerre. — Les Neutres. — En Mobilisation. — La Journée du 4 août : à Paris, à Bruxelles, à Berlin ; son équivalente en Russie. — L'Union sacrée en France. — Le Pacte de Londres du 5 septembre 1914.*

**Les Déclarations de Guerre.** 31 juillet. — M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne à Paris, réclame, comme gage de neutralité de la France, qu'elle

laisse l'Allemagne occuper... temporairement Toul et Verdun (2).

A minuit, la Russie reçoit un ultimatum.

Le samedi 1<sup>er</sup> Août, l'Allemagne, qui a

(1). La *Couverture* comprend les troupes qui, établies sur la frontière, sont chargées de s'opposer, pendant le temps nécessaire, à sa violation par l'ennemi.

Pour éviter tout « incident » qui nous aurait été reproché, on eut la loyauté dont profita l'Allemagne d'ordonner que ces troupes se tiendraient à dix kilomètres au moins de la frontière.

Fait extraordinaire mais bien établi, l'autorité militaire ne fit aucune opposition à cette mesure qui devait cependant être grosse de conséquences.

(2) Ce n'est que le 1<sup>er</sup> mai 1918 que notre ministre des affaires étrangères, M. Stephen Pichon, fit connaître à la France ce document tenu secret jusqu'alors par la Chancellerie allemande. Il fit suivre sa lecture de cette remarque judicieuse : « Voilà comment l'Allemagne voulait la paix à l'heure où elle déclarait la guerre... ; voilà de quel prix elle entendait nous faire payer notre bassesse si nous avions eu l'infamie de lui livrer la Russie alliée et de renier notre signature comme la Russie a renié la sienne... »

déjà violé notre frontière en plusieurs endroits, ordonne officiellement à midi une mobilisation qui, d'ailleurs, était déjà commencée. La France mobilise à 4 h. 20. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie, le soir même, à 7 h. 20.

L'Italie fait connaître qu'elle compte rester neutre. Tout en entendant se réserver, la Grande-Bretagne questionne sur ses intentions l'Allemagne dont elle ne reçoit pas de réponse.

**2 Août.** — Violation par les Allemands du territoire neutre du Luxembourg. A 7 heures, la Belgique reçoit un ultimatum tendant à autoriser les troupes allemandes à traverser son territoire. Elle ne se parjurera pas ; aussi, repoussant ce marché déshonorant, elle prépare avec fierté sa résistance.

**3 Août.** — De Schoen, n'étant pas parvenu à se faire insulter à Paris, remet la déclaration de guerre de l'Allemagne et demande ses passe-ports.

**4 Août.** — La Grande-Bretagne somme l'Allemagne de respecter la neutralité de la Belgique et entend avoir reçu une réponse avant midi ; or, la neutralité avait été violée le matin même, et le roi Albert 1<sup>er</sup> avait adressé un pressant appel au roi Georges V d'Angleterre, à la France et à la Russie.

Le 5 au matin, sir Edward Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, vint réclamer ses passe-ports. C'est alors que l'inconscient Bethmann-Holweg manifesta son étonnement par un argument qui fit fortune : « ... rien que pour un mot, pour un bout de papier ! »

Le soir du 5 Août, l'Allemagne et l'Autriche étaient donc en guerre avec la Serbie, la Russie, la France, la Belgique et l'Angleterre.

Vérité inattaquable, elles avaient prémédité, provoqué et imposé cette guerre.

**Les Neutres.** L'attitude de l'Allemagne devait avoir pour conséquence l'accroissement rapide du nombre de nos alliés de la première heure. Au mois de juin 1917, vingt-deux puissances avaient rompu avec elle, neuf s'étaient bornées à interrompre leurs relations diplomatiques. L'Allemagne avait pour elle l'Autriche, la Turquie et la Bulgarie.

Six puissances seulement demeurèrent fidèles à la neutralité : l'Espagne, la Suisse, le Danemark, la Hollande et la Norvège. La Grèce, une fois libérée, se

rangea du côté de la Justice et du Droit. L'Espagne et la Suisse méritent une mention spéciale.

Le roi d'Espagne servit d'intermédiaire au point de vue humain entre les Alliés et l'Allemagne. On se fera une idée des services qu'il rendit aux Alliés quand on saura que, du 1<sup>er</sup> janvier 1916 au 1<sup>er</sup> janvier 1917, le nombre des dossiers additionnels des Disparus fut de 74.633 ; 54.390 Français et Belges, 2.952 Anglais, 290 Italiens, 267 Russes, Serbes, Roumains, Portugais, etc..., et que le total des documents expédiés par le Secrétariat d'Espagne fut supérieur à 315.000.

Quant aux Suisses, leur bonté envers nos rapatriés dépassa encore, si possible, celle qui, en 1870-1871, leur valut la gratitude de la France.

**La Mobilisation (1)** Partout en France, elle s'accomplit avec un ordre parfait. Acceptée par le Pays avec espoir et sang-froid, elle avait été préparée par la loi de 1913, loi de salut qui, dès le 1<sup>er</sup> janvier 1914, nous procura une augmentation précieuse mais insuffisante encore de 210.000 hommes pour nos troupes de premier choc.

**La Journée du 4 août 1914 à Paris, à Bruxelles, à Berlin ; son équivalente à Londres et en Russie.** A Paris, le président du Conseil, M. René Viviani, lut dans les deux Assemblées, le Message du Président de la République proclamant que la France « sera héroïquement défendue par tous ses fils dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée », formule heureuse qui fit tant de bien. Puis, sans éclats, sans gestes, en termes d'une modération et d'une précision terribles, M. Viviani déroula la liste des mensonges, des forfaitures et des attentats de l'Allemagne. A peine avait-il fini que retentit un seul cri, celui de « Vive la France ! » dans lequel s'affirma l'union sacrée de tous, cri qui monta, envahit les tribunes et déborda au dehors jusqu'aux frontières nationales.

A Bruxelles, le même jour, le roi Albert 1<sup>er</sup> fit la déclaration suivante à la Chambre où étaient réunis les Députés et les Sénateurs :

« ... Personne, dans ce pays ne faudra à son devoir. J'ai foi dans nos destinées,

(1) On nomme ainsi le passage de l'Armée de pied de paix au pied de guerre.

un pays qui se défend s'impose au respect de tous ; ce pays ne périt pas... »

On lui répondit aussitôt en votant 200 millions pour la guerre. Le 6 août, l'armée belge était prête à faire mouvement avec tous ses convois.

Le Kaiser lut au Reichstag, le 4 août, un discours où il entama la série de ses mensonges personnels.

A Londres, le 6 août, le premier ministre Asquith demanda à la Chambre des Communes et obtint un crédit de 2 milliards 500 millions de francs. Le bon vouloir de nos alliés britanniques ne se démentit pas ; au 9 septembre, en effet, les enrôlements atteignaient le chiffre de 435.000 hommes ; le 17, l'Angleterre émit un emprunt de 8 milliards 750 millions (il fut couvert deux fois), le plus élevé qui jusqu'alors eût été lancé dans aucun pays ; le lendemain lord Kitchener (1), nommé la veille ministre de la guerre affirma la volonté des Alliés de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire définitive.

A Saint-Petersbourg, le tsar Nicolas II

prononça, devant les députés à la Douma, un discours relatif à la déclaration de guerre qui fut approuvé par tous et lui valut une ovation.

**L'Union sacrée en France.** Cette formule dégagée du message présidentiel du 4 avril, traduit pour tous les Français, — quelles que fussent leurs opinions politiques ou religieuses, sans d'ailleurs exiger le sacrifice de leurs convictions personnelles, — le sentiment commun de leur loyale et complète solidarité en face du péril que la guerre faisait courir à la Patrie.

L'Union sacrée, sur laquelle le Gouvernement s'appuya plus d'une fois, a subsisté presque complètement dans sa splendeur surhumaine — exception faite pour le seul parti socialiste, — pendant toute la durée de la guerre. Elle fut réellement le chef-d'œuvre de la spontanéité patriotique : participant de la puissance d'action réalisée en Allemagne par une volonté unique, elle réalisa en France une des conditions essentielles de la Victoire.

**Pacte de Londres du 5 septembre 1914.** Ce pacte, dicté par un sentiment de prévoyance et de prudence bien légitime, fut l'engagement solennel pris par les Alliés de ne pas traiter séparément avec l'ennemi commun : l'unité d'action ainsi réalisée sous ce rapport fut durable.



Lord KITCHENER

CHAPITRE III

*Renseignements spéciaux relatifs aux principaux belligérants. — Plans d'opérations allemand, français. — La Concentration.. — Caractères présumables de la guerre qui allait s'engager*

**Renseignements spéciaux relatifs aux principaux belligérants.** Pour tout esprit soucieux des choses de la guerre, l'armée allemande constituait la machine de guerre la plus formidable qui ait jamais existé, par l'organisation, l'instruction, l'unité de doctrine et le commandement aux différents degrés. Mais, ce dont il eût fallu surtout se préoccuper, c'était de l'avantage prodigieux que devaient lui procurer ses ressources énormes en hommes. La comparaison des chiffres respectifs de population (colonies

exceptées) parle d'elle-même :  
 Population :  
 Allemagne ..... 64.925.000  
 France ..... 39.602.000  
 Citoyens mobilisables :  
 Allemagne ..... 12.857.000  
 France ..... 6.650.000

En faisant intervenir les deux principaux alliés, on obtient les chiffres suivants :

Population :  
 Autriche-Hongrie ..... 51.970.000  
 Grande-Bretagne ..... 45.370.000

(1) Il était né en 1854.

Citoyens mobilisables :

Autriche-Hongrie .....	9.285.000
Grande-Bretagne ....	7.820.000

Aux 22.142.000 soldats dont disposeraient l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, la France et l'Angleterre ne pourraient donc en opposer que 14.470.000.

Ces chiffres qui étaient connus de tous avant la guerre étaient suggestifs et auraient dû fixer l'attention de ceux qui parlèrent si légèrement de la « folie du nombre » ; ils pouvaient faire prévoir l'ampleur et surtout la durée vraisemblable de la lutte.

Encore, si le service de trois ans eût fonctionné en France depuis plusieurs années, notre infériorité numérique eût été bien moindre, mais il n'avait été rétabli, non sans peine, qu'en août 1913.

Notre artillerie de campagne était, avec le 75 qui devait tenir toutes ses promesses, très supérieure à celle de toutes les autres puissances ; malheureusement nous ne disposions pour ainsi dire pas d'artillerie lourde, alors que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en étaient abondamment pourvues.

Il convient d'ajouter que le fléau de la dépopulation et la prédominance des idées pacifistes agissant dans le même sens, nous étions en infériorité numérique au double point de vue des officiers et des cadres.

Notre situation était donc grave ; toutefois, les sérieuses alliances dont nous disposions permettaient d'espérer qu'elles contribueraient à rétablir l'équilibre.

#### Plans d'opérations

**Allemand.** — Si nous étudions d'abord ce plan, c'est qu'il était et qu'il pouvait être offensif. Il fut arrêté en tenant compte de la nécessité où on se trouverait de combattre simultanément la France et la Russie et des difficultés que présenterait l'attaque des Côtes de Meuse. En conséquence :

1° On traverserait la Belgique pour attaquer d'une façon foudroyante la France ; ce résultat une fois obtenu, on se tournerait contre la Russie ;

2° On utiliserait la supériorité numérique dont on disposait en occupant un vaste front entre la Belgique et les Vosges, puis on procéderait à une double attaque d'ailes : l'aile droite s'avancerait par la Belgique et la vallée de l'Oise, l'aile gauche par la trouée de Charmes. Pouvant

compter, dès le premier jour, sur 46 corps d'armée, — soit 25 actifs et 21 de réserve, — le grand état-major allemand décida que 34 seraient immédiatement consacrés à attaquer par surprise la France. L'exécution rapide et vigoureuse de ce projet faillit amener notre perte, c'est-à-dire terminer rapidement la guerre, comme il y comptait.

**Français.** — L'état-major général français se refusa à croire, dans sa loyauté, que l'attaque allemande pût être prononcée à travers le territoire neutre de la Belgique et n'admit pas qu'elle se fit par la rive gauche de la Meuse. En somme, respectueux de la neutralité belge, le général Joffre avait résolu d'attaquer par l'Alsace et la Lorraine et de manœuvrer, pour pénétrer le plus tôt possible, sa droite au Rhin. Bien que notre infériorité numérique fut incontestable, il comptait prendre d'emblée l'offensive sans s'arrêter au projet de demeurer sur la défensive jusqu'à ce que l'occasion d'attaquer s'offrit favorable.

#### La Concentration (1)

**Allemande.** — Lorsqu'elle fut terminée, les sept armées allemandes se trouvaient ainsi placées, le 21 août, de l'Ouest à l'Est, dans l'ordre de leurs numéros respectifs :

I<sup>e</sup> Armée (von Kluck), forte de 260.000 hommes, en Belgique ;

II<sup>e</sup> Armée (von Bülow), forte de 260.000 hommes, en Belgique ;

III<sup>e</sup> Armée (von Hausen), forte de 120.000 hommes, dans le Luxembourg belge ;

IV<sup>e</sup> Armée (duc de Wurtemberg), forte de 200.000 hommes, dans le Luxembourg belge ;

V<sup>e</sup> armée (Kronprinz impérial), forte de 200.000 hommes, dans la Trouée de Stenay par Longwy ;

VI<sup>e</sup> Armée (Kronprinz de Bavière), forte de 200.000 hommes, en Lorraine ;

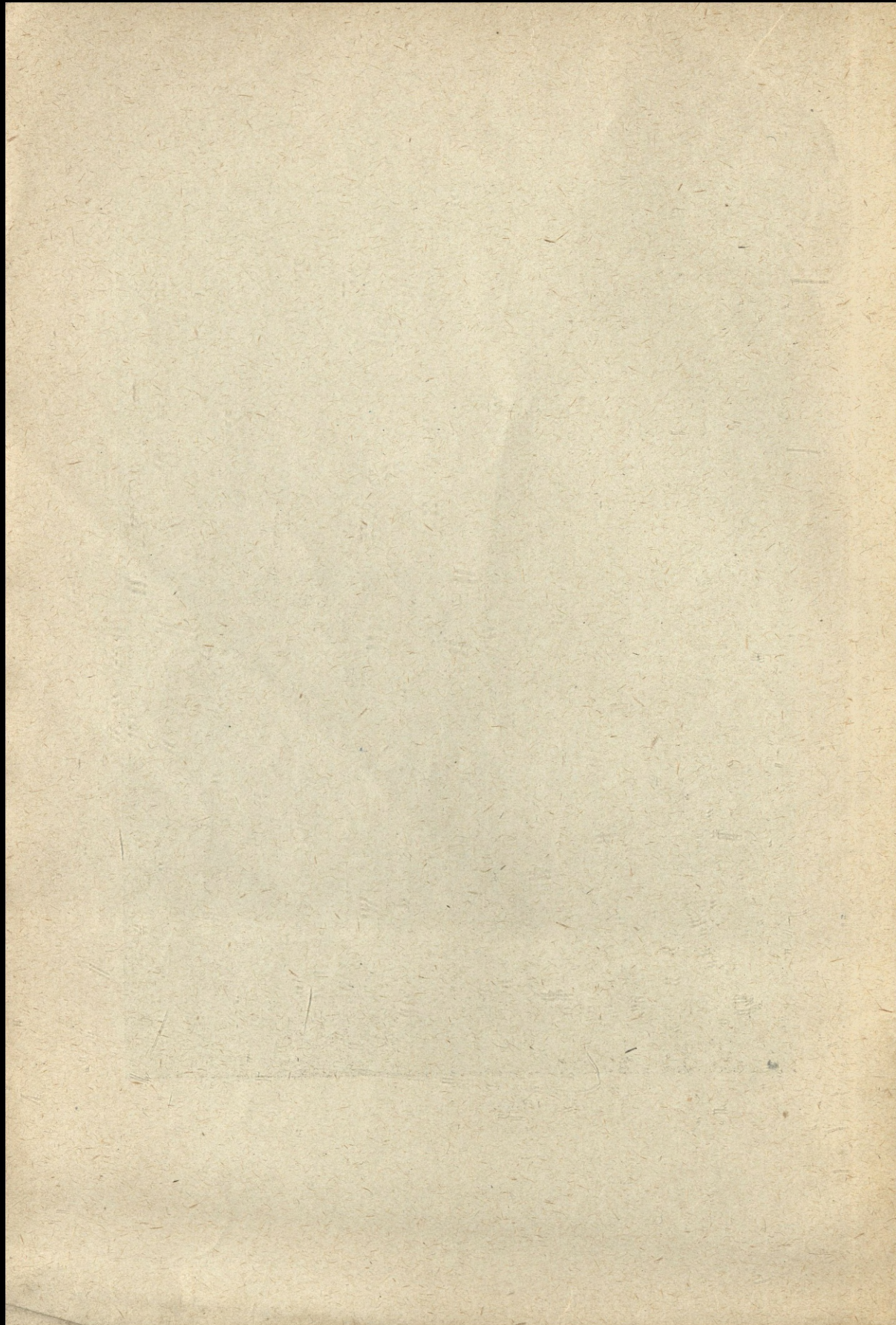
VII<sup>e</sup> Armée (von Heeringen), forte de 120.000 hommes, en Alsace ;

Détachement d'armée (von Deimling), fort de 40.000 hommes, à Strasbourg.

(1) Succédant à la mobilisation, la *Concentration* est l'opération qui a pour objet la mise en place, d'après le plan arrêté, des forces qui vont combattre ; opération des plus délicates comme conception pouvant entraîner dans une voie nuisible, elle dépend de considérations non seulement militaires, mais encore politiques.



Général JOFFRE



C'était une masse d'environ un million 400.000 hommes qui avait pour chef réel le général de Moltke, neveu du feld-maréchal de 1870.

Chaque division d'infanterie comptait trois groupes de 77 (1) et un groupe de 105, soit par corps d'armée 144 canons ou obusiers légers et au moins 16 pièces de gros calibre (2) ; il y avait surabondance de mitrailleuses.

La droite allemande était forte de 12 corps répartis en deux armées (von Kluck et von Bülow) ; le centre comprenait 14 corps appartenant à trois armées (von Hausen et duc de Wurtemberg. Kronprinz impérial) ; la gauche était composée de deux armées (Kronprinz de Bavière et von Heeringen).

Von Kluck, commandant l'aile droite, avait reçu l'ordre de s'avancer rapidement jusqu'à l'Escaut, puis d'effectuer un mouvement tournant contre la gauche française de manière à la séparer de la côte.

C'était, d'une façon simple et suivant l'expression technique, une marche en échelons la droite en avant.

Quant à la VI<sup>e</sup> armée, son chef (von Heeringen) se dirigerait vers la trouée de Charmes-Mirecourt.

**Française.** — Le général en chef était le général Joffre (3) qui, chef d'état-major général de l'armée depuis le 28 juillet 1911, présidait le Conseil supérieur de la guerre. Commencée le 5 août à midi, la concentration fut terminée, dans de bonnes conditions, le 18 à midi ; elle avait exigé près de 4.500 trains, non compris ceux réservés aux approvisionnements de siège.

L'ordre de bataille et les emplacements

(1) Le canon allemand de 77, qui n'était que la copie d'un faux modèle français que l'on avait laissé prendre volontairement, n'était qu'une pièce à tir accéléré ne tirant pas plus de 2 à 3 coups par minute, alors que la vitesse de tir de notre 75, à tir rapide était de 15 coups.

(2) Le corps d'armée français ne comptait que 120 canons de 75.

(3) Né le 12 janvier 1852.

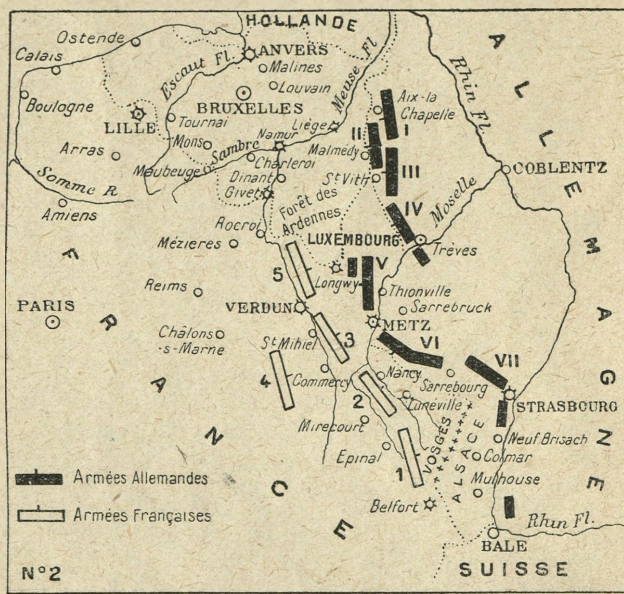
suivants, compris entre les Vosges et Rocroi, répondaient au premier plan du général Joffre :

1<sup>re</sup> Armée (Dubail (4), forte de 5 corps d'armée, d'une Division de réserve et de 3 divisions de cavalerie : de Belfort à Epinal ;

2<sup>e</sup> Armée (de Castelnau (5), forte de 5 corps d'armée de 3 divisions et demie de réserve et d'un corps de cavalerie : de Nancy à Toul ;

3<sup>e</sup> Armée (Ruffey (6), forte de 3 corps d'armée, de 3 divisions de réserve et d'une

*Concentrations Allemandes et Françaises à l'ouverture de la Guerre.*



division de cavalerie : était concentrée aux environs de Verdun ;

5<sup>e</sup> Armée (Lanrezac (7), forte de 5 corps d'armée, 2 divisions de réserve et d'une division de cavalerie : dans la région de Montmédy-Longuyon.

Aile droite : 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> armées ; aile gauche : 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> armées.

En réserve, 4<sup>e</sup> armée (Langle de Cary (8), forte de 1 corps d'armée, d'un corps colonial et d'une division de cavalerie : région de Commercy-Sainte-Menéhould.

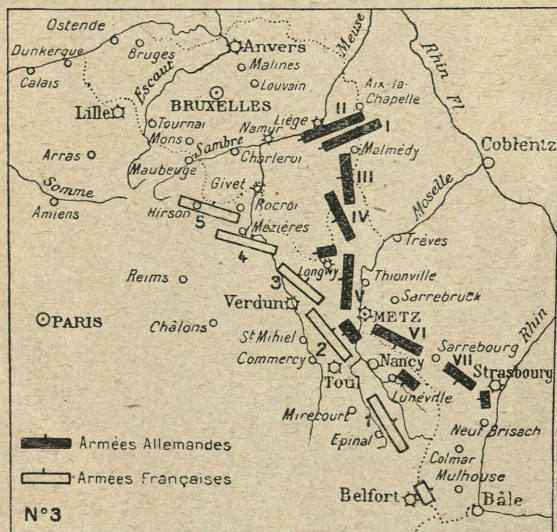
Lorsqu'il ne fut plus possible de douter

(4) Né le 15 avril 1851  
 (5) Né le 24 décembre 1851  
 (6) Né le 19 mars 1851.  
 (7) Né le 31 juillet 1852.  
 (8) Né le 4 juillet 1849.

que l'effort principal allemand s'effectuait par la Belgique et par la rive gauche de la Meuse, le général Joffre ordonna les modifications suivantes :

La 5<sup>e</sup> Armée faisant face à la Belgique

*Emplacements des armées Allemandes et Françaises le 5 août 1914.*



s'avancera vers la Sambre où sera appelé le 18<sup>e</sup> corps (de Mas Latrie) qui était en réserve à Toul; à l'ouest du front de la 5<sup>e</sup> Armée, s'établira l'armée britannique venue de Maubeuge vers laquelle se dirige le 4<sup>e</sup> groupe (Valabrègue) de divisions de réserve (53<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup>) et l'armée du général d'Amade de nouvelle formation; les divisions d'Algérie sont appelées à Chimay où sera établi, le 21, le quartier général de la 5<sup>e</sup> armée: ainsi sera établi face au Nord un front compris entre Dinant et Dunkerque.

L'armée de réserve du général de Langlé de Cary se portera sur le front, entre la 5<sup>e</sup> armée et la 3<sup>e</sup> armée.

La place de Namur, dont la garnison belge est forte d'une division et demie, protégera la région d'entre Meuse et Sambre, tout en constituant un point d'appui pour notre droite constituée par un corps le 1<sup>er</sup> (Franchet d'Espérey) de la 5<sup>e</sup> armée qui sera bientôt relevé, dans la garde des passages de la Meuse, par la 51<sup>e</sup> division de réserve (Boutegourd).

Très éprouvé par l'énorme randonnée qui lui avait été prescrite en Belgique, le général Sordet protégerait, avec son corps de cavalerie, les débarquements de l'armée britannique attendue pour le 20.

Dès que le général Joffre apprit que les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> armées se portaient en avant, il décida que l'offensive serait également prise en Lorraine et en Alsace; de cette façon, sa gauche aurait moins de monde devant elle.

**Caractères** L'énormité des et-  
**probables de la** factifs des com-  
**guerre qui allait** battants permet-  
**s'engager.** tait de croire que,

pour utiliser toutes les ressources, les fronts opposés l'un à l'autre seraient très étendus. Deux précurseurs, le lieutenant-colonel Mayer (1888) et, après lui, le colonel suisse Feyler (1902) l'écrivirent et dirent quel rôle la fortification rapide aurait vraisemblablement à jouer. On ne les écouta pas (1).

Si on se trompa généralement, — exception faite toutefois pour lord Kitchener, — sur la durée probable de la guerre, c'est qu'on raisonna d'après les errements passés; c'est qu'on méconnut la puissance de la loi du nombre; c'est qu'on ne tint pas compte des perfectionnements reconnus et signalés dans les guerres les plus récentes. On connaissait cependant le rôle que joueraient le canon de campagne à tir rapide, l'artillerie lourde (2), les mitrailleuses et la fortification rapide de campagne. On pouvait enfin entrevoir les perfectionnements que la guerre imposerait à l'Aviation, comme l'avait dit le génial français Ader, enfin affirmer le caractère industriel de la guerre nouvelle.

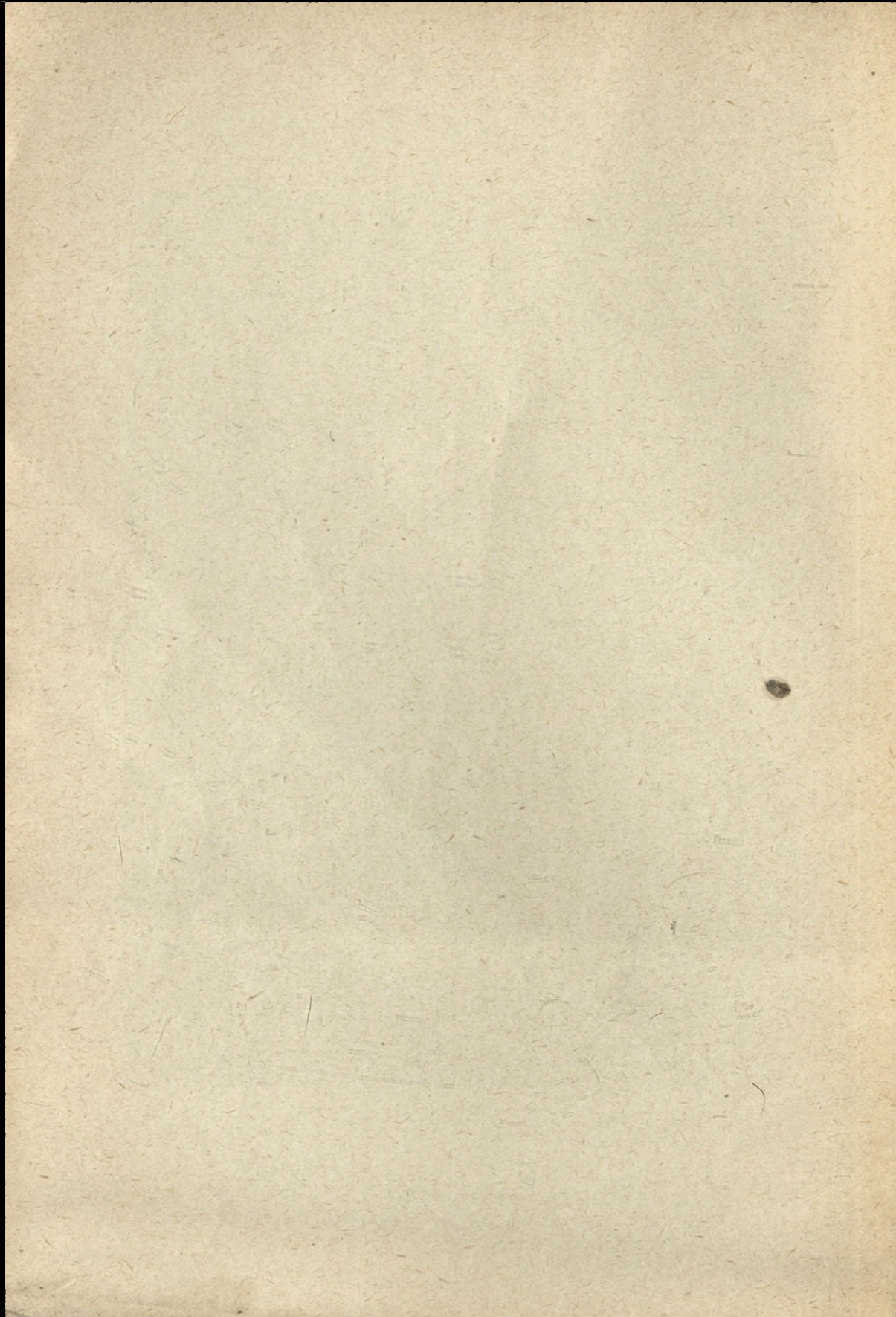
(1) Inspiré par ces travaux, l'économiste russe Jean Bloch prophétisa d'une façon saisissante les caractères spéciaux de la guerre prochaine.

(2) Dès 1917, le général Herment, au retour d'une visite des champs de bataille de Thrace et de Macédoine, avait insisté sur la nécessité de doter chaque corps d'armée français de pièces à longue portée. Or nous ne possédions comme pièces modernes à tir rapide que le 155 Rimmilho.





ALBERT I<sup>er</sup>, roi de Belgique.



CHAPITRE IV

**La Guerre en Belgique, ses deux phases.**

*I. Première phase : la Belgique lutte seule. — II. Deuxième phase : bataille de Charleroi-Mons (21-23 août). — Offensive française dans le Luxembourg belge (21-22 août). — III. Retraite stratégique franco-britannique. — IV. Atrocités et crimes commis en Belgique par les Allemands.*

**I. Première phase de la lutte.**

La violation de la neutralité belge qui constituait la base du plan de guerre élaboré par Guillaume II contre la France

tre de Belgique à Berlin, a démontré la préméditation en relatant le dernier entretien qu'il eut, avant de quitter Berlin, avec le ministre von Jagow. Celui-ci, répondant à ses questions, reconnut d'abord

Opérations en Belgique : 1914.



fut la grande forfaiture allemande. Elle eut pour semblant de justification un mensonge, puisque le kaiser prétextait une intention de violation prêtée à la France.

Le baron de Beyens, le dernier minis-

tre de Belgique envers l'Allemagne avait été toujours parfaitement loyale, puis ajouta qu'il s'agissait d'une question « de vie ou de mort » pour l'Allemagne de passer par la Belgique.

La frontière française étant trop fortifiée, on n'avait pas d'autre moyen d'écraser la France le plus rapidement possible.

En se retirant, M. de Beyens fit observer au ministre qui lui parut assez incrédule que la violation de la Belgique vaudrait à l'Allemagne une guerre avec l'Angleterre ; cette impassibilité de commandement ne dura pas lorsque la menace de M. de Beyens se réalisa. Guillaume II n'était pas plus à même que son ministre de comprendre la politique de l'Honneur.

Réduite pendant quelque temps à ses propres ressources, la Belgique résista héroïquement malgré l'insuffisance numérique énorme de ses troupes : 40.000 Belges tinrent en échec 120.000 Allemands.

Le 5 août, la Meuse est franchie à Visé sous les ordres du général von Emmich ; le même jour, le bombardement de Liège qui a repoussé une sommation est entamé pendant que von Kluck marche sur Louvain.

Le 6 août, aucun des forts de Liège, dont le général Leman est le gouverneur, n'est réduit au silence et de grosses pertes ont été infligées aux Allemands qui se sont vus enlever 27 canons.

Le 7, la France confère la croix de la Légion d'honneur à Liège dont la résistance imprévue pour l'ennemi a imposé, le 8, un retard de 79 heures aux Allemands qui ont dû demander un armistice pour ensevelir leurs morts.

Le 9, la médaille militaire est envoyée au roi Albert. Nos alliés les Britanniques débarquent, au nombre de 200.000, à Ostende, à Calais et à Dunkerque.

Le 11 août, les forts de Liège tiennent toujours. Du côté de Tirlemont, engagement assez sérieux. Guillaume II ose inviter le roi Albert à épargner à la Belgique les horreurs ultérieures de la guerre ; il lui est répondu que la Belgique veut rester « fidèle à ses devoirs internationaux ». Bien que Liège soit occupé par l'ennemi, les forts tiennent encore, mais la grosse artillerie est arrivée et entre en action.

Cependant le général Leman qui était enfermé dans le fort de Loncin avait juré de périr plutôt que de se rendre.

Le 17, un parlementaire allemand vient sommer le commandant du fort de Loncin de se rendre. «...Nous mourrons à notre poste, répond le général qui avait l'assentiment de ses officiers, mais nous ne nous rendrons pas. » Dans l'après-midi, le

fort sauta. Le général Leman que l'on trouva dans les décombres parmi des cadavres respirait encore ; on le sauva et on le conduisit à Magdebourg où il resta prisonnier pendant près de quatre années. (1)

Irrités de la résistance de Liège, les Allemands continuaient leur invasion comme un torrent dévastateur, jetant partout, parmi les populations paisibles, la terreur et l'effroi, détruisant à plaisir les plus belles villes de la Belgique et les chefs-d'œuvre de l'art. On ne saurait énumérer tous les attentats qu'eurent à subir les Belges.

L'armée belge multiplia ses attaques, retarda les mouvements de l'ennemi et lui infligea des pertes telles que, depuis, les Allemands ont avoué que le début de la campagne leur avait coûté environ 42.000 hommes ; cependant, il vint un moment où, menacée d'encerclement, elle dut se replier et gagner le camp retranché d'Anvers.

Déjà le roi avait, pour conserver sa liberté d'action, quitté Bruxelles et s'était installé à Louvain. Le 18 août, il se rendit à Anvers où le rejoignit l'armée qu'avait ralliée la division qui avait pu s'échapper le 24 de Namur. Les Allemands étaient rentrés le 20 à Bruxelles.

La possession de Namur était nécessaire aux Allemands pour permettre au général von Hausen de franchir la Meuse et d'agir contre la 5<sup>e</sup> armée française (Lanrezac) engagée devant Charleroi.

Le 21 août, les Allemands avaient donc investi et bombardé Namur avec les mortiers autrichiens de 305 et les obusiers allemands de 420 (2). Deux forts furent rapidement détruits et, le 24, les Allemands étaient les maîtres.

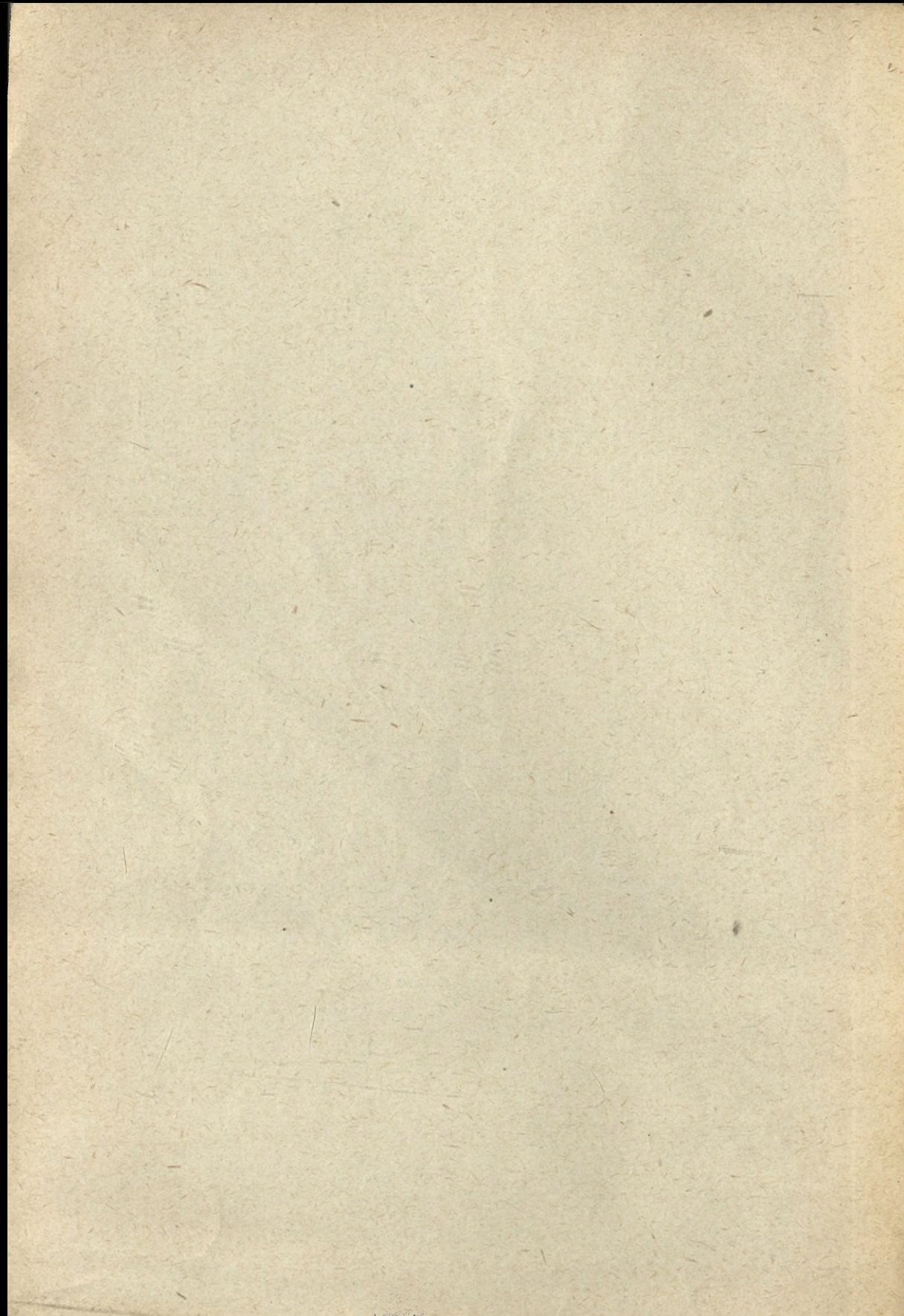
La parole passa donc alors aux Français auxquels la résistance de la Belgique avait procuré un gain de dix jours au minimum ce qui, on ne saurait l'oublier, permit à la France d'opérer sans hâte sa mobilisation, sa concentration et à l'Angleterre d'envoyer ses premières troupes renforcées.

(1) La postérité conservera la lettre touchante adressée au roi, dans laquelle l'héroïque Leman s'excusa d'être encore vivant.

(2) On acquit alors la certitude, comme à Liège et comme plus tard à Anvers et à Maubeuge, que rarement le ciment armé est capable de résister à de pareilles pièces, leur portée étant d'ailleurs supérieure à celles entrant dans la composition des batteries de ces forteresses.



GEORGES V, roi de la Grande Bretagne



## II. Deuxième phase de la lutte.

Dès le 6 août, en réponse à la demande d'appui du 4, le corps de cavalerie Sordet avait pénétré en Belgique et mené à bien le service de reconnaissance dont il était chargé (1).

Le 14 août, des troupes de la 5<sup>e</sup> armée (Lanrezac) entrèrent en Belgique par la trouée de Chimay.

Le lendemain eut lieu le combat de Dinant qui nous permit d'occuper la citadelle et de mettre en déroute une colonne mixte allemande. Si ce combat n'eut pas de suite immédiate, puisque nos troupes arrivaient seulement, du moins établit-il notre liaison avec l'armée belge.

**Bataille de Charleroi-Mons (21, 22 et 23 août).** Bien que les Anglais, engagés autour de Mons n'aient pu jouer un rôle que dans la dernière journée de la bataille, comme leur participation y fut remarquable et accusée par une perte d'environ 2.000 hommes, ce nom composé répond à une réalité.

Le 15 août, le général Lanrezac reçut l'ordre de marcher vers Namur avec quatre corps d'armée et le corps de cavalerie Sordet. L'armée britannique ne put entrer efficacement en ligne que le 23.

Le 16, le général d'Amade avait pris le commandement d'une armée chargée de garder l'espace compris entre Maubeuge et Dunkerque : au début, elle ne comprenait que trois divisions territoriales, elle en reçut une quatrième le 21 et deux autres le 25, ce qui la porta à 36.000 hommes.

Jusqu'au 18 au soir, les Allemands s'appliquèrent à voiler les emplacements de leurs gros qui se déplacèrent le lendemain.

Le 21 au matin, la Sambre sépare la V<sup>e</sup> armée de la I<sup>re</sup> (von Kluck) et de la II<sup>e</sup> (von Bülow) armées allemandes. Sur la rive droite de la Meuse, la III<sup>e</sup> armée (von Hausen), forte de 120.000 hommes, est en liaison avec la IV<sup>e</sup> armée (duc de Wurtemberg) qui sera maintenue dans le Luxembourg belge.

Lanrezac comptait franchir la Sambre et attaquer l'ennemi le 22, mais celui-ci le devança et prend, dès le 21, une précieuse initiative qu'il gardera.

Le 21, le 10<sup>e</sup> corps (Defforges) et le 3<sup>e</sup> corps (Sauret) portés en flèche sont attaqués pendant que continue le bombardement de Namur dont deux forts sont déjà très endommagés ; en certains points nous avons le dessus.

Le 22, fut livrée la bataille proprement dite au cours de laquelle nos troupes firent preuve de leur entrain coutumier. Le soir, au prix de pertes sérieuses, l'ennemi était maître des principaux passages de la Sambre entre Namur et Charleroi. A l'aile droite, les troupes d'Afrique et le 1<sup>er</sup> corps (Franchet d'Esperey) ne s'étaient repliés qu'après avoir longtemps résisté : c'est ainsi que Charleroi fut pris et repris jusqu'à cinq fois.

Vers la gauche, le 10<sup>e</sup> et surtout le 3<sup>e</sup> corps furent successivement repoussés après avoir éprouvé de fortes pertes.

Le corps de cavalerie put repasser assez tranquillement la Sambre grâce à un violent combat soutenu par la brigade Hollender qui la franchit après lui.

Le 18<sup>e</sup> corps (de Mas-Latrie) a facilité par sa présence le double mouvement de retraite opéré à sa droite par le 3<sup>e</sup> corps et à sa gauche par le corps de cavalerie.

En somme, le 22 au soir, deux de nos corps ont été battus, mais les deux autres sont à peine entamés. Pour le lendemain, le général Lanrezac peut compter sur l'arrivée de l'armée britannique et du 4<sup>e</sup> groupe de divisions de réserve. Mais si Namur vient à succomber, notre aile droite perdra un point d'appui important et Dinant sera à la merci d'une attaque vigoureuse de von Hausen.

L'espoir qu'avait Lanrezac de rétablir sa fortune le 23 ne se réalisa pas.

Dans la première moitié de cette journée, Namur se trouve mis, par la chute des forts, à la merci de l'ennemi qui s'en empare le soir, vers 8 heures, et entame aussitôt la poursuite de la garnison forte d'une division à laquelle il enleva plusieurs milliers de prisonniers.

Von Hausen attendait avec impatience la chute qui était imminente de Namur ; dans la matinée, d'ailleurs, attaquée par des forces bien supérieures, la division de réserve Boutegourd préposée à la garde de la région de Dinant avait été contrainte de se replier au Sud-Ouest. Dans l'après-midi, le général Franchet d'Esperey a violemment attaqué et mis en déroute une division saxonne qui avait franchi la Meuse à Hastières, en amont de Dinant. Le général commandant le XII<sup>e</sup> corps (saxon)

(1) Il rendit compte, en effet, que treize corps d'armée formés en deux armées étaient destinés à opérer sur la rive gauche de la Meuse, pendant que dix autres opéraient sur la rive gauche.

aurait pu renouveler l'attaque et se porter sur les derrières de la droite de notre 5<sup>e</sup> armée : l'audace lui manqua, ce qui motiva sa disgrâce. Pendant ce temps, de notre côté, le 18<sup>e</sup> corps, le 3<sup>e</sup> corps et le 4<sup>e</sup> groupe de divisions de réserve avaient soutenu la lutte d'une façon inégale.

Dès son arrivée le matin sur le champ de bataille, le feld-maréchal Sir John French (1) avait fait occuper et fortifier le front s'étendant de Peissant par Mons au canal de Mons à Condé ; par Thuin, il avait établi sa liaison avec le 18<sup>e</sup> corps qui formait la gauche du front français.

Vers midi, il eut affaire à von Kluck qui apparut sur sa gauche, à peu près au moment où von Hausen attaquait la droite française. Les Anglais résistaient énergiquement lorsque, à 5 h. 30, ils reçurent l'ordre de battre en retraite pour aller garnir la position de Jeulain située au Sud-Est Valenciennes.

Que s'était-il donc passé ? A 5 heures du soir, le maréchal avait reçu du général Joffre un télégramme l'informant que trois corps allemands marchaient contre son armée et qu'un quatrième corps allait tenter d'envelopper par Tournai sa droite.

De son côté, le général Lanrezac donna l'ordre de la retraite pour la 5<sup>e</sup> armée à 9 heures du soir : il avait eu connaissance de l'incident d'Hastières, mais il ignorait la victoire remportée par Franchet d'Espèrey et il connaissait le mouvement de l'armée anglaise.

Les dispositions prises par le général Lanrezac, alors qu'il n'était plus possible de gagner la partie, sauvèrent, à n'en pas douter, la 5<sup>e</sup> armée d'un désastre inévitable : voilà ce qu'il est juste de constater.

Quant aux Allemands, s'ils furent victorieux par la conséquence de la trahison qui leur avait permis de nous atteindre en passant sur le corps de la Belgique loyalement considérée comme un obstacle sacré, ils ne remportèrent qu'un succès incomplet.

La présence de l'armée d'Amade entre Maubeuge et Dunkerque répondit bien au but qui lui avait été assigné : von Kluck eut à compter avec elle dans sa marche vers la côte dès le commencement et dans la suite des opérations.

**Offensive française dans le Luxembourg belge, ou bataille de Virton.** Les documents officiels manquent sur cette offensive plus encore que pour la bataille de Charleroi-Mons. Il semble difficile cependant de lui accorder le nom de bataille, bien que deux de nos armées, la 3<sup>e</sup> (Ruffey) et la 4<sup>e</sup> (Langle de Armé) aient été lancées en avant et aient malmené sérieusement l'armée du Kronprinz (1). L'Ardenne luxembourgeoise — région privée de voies de communication, coupée par des vallées, à défaut de larges plaines, des fonds marécageux, — n'est nullement propice aux grandes batailles ; aussi, sous la réserve précédente, n'y livra-t-on que de nombreux combats de rencontre, combats d'usure mais nullement décisifs : combats de Virton, de Godime, de Waissin, de Jéhouville et de la forêt de Luchy-Bertrin, etc.

Dès leur entrée, les deux généraux français avaient été prévenus que les bois « grouillaient » d'Allemands qui avaient mis le temps à profit en organisant et préparant tout ; ils eurent donc à compter avec de sérieuses difficultés.

550.000 Allemands environ fournis par les III<sup>e</sup> (von Hausen), IV<sup>e</sup> (duc de Wurtemberg) et V<sup>e</sup> (Kronprinz) armées étaient répartis dans les deux Luxembourg, soit en tout 14 corps d'armée opposés aux 12 corps français.

Le 22, battus au centre, nous avons obtenu des succès à l'aile gauche et à l'aile droite (1).

Le premier jour de la retraite générale prescrite, nous nous replîmes sur la Semois, la Chiers, l'Othain et la Crusnes.

Le 24 et le 25, jour où on atteignit Etain, on livra au minimum 9 combats.

**Retraite stratégique franco-britannique (24 août au 5 septembre).** Lorsque le général Joffre apprit coup sur coup à Vitry-le-François les défaites de Sarrebourg, Morhange, des Ardennes et de la Sambre, il envisagea froidement leurs conséquences et donna ses ordres pour faire exécuter franchement, sans s'attarder, la retraite qui s'imposait, jusqu'à ce que l'offensive pût être reprise.

(1) Ce succès ne put être continué pour la raison que deux divisions appelées par ordre du ministre pour coopérer à la défense du camp retranché de Paris firent défaut. Quoi qu'il en soit, cette bataille a déjà donné lieu à une polémique regrettable de la part de généraux y ayant joué un rôle.

(1) Né en 1853.

L'ordre général d'opérations du 24 août pare au besoin le plus pressant :

« La 5<sup>e</sup> armée a pour mission de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront l'ennemi » ; elle battra en retraite « en prenant son point d'appui sur Maubeuge et en appuyant sa droite sur le massif boisé des Ardennes, en liaison avec la 4<sup>e</sup> armée qui replie sa gauche derrière la Meuse et avec l'armée anglaise dont la ligne de repli pourrait être en direction générale de Cambrai. »

Le même jour, dans une « Note pour toutes les armées », Joffre appelle l'attention sur les fautes commises pour éviter qu'elles se reproduisent.

Le 25 août, en faisant connaître ses intentions, il rassure les uns et les autres : chacun a ainsi la certitude que l'on est commandé et que l'armée ne subit pas la poursuite ennemie.

On entame une nouvelle manœuvre en renforçant la 4<sup>e</sup> armée, la 5<sup>e</sup> armée et l'armée britannique de « forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est » (6<sup>e</sup> armée), de façon à constituer une masse capable de reprendre l'offensive et tout d'abord de s'opposer à la tentative présumable des Allemands de couper son aile gauche de Paris : le but de la manœuvre est donc offensif et non défensif.

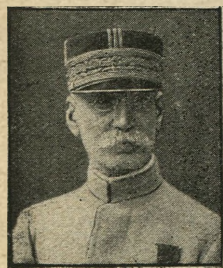
Chacun apprend aussi que, du 27 août au 2 septembre, un autre « groupement de forces constitué par des éléments transportés en chemin de fer... sera prêt à passer à l'offensive en direction générale Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume... »

Chaque armée est naturellement renseignée sur le rôle qu'elle aura à jouer.

Le 26 août, le général Gallieni est nommé gouverneur militaire de Paris, ce qui

lui donne le commandement de l'armée du camp retranché ; toutefois, le 2 septembre, comme il était nécessaire, il fut placé sous les ordres du général Joffre qu'il seconda bientôt utilement.

La retraite générale s'exécuta dans des conditions satisfaisantes et fut mar-



Général GALLIENI

quée par quelques succès : le général Lanrezac avait été victorieux à Guise où la Garde et le X<sup>e</sup> corps prussien éprouvèrent de fortes pertes ; les généraux Ruffey et de

Langle de Cary remportèrent également des avantages appréciables.

Le résultat des mouvements ordonnés par le général Joffre devait être la grande victoire de la Marne.

#### IV. Atrocités et crimes commis en Belgique par les Allemands.

L'authenticité des forfaits inqualifiables et injustifiables commis en Belgique par les Allemands repose sur les affirmations de témoins, d'hommes dignes de foi, sur les enquêtes faites sur place par des personnes honorablement connues : elle est matérialisée par la reproduction photographique de correspondances allemandes (lettres, carnets d'officiers, de gradés et de soldats).

300 communes belges ont été plus ou moins le théâtre de scènes indignes ; il suffira que nous citions quelques actes probants, après en avoir fait une douloureuse énumération.

Atrocités et crimes peuvent être rangés sous un certain nombre de chefs dont le caractère a ceci d'odieux qu'on y reconnaît la préméditation et une méthode attestant l'intervention à divers degrés des chefs eux-mêmes.

Vols individuels commis même par des officiers de tous grades ; — pillages systématiques individuels ou collectifs souvent encouragés dans un but personnel par des officiers ; incendie « scientifique » ; — enlèvement du matériel, de l'outillage et des matières premières dans le but exclusif, formel, de ruiner l'industrie du pays, pour le plus grand intérêt des industriels allemands et de prendre l'avance dès le lendemain de la guerre (1) ; — assassinats d'êtres inoffensifs tels que infirmes, vieillards des deux sexes, religieuses, prêtres ; — emploi de « boucliers vivants » pendant le combat pour avancer avec le moins de pertes possible ; — organisation systématique de l'assassinat, du massacre de la population civile ; — attentats infâmes commis sur des femmes, des jeunes filles, des enfants, des religieuses, souvent mis à mort, le forfait une fois consommé ; — déportation en masse non motivée d'otages, de femmes notam-

(1) Un chiffre donnera une idée de l'importance des dégâts commis en Belgique. Une première enquête du Comité industriel a révélé le 1<sup>er</sup> décembre 1918 que les pertes causées ainsi à l'industrie belge sont évaluées à 6 milliards 560 millions.

ment ; — ordre d'exécuter les prisonniers et d'achever les blessés, soit sur le champ de bataille, soit même froidement dans les ambulances ; — assassinats précédés d'un semblant de jugement comme ceux de Miss Cavell et du capitaine Fryatt ; massacre du personnel des ambulances ; mutilations variées commises sur des femmes, des enfants en bas âge, des vieillards de 80 ans et plus.

Terminons par quelques précisions relatives à des lieux habités de différente importance ; les procédés employés demeurent identiques.

**Aerschot.** — Sac et massacres, 178 habitants massacrés dont 8 femmes et plusieurs enfants ; 300 habitants déportés en Allemagne ; moitié de la ville incendiée.

**Andenne** (22 août 1914). — Près de 300 habitants massacrés après autorisation du général von Bülow qui en revendiqua odieusement l'honneur.

**Dinant** (23 août 1914). — Massacre de 600 civils, dont 71 femmes, 39 enfants âgés de moins de 16 ans et 34 personnes âgées de plus de 70 ans ; 416 habitants envoyés en Allemagne, à Cassel.

**Louvain** (18 août 1914). — La grande ville universitaire, la capitale intellectuelle de la Belgique dont les monuments et la riche bibliothèque faisaient l'orgueil : 2.117 maisons saccagées puis incendiées ; 210 personnes massacrées, parmi lesquelles 24 femmes, dont 3 fillettes de moins de 5 ans et 4 femmes de plus de 80 ans.

**Schaffen** (18 août 1914). — 170 maisons incendiées ; 2 habitants enterrés vivants.

**Tamines** (22 août 1914). — 276 maisons pillées, puis incendiées ; 599 personnes massacrées.

**Termonde.** — Toute la ville fut détruite ; sur 25 habitants massacrés, 21 furent torturés puis achevés à coups de haches et de baïonnettes.

De pareils chiffres se passent de commentaires. En somme, au moins 5.000 habitants dont plusieurs centaines de femmes, de vieillards et d'enfants furent massacrés ;

14.000 civils furent emmenés en Allemagne et traités avec cruauté ;

Plus de 2.000 maisons ou propriétés furent pillées puis incendiées.

## CHAPITRE V

### La Guerre en Alsace et en Lorraine.

- I. L'Offensive française en Alsace : Mulhouse (8 et 14-20 août). — II. L'Offensive française en Lorraine : bataille de Sarrebourg (19-20 août). — Bataille de Morhange (18-20 août). — III. Défensive en Lorraine : bataille du Grand Couronné (5-12 septembre) ; Défense de la Trouée de Charanes ou bataille de la Mortagne (4-12 septembre)*

#### I. L'offensive française en Alsace.

**Mulhouse** (8 et 14-20 août). Deux offensives ont eu lieu successivement en Alsace.

Entamée le 7 août, la première aboutit le 8 à Mulhouse où on ne passa que la nuit du 8 au 9. Malheureusement la retraite s'imposa.

Le général Pau (1) conduisit la seconde à partir du 14 août : il manœuvra de façon à menacer la ligne de retraite des Alle-

mands au moyen de deux attaques partielles l'une de Belfort, l'autre de la ligne des Vosges dont les cols furent occupés jusqu'au Mont Donon.

Le 19 août, Mulhouse fut de nouveau occupé. On était donc en bonne situation pour prolonger les opérations vers Colmar, lorsque le général Joffre, désireux de grouper ses forces

Photo. H. Manuel



Général Pau.

(1) Né le 29 décembre 1848 ; était passé l'année précédente dans le Cadre de réserve.

dans le Nord, puisque c'était là que se jouerait la partie décisive, ordonna de se replier sur Belfort.

elle ne put pénétrer ; force lui fut de se replier sur une section du canal de la

Opérations dans la Haute-Alsace de 1914 à 1918 inclus.

II. L'offensive française en Lorraine.

Notre offensive avait brillamment commencé en Lorraine le 19 août ; nous étions en effet, sur le point d'atteindre Sarrebourg, les Etangs, Dieuze et Château-Salins.

Les 1<sup>re</sup> (Dubail) et 2<sup>e</sup> (de Castelnau) armées se portèrent en avant pour remplir la double mission qui leur avait été donnée : protéger la droite du front total français, agir énergiquement pour retenir en Lorraine le plus de troupes possible.

Bataille de Sarrebourg (19-20 août).

Les 17 et 18, la 1<sup>re</sup> armée avait progressé au prix de légers combats, mais le 19 elle se heurta contre

la Marne au Rhin qu'elle occupa le 20. Le soir du 20, le flanc gauche de la 1<sup>re</sup> armée étant découvert par le recul de la 2<sup>e</sup> armée, le général Dubail reçut du général Joffre l'ordre de battre en retraite, ce qu'il fit le 21.

Batailles de Sarrebourg et de Morhange.



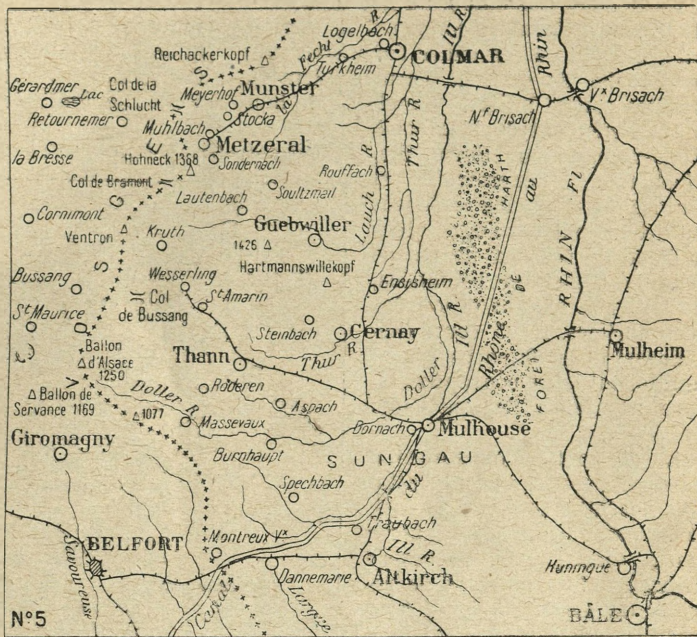
**Bataille de Morhange (18-20 août).** La 2<sup>e</sup> armée eut d'abord à se dégager, dans sa progression vers le Nord, d'une contrée que divisent de nombreux étangs et que coupent des canaux; elle alla ensuite se heurter contre une organisation défensive très forte, car elle était complétée par des inondations ; d'ailleurs, trois ou quatre corps d'armée et deux divisions de cavalerie l'occupaient solidement.

Le 14 août, progression au prix de pertes sensibles ; repos et regroupement le lendemain.

Le 16, marche contre un ennemi qui se replie vers la Seille ;

les positions solidement organisées de Sarrebourg où, malgré ses efforts réitérés,

Le 17, lutte encore contre des arrières gardes, occupation de Château-Salins ;



Le 18, lutte assez sérieuse : on atteint la Seille et on établit la liaison avec la 1<sup>re</sup> armée.

Le 19 août, Castelnau, au lieu de donner du repos à l'armée, comme il le voulait, est contraint de reprendre l'offensive. Une fois sortie de Dieuze, l'armée vient se heurter contre la ligne formidable de hauteurs s'étendant de Marthel à Fénéstrange par Baronville, Morhange, Benerstroff et Guinzeling dont les défenses naturelles ont été augmentées à l'aide de réseaux de fils de fer, de tranchées bétonnées, de batteries légères et lourdes bien abritées. Le 15<sup>e</sup> corps (Espinasse) et le 20<sup>e</sup> corps (Foch) multiplient leurs courageux efforts ; toutefois, ils sont tenus en échec.

Le 20 août, nous eûmes à répondre à une violente attaque des Allemands. A gauche, le 20<sup>e</sup> corps progressa d'abord ; puis, écrasé par l'artillerie lourde, il fut contraint de reculer (1). Le soir, vers 4 heures, le général de Castelnau se vit dans l'obligation d'ordonner la retraite générale.

Elle s'exécuta, couverte par le 20<sup>e</sup> corps, dans la nuit du 20 au 21 août, et continua le 21 sans être sérieusement ralentie par une attaque de l'ennemi.

### III. Défensive en Lorraine.

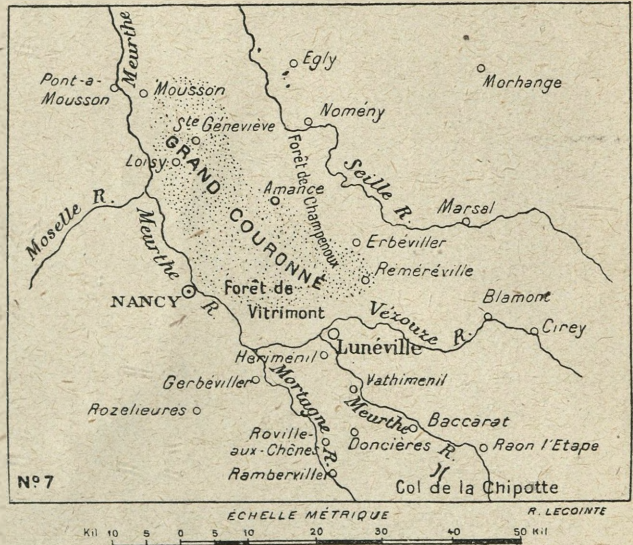
**Bataille du Grand-Couronné** On donne le nom de Grand-Couronné et de (5-12 septembre). Petit-Couronné à la ligne des hauteurs et des plateaux escarpés qui, de la Moselle à la Meurthe, couvrent Nancy au nord-est. L'armée de Lorraine dirigée par le général de Castelnau sauva héroïquement Nancy, en même temps qu'elle permettait au général Joffre dont le flanc droit fut couvert à distance de

(1) Au cours de cette terrible journée fut tué le sous-lieutenant Xavier de Castelnau du 4<sup>e</sup> bataillon de chasseurs qui contribua héroïquement à protéger la retraite. Alors se passa une scène émouvante qui témoigna de la grandeur d'âme de son père. Le général de Castelnau qui dictait ses ordres ne s'interrompit que pour aller embrasser le cher mort, puis, revenant, il dit ces simples mots : « Continuons, Messieurs. »

lutter sans inquiétude sur la Marne et d'y sauver la France.

Lorsque la guerre éclata, on n'avait pas encore mis à exécution un projet qui, remontant à 1875, avait pour but d'assurer la défense de Nancy en fortifiant le Grand-Couronné, comme on l'avait fait pour le Petit : la forêt de Haye qui s'étend entre

Batailles du Grand-Couronné de Nancy et de la Mortagne.



Nancy et Toul et le Mont Amance (cote 410) situé au débouché de la forêt de Champenoux étaient englobés dans ce projet. Si on le laissa dormir, ce fut vraisemblablement pour ne pas fournir aux Allemands matière à discussion.

Quoiqu'il en soit, dès que la guerre fut déclarée, on se mit activement au travail ; on poussa même les défenses du Grand-Couronné jusqu'aux approches de la Frontière.

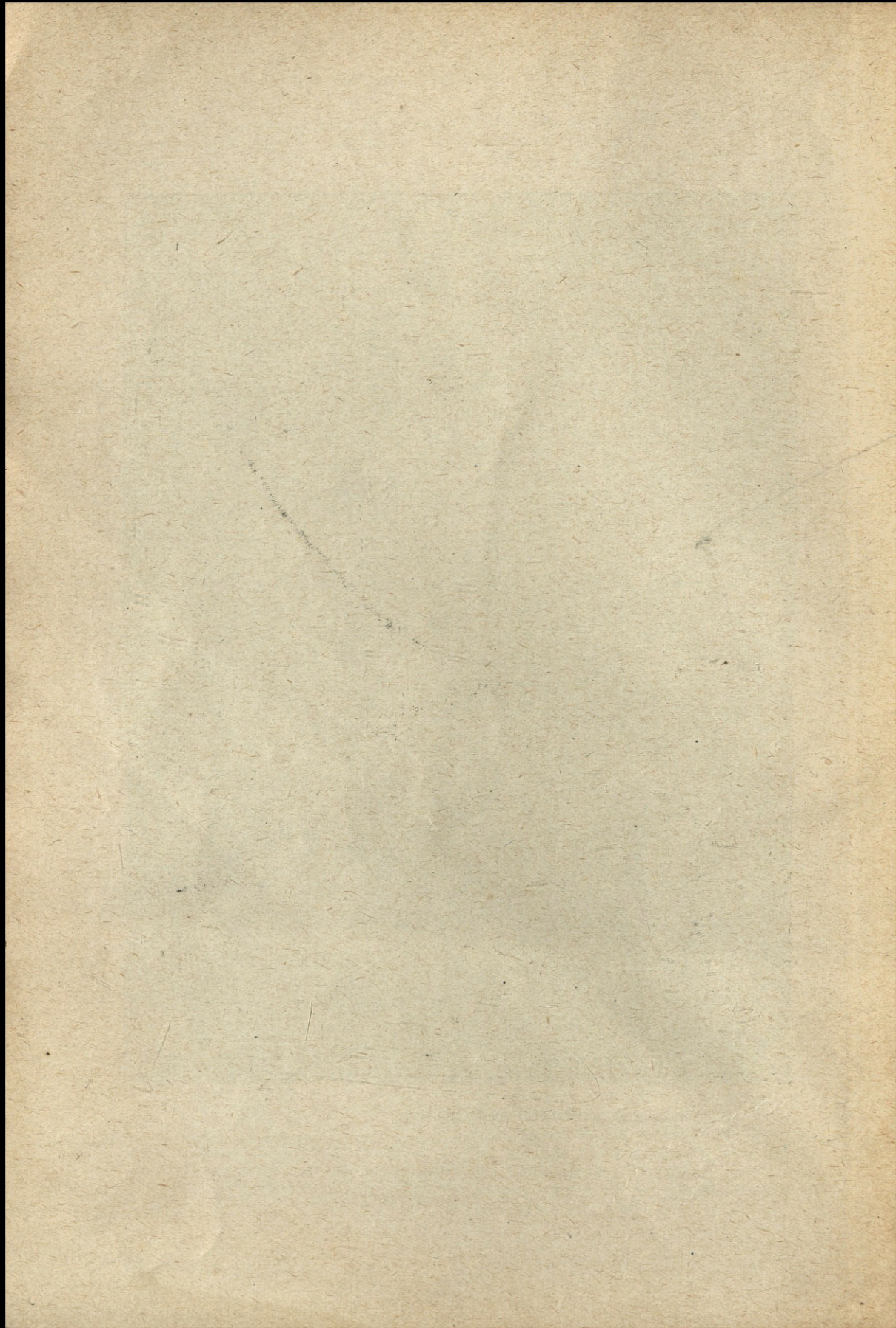
Le général de Castelnau, qui connaissait admirablement le terrain, amena la 2<sup>e</sup> armée, tout en la reformant, sur les positions qui lui avaient été assignées.

A la 1<sup>re</sup> armée revenait le rôle délicat, la Vezouse, entre Lunéville et Blamont, la Moselle (à Charmes) une fois franchies, — de barrer à l'envahisseur la « trouée de Charmes-Mirecourt » qui constitue le carrefour des routes d'invasion.

Si les Allemands réussissaient à passer, la Vezouse entre Lunéville et Blamont, les deux armées françaises seraient séparées, Nancy et les places de l'Est se trouveraient tournées



Général DE CASTELNAU.



En cas d'insuccès au contraire, les Allemands seraient attaqués sur leur flanc droit par la 2<sup>e</sup> armée dont le front formait un angle ouvert et presque droit avec celui de la 1<sup>re</sup>.

Habiles manœuvriers tous deux, les généraux Castelnaud et Dubail réussirent à coordonner leurs efforts et à écarter le danger.

Du 5 au 12 septembre, Castelnaud soutint à sa gauche (Sainte-Geneviève et cimetière de Loisy), en son centre (Mont Amance et forêt de Champenoux) et à sa droite (Erbeviller, Réméville) une lutte opiniâtre où nos divisions de réserve s'illustrèrent. Le 12 septembre, les Allemands battus repassaient la Seille sans avoir pu, malgré leurs furieux efforts, donner à leur Empereur présent la satisfaction que réclamait son orgueil.

Cette victoire éclatante demeurera le principal titre de gloire du général de Castelnaud.

**Bataille de la Mortagne (5-12 septembre).** Couvert dans la direction de Saint-Dié où l'ennemi était entré le 27 août (1), le général Dubail se maintint opi-

nièrement sur les collines situées entre les vallées de la Meurthe et de la Mortagne, en utilisant habilement la fortification rapide. Déjà, du 25 au 27 août, avaient été livrés les sanglants combats de Bacien, Doucières, Roville-aux-Chênes et Anglemont. On se battit au col de la Chipotte où fut tué le général Bataille, à Raon-l'Étape et à Rozélieures. Furieux de leurs échecs successifs, les Allemands qui avaient déjà incendié Badonvillers le 15 août et Raon-l'Étape le 24, détruisirent méthodiquement Gerbeviller le 12 septembre (2). Ce même jour, le général Dubail reprenant l'offensive leur infligea une défaite.

On ne tarda pas à réoccuper en Lorraine les lieux momentanément évacués ; mais que de ruines accumulées !



Général DUBAIL

## CHAPITRE VI

### Le Front Occidental : Politique et Opérations.

*I. Situation intérieure de la France. — Le Gouvernement à Bordeaux (du 2 septembre à fin décembre 1914). Le général Gallieni. — II. La bataille de la Marne (5-12 septembre). — III. Retraite des Armées allemandes jusqu'à l'Aisne.*

#### I. Situation intérieure de la France.

Dès le premier mois qui suivit la déclaration de guerre, le mouvement commença à prendre les mesures financières, commerciales, économiques et sociales exigées par l'état de guerre ; de proche en proche, cette élaboration continua.

Le 5 mai 1915, un décret institua la Croix de guerre destinée à « commémorer

depuis le début de la guerre les citations individuelles, pour faits de guerre, à l'ordre des armées de terre, de mer, des corps d'armée, des divisions, des brigades et des régiments. » Le commandant Driant, député, qui eut cette heureuse idée, fut chaudement appuyé dans la Presse par Maurice Barrès dont le patriotisme ne pouvait manquer de s'affirmer.

L'adoption de la *fourragère* pour distinguer les corps ayant joué un rôle particulier au combat produisit aussi un heureux

(1) C'est la veille qu'un misérable, le général Stenger commandant la 58<sup>e</sup> brigade allemande à Mulhouse s'était déshonoré en donnant l'ordre suivant : « A partir d'aujourd'hui, tous les prisonniers seront massacrés, les blessés en armes ou sans armes massacrés, les prisonniers déjà groupés en convois massacrés » ; l'ordre fut exécuté !

(2) A ce nom se trouvera éternellement joint celui de la sœur Julie qui tint tête aux Allemands et réussit par sa fermeté à limiter le désastre. Le gouvernement reconnut ce service en la décorant de la Légion d'honneur.

effet : ce fut à la fois une récompense et un puissant motif d'émulation.

Le gouvernement était parti, le 2 septembre, pour Bordeaux afin de ne point courir le risque d'être immobilisé dans Paris, le général Gallieni en informa, le 3 septembre, Paris et les troupes du Camp retranché ; il le fit en ces termes dont la sobriété et la fermeté donnèrent à tous espoir et confiance :

« Les membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la Défense nationale.

« J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout. »

La première visite d'aéroplanes ennemis survolant Paris dont les habitants montrèrent du calme et du sang-froid eut lieu le 5 septembre.

Le 20 septembre, premier bombardement de la cathédrale de Reims.

Le 12 décembre, le président du Conseil R. Viviani prononça, — après que le ministre Ribot eut fait à la Chambre un exposé de notre situation financière, — un discours dont le passage suivant mérite d'être reproduit :

«... Pour vaincre, il ne suffit pas de l'héroïsme à la Frontière, il faut l'union au dedans. Continuons à préserver de toute atteinte cette union sacrée. Aujourd'hui, comme hier, comme demain, n'ayons qu'un cri : la Victoire ; qu'une vision : la Patrie ; qu'un idéal : le Droit...

« Continuons donc à n'avoir qu'une seule âme, et demain, dans la paix de la victoire, restitués à la liberté aujourd'hui volontairement enchaînée de nos opinions, nous nous rappellerons avec fierté ces jours tragiques, car ils nous auront fait plus vaillants et meilleurs. »

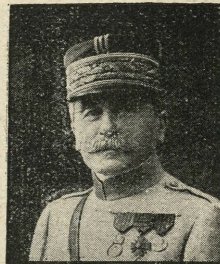
## II. Bataille de la Marne.

(5-12 septembre 1914)

La victoire de la Marne, survenue d'une façon presque inespérée, procura un joyeux étonnement chez les plus optimistes. Elle arrêta la ruée allemande et, la faisant reculer, sauva Paris de l'occupation immédiate dont il était menacé.

**Armées opposées** Les six armées françaises qui luttèrent avec tant de dévouement et d'énergie pour obtenir la victoire for-

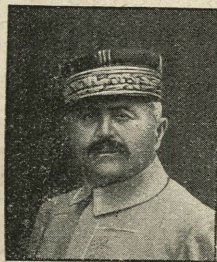
mèrent obstacle de la Lorraine au Valois, entre Verdun et Meaux, sur un front d'environ trois cents kilomètres et dans l'ordre suivant, de l'Ouest à l'Est.



DE LANGLE DE CARY  
(4<sup>e</sup> Armée)



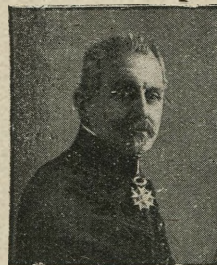
SARRAIL  
(3<sup>e</sup> Armée)



FRANCHET D'ESPEREY  
(5<sup>e</sup> Armée)



FOCH  
(6<sup>e</sup> Armée)



MAUNOURY  
(6<sup>e</sup> Armée)



Maréchal FRENCH  
(Armée britannique)

3<sup>e</sup> armée (général Sarrail) ; 4<sup>e</sup> armée (général Langle de Cary) ; 9<sup>e</sup> armée (1) (général Foch) ; 5<sup>e</sup> armée (général Franchet d'Esperey) ; armée britannique (maréchal French) ; 6<sup>e</sup> armée (2) (général Maunoury) ; deux corps de cavalerie (Sordet, Conneau)

(1) Formée le 29 août avec des unités de diverses provenances, elle avait reçu pour chef le général Foch qui s'appliqua sans tarder à les souder les unes aux autres.

(2) Formée le 27 août, elle fut prélevée sur les armées de Lorraine et de Haute-Alsace.

et deux divisions de cavalerie (Courtois d'Urbal, de l'Espée); en tout, 20 corps d'armée et cavalerie.

Le grand quartier général était à Vitry-le-François.

Au front français allait être opposé le front allemand sur lequel se succédèrent de l'Ouest à l'Est et dans l'ordre suivant six armées :

I<sup>re</sup> armée (général von Kluck); II<sup>e</sup> armée (général von Bülow); III<sup>e</sup> armée (général von Hausen); IV<sup>e</sup> armée (grand-duc Albrecht de Wurtemberg); V<sup>e</sup> armée (prince impérial de Prusse); trois corps et une division de cavalerie; en tout, au moins un million d'hommes. L'armée allemande l'emportait donc d'environ 200.000 hommes sur l'armée française.

Le général de Moltke qui la commanda effectivement se proposait de tourner notre aile gauche pendant que sa gauche immobiliserait, entre Verdun et Bar-le-

que donna le général Joffre, le renseignement important que lui fournit le gouverneur de Paris.

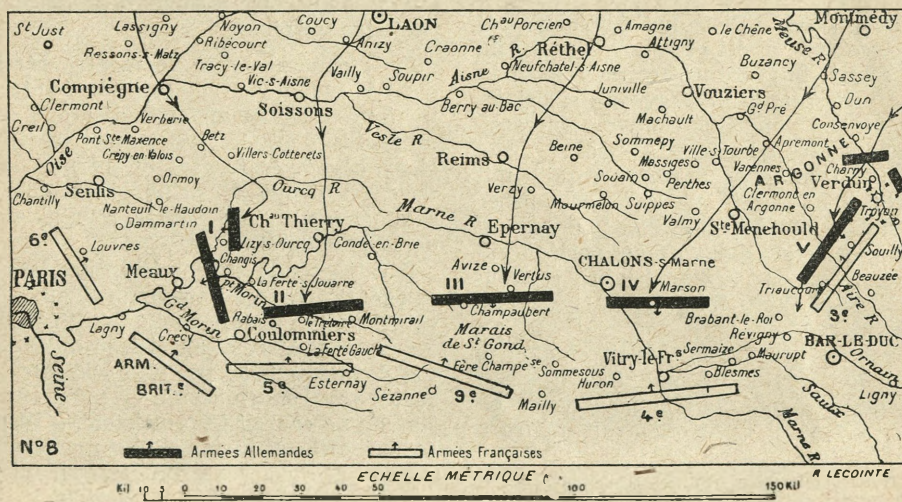
Le 4 septembre, en effet, Gallieni ayant appris par les aviateurs du camp retranché que la droite allemande apardonnait la direction de Paris pour infléchir sa marche vers le Sud-Est en prévit le général en chef et l'informa en même temps qu'il avait engagé le général Maunoury, commandant notre aile gauche, à se préparer à agir contre le flanc droit allemand.

La nouvelle s'étant confirmée, le général Joffre eut le mérite d'adopter cette idée judicieuse et d'en faire son profit dans les deux ordres suivants :

**Ordre français d'opérations du 4 septembre au soir.**

Cet ordre ne concernait que les quatre armées de gauche mais surtout la 6<sup>e</sup> (Maunoury). Les armées étaient prévenues, d'une façon générale, que, profitant « de la situation

Bataille de la Marne (5-12 Septembre 1914).



Duc, notre aile droite, si toutefois elle ne réussissait point à la déraciner.

Depuis que, privée de renseignements précis sur notre situation militaire, la population de Paris avait reçu brusquement l'inquiétante nouvelle que le front de nos armées s'étendait entre la Somme et les Vosges et peu après que les Allemands marchaient sur Paris, elle était dans l'attente de grands événements, mais calme et résolue.

Nous devons donc placer ici, avant de parler du premier des ordres généraux

aventurée de la 1<sup>re</sup> armée allemande, on concentrerait sur celle-ci « les efforts des armées alliées d'extrême gauche. » En conséquence, la 6<sup>e</sup> armée emploierait la journée à se rapprocher de l'Ourcq, de façon à être à même de le franchir le 6 au matin pour marcher ensuite vers Château-Thierry.

Le 6 au matin également, l'armée anglaise serait prête à attaquer vers Montmirail et la 5<sup>e</sup> armée, partant du front général Courtacon-Esternay-Sézanne, se dirigerait droit au Nord.

Quant à la 9<sup>e</sup> armée, dont une partie serait maintenue au nord de Sézanne, sur la Falaise de Champagne, elle devait couvrir la droite de la 5<sup>e</sup> armée.

**Ordre français d'opérations du 5 septembre au matin.**

D'après cet ordre, les 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> armées constituant la droite du front agiraient de concert pour attaquer « de front et de flanc » les I<sup>re</sup> et II<sup>e</sup> armées allemandes : la 4<sup>e</sup> armée marcherait vers le Nord ; la 3<sup>e</sup>, « se couvrant vers le Nord-Est, déboucherait vers l'Ouest pour attaquer le flanc gauche des forces ennemies » en marche à l'ouest de l'Argonne.

L'intention du général Joffre était donc à la fois précise et simple : pendant que le centre du front attaquerait de front l'ennemi, les armées des ailes s'efforceraient de tourner les ailes correspondantes de l'ennemi.

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> armées allaient être protégées du côté de l'Est par les armées Castelnau (2<sup>e</sup>) et Dubail (1<sup>re</sup>) que nous avons vues à l'œuvre.

**Aperçu général de la bataille.**

Bien que l'offensive eût été ordonnée à partir du 6 au matin, la 6<sup>e</sup> armée fut maintenue en échec jusqu'au 10, mais résista si opiniâtrément que von Kluck envoya successivement contre elle, pour s'opposer à son offensive, trois corps d'armée, ce qui le mit en état d'infériorité vis-à-vis de l'armée britannique et de la 5<sup>e</sup> armée.

L'armée britannique, s'étant portée franchement en avant le 8 septembre, se trouva établie, le 9 au soir, sur la rive droite de la Marne.

Dès le 8, la 5<sup>e</sup> armée avait entamé la poursuite, Montmirail une fois dépassé, bien que s'étant affaiblie pour venir en aide au général Foch qui avait affaire à forte partie.

Energiquement secondé par le général Humbert (division marocaine) et par le général Grossetti (42<sup>e</sup> division), le général Foch avait fait avorter une violente attaque centrale lorsque l'esprit de solidarité du général Franchet d'Espérey lui permit de se constituer une réserve ; il lança, le 9, vers 6 heures du soir, la 42<sup>e</sup> division vers Fère Champenoise : cette démonstration précipita la retraite déjà entamée des troupes ennemies qui avaient occupé Fère Champenoise.

Le 10 au matin, Foch et Maunoury purent entamer sans difficulté la poursuite que Franchet d'Espérey avait accentuée.

Quant aux deux armées de droite, elles furent tenues en échec : l'une, la 4<sup>e</sup>, de faible effectif, jusqu'au 11 ; l'autre, la 3<sup>e</sup>, très inférieure numériquement à l'armée du Kronprinz, jusqu'au 12 au soir.

La poursuite qui, on le voit, fut exécutée inégalement par échelons d'armée, ne put dépasser la ligne de l'Aisne.

La part du général Joffre dans la victoire fut prépondérante.

Après avoir donné pour entamer la bataille des ordres qui laissaient toute marge à l'initiative de chacun de ses lieutenants, il enthousiasma ses troupes, le 6 septembre au matin, par un appel qui restera à jamais célèbre :

**« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »**

Si le général Joffre se montra réservé dans la bataille, il sut cependant intervenir à propos pour apporter aide aux commandants d'armée : un emploi très judicieux des voies ferrées lui permit de le faire en temps opportun. Il a été, en somme, à n'en pas douter, le régulateur de la bataille (1).

Il fut secondé avec intelligence, savoir et énergie par ses lieutenants dont le savoir, l'audace ou la ténacité firent échouer à gauche et à droite aussi bien qu'au centre, les tentatives les plus violentes de rupture de l'ennemi dont, — point sur lequel on ne saurait trop insister, — l'esprit de solidarité s'affirma d'une manière remarquable. Le service d'Etat-major fut excellent puisqu'il facilita la victoire.

Le général Maunoury avait déployé une énergie peu commune au point de rompre l'équilibre de l'armée de von Kluck ; les armées de von Bülow et de von Hausen ne purent avoir raison de l'indomptable défensive—offensive du général Foch ; le général Franchet d'Espérey donna une idée de ce que peut produire la guerre de mou-

(1) Le 29 novembre 1914, le Président de la République vint remettre la médaille militaire au général Joffre qui, le 26 décembre 1916, fut élevé à la dignité de maréchal de France.

vement bien comprise et énergiquement conduite.

Quant aux officiers, gradés et soldats, ils montrèrent à l'envi les vertus qui rendent dignes de la victoire, l'entrain, la bravoure, la fermeté, l'endurance et un dévouement absolu.

Appartenant à l'Active ou à la Réserve, dénominations qui ne tardèrent point à se confondre, tous furent admirables, car ils firent sans marchander le sacrifice de leur vie. L'enjeu en valait la peine : il s'agissait, en effet, d'assurer l'intégrité de la Patrie, l'honneur de la France et la cause de la civilisation.

### III. Retraite des armées allemandes jusqu'à l'Aisne.

Plusieurs raisons empêchèrent les commandants des armées françaises de communiquer à la poursuite une vigueur qui l'eût rendue décisive : éreintée littéralement, notre cavalerie ne put guère marcher qu'au pas ; nos pertes avaient été grandes ; nous possédions trop peu d'artillerie lourde pour pouvoir lutter avan-

tageusement contre celle de l'ennemi et surtout nos caisses de munitions d'artillerie étaient vides ou à peu près.

Notre poursuite eût été d'autant plus fructueuse que, en beaucoup d'endroits, la retraite allemande revêtit le caractère d'une déroute véritable. Entre tous les témoignages, on peut invoquer ceux des habitants de la Ferté-Milon et de tous les aviateurs qui suivirent la retraite. Ici, les blessés furent abandonnés sur place ; là, on trouva des obus par millions, des voitures et même des canons.

On peut citer aussi des témoignages allemands. C'est ainsi qu'on lit dans le Carnet d'un lieutenant saxon du 179<sup>e</sup> régiment d'infanterie : «... Nous reculons dans une bousculade épouvantable... bien que nous ayons, *dit-on*, été vainqueurs...»

En somme, les Allemands, — plutôt suivis à distance, distance variable, que poursuivis, — purent gagner la rive droite de l'Aisne où ils utilisèrent les abris naturels qui s'y trouvent, mais surtout les travaux de fortification qu'ils construisirent précipitamment en profitant des deux jours qui leur furent laissés.

## CHAPITRE VII

### La Guerre sur le Front Occidental.

*I. La bataille de l'Aisne (14-21 septembre). — II. La « Course à la Mer » (20 septembre-15 octobre). — Bataille de Laëssigny et de Roye. (23 septembre-11 octobre). — Combats d'Albert (26 septembre-4 octobre). — Combats d'Arras (4-9 octobre). — Prise de commandement du général Foch, le 5 octobre. — Retraite et chute d'Anvers (8 et 9 octobre). — Occupation de Lille par les Allemands (13 octobre). — Combats dans le Nord et sur la Lys (7-17 octobre). — III. La bataille des Flandres : bataille de l'Yser (20 octobre-10 novembre 1914) ; bataille d'Ypres (26 octobre-14 novembre 1914.)*

#### I. La bataille de l'Aisne.

(14-21 septembre.)

Limitée au point de vue de l'intensité au 21 septembre, la bataille de l'Aisne qui succéda presque immédiatement à la bataille de la Marne, se prolongea toutefois pendant de longues semaines sur des positions telles que Craonne, Berry-au-Bac.

Furieux de ne pouvoir reprendre Reims qu'ils avaient occupé pendant neuf jours, les Allemands se vengèrent en bombar-

dant la cathédrale, pure infamie qu'ils cherchèrent en vain à dissimuler sous le prétexte mensonger qu'un poste d'observation et même que des mitrailleuses avaient été placés sur une de ses tours (1).

(1) La dénégation formelle du cardinal Luçon, archevêque de Reims, a suffi pour juger la question. Commencé le 27 septembre 1914, le bombardement plus ou moins intermittent fut prolongé jusqu'en juillet 1918 malgré bien des protestations indignées. Il fut exécuté de deux forts évacués par nous lors de notre retraite.

Dès le 10 septembre, le général Joffre avait vu la nécessité d'une manœuvre de débordement dirigée contre l'aile droite et chargé de ce mouvement le général Maunoury dont il avait augmenté peu à peu les forces pour qu'il essayât de tourner par l'Est le massif de l'Aisne, qui constitue une véritable forteresse. Trop tardivement secondé par un des corps d'armée dont il disposait, Maunoury ne put réussir à prendre Noyon ; il fut poussé vers l'Oise et Franchet d'Espérey vers Juvincourt. En face de l'Aisne, le général de Lamaze ne put forcer, le 16, le couloir de Soissons.

Dès le 11, le commandant du 18<sup>e</sup> corps s'était porté en avant avec son entrain



Général DE MAUD'HUY

habituel au point de mériter que d'Espérey dit de lui : « Maud'huy est hors de pair » ; en fait, il se prodigua. Ayant franchi l'Aisne le 12 septembre, il se maintint énergiquement sur la rive droite jusqu'à ce que l'arrivée du VII<sup>e</sup> corps que la capitulation de Maubeuge en date du 6 avait libéré, eût contrit ué à relever le courage allemand ; lorsque le général de Maud'huy fut contraint de se replier, il n'avait pas moins de cinq combats opiniâtres (1).

Le 15, jour où de Maud'huy enleva Corbeny, une vigoureuse attaque des Britanniques échoua et leur coûta 5.000 hommes.

Du 17 au 21, les Allemands multiplièrent les contre-offensives ; leur artillerie lourde nous infligea de sérieuses pertes.

Lorsque le général Joffre eut acquis la certitude que nous devions renoncer à l'espoir de forcer la résistance allemande, il forma le projet de porter rapidement l'aile gauche française au delà de l'Oise vers le Nord par un large mouvement qui déborderait la droite allemande ; comme la situation l'indiquait, l'ennemi eut la même idée et, sans tarder, la mit à exécution pour atteindre la côte à Calais d'où Londres serait menacée.

## II. La « Course à la Mer ».

(20 septembre-15 octobre.)

Le général Joffre eut successivement à sa disposition, dès le 20, l'armée du général Castelnau qui, appelée de Lorraine, fut placée à la gauche de l'armée Maunoury, entre Roye et Lassigny, ayant en arrière de lui le groupe de divisions territoriales du général Brugère ; puis, le 30, l'armée du général de Maud'huy qui fut établie plus au Nord dans la région d'Arras et de Lens.

Depuis le 15 octobre, l'armée anglaise ayant quitté, sur le désir du maréchal French, la région de Soissons pour se rapprocher de la côte, de façon à correspondre le plus directement possible avec l'Angleterre, occupait Ypres et finalement s'étendait entre Cambrai et le mont des Cats ; les généraux Maunoury et Franchet d'Espérey avaient étendu leurs fronts.

Le 16 octobre, l'armée belge venue d'Anvers avait été chargée de garnir derrière l'Yser l'espace compris entre Dixmude et Nieuport.

Plus tard, le 20 octobre, le Détachement d'armée de Belgique, commandé par le général Courtois d'Urbal, ayant été placé entre la gauche anglaise et la droite belge : le front occidental fut plein de Belfort à la mer du Nord.

A ce mouvement vers la côte avait naturellement répondu un mouvement identique des Allemands qui, ayant moins de chemin à parcourir que les Alliés, purent progresser assez rapidement tout en se couvrant vers l'Ouest par des tranchées.

**Batailles de Lassigny et de Roye (23 septembre-11 octobre).**

Pendant plus de deux semaines, les Allemands s'efforcèrent sans y parvenir de rompre notre ligne entre l'Oise et la Somme.

La lutte fut particulièrement vive à Lassigny et à Roye. A Lassigny, où, les 7 et 8 octobre, nous finîmes par être maîtres de la situation, nos troupes s'emparèrent du drapeau d'un régiment d'infanterie poméranien.

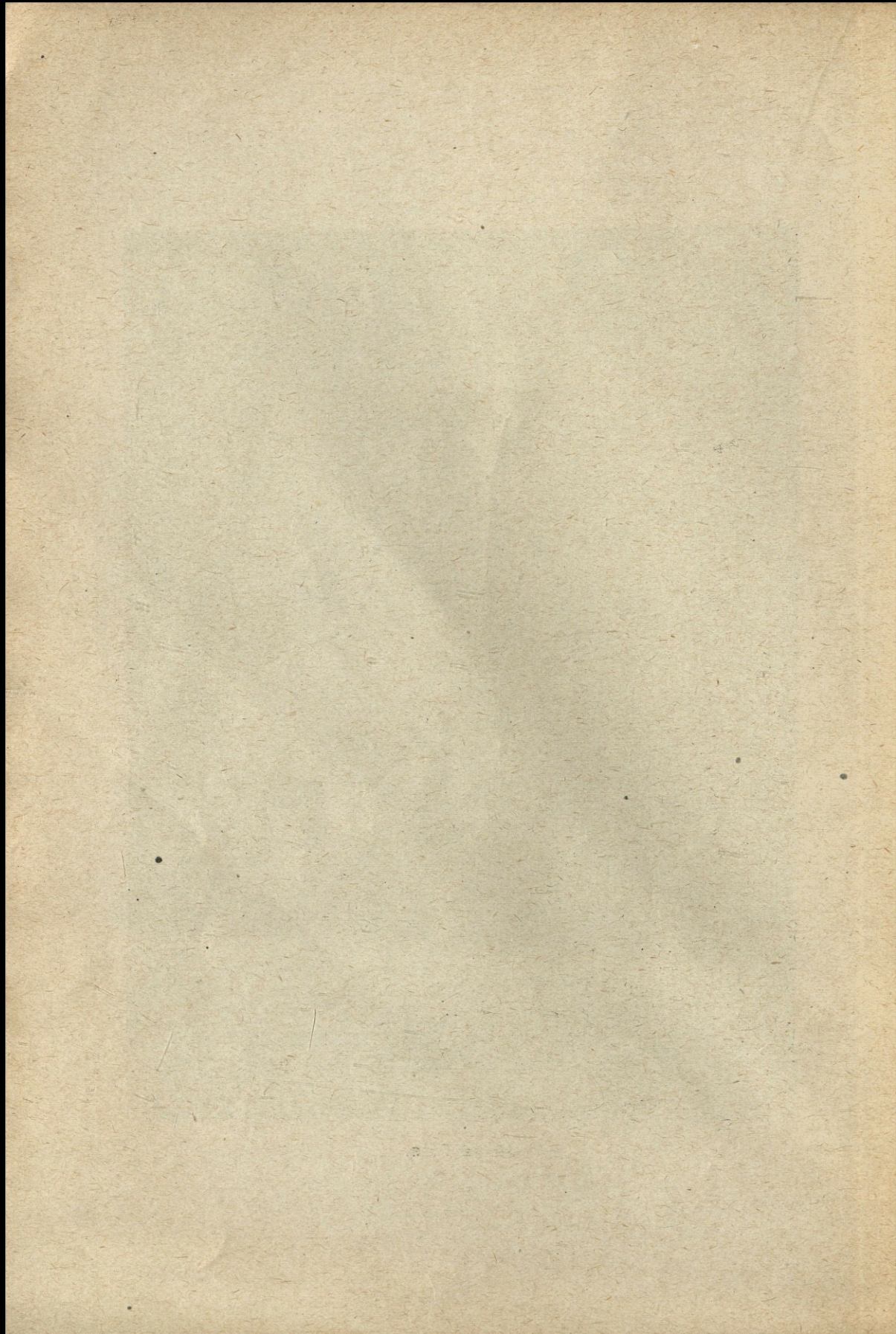
A Roye, la lutte commencée le 24 septembre nous fut d'abord contraire ; mais, au bout de quatre jours, nous repoussions la garde prussienne et lui faisons 800 prisonniers dont un colonel et 10 officiers ; dans la nuit du 7 ou 8 octobre, nous surprîmes un camp allemand et capturâmes beaucoup de prisonniers.

Le 11 octobre enfin, nous restions maîtres de Lassigny et de Roye.

(1) Cité à l'ordre de l'Armée, il fut nommé Commandeur de la Légion d'honneur.



Général Foch.



**Combats d'Albert** Battus le 28 septembre (28 septembre-4 octobre). près d'Albert, les Allemands pour se venger bombardèrent d'une façon violente cette petite ville et la détruisirent en grande partie ; le 4 octobre, nous l'évacuâmes pour disposer de notre artillerie dans la vallée de l'Ancre.

**Combats d'Arras** Repoussés, le 9 octobre, (4-9 octobre). les Allemands eurent recours à leur procédé habituel. Installés à bonne distance avec leur artillerie lourde, ils détruisirent successivement, en vrais Barbares, sans autre excuse que le désir de se venger, tous les monuments que le temps avait épargnés et qui faisaient, à juste titre l'orgueil de la vieille cité. On se battit longtemps encore dans la région d'Arras ; c'est un historique à écrire.

Arras était un objectif sérieux. A quatre kilomètres, en effet, de la ville s'étendent les collines de l'Artois offrant les observatoires naturels de Neuville-Saint-Vaast, Carency, Souchez, Givenchy et Thélus. Pendant deux mois, les zouaves défendirent héroïquement le secteur de Rochincourt-Eurie, d'ailleurs, de Maud'huy était là.

**Prise de commandement du général Foch, le 5 octobre.** Le 5 octobre, sur l'ordre du général Joffre, le général Foch était arrivé pour coordonner l'action des armées Castelnau, de Maud'huy, des deux corps de cavalerie (Conneau et de Mitry) et aussi pour s'entendre avec le maréchal French et le roi Albert I<sup>er</sup> (1).

Il allait, grâce à ses talents de manœuvrier, à sa foi dans le succès et à la ténacité dont il avait donné à Morhange et sur la Marne des preuves si éclatantes, attacher son nom à la conduite de la manœuvre de la « Course à la Mer » et surtout à la double victoire des Flandres qui fut vraiment le complément de la victoire de la Marne : au bout d'un peu plus d'un

mois, en effet, le 15 novembre, Guillaume II voyait s'évanouir son troisième rêve ambitieux ; il n'entrerait pas plus à Calais qu'il n'était entré à Nancy et à Paris.

**Retraite et Chute d'Anvers** (7 au 9 octobre). Lorsque le bombardement des forts d'Anvers eut produit des effets tels que la chute prochaine du camp retranché fut à redouter, le roi Albert, — dont la conduite comme soldat avait fait l'admiration de tous, — décida qu'il serait évacué par l'armée de campagne. C'était une opération délicate et très chanceuse : pour la faciliter, le général Foch ordonna que la brigade navale française du contre-amiral Ronarc'h, arrivée depuis peu à Dunkerque, occuperait Grand et que la 7<sup>e</sup> division britannique débarquée à Ostende, serait portée en avant ; on utilisa aussi la 4<sup>e</sup> brigade mixte belge.



Contre-amiral RONARC'H.

Forté de 48.000 hommes répartis entre six divisions, l'armée belge commença son mouvement dans la nuit du 6 au 7 octobre, à minuit, quelques heures seulement avant que la Place qui succomba le 9 fut investie. Ce repli, auquel participa naturellement le Roi, s'accomplit méthodiquement en deux étapes : la première, d'Anvers au canal de Terneuzen ; la deuxième, du canal de Terneuzen à l'Yser.

Le contre-amiral Ronarc'h, après avoir soutenu le 9 et le 10 deux combats à Melle, — pendant que les Britanniques devaient se replier le 9 à Moerbeke, — se retira, le 11, sur Thielt et Thourout.

La brigade mixte belge se rendit à Ostende où le Roi avait placé son quartier général.

L'armée belge s'établit sur l'emplacement que nous avons désigné. Mieux renseignés et avec un peu d'audace, les Allemands auraient pu en l'attaquant sur son flanc gauche entraver singulièrement sa retraite et peut-être même l'acculer à la mer ; ils manquèrent donc là une belle occasion.

**Occupation de Lille par les Allemands** (13 octobre).

Lille, que le désarmement des forts avait transformé en une ville ouverte, mais dont l'évacuation par les troupes n'avait pas

(1) Prévenu le 4 par un télégramme du général en chef Joffre qu'il eut à prendre le commandement du Groupe d'Armées du Nord, Foch était parti à 10 heures du soir de Châlons ; dans la matinée du 5, il était entré successivement en relations, vers 4 heures, à Breteuil, avec le général de Castelnau, vers 9 heures, à Aubigny, avec le général de Maud'huy ; ainsi renseigné sur la situation, il avait arrêté ses premières dispositions. Son chef d'état-major fut le colonel Weygand.

Jusqu'au 24 octobre, le poste de commandement du général Foch fut à Doullens, puis à Cassel position dominante.

été, par suite de malentendus, régulièrement assurée, eut à subir, le 11 et le 12 octobre, un furieux bombardement. Les Allemands y firent leur entrée le 13 octobre et la pressurèrent de leur mieux ; ils traitèrent de la même façon Roubaix et Tourcoing où ils firent en lainages et en matières premières un gros butin qu'ils dirigèrent sur l'Allemagne.

**Combats dans le Nord et sur la Lys (7-17 octobre).** Nous ne pouvons que mentionner ces combats où les deux cavaleries des Allemands qui firent des pointes audacieuses et celles des Alliés en vinrent souvent aux mains parfois, comme à Louventie, le 16 octobre, avec l'appui de l'infanterie. Ces combats, dont l'histoire est aussi à écrire, se prolongèrent d'ailleurs au delà du 17 octobre puisque, du 18 au 22 octobre, on livra plusieurs combats autour de La Bassée.

### III. La bataille des Flandres.

Pendant trois semaines, du 20 octobre au 15 novembre 1914, les Allemands s'efforcèrent, en présence de leur souverain, d'enfoncer, à coup de masses et avec une incontestable énergie, le front des Alliés d'abord vers l'Yser, puis vers Ypres. Les batailles qui se succédèrent alors ont pris les noms de bataille de l'Yser et de bataille d'Ypres : ce furent, en réalité, les deux actes d'une même bataille.

#### Bataille de l'Yser.

(20 octobre-10 novembre.) (1)

Une des premières préoccupations du général Foch, lorsqu'il arriva à Doullens, fut de constituer le front général La Bassée-Nieuport.



Général COURTOIS D'URBAL.

Depuis le 15 octobre, l'armée belge était installée sur l'Yser toute réconfortée par une belle proclamation de son roi. A l'effectif de 48.000 hommes, elle occupait, de Bœsinghe à la mer, un front de 36 kilomètres dans lequel était comprise la bri-

gade de Fusiliers marins forte de 6.570 hommes.

Nous avons vu que le Détachement d'armée de Belgique fut constitué le 20 octobre, sous les ordres du général Courtois d'Urbal, dont le nom restera attaché à cette bataille ; il comprenait initialement deux divisions territoriales, les deux corps de cavalerie Conneau et de Mitry, la brigade des Fusiliers marins et, à partir du 21, la 42<sup>e</sup> division (Grossetti). Elle reçut ensuite de sérieux renforts pouvant être évalués à la valeur de cinq corps d'armées qui disposèrent de plus de soixante pièces d'artillerie lourde.

Aux noms déjà donnés, ajoutons ceux des généraux Humbert, Grossetti, Dubois et Balfourier.

Au cours de la bataille, le prince de Wurtemberg ne nous opposa pas moins de 52 corps d'armée et 10 divisions de cavalerie, soit un effectif de plus de 400.000 hommes. Il avait décidé de faire porter son effort principal sur le secteur du front compris entre la Mer et Dixmude (2).

Déjà il avait fait attaquer Dixmude le 16 octobre et Nieuport le 18 octobre. Les Belges, avec les colonels Meiser, Jacques et les Fusiliers marins du contre-amiral Ronarch, dépassant largement les 48 heures pendant lesquelles on leur avait demandé de résister pour permettre aux forces françaises d'arriver, étaient parvenus, au prix d'efforts héroïques et d'énormes pertes, à empêcher l'invasion du Nord de la France : ils sauvèrent, en effet, Calais et Dunkerque. Aussi est-ce avec raison que depuis, M. Emile Vandervelde, ministre de l'Intendance de Belgique, leur rendit cet hommage : par leur résistance, ils ont rendu impossible l'annexion de la Belgique, contenu l'invasion du Nord de la France, sauvé Calais et Dunkerque, sinon des horreurs de la guerre, du moins des suites de la défaite.

A l'aile gauche, les Belges livrèrent, les 17, 18, 19 et 20 octobre, les combats de Nieuport et de Lombaertzyde.

A l'aile droite, les combats de Dixmude remplirent les journées et les nuits des 20 et 21 octobre.

Les Belges avaient perdu, le 20, Lombaertzyde, au nord de Nieuport, et avaient été rejetés sur Nieuport lorsque le lendemain le général Grossetti arriva avec sa division forte de 7.500 hommes. Dirigé sur

(1) La date du commencement de la bataille varie suivant qu'on y comprend ou non les opérations préliminaires qui aboutirent, le 20 octobre, à la perte de Lombaertzyde.

(2) De Nieuport à Dixmude, on compte 18 kilomètres.

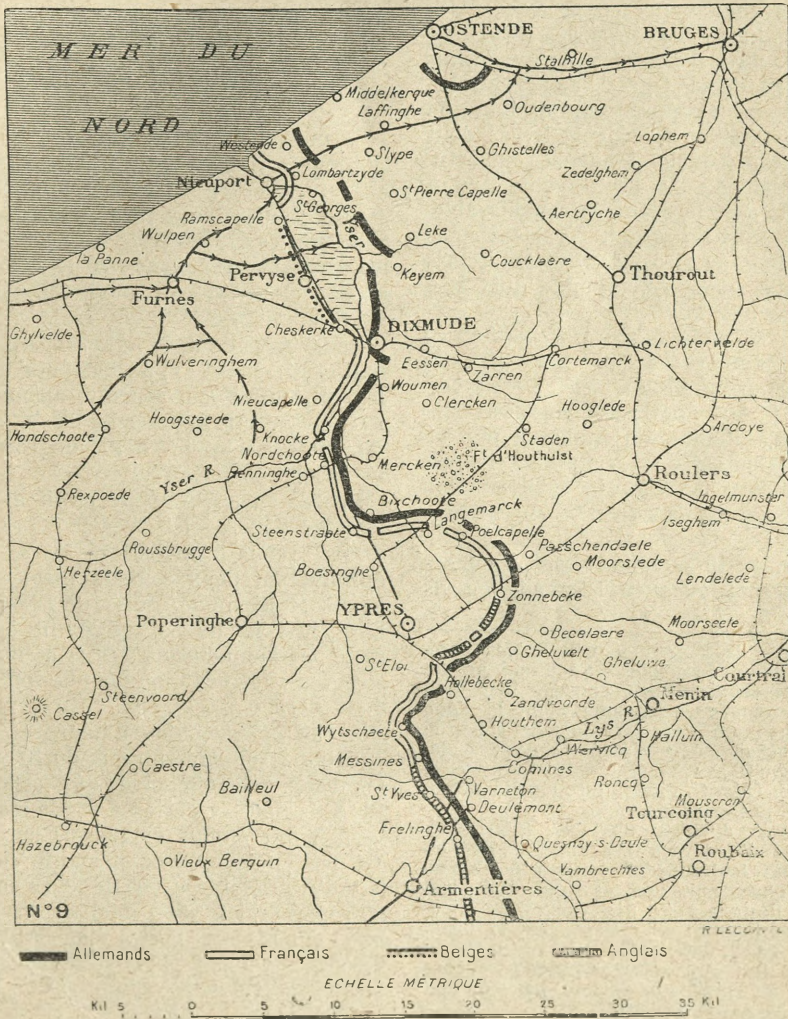
le front belge par le général Foch, ce chef énergique, d'une bravoure à toute épreuve, reprit Lombaertzyde.

Le 22 octobre cependant, l'ennemi s'étant rendu maître, au nord de Dixmude, de la boucle de Tervaete, put y franchir

permet d'entamer leur grande offensive du 24 opérée en masses par des hommes enivrés avec de l'éther ; pendant douze heures, les canons de la flotte alliée intervinrent utilement.

Dixmude résista aux assauts des 23, 24,

*La bataille des Flandres :*  
*Bataille de l'Yser (20 octobre au 10 novembre 1914)*  
*et bataille d'Ypres (26 octobre au 10 novembre 1914).*



l'Yser ; les Belges luttèrent désespérément mais durent céder peu à peu le terrain.

Le bombardement général que les Allemands continuèrent le 22 et le 23 leur

mais la fatigue des défenseurs était extrême après soixante-douze heures d'incessants combats ; la ville était détruite.

Il fallut abandonner l'Yser au nord de

Sehoorbakke et constituer la ligne du Beverdyk, affluent de l'Yser. On la défendit, mais, le 26, toute l'armée se re-trancha derrière le remblai de la voie ferrée de Nieuport à Ypres par Ramscappelle et Pervyse (1).

Le général Foch ne s'était pas seulement occupé d'organiser la résistance ; il était parvenu, grâce au rayonnement de sa personnalité et à son coup d'œil, à coordonner les efforts des Alliés anglais, belges et français : son ascendant moral s'imposa à tous dans les périodes critiques ; elles furent nombreuses.

Le 25 octobre, d'accord avec lui, l'État-major belge décida qu'on inonderait les terres basses en prenant comme ligne de défense le remblai de la voie ferrée dont le génie belge boucha toutes les ouvertures ; à partir du 30, l'eau monta peu à peu (2) : la barrière fut infranchissable.

Dans la nuit du 29 au 30, les Belges et les troupes de Grossetti avaient repris Ramscappelle aux Allemands qui s'en étaient emparés la veille.

Lorsque, le 2 novembre, l'inondation fut tendue, l'ennemi dut laisser sur place des pièces, beaucoup de matériel de guerre, ses morts et bon nombre de ses blessés.

Dès lors, l'inondation imposait une situation stationnaire : La bataille « vers Calais » étant perdue, le Kaiser allait tourner ses canons vers le saillant d'Ypres.

Lorsque, le 10 novembre, les Fusiliers marins durent évacuer Dixmude où ils

acquirent une gloire immortelle (3), la garnison était réduite à 200 Sénégalais, 200 Belges et 500 marins. Toutefois, soumis à un violent feu d'artillerie, les Allemands ne purent déboucher de Dixmude en ruines.

Les Belges furent aussi très éprouvés, car sur 48.000 hommes ils en eurent 18.000 hors de combat.

### Bataille d'Ypres.

(26 octobre-14 novembre)

Ce nouvel effort fut tenté sur l'ordre de Guillaume II que hantait l'envie de faire, le 1<sup>er</sup> novembre, son entrée dans Ypres.

Les assauts, d'une rare violence, se succédèrent les 27, 28 et 29 ; les pertes des Allemands furent énormes, à cause des formations massives auxquelles le haut commandement s'entêta.

Le 30 cependant, la ligne anglaise qui se battit crânement ayant fléchi sur un point, le général Foch fournit au maréchal French huit bataillons de la 32<sup>e</sup> division du 16<sup>e</sup> corps qu'il venait de recevoir et la brèche fut réparée.

Le 28, Neuve-Chapelle avait été repris par les Alliés.

Le 1<sup>er</sup> et le 2 novembre, les Allemands éprouvèrent deux coûteux succès entre Ypres et Dixmude, puis sur Bixchoote et Langemarck. Ils se vengèrent naturellement en bombardant Ypres et en détruisant les quelques monuments dont la ville était fière.

Après une semaine d'usure et de préparation, l'ennemi entama, du 10 ou 12 novembre, une offensive qui échoua (4). On a évalué les pertes des Allemands devant Ypres à plus de 120.000 hommes ; il est certain qu'on trouva sur le champ de bataille au moins 40.000 de leurs cadavres ; la répercussion fut profonde en Allemagne. Quant aux pertes des Alliés elles furent également considérables, mais ils avaient gagné largement la partie.

(1) Lorsque la résistance des Belges commença à faiblir, le général Foch qui portait partout son espoir et ses conseils leur indiqua cette voie ferrée comme étant la ligne de résistance qui devait remplacer celle de l'Yser ; il aurait même ajouté : « Avec seulement un peu d'eau vous êtes maîtres de la situation ». C'était l'idée de l'inondation ; elle ne fut pas perdue.

(2) Le nom du vieux batelier Henri Goeraert mérite d'être conservé. Témoin des efforts inutiles tentés, dans la nuit du 26 au 27, pour ouvrir une écluse qui était mal choisie, il désigna celle des vannes de Nieuport qui permettrait d'inonder, par le canal de Noord Vaart, l'entre-deux de l'Yser et du chemin de fer. Après avoir perdu encore 24 heures, on suivit son conseil, dans la nuit du 29 au 30 et on réussit.

(3) Le 19 novembre 1915 le général Joffre la consacra en disant : « La vaillante conduite de la brigade des Fusiliers marins dans les plaines de l'Yser, à Nieuport, à Dixmude, restera aux armées comme un exemple d'ardeur guerrière, d'esprit de sacrifice et de dévouement à la patrie... »

(4) Les Allemands mirent en ligne plus de 37 corps d'armée (22 corps d'armée actifs et la valeur de 15 et demi corps de réserve), soit 1.393 bataillons d'infanterie.

## CHAPITRE VIII

## La Guerre sur le Front Occidental (fin).

*La Guerre de Tranchées ou de Position (à partir de novembre 1914)*  
 I. Guerre de tranchées proprement dite. — II. La lutte d'usure.  
 Engagements locaux. — III. Batailles livrées pour obtenir la percée.

Nous distinguerons, en nous plaçant à un point de vue général, la Guerre de Tranchées proprement dite et, à un point de vue particulier, les combats ou batailles s'y rattachant (1).

## I. Guerre de tranchées proprement dite.

**Front contre**            Lorsque les Alliés eu-  
**Front**                    rent échoué dans leur tentative de tourner la droite allemande et d'empêcher von Kluck de s'appuyer à la mer, le front ennemi compris entre la mer du Nord et les Vosges mesurait environ 700 kilomètres.

Déçu dans son espoir d'écraser en peu de temps la France, le généralissime allemand s'était décidé à tenir en échec le front occidental et à porter un effort énergique contre la Russie ; les voies ferrées dont il disposait entre les deux fronts allaient lui permettre de se porter rapidement de l'Ouest à l'Est et inversement d'après les exigences de la situation.

Le général Joffre dut adopter de son côté une attitude momentanément défensive pour deux raisons : d'une part, pour répondre au désir général d'une solution offensive rapide, il fallait renforcer l'armée en quantité et qualité pour combler les pertes sérieuses qu'elle avait déjà éprouvées ; d'autre part, on procurerait à notre Industrie un temps précieux qui lui permettrait de constituer un sérieux approvisionnement de munitions et de fabriquer un important matériel de guerre, d'artillerie lourde surtout.

L'immobilité qui allait en résulter répugnait à plusieurs de nos généraux : oubliés de l'avis de Napoléon I<sup>er</sup>, ils éprouvaient un véritable dédain sinon un mépris non justifié pour l'emploi de la fortification improvisée. Chez les Allemands,

avant la guerre, on avait préconisé la guerre de mouvement ! Bernhardt notamment s'était prononcé contre la défensive comme contraire au génie allemand (2)

Les Français devaient apprendre à leurs dépens, dès les premiers combats du courant d'août, qu'il n'est pas vrai qu'une troupe audacieuse peut avoir raison de front d'une tranchée garnie de défenseurs armés de fusil à tir rapide et que l'emploi d'un réseau de fils de fer et de mitrailleuses à tir flanquant crée une impossibilité absolue.

**Organisations**        Chez les Allemands,  
**défensives**            comme chez nous, les organisations défensives se sont adaptées d'année en année aux exigences successives de la guerre. Comme nous ne saurions avoir la prétention de présenter, en quelques lignes surtout, un exposé du « Système de tranchées », bornons-nous à des généralités

La préoccupation réciproque, c'est-à-dire commune aux deux partis, a été de se maintenir sur place et d'être en mesure de s'opposer à toutes les tentatives de l'adversaire ; d'où un perfectionnement incessant des organisations défensives : « tenir » le plus économiquement possible, c'est-à-dire en ménageant les effectifs et en réduisant les effectifs des hommes.

En 1914 et en 1918, au commencement et à la fin, les organisations défensives étant des auxiliaires de la guerre de mouvement, nous trouvons quelques trous répondant aux formations d'arrêt.

En 1915, c'est une ligne filiforme, mais avec échelonnements.

(2) Il écrivait en 1912 « Toutes les tentatives de Bazaine et de Trochu pour rompre le cercle d'investissement autour de Metz et de Paris ont échoué devant les lignes allemandes. Les combats doivent toujours être livrés de front et c'est là que réside leur faiblesse. » La suite des événements lui donna raison.

(1) La carte hors texte n° 1 sera utile à consulter pour les principaux emplacements.

En 1916, on organise la profondeur ; puis, sur la Somme, on occupe des trous d'obus en avant de la ligne.

En 1917, la profondeur ne connaît plus de limites ; c'est ainsi que les Allemands s'organisèrent de Noyon à la forêt des Ardenes.

Les éléments constitutifs des organisations défensives furent, dans tous les cas : des tranchées ou fossés d'environ 0 m. 90 d'ouverture et de près de 1 m. 80 de profondeur ; des points d'appui fournis par des villages ou des bois spécialement organisés pour la résistance ; des défenses comprenant, en dehors des obstacles naturels du sol, des réseaux de fils de fer lisse ou barbelé qui furent si longtemps une redoutable barrière pour les attaques d'infanterie.

Pour se rendre à couvert d'une tranchée à une autre, on créa un système complet de boyaux, — fossés profonds au tracé en zig-zag ou en crémaillère.

Afin de pouvoir vivre pendant tant de semaines, de mois et même d'années, on devait monter une garde constante, préparer les actions offensives, ou résister à celles de l'ennemi ; il fallut également ménager des abris généralement creusés à une grande profondeur sous le sol, chacun d'eux étant approprié à son but particulier : troupes de réserve, poste de commandement ou de secours, observatoire, etc., etc.

Le tout fut complété par un réseau complet de « liaisons » de toute sorte, depuis le téléphone et le télégraphe optique jusqu'au pigeon voyageur pour permettre, surtout pendant une opération active, de demeurer les maîtres de l'action.

L'évolution successive de la guerre amena à donner aux systèmes défensifs une profondeur croissante, les lignes successives traversant parfois de véritables positions et placées, suivant la situation, à des distances variables. On remarquera que le renforcement progressif des organisations défensives permit au défenseur de s'accrocher d'autant plus sûrement au sol.

#### Occupation des tranchées.

Si l'on songe que les Alliés passèrent quatre hivers dans la tranchée exposés à la pluie, à la neige, à des froids rigoureux, à la chaleur, souvent, malgré les efforts tentés, insuffisamment nourris ; parfois privés de sommeil, en proie aux émotions de l'attente comme à celles du combat

pendant la nuit ; travaillant sans cesse pour consolider l'abri ; ayant à faire dans des conditions bien différentes des patrouilles ; soumis aux gaz, écœurés par la puanteur de la terre, on se fait une idée de toutes les souffrances qu'ils eurent à endurer, des épreuves variées auxquelles ils furent soumis ; aussi ne les admirera-t-on jamais assez.

Nos soldats, pour parler plus particulièrement d'eux, acceptèrent avec simplicité cette vie à la fois si monotone et mouvementée, parfois moralement éprouvés quand les lettres du pays, des parents faisaient défaut, mais se ressaisissant vite.

Que dire aussi des pertes toujours impressionnantes causées par le bombardement (1), par les combats de détail, par l'imprévu qui était de tous les instants. Entre les occupants des tranchées, accordons une mention spéciale aux admirables Volontaires qui répondirent à tout appel adressé pour remplir des missions dangereuses où tant d'entre eux laissèrent la vie.

Les cavaliers renforcèrent stoïquement, vaillamment l'infanterie.

Les soldats du Génie participèrent avec audace, habileté et opiniâtreté, le plus souvent anonymement, à la guerre de mines si pleine d'émotions et de dangers.

Un des héros de la guerre, le commandant de Robien, qui tomba au Champ d'honneur, a tracé ainsi la physionomie de cette lutte spéciale :

*«...C'est une lutte de vitesse, afin d'éviter de sauter sur une mine en faisant sauter auparavant l'adversaire, une série de petits assauts très meurtriers, afin de désorganiser les travaux de sape de l'ennemi, de bouleverser ses souterrains d'approche... En certains endroits, la situation est d'autant plus délicate que notre tranchée s'approche jusqu'à 15 mètres de la tranchée allemande. Nous entendons les ennemis entre eux et nous recevons à chaque instant les petits messages qu'ils nous lancent à la main sous forme de grenades ou de pétards...*

*« C'est un travail de taupe, de termites, fort intéressant au front, mais un peu désappointant après les belles chevauchées que j'espérais au début... »*

(1) C'est le 31 avril 1915 que l'infanterie reçut un casque pare-éclats qui constitua un bienfait véritable car, jusqu'à cette date, 72 % des blessures étaient dues à des éclats de projectiles : sa mise en service sauva donc la vie à des milliers de soldats.

On comprend ce désappointement.

Ne craignons pas de nous répéter. On ne saura jamais assez tout ce que la tranchée eut d'épique et de surhumain dans le geste et le sacrifice. Il faut, pour en avoir quelque idée, lire plusieurs des ouvrages composés avec des « Lettres du Front ». Quelle que soit la provenance de ces lettres, surtout si elles ont été écrites par des soldats ou des officiers improvisés, on y trouve le goût de l'action hardie, aventureuse, héroïque, un sentiment très précis des responsabilités morales, individuelles et collectives envers la Patrie pour laquelle on est décidé, sans phrases, à aller jusqu'au sacrifice de la vie ; en un mot, elles reflètent plus ou moins la France d'aujourd'hui (1).

Or, les actes ont répondu à ces sentiments. De notre côté, on lutte courageusement, dans un même élan de jeunesse et de vigueur offerts à la France. De l'autre côté, nous trouvons les guet-apens lâches, les félonies, l'emploi des liquides incendiaires, des gaz asphyxiants savamment variés comme effets. Le contraste est à notre honneur.

**Réflexions sur la guerre de tranchées** On a souvent bien récriminé contre la guerre, de tranchées : il faut cependant reconnaître, en laissant de côté la question de durée, que, à tout bien peser, elle nous a sauvés : seule la guerre de mouvement procure des résultats décisifs, mais il faut pour la faire réussir des conditions sans lesquelles la défaite est parfois à brève échéance.

Le problème de la percée ou de la rupture du front ennemi ne tarda point à devenir la préoccupation du haut commandement surtout français, puisque,

(1) Si nous avons, de propos délibéré, écarté les citations de ce Récit pour ne point altérer son caractère, laissons du moins à un glorieux mort qui sut se faire aimer de ses zouaves du 4<sup>e</sup>, parce qu'il les aimait et qu'il fut pour eux un exemple constant, le soin posthume de les admirer : « Les merveilleux soldats ! Jamais on ne dira assez ce qu'ils supportent, ce qu'ils font, ce qu'ils valent. Et quelle simplicité ! Quelle honnêteté ! Quelle modestie aussi et quelle insouciance des galons des décorations et de la gloire ! C'est le réveil du peuple français, et si les chefs militaires ou civils parviennent à s'élever à la hauteur de pareils hommes, c'est la résurrection de la France. » Ainsi s'exprima le beau soldat doublé d'un penseur que fut le commandant Louis de Clermont-Tonnerre tombé au champ d'honneur le 30 mars 1918.

pendant un peu de temps, l'armée britannique fut absorbée par son renforcement. Après avoir cru qu'on percerait assez facilement, on fut souvent cruellement trompé, car les Allemands mirent le temps à profit. Le Front qui demeura longtemps immuable, malgré la vaillance des efforts des Alliés et le chiffre parfois énorme des pertes, finit par se trouver ainsi constitué solidement et pour longtemps.

Commençant aux dunes flamandes, il descendait au Sud vers Noyon, puis s'infléchissait vers l'Est jusqu'au nord de Verdun ; de là, il se dirigeait vers le Sud-Est en contournant Saint-Mihiel par l'Ouest et jusqu'aux avancées de Belfort.

## II. La lutte d'usure. Engagements locaux.

Les nombreux et plus ou moins violents combats locaux livrés à partir de novembre 1914 et jusqu'en janvier 1916, dans l'intervalle des grandes affaires, contribuèrent à tenir l'ennemi en éveil, en respect et à préparer les opérations futures ; elles mirent aussi en pleine lumière les qualités admirables des soldats anglais et français.

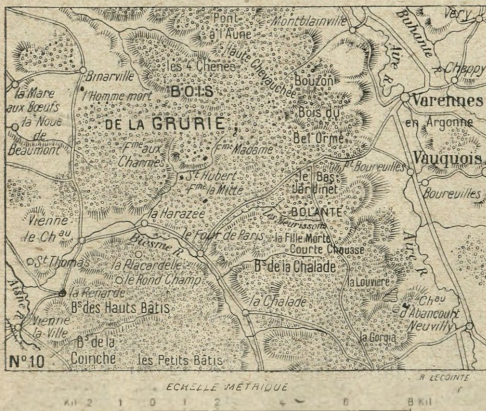
La division suivante du Front en secteurs facilite, sans être d'une nécessité absolue, l'exposé de ces engagements et établit entre eux une sorte de lien : Belgique, Flandre française, Artois, Somme, Soissonnais, Région de Laon, Champagne, Hauts-de-Meuse, Lorraine, Argonne, Alsace.

Certes, la plupart des engagements locaux livrés dans les différents secteurs, engagements dont quelques-uns durèrent plusieurs mois, — mériteraient d'être étudiés parfois en détail ; nous devons cependant nous borner à une simple énumération donnée dans l'ordre chronologique.

Du 8 au 15 janvier 1915, sur l'Aisne, affaire de Soissons ; — du 10 au 15 janvier, combats de Crouy et de Saint-Pol, entre l'Aisne et l'Argonne ; — de janvier à avril, combats de Perthes et de Beauséjour (Champagne) ; de janvier à juin 1915, combats du bois de la Grurie (Argonne) ; — 27 janvier, combats de Craonne et d'Urtebise entamés au nord de l'Aisne par les Allemands, afin d'offrir au Kaiser une victoire pour l'anniversaire de sa naissance ; — du 15 février au 5 mars, dans l'Argonne, près de Varennes, prise

du plateau de Vauquois ; — du 17 février au 12 avril, attaque des Eparges (Hauts-de-Meuse) (1) et fin des opérations entamées à la fin de septembre 1914 ; — les 25 et 27 février, prise du « Fortin de Beauséjour » (en Champagne) ; — du 25 février au 26 mars, combats de l'Hartmannswillerkopf (le Vieil-Armand) de nos soldats) en Alsace ; — du 4 au 18 mars, dans l'Artois, combat de Notre-Dame-de-Lorette ; — du 10 au 13 mars, combat de Neuve-Chapelle livré par les Anglais entre la Lys et l'Yser ; — le 14 mars, combat de Carnoy, près d'Albert ; — le 17 mai, fin de la conquête du Bois Le Prêtre entamée en octobre 1914 ; — le 14 juin, combats du Four-de-Paris (Argonne) où la lutte fut si âpre et dura si

### La lutte en Argonne.



longtemps ; — du 15 au 21 juin combat de Metzeral (Alsace) ; — les 8 et 9 juillet, combats du Ban-de-Sapt et de la Fontenelle (Vosges) ; — les 21 et 22 juillet, prise de la crête du Lingerkopf et du Barenkopf (Alsace) ; le 10 août, dans la Woëvre, occupation du Bois le Prêtre ; — le 9 octobre (opération entamée le 25 avril), dans les Hauts-de-Meuse.

Quelque succincte que soit cette énumération, elle suffira pour donner une idée de l'intensité de la lutte et des pertes qu'elle coûta en détail.

Les avions montrèrent partout une grande activité.

(1) C'est aux Eparges que, pour la première fois, les Allemands employèrent, contre nos tranchées, les énormes et terribles projectiles lancés par les *Minenwerfer*.

### III. Batailles livrées pour obtenir la percée

Trois grandes batailles furent livrées en 1915 par les Alliés et plus particulièrement par les Français pour obtenir la rupture du front allemand.

**Première bataille de Champagne (15 février-20 mars).** C'est la première tentative qui ait été faite par nous pour percer le front ennemi, au moment où nous projetions de soulager les Russes violemment attaqués par Hindenburg. La bataille se déroule, à partir du 15 février, sur la ligne Souain-Perthes-les-Hurlus-Beauséjour, longue d'environ 7 kilomètres.

Jusqu'au 28, nous progressons, puis la lutte se localise autour du « Fortin de Beauséjour » qui nous reste définitivement.

Du 7 au 18 mars, nous nous emparons du bois Sabot, du bois Jaune-Brûlé, puis la lutte dégénéra jusqu'à la fin du mois. Nous avons, en somme, progressé d'environ 3 kilomètres en profondeur et les Allemands avaient dû envoyer la valeur d'un corps d'armée pour renforcer le Détachement d'armée de von Einem. Les conditions dans lesquelles cette bataille fut livrée n'étaient pas favorables : la préparation avait été contrariée, sans grands moyens d'artillerie lourde ; le temps était bien mauvais et la boue en Champagne est agglutinante ; les ressources en infanterie étaient limitées ; en somme, les attaques furent successives, coûteuses, sans espoir de grands résultats.

**Deuxième bataille d'Ypres (21-27 avril).** Cette bataille fut livrée par les Français, les Belges et les Britanniques pour réprimer une nouvelle tentative des Allemands de s'ouvrir la route de Calais. L'ennemi fit déloyalement usage, pour la première fois, de gaz et d'obus asphyxiants.

Surpris et asphyxiés par les vapeurs de brome et de chlore, nos troupes cédèrent du terrain jusqu'à ce que l'arrivée de renforts leur permit de se ressaisir. Si les deux journées des 24 et 25 furent très dures, le 27, — grâce au vaillant concours des Britanniques et des Belges, — nous avons repris le dessus ; finalement, nous tenions toujours le canal d'Ypres.

**Bataille d'Artois (9 mai-19 juin).** La bataille d'Artois fut une des grandes et belles batailles livrées ; elle se distingua par

l'offensive et par la recherche bien accusée d'un résultat stratégique. Il s'agissait, en effet, lorsque les Allemands tentèrent de nouveau avec insuccès de percer la ligne des Anglais à l'est d'Ypres, de les déloger du front très solidement organisé qu'ils occupaient de Loos au Labyrinthe, par Angres, Ablain-Saint-Nazaire-Carency-Souchez et la Targette.

En Flandre, la 1<sup>re</sup> armée anglaise (Douglas-Haig) se porterait contre Aubers.

En Picardie, le 11<sup>e</sup> corps marcherait vers Hébuterne. A titre de diversion, nous nous rendrions maîtres du saillant de Quennevières, puis nous marcherions vers Douai.

En Alsace, on attaquerait Metzeral.

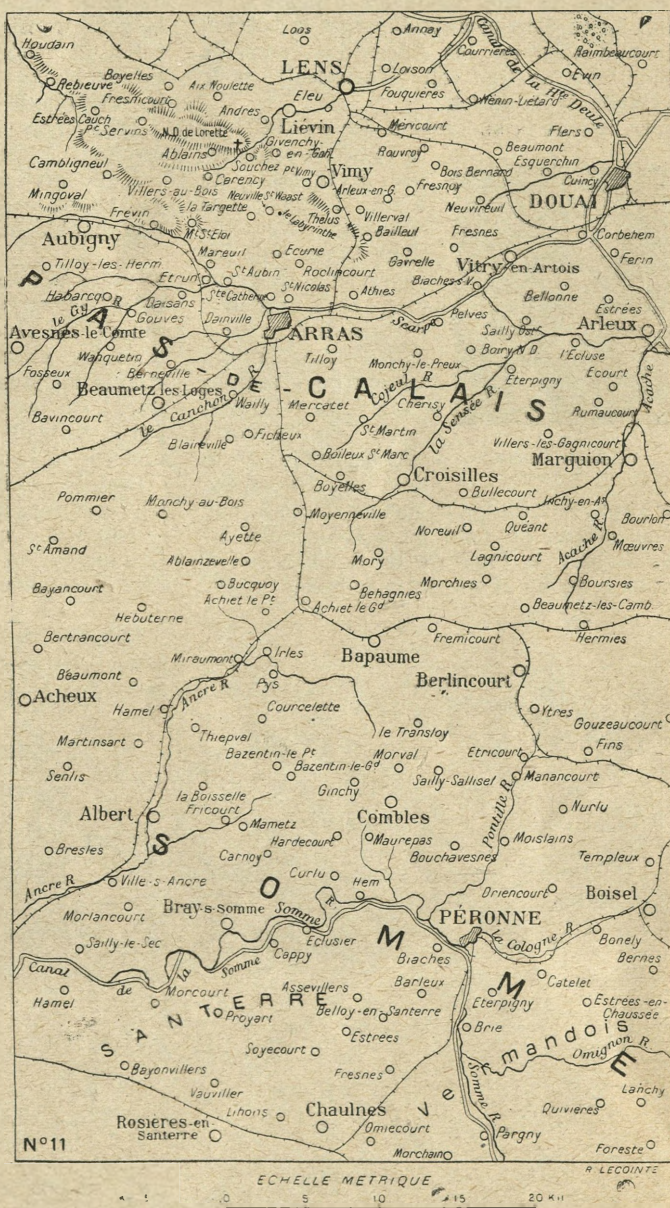
Si les Britanniques eurent beaucoup à faire du 8 au 22 mai, ils réussirent pleinement surtout à Festubert où ils auraient eu 7.000 hommes hors de combat. Finalement, la route de Calais était fermée de nouveau pour les Allemands. Nous disposions de sept corps d'armée, dont le 33<sup>e</sup> commandé par le général Pétain et de trois divisions d'infanterie.

Notre tâche était très dure. Nous allions, en effet, nous heurter contre une remarquable organisation défensive, notamment à Carency, à Souchez, à la Targette et au Labyrinthe que les Allemands avaient proclamé imprenable ; ils comptaient sans la vaillance et l'élan de nos troupes.

Le 9 mai, un violent bombardement d'artillerie ouvre l'action ; puis, vers 10 heures du matin, l'infanterie s'engage et,

d'un seul bond, se rend maîtresse des pentes est de Notre-Dame-de-Lorette (1), des

Artois et Picardie.

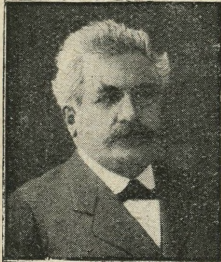


villages d'Ablain-Saint-Nazaire et de Neuville-Saint-Vaast.

(1) Le promontoire de Notre-Dame de Lorette qui domine Ablain-Saint-Nazaire avait été enlevé par nous du 9 au 23 mai.

Le général Pétain a tellement progressé avec le 33<sup>e</sup> corps que l'état-major auquel il téléphone du point qu'il a atteint croit à une erreur ; on ne lui envoie pas les réserves, — trop éloignées d'ailleurs, — qui lui eussent permis d'élargir la brèche ; la nuit suivante, les Allemands remis de leur émoi avaient fait le nécessaire pour rétablir la situation.

Indiquons la succession des opérations : la Targette est occupée le 12 mai ; du 9 au 16 mai, nous enlevons Neuville-Saint-Vaast puis Carency ; du 12 au 29 mai, nous prenons Ablain-St-Nazaire ; du 30 mai au 19 juin, après trois semaines d'une lutte opiniâtre, nous conquérons pied-à-pied le système des tranchées, boyaux, barricades et fortins baptisés par nos soldats du nom de « Labyrinthe » ; le 19 juin, la Sucrerie de Souchez est à nous à la fin d'une lutte entamée le 1<sup>er</sup>.



Mr. LEBAND, Ministre de la Guerre

Finalement, nous avons le dessus et les combattants avaient amplement mérité les chaudes félicitations que vinrent leur apporter successivement le premier ministre anglais Asquith, les souverains belges, le ministre de la guerre Millebrand, le général Lyautey, résident général de France au Maroc, le président de la République et lord Kitchener.

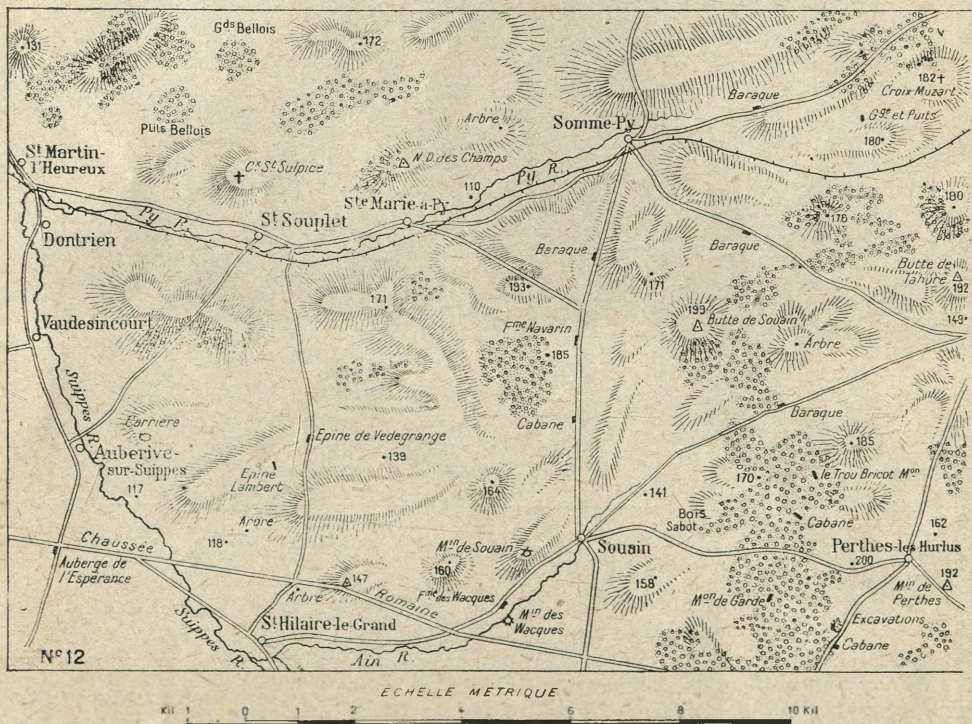
Trois mois d'une accalmie relative succédèrent à cette bataille.

L'offensive d'automne entreprise en même temps par les Alliés comprit une action double en Artois et en Champagne.

**Bataille de Loos (25-27 septembre).** L'armée britannique, ayant pour objectif le village de Loos situé au nord de Lens dont les Allemands avaient fait une véritable forteresse, s'élança en avant après une forte préparation d'artillerie et s'empara de Loos ; puis, progressant de 800 mètres, elle gagna encore une colline, observatoire véritable, qui domine de 70 mètres environ la route de Béthune.

Attaqués par toutes les réserves du Kronprinz de Bavière, les Anglais ne purent conserver la colline, mais ils re-

*Batailles de Champagne : (15 février au*



gagnèrent Loos en emmenant 23 canons, des mitrailleuses, et s'y maintinrent énergiquement.

Le 8 octobre, ils firent même échouer une violente tentative de l'ennemi.

**Prise de Souchez** L'action des Anglais (25-26 septembre) fut facilitée par celle des Français qui avaient comme objectif Souchez. La préparation par l'artillerie avait duré plusieurs jours lorsque nos troupes se portèrent en avant. Le château de Carleul, Souchez, et la colline de 119 mètres pris par nous furent conservés ; finalement, les Allemands durent se retirer en nous laissant près de 1.400 prisonniers dont beaucoup d'officiers

**Bataille de Champagne** Grande et belle victoire sans lendemain, la bataille du 25 septembre qui, longuement, consciencieusement préparée, fit naître tant d'espoir, fut entamée par nos troupes avec une confiance absolue : ce fut une offensive grandiose qui, on peut le dire, frisa le succès complet.

Le général en chef qui s'était proposé de rompre en direction de Vouziers le

front allemand de Champagne avait décidé qu'on attaquerait simultanément en Artois et en Champagne, entre l'Aisne et la Suippes, sur un front d'environ 25 kilomètres s'étendant des abords de Villesur-Tourbe, encore occupé par l'ennemi, et Auberive-sur-Suippes.

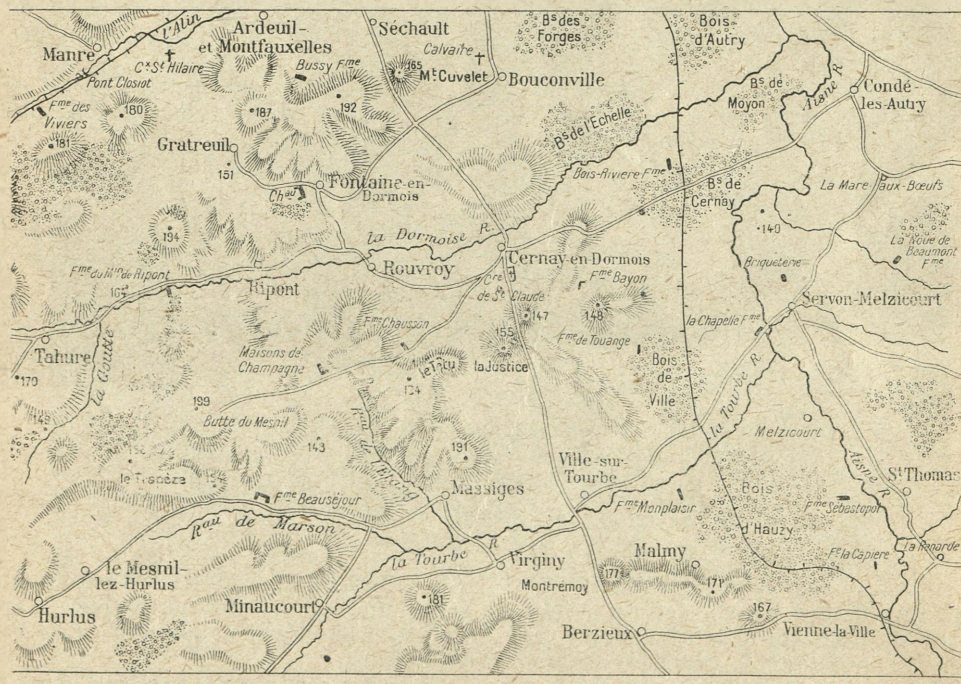
Le front allemand était jalonné, de l'Ouest à l'Est, par des positions fortifiées telles que la Butte de Tahure, le « Trapèze », la « Courtine », l'Eperon, le Bastion et Massiges.

La préparation d'artillerie fut formidable et dura trois jours, tant pour maintenir l'ennemi en suspens et dans l'indécision que pour désorganiser le plus possible les réseaux de fils de fer, les tranchées et les points fortifiés.

L'attaque d'infanterie lancée le 25 septembre à 9 h. 15 fut magnifique au triple point de vue de l'entrain, de l'ordre et des résultats. Elle nous procura toute la profondeur de la première ligne et d'emblée 25.000 prisonniers, plus de 150 canons et un nombreux matériel.

A l'aile gauche, bien que le succès eût été grand aussi, on avait été arrêté devant la ferme Navarin, à l'Epine-de-Ver-

20 mars 1917 ; — 25 et 26 septembre 1915).



R. LECOINTE

degrange qui ne fut occupée que le 27 et vers le bois Sabot dont les défenses furent enlevées le 26.

Au Centre, à partir de Perthes, on se heurta contre le « Trapèze » et la « Courtine » qui ne furent pris que quelques semaines plus tard.

A droite, on enleva vivement les tranchées de la « Main de Massiges », mais on fut tenu en échec au nord de Massiges, à Maison-de-Champagne et au nord de la ferme Beauséjour.

En somme, c'était un beau succès, mais il ne répondait pas aux espoirs du matin. Or, dans une pareille lutte, il fallait réussir complètement le même jour. On est donc fondé à croire qu'il eût mieux valu ne pas reprendre la bataille le lendemain, bien que l'opinion contraire ait prévalu.

L'acharnement avec lequel on se battit de part et d'autre le 25 répondait à l'importance de l'enjeu ; aussi, le soir, le doute d'arriver à percer s'était-il glissé dans l'esprit de ceux qui, le matin, avaient eu le plus de confiance dans le succès.

Quoiqu'il en soit, la journée du 26 et surtout celle du 27 nous imposèrent de lourdes pertes sans guère améliorer les résultats obtenus le 25 : la troisième position ne put, en effet, être entamée.

Le 27 au soir, la question était jugée : on avait, certes, remporté de magnifiques succès tactiques, mais l'héroïsme déployé par les troupes méritait davantage.

Plus tard, des attaques partielles eurent encore lieu. C'est ainsi que l'on occupa : le 30 septembre, Ville-sur-Tourbe ; le 6 octobre, le « Bastion » et la butte de Tahure ; le 24 octobre, la « Courtine ».

En Artois, comme en Champagne, on avait dépassé rapidement la première position, mais on n'avait pu parvenir à pénétrer que dans une partie de la deuxième.

Les Allemands engagèrent en totalité ou partiellement : en Champagne, 56 régiments d'infanterie ; en Artois, 36.

Le rôle puissant joué par l'artillerie pendant toutes les batailles que nous venons d'exposer démontra le bien-fondé du principe formulé par le général Pétain : « L'artillerie prépare, l'infanterie occupe. »

Dès la première d'entre elles, le problème des Munitions se posa, car il fut prouvé que plusieurs échecs avaient été causés par le manque de munitions.

Français et Anglais étaient tombés d'accord sur ce point qu'avant peu le stock de projectiles nécessaires, déjà six fois plus élevé en mars 1915 qu'au début, devrait être augmenté de moitié, ce qui le porterait à neuf.

En conséquence, on nomma en France un sous-secrétaire d'Etat des Munitions M. Albert Thomas ; en Angleterre, ce fut Lloyd George qui devint ministre des munitions.

« Forgez dur, avait écrit le général de Maud'huy aux ouvriers du Creusot, nous taperons dur. »

## CHAPITRE IX

### La Guerre sur le Front Oriental.

(Août 1914 — Octobre 1915).<sup>(1)</sup>

I. Invasion de la Prusse Orientale (août à mi-septembre 1914).

II. La lutte pour Varsovie (13 octobre 1914 à mars 1915).

III. La marche des Russes vers la Hongrie

(septembre 1914-1<sup>er</sup> mai 1915).

La guerre sur le front oriental offre, par les effectifs engagés et par la longueur du front qui dépassa mille kilomètres, un incontestable caractère de gran-

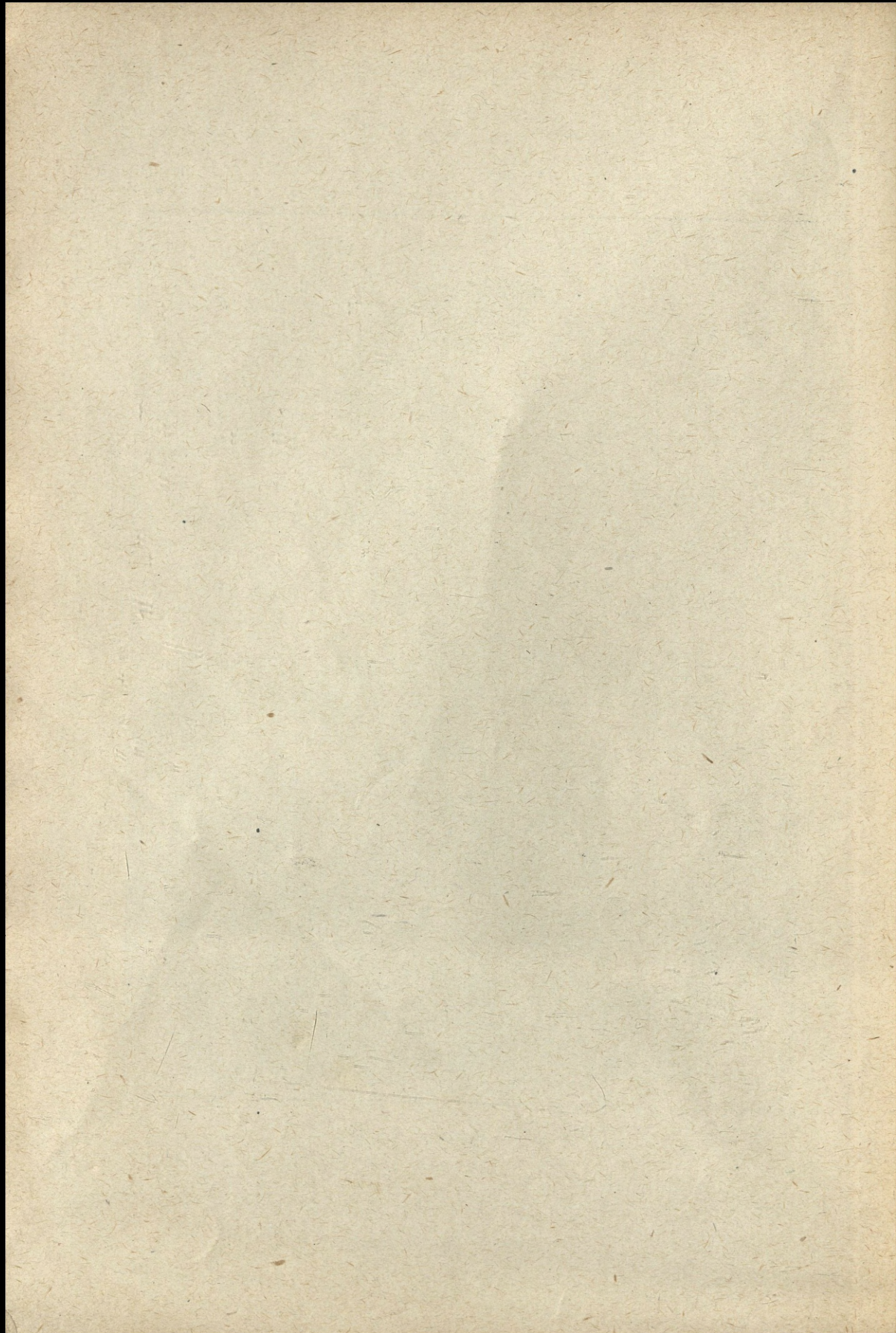
deur : Russes, Allemands et Austro-Hongrois luttèrent, en effet, du Niémen à la Vistule, à la Wartha, aux Karpathes et au Dniester. •

Aussi son étude procurerait-elle un intérêt exceptionnel, si elle ne se trouvait

(1) Consultez la carte hors texte n° 2.



NICOLAS II, empereur de Russie.



contrariée, au double point de vue de l'art et des responsabilités, par l'obsession de la trahison. On sait aujourd'hui, sans être entièrement fixé sur le degré qu'elle atteignit, combien elle contrecarra, dès la première campagne, les intentions loyales du tsar Nicolas II qui fut desservi par son entourage même ; il est hors de doute qu'elle fit souvent avorter les plans de généraux de valeur tels que Rousski, Jvanow, Broussiloff surtout et le général bulgare Radko Dimitrieff.

### I. Invasion de la Prusse Orientale

(Août à mi-octobre 1914)

Si la mobilisation russe s'effectua avec une certaine lenteur, elle marcha cependant assez vite pour que le grand-duc Nicolas, généralissime, put charger le général Rennenkampf, le héros de la campagne de Mandchourie, d'accomplir un raid en Prusse orientale : ce raid avait uniquement pour but, quelques illusions que l'on se soit faites à ce sujet, de contribuer à dégager le front occidental.

Ce but fut atteint, car si Rennenkampf dut, après s'être porté audacieusement en avant, battre en retraite sur la Pologne lorsque le général Samsonoff eut été défait et tué à Tannenberg (26-29 août), l'état-major allemand avait été contraint d'appeler en Pologne plusieurs corps d'armée. Le milieu de septembre avait été ainsi atteint, sans que le général von Hindenburg put obtenir de sérieux succès contre Rennenkampf qui, cédant seulement devant le nombre, s'était replié vers l'Est.

### II. La lutte pour Varsovie.

(13 octobre 1914 à mars 1915)

La lutte initiale de cette campagne entamée par les Autrichiens et conduite avec la lenteur habituelle à leurs généraux dura du 25 août à la fin de septembre ; elle fut énergiquement menée par les généraux Rousski et Broussiloff.

La bataille d'Augustowo dura huit jours, du 25 septembre au 3 octobre, et fut désastreuse pour les Autrichiens.

Le tour des Allemands vint ensuite, car ils eurent environ 30.000 hommes hors de combat et laissèrent entre les mains du vainqueur 20.000 prisonniers et beaucoup de matériel. Ils se réfugièrent dans la région de la Mazurie où bois et étangs

leur permirent, en ayant recours à la fortification rapide, de se maintenir.

La campagne à laquelle Varsovie fut assignée comme but aux Austro-Allemands placés sur le commandement du feld-maréchal Hindenburg comprit quatre offensives distinctes dans le détail desquelles nous n'entrerons pas. Le grand-duc Nicolas commandait les Russes.

Les batailles les plus importantes furent celle de Lemberg (26 août-3 septembre) que suivit l'occupation de Lemberg, le 3 septembre, jour même où Broussiloff prit Halicz, puis celle de Krasnik, gagnée par Roussky et celle de Tomachow (3 au 12 septembre) qui termina la grande bataille de Galicie.

Du 11 août au 14 septembre, les Autrichiens auraient eu près de 250.000 hommes hors de combat, perdu plus de 400 canons et un important matériel de guerre.

L'émotion fut vive en Hongrie lorsque plusieurs colonnes russes y pénétrèrent.

Près d'un million et demi de soldats participa à la première offensive dont Varsovie fut l'objet et qui se termina par le triomphe des Russes. Le front de la lutte atteignit alors environ 700 kilomètres.

La bataille de la Vistule (13-26 octobre) fut suivie de la déroute des Allemands ; le 28 octobre, les Autrichiens étaient écrasés en Galicie.

L'événement le plus important de la seconde offensive qui commença le 14 novembre en partant de Thorn, fut la bataille de Lodz (13 novembre-5 décembre) que perdit le général Mackensen.

La troisième offensive dirigée par Hindenburg n'atteignit pas Varsovie. Du 18 décembre 1914 au 10 février 1915, furent livrés des combats sur la Bzura et la Rawka, sur la Pilitza et la Nidda ; on les a groupés sous la dénomination commune de bataille des Quatre Rivières.

La quatrième offensive, qui mit en évidence les talents militaires d'Hindenburg échoua contre Varsovie mais délivra la Prusse orientale des Russes qui ne devaient plus y revenir. Hindenburg, après avoir réalisé, par un heureux emploi des voies ferrées, une forte concentration de forces dans la Prusse orientale, s'avança entre la Vistule et le Niemen.

Il avait remporté, en février et en mars, deux légers succès lorsqu'il eut à répondre à une énergique contre-offensive. Ce

fut la bataille de Prasnysz (24-28 février) dans laquelle Allemands et Autrichiens furent mis en pleine déroute et subirent d'énormes pertes.

### III. La Marche des Russes vers la Hongrie (Septembre 1914-1<sup>er</sup> mai 1915)

C'est avec raison que le grand-duc Nicolas songea à envahir la Hongrie : s'il eut réussi, on est fondé à croire, en se rappelant la dépression morale qui se produisit à Vienne en 1866, au lendemain de Sadowa, que l'Autriche-Hongrie aurait pu se trouver dans l'obligation de rompre avec l'Allemagne. Quant aux difficultés à prévoir, elles n'étaient pas plus grandes que celles qu'avait surmontées Gourke dans la guerre russo-turque lorsqu'il franchit les Balkans en plein hiver dans la guerre contre les Turcs.

En somme, la partie centrale des Carpathes est traversée par des cols dont

l'altitude moyenne est de 600 à 650 mètres et dont les routes sont bonnes.

Déjà nous avons parlé des incursions russes effectuées en Hongrie, de septembre à octobre 1914, et de la terreur qu'elles provoquèrent en Hongrie avec répercussion à Vienne.

L'état-major allemand, répondant à l'appel de l'Autriche ordonna d'effectuer une sérieuse offensive vers le Dniester ; du même coup, on pourrait reconquérir la Galicie.

De janvier à avril 1915, cinq cols furent occupés par les Russes qui livrèrent successivement les combats de Kодиowka (février-avril) et de Stanislaw (26 février-2 mars).

En Galicie, le siège de Przemyśl entamé le 9 septembre 1914 prit fin le 22 mars 1915, laissant, entre les mains des Russes commandés là par Ivanow, 117.000 hommes, 9 généraux, 2.500 officiers et plus de 1.000 canons.

## CHAPITRE X

### La Guerre sur le Front Oriental (suite).

(1<sup>er</sup> mai au 2 octobre 1915.)

- I. La grande offensive austro-allemande en Galicie (1<sup>er</sup> mai-22 juin 1915. — II. La conquête de la Pologne (22 juin-1<sup>er</sup> octobre 1915).  
— III. La retraite russe (septembre-2 octobre 1915).

#### I. La grande Offensive austro-allemande en Galicie.

(1<sup>er</sup> mai-22 juin 1915)

Hindenburg entend sauver la Hongrie et soustraire à l'invasion la Silésie et la Posnanie ; il dispose de forces considérables servies par beaucoup d'artillerie lourde à laquelle les Russes ne pourront opposer qu'une artillerie inférieure en nombre et en puissance.

Il a même songé à encercler, — comme dans un coup de filet, — toutes les armées russes : le centre sera tenu en échec, les pinces de la tenaille agiront au Nord sur la Narew, au Sud en Galicie ; le front mesure environ 225 kilomètres. Mackensen qui dispose de 500.000 hommes se trouve à l'est de la Vistule supérieure ; Boehm-Ermolli est au sud de Przemyśl ; au Sud, Linsingen est vers le Dniester.

Du 28 avril à juin, Mackensen livra les batailles de Dunajec, du San et, au

commencement de juin, reprit Przemyśl.

Au Sud se livrent la bataille du Dniester (mai-juin), les combats de Mosciska (5-10 juin) et de Lubaczow (15 juin). A la suite du combat de Grodek, Lemberg est repris le 22 juin.

Mackensen est nommé feld-maréchal. Le ministre de la guerre Soukhomlinow est simplement remplacé bien qu'il ait été reconnu responsable de la pénurie en munitions. La fréquence avec laquelle les ministres russes se succèdent à partir de cette date à la guerre est une preuve de la trahison ou de l'incapacité de la plupart d'entre eux.

#### II. La conquête de la Pologne.

(22 juin-1<sup>er</sup> octobre 1915)

Huit armées comptant près de 41 corps, soit plus de 1.800.000 hommes, participèrent, sur un front supérieur à 1.500 kilomètres, à cette énorme offensive devant

laquelle se seraient effondrées les armées russes si le grand-duc Nicolas qui fit preuve aussi de talents supérieurs ne les avait fait battre en retraite en temps voulu, après avoir livré à leur honneur de nombreux combats ou batailles.

Le 5 août, Varsovie était occupée par les Allemands, mais ils la trouvèrent vide d'habitants et la guerre continua malgré la promesse trompeuse qu'on avait faite aux soldats pour stimuler leurs efforts.

Du 5 au 25 août, eut lieu, sous les ordres de Mackensen, une marche de 200 kilomètres que couronna l'occupation de Brest-Litowski.

Pendant toute cette période, les Russes furent soumis à une crise de munitions qui dut avoir en grande partie pour cause la trahison : leur résistance n'en fut donc que plus admirable.

A noter ce fait que Mackensen fit parfois disposer son artillerie sur trois rangs, le premier formé par l'artillerie légère, le second par des obusiers, le troisième par l'artillerie lourde : il était difficile de résister longtemps à un feu aussi infernal.

### III. La Retraite russe.

(septembre-2 octobre)

Se couvrant de la Dwina, les Russes, dont la droite était solidement appuyée à Riga, rendirent vains tous les efforts des Allemands pour les couper de Riga et même s'approcher de Dwinsk (11-18 septembre).

Dans la région de Brest-Litowski, les Allemands atteignirent le Niémen et se portèrent sur Grodno qu'ils occupèrent (2 septembre), mais ils ne purent s'emparer de Vilna que le 20 septembre.

Le 5 septembre, le Tsar avait pris la décision inexplicable mais regrettable de remplacer le grand-duc Nicolas dans son commandement et de l'envoyer en qualité de vice-roi au Caucase ; il eût du moins le bon sens de s'adjoindre le général Alexieff comme chef d'état-major général.

Un raid énorme tenté par environ 60.000 cavaliers allemands pour essayer de couper la retraite aux Russes en se portant sur leur ligne de communication échoua ; la cavalerie russe contraignit cette masse à rétrograder.

Les Allemands occupèrent successivement Pinsk (13 septembre), et, le 18 septembre, Vilna dont la garnison avait pu se retirer à temps.

Cependant les Russes s'étaient ressaisis ; ils le prouvèrent, du 23 au 26 septembre, à Vileika où, après avoir travaillé l'ennemi à la baïonnette, ils lui prirent 13 canons et plus de 30 mitrailleuses.

Cette campagne inspire les réflexions suivantes : le grand-duc Nicolas, qui fut bien secondé par ses lieutenants se montra digne de lutter contre des généraux d'une valeur incontestable comme Hindenburg et Mackensen ; la stratégie et la tactique se combinèrent de façon à réaliser la guerre de mouvement, tout en ayant recours, quand il le fallait, à la guerre de position. Si l'artillerie de Mackensen fit éprouver d'énormes pertes aux Russes, elle n'influa pas sur leur moral. Il est bon, pour faire opposition aux lamentables événements de 1917 et de 1918, de louer l'héroïsme dont fit preuve l'armée russe en 1915 et 1916, avant que des criminels eussent détruit son homogénéité et fait triompher l'anarchie.

## CHAPITRE XI

### La Guerre sur le Front oriental (fin).

*I. La Turquie et la Bulgarie en guerre. — II. Ecrasement de la Serbie et du Montenegro (octobre à décembre 1915). — III. Expédition des Dardanelles (20 février 1915 au 4 janvier 1916).*

#### I. La Turquie et la Bulgarie en guerre.

**La Turquie.** — La Turquie avait donné raison, dès le 29 octobre 1914, à ceux qui la déclaraient liée par un traité secret, lorsqu'elle attaqua plusieurs ports russes de la mer Noire. Le Sultan, instrument

docile du parti Jeunes-Turcs, n'ayant pas répondu à trois Notes aussi justes que modérées de la Triple-Entente, la guerre se trouva déclarée le 12 novembre. Ainsi surgit de nouveau l'interminable **Question d'Orient.**

Si la marine de guerre turque pouvait être regardée comme nulle, l'armée forte d'environ 500.000 hommes constituait un appoint sérieux.

Le Sultan chercha bien à provoquer la « guerre sainte » mais sans le moindre succès ; dans notre domaine colonial, par exemple, ceux de nos sujets qui étaient rapprochés par la religion de Constantinople demeurèrent inébranlables et donnèrent à la France, en se faisant tuer pour Elle, de touchantes et précieuses marques de fidélité.

**La Bulgarie.** — Vaincu en 1913 dans la guerre que déloyalement son roi Ferdinand 1<sup>er</sup> de Cobourg avait déclarée à la Serbie, la Bulgarie n'avait pu accepter la perte d'une partie des avantages qu'elle avait gagnés à la suite de la guerre faite à la Turquie. Fourbe, Ferdinand avait joué les agents diplomatiques de l'Entente ; puis, ambitieux et âpre au gain, il avait formulé des revendications telles qu'il n'était pas possible de les satisfaire complètement. Passons sous silence des négociations postérieures pour arriver au mois d'octobre 1915 : du 15 au 19, Ferdinand reçut successivement les déclarations de guerre de la Russie, dont le souverain l'accusa avec raison d'ingratitude, de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. Cet homme, qui s'était enorgueilli hypocritement de sa parenté avec les Bourbons de France, avait une telle confiance dans l'issue de la guerre que, recevant le consul de France au moment où il quitta Sofia, il lui dit avec commisération : « pauvre, pauvre France ! »

Le résultat le plus net de la décision de la Bulgarie fut de décider les Alliés à prendre pied à Salonique : de là, au moment propice, ils pourraient gêner les Allemands, quand ceux-ci voudraient suivre la grande ligne Berlin-Belgrade-Nich, Sofia et Andrinople, pour venir s'implanter à Constantinople.

Quoiqu'il en soit, l'adhésion de la Bulgarie à la politique allemande avait un double avantage pour les Empires centraux : l'écrasement de la Serbie et du Montenegro allait devenir facile ; forte d'un peu plus de 200.000 hommes, l'armée bulgare s'y emploierait utilement.

## II. Ecrasement de la Serbie et du Montenegro.

(Octobre à décembre 1915)

Nous avons exposé la première phase de l'héroïque lutte de la Serbie et du Montenegro contre l'Autriche. Une seconde offensive permit aux Serbes de réoccuper Belgrade et de libérer leur territoire. A l'offensive des Autrichiens, ils s'étaient reportés en avant. Alors s'engagea, à partir du 3 décembre 1914, sur un front de plus de 100 kilomètres, une lutte très violente qui coûta cher aux Autrichiens, car ils perdirent de nombreux prisonniers et canons.

**Bataille de Roudnik (9 décembre).**

La fin de la lutte avait laissé les Serbes maîtres des hauteurs de Souvobor et de Roudnik lorsque le vieux roi Pierre 1<sup>er</sup>, rejoignant l'armée dont il avait remis la direction au prince héritier, harangua les troupes et ordonna l'offensive générale. Culbutés par un vigoureux élan, les Autrichiens s'enfuirent et poursuivis laissèrent entre les mains des vainqueurs 40.000 prisonniers, 126 canons et un matériel considérable.

**Réoccupation de Belgrade (14 décembre).**

Les Autrichiens s'arrêtèrent cependant sur une nouvelle position, mais ils perdirent la bataille de Belgrade et durent repasser précipitamment le Danube et la Save ; le lendemain, les trois armées serbes garnissaient le Danube et le roi assisté de ses deux fils rentrait triomphalement dans Belgrade.

Ainsi finit la troisième offensive des Serbes qui n'allaient pas tarder à être écrasés par le nombre.

Plusieurs mois s'écoulèrent cependant avant la reprise des hostilités : l'empereur François-Joseph fit préparer une nouvelle campagne ; les Serbes réorganisèrent leur armée, puis eurent à compter avec une épidémie de typhus qui sévit cruellement contre eux.

Au mois d'octobre 1915, le maréchal von Mackensen disposait de deux armées, l'une austro-hongroise, l'autre allemande, dont l'effectif était de 250.000 à 300.000 hommes, auxquels les Serbes purent opposer environ 250.000 hommes d'ailleurs épuisés que commandait le vojvode Putnik.

**L'invasion.** — Déjà menacés d'encerclement par l'Ouest, le Nord, l'Est, les

Serbes eurent bientôt à faire face au Sud-Est à une armée bulgare qui opéra sa jonction avec l'armée allemande. Le corps expéditionnaire franco-anglais débarqué au commencement d'octobre à Salonique avait un effectif trop faible pour intervenir efficacement et ne put d'ailleurs entrer en campagne que dans la seconde moitié du mois ; déjà la Serbie était perdue et son armée rejetée vers l'Albanie.

**L'agonie serbe.** — Soutenues par une des armées serbes, les autres armées grossies de plus de 11.000 civils terrorisés entreprirent vers l'Albanie, à partir du

**III. L'expédition des Dardanelles.**

(25 avril 1915-4 janvier 1916)

Cette Expédition qui se termina par un échec ne saurait nous retenir longtemps : il ne s'agit pas seulement, en effet, de glorifier la bravoure et le dévouement dont firent preuve les soldats anglais et français, ni de rendre hommage aux généraux anglais Hamilton, Charles Munro, et aux généraux français d'Amade, Gouraud, Bailloud et Brulard auxquels incomba successivement une tâche que les grandes fautes commises dès le début avaient rendue impossible.

*Expédition des Dardanelles.*



milieu de novembre, par la neige, sans abris possibles, mourant de faim et de froid, une terrible retraite à laquelle participèrent le roi et le voivode malade. Sur la côte de l'Adriatique, à Durazzo et à Valona, ces malheureux furent secourus par les Français et les Italiens dont les bateaux les transportèrent à Bizerte, à Marseille, à Brindisi et surtout dans l'île grecque de Corfou (194.850 soldats). Refaite et réorganisée, l'armée serbe reparut en Macédoine dans le courant de mai 1916 et y tint honorablement sa place.

**Causes principales de l'insuccès.** L'éveil une fois donné aux Turcs, des officiers allemands accoururent pour les aider de leurs conseils. Déjà avaient été exécutés, le 3 novembre et le 22 décembre 1914, des bombardements contre les deux forts qui défendaient l'entrée des Dardanelles; puis, sans faire intervenir un corps de débarquement, on exécuta, en 1915, les infructueux bombardements des 19, 25, 26 février et du 2 au 18 mars jour où fut livrée la bataille navale de Tchanak. La réunion en Egypte du corps expéditionnaire an-

glo-français rendit d'ailleurs impossible la surprise.

**Opérations dans la presqu'île de Gallipoli.** Lorsque les Alliés débarquèrent dans la presqu'île, les Turcs s'étaient appliqués à rendre inexpugnable la défense : l'artillerie de position et l'artillerie de campagne étaient bien approvisionnées, des sous-marins étaient prêts, des mines fixes et dérivantes avaient été semées ; la fortification de campagne avait été bien employée. En mai, juin et juillet, le corps expéditionnaire livra les trois batailles de Krithia : la première, du 1<sup>er</sup> au 5 mai ; la deuxième, du 6 au 8 mai ; la troisième, du 4 juin au 15 juillet.

En août, du 4 au 27, la bataille d'An-

zac et Souvla se termina par un échec. Venu pour juger par lui-même, lord Kitchener conclut à la nécessité de l'évacuation ; le 4 janvier 1916, elle était opérée. On aura une idée des pertes éprouvées, quand on saura que les Anglais ne comptaient pas alors moins de 114.555 hommes hors de combat dont 26.100 tués. En outre, cinq cuirassés soit trois français (le **Bouvet**, l'**Océan** et l'**Irrésistible**) et deux anglais avaient été coulés.

Signalons du moins un résultat appréciable : les Turcs ne purent attaquer l'Égypte. Peut-être encore furent-ils mis dans l'impossibilité de renforcer les troupes qui luttaient en Arménie contre les Russes.

## CHAPITRE XII

### La Guerre maritime et coloniale.

Lorsque la guerre fut déclarée, les Alliés avaient, au point de vue maritime, une supériorité marquée sur les Empires centraux ; elle se chiffrait, en effet, à leur avantage, par une différence de 59 cuirassés, 6 croiseurs de bataille, 81 croiseurs cuirassés, 51 croiseurs légers, 323 contre-torpilleurs, 139 sous-marins et 268 petits torpilleurs.

Les Alliés furent ainsi à même d'exercer efficacement le Blocus qu'ils avaient résolu d'employer pour empêcher le ravitaillement de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Contraints de tenir à l'abri leur marine de guerre, les Empires centraux ne purent donc disposer que de leurs sous-marins ; ils organisèrent, en effet, une guerre sous marine audacieuse et active, mais ils ne firent qu'atténuer le blocus.

On comprend que les marines alliées aient eu à faire face, d'août 1914 à 1916, à une très rude besogne.

La guerre était à peine déclarée que deux croiseurs allemands, le **Goeben** et le **Breslau**, bombardaient les villes ouvertes de Bône et Philippeville ; ils purent se réfugier indemnes dans le détroit des Dardanelles où la mauvaise foi des Jeunes-Turcs les protégea. Enumérons, sans entrer dans le détail : le combat d'Héligoland (28 août 1914) qui tourna au désavan-

tage des Allemands ; l'exploit du sous-marin **U-9** qui, vigoureusement conduit, coûta aux Anglais, le 22 septembre 1914, trois croiseurs ; la bataille du cap Coronel (1<sup>er</sup> novembre 1914) où les Allemands purent couler deux croiseurs cuirassés anglais ; la bataille des îles Falkland (8 décembre 1914) où les Anglais prenant leur revanche coulèrent plusieurs bateaux allemands ; le raid du **Scarborough** qui parvint à s'échapper, après avoir réussi, le 16 décembre 1914, sur la côte nord-est de l'Angleterre, à couler trois vapeurs et à tuer ou blesser 650 à 700 personnes ; le combat de Doggerbank (23-24 janvier 1915) à la suite duquel les Allemands durent battre en retraite non sans avoir perdu un croiseur de bataille ; la bataille de Riga du 20 août 1915 qui se termina par la retraite précipitée des Allemands.

Parmi les corsaires allemands qui furent assez nombreux, un seul fit la guerre humainement ; aussi est-il à citer : le commandant von Muller qui était sur l'**Emden** détruisit, dans l'Océan Indien, du 7 septembre au 9 novembre 1914, une vingtaine de vapeurs, mais toujours il fit débarquer équipages et passagers dans un port neutre.

L'empire colonial allemand était en plein développement lorsque la guerre éclata. Il couvrait, en effet, une superficie

de 2.900.000 kilomètres (six fois celle de la France), avec une population de 15 millions. Il n'est donc pas étonnant que les Alliés aient songé, dès le début, à le détruire ; les troupes japonaises, françaises, anglaises et belges (auxquelles il convient d'associer le nom du général Tombeur) s'y employèrent utilement.

Du 27 août au 10 novembre 1914, les Japonais s'emparent, en Asie, de Kiao-Tchéou.

Le Togoland (golfe de Guinée) est occupé du 10 au 27 août 1914.

Entamée, dès le 25 août 1914, la conquête du Cameroun (1) (région du Congo) ne put être terminée que le 18 février 1916.

Le Sud-Ouest Africain contigu à la colonie du Cap et à Rhodésia tomba en la possession des Alliés le 9 juillet 1914 ; les opérations auxquelles le général Botha prit une large part avaient commencé le 5 août 1914.

La grande et riche colonie de l'Afrique Orientale, (2) située au nord du Mozambique et près de la région anglaise des Grands Lacs, prolongea longtemps sa résistance, puisque la lutte durait encore

en 1917 sur une certaine partie de son territoire ; les Britanniques finirent par s'en emparer.

En somme, on peut dire que, le rêve d'un empire colonial dont Bismarck avait entrepris la réalisation en 1884 s'évanouit en 1916. Une seule de nos colonies, l'île de Tahiti fut attaquée, mais sans succès, par les Allemands.

Nous ne sommes pas entré dans le détail des torpillages allemands qui, on ne saurait le nier, firent, au mépris du Droit des gens, beaucoup de mal aux Alliés dans la mer du Nord, la Méditerranée, le long des côtes britanniques.

Citons cependant le crime du torpillage du bateau anglais la « Lusitania » exécuté le 7 mai 1915 et qui souleva une indignation générale trop légitime. On sait que, comme ce bâtiment étant frappé à mort, l'équipage et des passagers s'embarquaient dans les chaloupes, le commandant du sous-marin fit tirer sans pitié sur eux. Le châtimement suivit de près cette conduite inhumaine, car ce fut un des motifs qui déterminèrent les Etats-Unis à se prononcer en faveur des Alliés.

## CHAPITRE XIII

### Hors d'Europe.

A partir du jour où la Turquie se fut ralliée aux Empires centraux, elle eut à répondre aux attaques des Anglais et des Russes en Arménie, en Mésopotamie et en Perse ; n'ayant rien à refuser aux Allemands, elle commit même la maladresse d'augmenter ses embarras en consentant à attaquer l'Egypte.

**Egypte.** — L'offensive contre l'Egypte faisait partie du plan rédigé par le général allemand von Sanders qui était tout puissant à Constantinople. Cette décision fut prise à la légère, c'est-à-dire sans tenir compte de difficultés que l'on eût dû prévoir : les Anglais ne furent pas trouvés au

dépourvu : le canal de Suez, dont la largeur grandit à l'aide d'inondations, fut mis en état de défense dans des points bien choisis.

Tout en prenant d'excellentes dispositions militaires, le gouvernement britannique avait eu soin de proclamer, — dès le 18 décembre 1914, — son protectorat sur l'Egypte et de remplacer le Khédivé Abbas pacha qui était suspect, par son oncle Hussein-Kamel : celui-ci sut demeurer fidèle.

La tentative turque fut de courte durée : entamée le 28 janvier 1915, elle avait échoué définitivement quinze jours plus tard ; elle ne se renouvela pas.

**Caucase.** Les débuts de la Turquie au Caucase furent malheureux : les 3 et 4 janvier 1915, les Russes firent prisonniers à Sary-Kamysch le 9<sup>e</sup> corps tout entier et mirent en fuite le 10<sup>e</sup>.

Les Turcs furent ensuite complètement

(1) Superficies comparées : Cameroun, 790.000 kil. carrés ; Allemagne, 540.000 kil. carrés ; France, 536.000 kil. carrés.

(2) Superficies comparées : Afrique orientale allemande, 940.000 kil. carrés ; Allemagne, 540.000 kil. carrés ; France, 536.000 kil. carrés.

battus, le 17 janvier, à Karaourgan, puis, à plusieurs reprises, dans les régions d'Olti et de Tchorok. La victoire remportée à Artoin, le 29 mars, détermina l'évacuation totale de Batoum.

**Mésopotamie.** — Le chemin de fer de Bagdad sur lequel Guillaume II avait fondé tant d'espérances devant être prolongé jusqu'au golfe Persique, on conçoit que l'Angleterre ait voulu, dès novembre 1914, disposer du cours du Chat-el-Arab, d'où l'occupation de Bassora (27 novembre).

Trois tentatives des Turcs, d'avril à juin 1915, pour reprendre Bassora, échouèrent; les Anglais s'emparèrent même d'Amara

le 3 juin. Continuant sa marche vers Bagdad, par Naserye, le général Mixon enleva les lignes fortifiées des Turcs, le 1<sup>er</sup> octobre 1915.

**Arménie.** — La lutte commencée en novembre 1914 entre les Russes et les Turcs qui avaient songé à marcher contre Tiflis fut marquée par de nombreux combats et batailles; elle se termina, en avril 1915, par une nouvelle défaite.

Les Russes se dirigèrent, le 4 mai, sur Melazkhert et, le 4 juin, sur Van.

La lutte reprit en août et se poursuivit jusqu'en octobre. Le grand-duc Nicolas arriva alors et prépara contre Erzeroum une expédition dont nous aurons à parler.

## CHAPITRE XIV

### I. L'Italie en Guerre. — II. Après un an de guerre. Atrocités et crimes commis en France par les Allemands.

#### III. — « Jusqu'au bout !... »

##### I. L'Italie en guerre

Lorsque la guerre fut déclarée, depuis quelques années déjà les nuages qu'avaient amenés entre l'Italie et la France la question romaine et l'occupation de la Tunisie s'étaient dissipés.

Liée depuis 1882, par le traité de la Triple-Alliance, aux Empires centraux, l'Italie était cependant désireuse avant tout de compléter son unité nationale en recouvrant le Trentin et le territoire de Trieste, c'est-à-dire les terres italiennes que la guerre de 1866 n'avait pas délivrées, comme la Vénétie, de la domination étrangère.

Elle avait aussi le désir légitime d'enlever à l'Autriche, afin de vivre en sécurité, les positions offensives que celle-ci s'était habilement attribuées en 1866, pour se ménager la possibilité de faire irruption, quand il lui plairait, vers Milan ou de tourner, de l'autre côté, la ligne de défense fluviale de la Vénétie.

Très soucieux de conserver l'Italie à leur discrétion, le Kaiser et François-Joseph avaient néanmoins commis, par défaut de psychologie, la maladresse de ne point pressentir le roi d'Italie sur leurs projets relatifs à la Serbie; en outre, ils allaient attaquer, alors que leur alliance

était purement défensive. Victor Emmanuel avait donc le droit, ce qu'il fit, de reprendre sa liberté d'action; le 3 août 1914, il déclara qu'il conserverait sa neutralité. La France sut apprécier un geste déjà si favorable pour Elle et pour les Alliés, mais l'Italie devait servir mieux encore la cause du Droit et de la Justice.

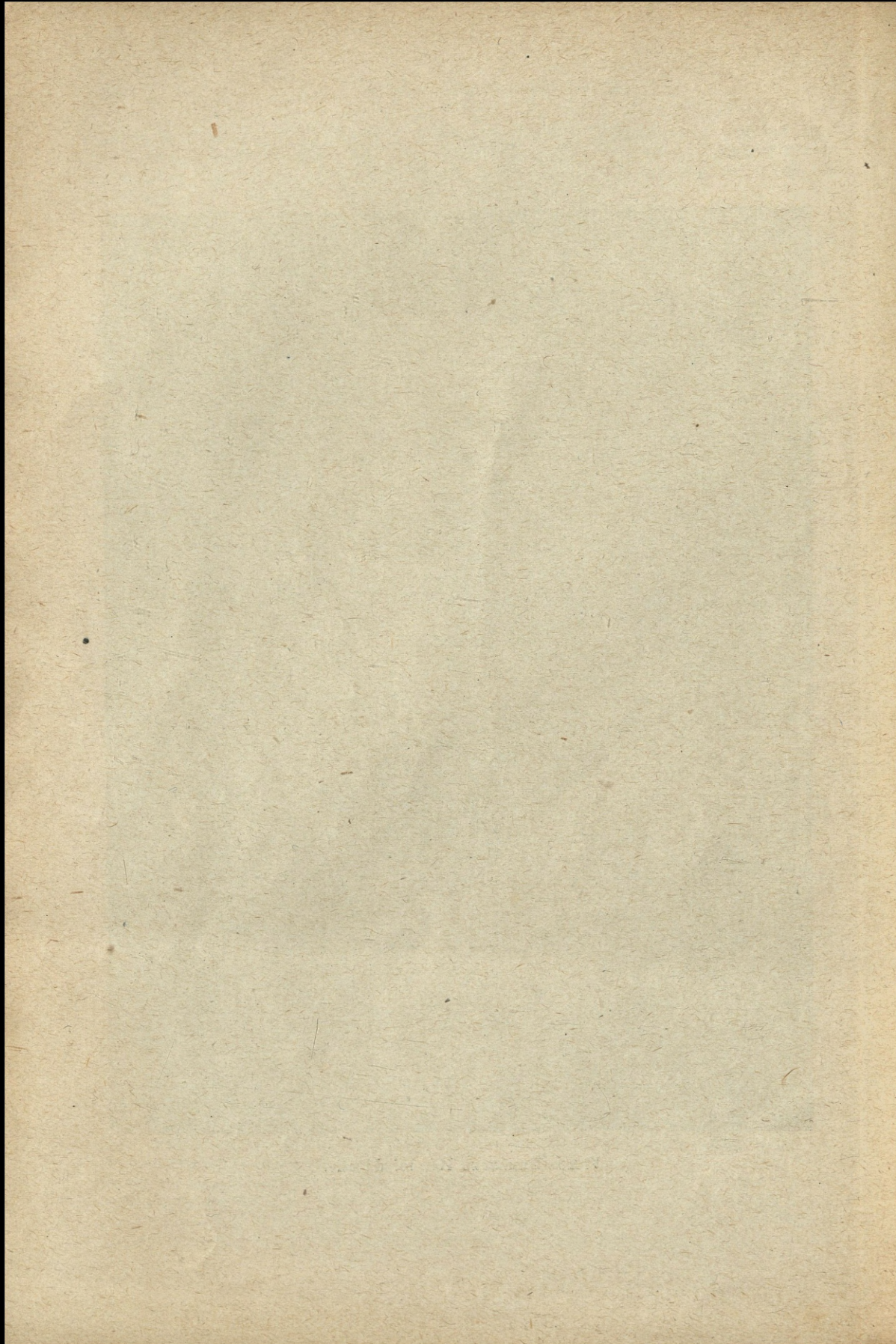
Du 3 août 1914 au 23 mai 1915, se déroulèrent, avec le prince de Bülow pour intermédiaire, des négociations qui ne lui donnèrent pas satisfaction. Bon juge de la situation, intelligemment servi par le ministre Salandra que soutenait le parti nationaliste, le roi se dégagea et revendiqua l'honneur de se joindre aux Nations de liberté luttant pour leur existence, pour leur indépendance et pour leur honneur, contre des peuples de proie qui prétendaient imposer au monde une autocratie barbare.

Dès le 12 janvier 1915, un emprunt national d'un milliard, véritable emprunt de guerre, avait été accueilli et couvert avec enthousiasme; il fut employé à la réorganisation de l'armée et à l'achat du matériel qui manquait.

Le 23 mai 1915, l'Italie prenant une décision ferme déclara la guerre à l'Autriche-Hongrie; la joie fut grande en France et chez ses Alliés. Lorsque le Roi vint se



VICTOR-EMMANUEL III, roi d'Italie.



placer à la tête de l'armée, il proclama que « l'heure solennelle des revendications nationales avait sonné et qu'aux soldats allait revenir la gloire d'arborer les couleurs de l'Italie sur les terres que la nature avait données comme frontières à la patrie » : la question était bien posée.

Non moins net encore fut l'Italien distingué qui a dit depuis : « La guerre actuelle n'est pas seulement pour nous la guerre d'achèvement de l'unité ; elle ne vise pas seulement à nous rendre nos frontières naturelles. Elle est aussi et essentiellement une guerre contre l'hégémonie germanique. »

La population de l'Italie étant de 36 millions 546.000 habitants, comptait 6 millions 120.000 citoyens mobilisables ; on en mobilisa immédiatement plus de deux millions. Aussitôt la guerre déclarée, l'état-major italien, qui allait avoir à agir sur un front de 500 kilomètres occupé par plusieurs centaines de forteresses, eut pour première préoccupation d'occuper sur les Alpes les passages les plus importants que l'ennemi pourrait utiliser pour envahir la Vénétie et la Lombardie : c'était l'affaire de ses remarquables troupes alpines qui eurent à effectuer de véritables tours de force (1), bien secondées qu'elles furent, même aux plus grandes altitudes, par les services de l'arrière disposant de camions automobiles et de câbles téléfériques.

Un grand nombre de points furent occupés par surprise. La bataille de l'Isonzo prit une importance particulière, mais Gorizia ne fut enlevée qu'en 1916.

Vers la fin d'octobre, les Italiens prirent l'offensive et l'accentuèrent pour procurer une diversion favorable aux Serbes et aux Monténégrins dont la situation était alors critique. Pendant l'hiver, les troupes alpines ne cessèrent de combattre. Sur le Carso et l'Isonzo, dont le barrage naturel avait été renforcé en employant des défenses accessoires, ce fut un duel continu d'artillerie. Déjà les Italiens s'étaient rendus maîtres sur sa rive gauche du Monte Nero dont l'altitude est de 3.000 mètres.

En somme, les généraux Cadorna et Porro avaient conduit les opérations avec une remarquable méthode.

(1) Le 20 septembre 1915, par exemple, un canon fut élevé à plus de 3.000 mètres d'altitude et on enleva le pic situé à 300 mètres plus haut.

## II. Après un an de guerre. Atrocités et crimes commis en France par les Allemands.

La conduite si souvent répréhensible et parfois criminelle des Allemands, — officiers aussi bien que soldats, — pendant la guerre de 1870-1871 et l'occupation qui la suivit, n'avait pas été oubliée de nombreux Français, mais ils avaient pu croire que les protestations soulevées par cette conduite suffiraient pour en empêcher le retour : ce légitime espoir fut déçu pour plusieurs raisons.

La principale de ces raisons est que Guillaume II voulut, dès le début, une **guerre d'extermination**.

Il n'avait pas les scrupules de son grand-père, soldat véritable auquel certains actes répugnèrent : il était fourbe, hypocrite (2) et cruel, d'ailleurs intransigeant en matière religieuse, car il nourrissait une haine féroce contre la religion catholique.

Trois faits sont à rappeler qui ne prêtent point à l'ambiguïté. Quelques années avant la guerre de 1914, haranguant celles de ses troupes qui allaient partir pour la Chine, il leur dit : « Tuez tous ceux que vous prendrez, ne faites aucun prisonnier. »

Au commencement d'août 1914, il fit à son complice, l'empereur François Joseph, la déclaration suivante :

« Mon âme se déchire, mais **il faut mettre à feu et à sang, égorger hommes et femmes, enfants et vieillards, ne laisser debout ni un arbre, ni une maison. Avec ces procédés de terreur, les seuls capables de frapper un peuple aussi dégénéré que le peuple français, la guerre finira avant deux mois, tandis que, si j'ai des égards humanitaires, elle peut se prolonger pendant des années. Malgré toute ma répugnance, j'ai donc dû choisir le premier système qui épargnera, malgré les apparences, beaucoup de sang.** »

En décembre 1914, au cours d'une visite faite à son armée du front oriental, il donna un ordre conforme à ses idées :

(2) A plusieurs reprises pendant la guerre, il osa se réclamer de la protection de Dieu dont il affectait de se croire l'élu, le représentant sur la terre.

En février 1915, en Pologne russe, il invoqua à la suite du service religieux, Dieu qui « est du côté des croyants » et parla du « paquetage de combat qu'est une conscience pure », comme s'il n'avait pas déchainé une épouvantable guerre.

«... Si vous êtes contraints de vous retirer de Pologne, n'épargnez ni une ville ni une maison, **que la terre soit nue sous vos pieds...** »

En préconisant et ordonnant un régime de terreur qui, en 1870-1871, n'avait été employé que d'une façon intermittente d'après le tempérament des chefs, il ne faisait, il est vrai, que se conformer aux prescriptions contenues dans le Manuel public sous le titre « Lois et Coutumes de la guerre continentale » par le grand état-major prussien et dont toutes les recommandations furent scrupuleusement appliquées.

Oui, le système fut vraiment « Kolossal » dans le genre criminel, pour employer l'expression admirative de l'empire germanique.

C'est qu'il s'agissait de saigner la France, de la démoraliser et de l'exterminer industriellement et commercialement.

Aussi, en France et en Alsace, — à la suite de l'expérience acquise en Belgique, — les bourreaux s'en donnèrent-ils à cœur-joie, à cœur d'airain, et si, en quelques endroits, le système parut fléchir, c'est que des intérêts allemands s'y trouvèrent momentanément engagés.

Crimes et atrocités ont été enquêtés et établis en France avec le même soin et la même loyauté qu'en Belgique ; aussi est-ce en vain que les Allemands ont cherché à se justifier, à crier à l'exagération et même à nier effrontément, comme leur race en a l'habitude.

Les pièces probantes sont : quatre rapports de la Commission d'enquête française, l'ouvrage que notre ministre des Affaires Etrangères a publié, sous le titre « Violation des lois de la guerre par l'Allemagne », les « Carnets de Route » trouvés sur un grand nombre de soldats, sous-officiers ou officiers allemands, soit blessés, soit prisonniers. Ces faits, tous authentiques, une fois groupés, on a obtenu un tableau d'ensemble dans lequel l'horreur marche de front avec la vérité.

On n'a donc que trop de raisons, — malgré la protestation scandaleuse des quatre-vingt-treize Allemands (1) avec lesquels bon nombre d'Universitaires leurs compatriotes éprouvèrent le besoin de se solidariser, — pour affirmer que, sans se

laisser arrêter par aucune loi humaine ou divine, les Allemands ont agi en 1914-1918 systématiquement, en unité complète de vue dans le pillage, l'incendie, l'assassinat, le meurtre :

Ils ont **volé officiellement**, personnellement, souvent pour donner satisfaction aux... commandes reçues d'Allemagne ;

Ils ont **pillé** à ce point que, en tenant compte de l'exploitation prolongée des régions envahies, le règlement de compte s'élèvera à plusieurs milliards ;

Ils ont **incendié**, souvent avec des raffinements de cruauté, mais toujours d'une façon raisonnée, méthodique, le gain une fois réalisé ;

Ils ont **assassiné** sur terre et sur mer, sans tenir compte ni du sexe, ni de l'âge, ni de l'innocence, ni de l'infortune ;

Officiers, aussi bien que soldats, ils ont **commis des attentats criminels** sur des femmes âgées ou jeunes, des religieuses, des enfants même ;

Ils ont par ordre, ou pour satisfaire la volupté bestiale de nuire, **achevé des blessés** ;

Ils ont lâchement aussi transformé en « boucliers humains » des femmes, des prêtres, des vieillards, des enfants ;

Ils ont **traité d'une façon indigne**, fait même mourir de faim, **beaucoup de nos soldats prisonniers** ;

Ils ont **mutilé, martyrisé** des prisonniers civils ;

Ils ont systématiquement **détruit** le plus grand nombre possible de **nos usines et de nos fabriques**, afin de favoriser pour l'après-guerre, l'industrie et le commerce allemands ;

Ils ont **détruit** les arbres forestiers, **empoisonné** les puits et transformé en un véritable désert, des contrées précédemment fertiles ;

Ils ont indignement employé Gothas et avions à jeter la mort dans des localités inoffensives ;

Même réduits à l'impuissance par une blessure, quelques officiers allemands, — poussés par une haine implacable des Français, — ont **traîtreusement assassiné** de nos officiers qui, sur leur demande, se penchaient vers eux pour leur donner à boire (1) ;

Ils ont **criminellement employé de pré-**

(1) On lit dans « Appel au Monde civilisé » : « Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline ni cruautés... »

(1) Le 22 août 1914, près de Saint-Médard (Belgique), les capitaines Coustres, du 108<sup>e</sup> régiment d'infanterie et Lesourt, du 50<sup>e</sup>, furent ainsi assassinés : un procès-verbal l'atteste.

tendus otages de tout âge et de tout sexe, principalement des jeunes filles ce qui constitue un rapt (1). Terminons cette rapide énumération en insistant spécialement sur quelques points relatifs à des monuments et à des villes qui eurent tant à souffrir des Allemands.

Rappelons d'abord le vandalisme avec lequel des édifices religieux tels que ceux d'Arras, de Soissons, de Souain, d'Albert, enfin pour nous limiter à Reims, le sanctuaire national vénéré, furent indignement détruits partiellement ou en totalité.

La liste des villes, bourgs ou villages martyrs est bien longue ; citons du moins les principaux noms avec quelques chiffres à l'appui. **Pas-de-Calais** : Arras, dont les beaux monuments furent détruits par le bombardement ; — **Aisne** : Soissons, également bombardé ; Connigis, Brumetz, Rezu Saint-Germain, Chierry et Jaulgonne furent pillés et subirent de nombreux assassinats et attentats ; — **Marne** : les villages de Lépine, Marfaux, Gault, La Forêt d'Auve et de Suippes furent incendiés ; à Sermaize-les-Bains, à Montmirail et à Heiltz-le-Maurupt on signala plusieurs assassinats ; — **Meuse** : Incendies et pillage général de Revigny, de Sommeilles (destruction presque complète et plusieurs assassinats), d'Etaïn, de Villers-aux-Vents, de Mognéville, de Thiaucourt, de Boulainville, de Vaubecourt, etc., etc. ; — **Ardennes** : Rethel, Donchery ; — **Meurthe-et-Moselle** : Nomény où plus de 50 personnes furent massacrées ; Lunéville qui compta plus de 40 victimes ; Gerbéviller dont 455 maisons, sur 475 furent incendiés (2) ; Crévie où 76 maisons dont, intentionnellement, celle du général Lyautey, disparurent ; — **Seine-et-Marne** : l'assassinat, le pillage, l'incendie éprouvèrent plus ou moins une douzaine de villages ; — **Vosges** : scènes de pillage, d'incendie, de meurtre à Raon-l'Étape (102 habitations incendiées), à Neuville-les-Raon, à Nossoncourt, à Sainte-

Barbe (104 habitations incendiées) ; **Oise** : massacres, incendie à Senlis (105 maisons incendiées) (3), faits analogues à Creil, à Choisy-au-Bac, à Compiègne, à Trumilly ; — **Somme** : pillage, assassinat, attentats, incendies à Méricourt, Frameville, Pont-Noyelle, Pierregot, Maucourt, Liancourt-Fosse (« boucliers-humains »).

### III « Jusqu'au bout ! » (4)

Chaque année, à l'occasion d'un anniversaire de la déclaration de guerre, de la fête du 14 juillet en France, ou d'une cérémonie propre à raviver la confiance dans le succès final, on s'est appliqué à consulter les Assemblées ou à provoquer l'opinion des Chefs d'États.

La plus émouvante de ces manifestations a été certainement celle qui coïncida, au commencement du mois d'août 1915, avec le premier anniversaire du commencement de la guerre. Combien fut probante la réponse ainsi sollicitée et quelle unanimité ! « Jusqu'au bout ! » fut, sous une forme ou sous une autre, cette réponse corroborée par le conseil que donnèrent les personnages consultés de persévérer dans le maintien de l'Union sacrée, avec la certitude d'arriver à la victoire définitive.

Le 28 juillet, à la Chambre des Communes, le premier ministre, M. Asquith, le déclare nettement : «... Nous sommes décidés à consacrer nos ressources entières à poursuivre la guerre jusqu'à une issue victorieuse... » Après lui, le roi d'Angleterre exprime de la même façon sa conviction au président de la République française.

Le 1<sup>er</sup> août, plus résolu que jamais, le Tsar, le président de la Douma et M. Sazonoff ministre des affaires étrangères affirment énergiquement la volonté de vaincre.

L'Italie proteste de sa loyauté.

L'armée de la Serbie est toujours prête.

Le ministre belge de la Justice, M. Car-

(1) Antérieurement au 28 février 1915, plus de 10.000 de ces dits otages furent rapatriés par la Suisse où leur état de délabrement et de détresse provoqua un sentiment de commisération et d'horreur. En novembre 1918 l'état de tous nos prisonniers renvoyés en France suscita chez les Suisses les mêmes sentiments.

(2) A ce bourg se trouve rattaché le nom de la Sœur Julie dont le dévouement et le courage ont pu cependant soustraire à la mort plus de 50 habitants.

(3) Le maire de Senlis, M. Odent, mourut sans défaillir, littéralement assassiné par les Allemands.

(4) Le 28 décembre 1915, le général Gallieni, devenu ministre de la guerre, traduisit les volontés de tous en disant « Au commencement de 1914, personne en France ne voulait la guerre. La France aujourd'hui veut la guerre jusqu'au bout ». Démissionnaire pour raison de santé le 16 mars 1916, il mourut peu de temps après le 29 mai.

ton de Wiart envoie la déclaration suivante : « Le Belge ne connaîtra ni joie, ni répit, jusqu'à ce que le Droit soit vengé. »

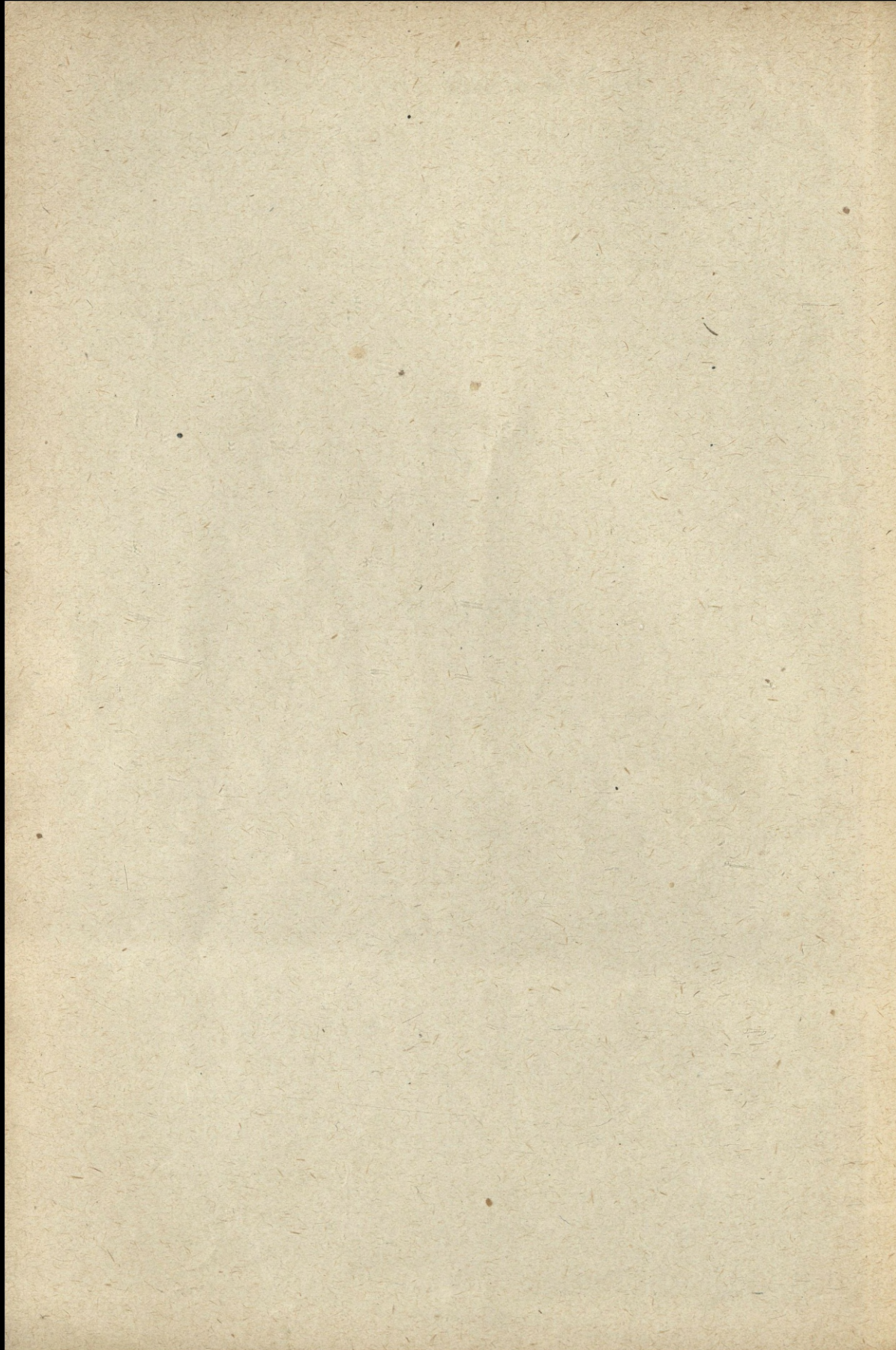
Contraint de répondre, Guillaume II plaida non coupable : il nous suffira d'extraire de son Manifeste les passages suivants ; ils sont suggestifs : « Un an s'est écoulé depuis que je fus obligé d'appeler le peuple aux armes... **Devant Dieu et devant l'Histoire, je jure que ma conscience est nette ; je n'ai pas voulu la guerre...** aucun désir de conquête ne nous

a poussés à la guerre... nous pouvons dire aujourd'hui que « Dieu était avec nous »...

Il appartenait au Président de la République, — après lequel M. Paul Deschanel prononça un sage et éloquent discours, — de conclure. De son beau Manifeste aux Chambres, nous ne retiendrons que la fin : «... Les générations actuelles sont comptables de la France vis-à-vis de la Postérité. Elles ne laisseront pas profaner ou amoindrir le dépôt que nos ancêtres ont confié à leur garde passagère.

« **La France veut vaincre, elle vaincra.** »

LIVRE II



## LIVRE II

## Octobre 1915 à Janvier 1917.

Si nous prenons le mois d'octobre 1915 pour point de départ de la seconde période de la guerre, c'est qu'effectivement une nouvelle phase commença avec lui : l'effort allemand est entravé ou faiblit presque partout ; l'expédition des Dardanelles est sur le point de finir ; l'héroïque Serbie et le Montenegro vont être réduits à l'impuissance ; la Russie sortie d'une période critique tend à prendre le dessus en Asie-Mineure aussi bien qu'en Europe.

L'entrée en ligne de l'Italie acquise à l'Entente depuis le 26 mai 1915 et celle de la Bulgarie qui, jetant le masque, se joint aux Empires centraux, vont contribuer à donner une nouvelle extension à la lutte.

L'année 1916 fut particulièrement glorieuse pour les armées françaises et par suite funeste au prestige allemand.

Au point de vue de la Défensive, c'est l'année de la grandiose et héroïque bataille de Verdun qui remplit, à partir du 21 février, toute l'année... Pour l'Offensive, c'est l'année de la Somme.

La Russie enregistra en cette année les plus belles pages de son action guerrière de 1914 à 1917.

L'Italie eut aussi de belles pages.

Pour ne point morceler l'intérêt de la bataille de Verdun, nous l'exposerons dans son ensemble, d'une façon continue.

## CHAPITRE I

## Situation intérieure de quelques puissances.

**France.** — Le 4 décembre 1915, une conférence franco-britannique se réunit à Calais pour arriver à réaliser la direction commune des opérations des Alliés. Le 6 décembre se réunit, au Grand Quartier général, un Conseil de guerre qui crée un lien permanent entre les Alliés représentés par le général Joffre, le maréchal French, les généraux Gilinsky, Porro, Willeman et le colonel serbe Stefanovitch. Des changements ont lieu peu après dans le haut commandement, mais ce n'est encore qu'un acheminement vers l'unité de direction qui, depuis le début de la guerre, fait la force des Empires centraux. Le général Joffre reçoit le commandement en chef de toutes les armées françaises ; le général de Castelnau est nommé major général des armées ; sur sa demande, le maréchal French est remplacé par le général Douglas Haig dans le commandement en chef des armées britanniques.

Le 12 décembre 1916, le général Nivelle

succède dans le commandement au général Joffre.

Le 13 décembre 1916, le ministre Briand est remanié par l'adjonction du général Lyautey comme ministre de la guerre et d'Albert Thomas ; celui-ci eut, comme sous-secrétaire d'Etat, à intensifier le rendement des usines de guerre.

La France perdit, nous l'avons vu, le général Gallieni.

**Angleterre.** — Nous venons de noter le départ du maréchal French. Le 6 décembre, Lloyd George est chargé de fonder un nouveau ministère.

L'Angleterre fit au commencement de juin une perte sensible. Lord Kitchener, qui avait donné un si grand développement à l'armée anglaise, se rendait en Russie lorsque, sur un avertissement envoyé d'Angleterre par la Télégraphie sans fil, le bateau qui le portait fut traîtreusement torpillé le 6 juin.

**Allemagne. — Autriche.** — Le 30 août, le maréchal von Hindenburg est nommé généralissime de l'armée allemande. Le 21 novembre, meurt l'empereur François-Joseph qui eut pour successeur Charles I<sup>er</sup>. Le 12 décembre, le chancelier allemand Bethmann-Hollweg prononce au Reichstag un discours sur « la carte de guerre ».

**Etats-Unis.** — Le 22 décembre, le président des Etats-Unis Wilson publie sur les « buts de guerre » une Note comportant quatorze articles et appelée à engager l'avenir qui ne pouvait cependant être deviné.

## CHAPITRE II

### La Guerre sur le Front occidental.

Cette période que remplit la préparation de la prochaine campagne fut surtout marquée par l'équipement des fronts, la transformation de l'armée pour répondre aux besoins reconnus nécessaires et, plus particulièrement, par l'organisation de la production industrielle des munitions et de tout le matériel de guerre.

Les faits militaires suivants sont à relater.

Nous repoussâmes, les 15 et 20 octobre, dans le secteur de Reims, deux attaques avec gaz asphyxiants. Le 24, nous nous emparâmes, entre Tahure et le Mesnil, de la forteresse de la Courtine que l'ennemi tenta vainement de reprendre les 29 et 30 octobre.

En Alsace et dans les Vosges, la lutte continua d'une manière intermittente.

L'Hartmannswillerkopf qui coûta si cher aux **Diabes bleus** fut l'objectif de combats acharnés, le 20 décembre où nous et du 23 au 27 décembre.

fimes 1.300 prisonniers dont 21 officiers,

Le groupe d'armées formé par l'armée d'Alsace et le Détachement d'armée de Lorraine demeurèrent attachés, sous les ordres du général Dubail, à la défense de cette partie de la Frontière.

En Belgique et en Artois, les Allemands essayèrent, les 23, 24 et 28 janvier 1916, plusieurs échecs. Les généraux belges Jacques et de Witte se distinguèrent de nouveau avec des troupes réorganisées.

En février, on livra de nombreux petits engagements.

Pendant ce mois, comme en janvier, il y eut beaucoup de combats aériens.

## CHAPITRE III

### Bataille de Verdun du 21 Février 1916 à 1917.

Verdun fut une bataille d'écrasement mutuel : c'est bien l'impression que laisse la lecture de tant de documents officiels ou privés, qu'il s'agisse de récits techniques tels que les journaux de Marche, ou des récits ardents et douloureux provenant d'acteurs de cette Epopée.

Efforçons-nous d'en fixer les traits les plus importants et d'en indiquer la suite et les résultats, après avoir fait un rapide retour sur le passé.

**Première offensive allemande sur Verdun (sept. 1914).** Lorsque, dès le début de la guerre, l'armée du Kronprinz eut pénétré en France par Neufchâteau, Arlon et Longwy, elle se heurta contre notre 3<sup>e</sup> armée (Sarrail) : concentrée devant Verdun, elle lui livra des combats les 23, 24 et 25 août ; puis, établie sur le front Verdun-Revigny, elle prit, le 5 septembre, vers l'Est, une offensive qu'elle continua jus-

qu'à ce que, le 13, son adversaire battit en retraite.

Les 24 et 25 septembre, notre 75<sup>e</sup> division de réserve, n'ayant pu arrêter les efforts de l'ennemi, celui-ci s'empara du fort du Camp des Romains après un violent bombardement, entra à Saint-Mihiel et occupa Chauvencourt sur la rive gauche de la Meuse.

**Opérations autour de Verdun** D'octobre 1914 au 1<sup>er</sup> juin 1915, des combats (octobre 1914-21 février 1916). répétés nous permirent de rectifier notre ligne, soit au nord-est du camp retranché, soit sur les Hauts-de-Meuse.

Du commencement de juin 1915, au 21 juin 1916, nous n'avons à signaler : en novembre 1915, qu'une infructueuse attaque, avec accompagnement de gaz, dirigée sur Bethincourt-Forges ; en janvier et février 1916, que deux attaques manquées contre Forges et le bois des Caures.

**Buts que se proposa l'Allemagne, le 21 février 1916.** L'Allemagne, après avoir subi, en 1915, un double échec sur les fronts occidental et oriental, se décida, lorsqu'elle connut le projet d'offensive des Alliés pour le printemps de 1916, à le devancer. Maître du saillant de Verdun, l'état-major allemand couvrirait Metz et maîtriserait le riche bassin minier de Briey-Conflans dont la possession lui était nécessaire pour entretenir la guerre.

En outre, comme une pareille attaque imposait des préparatifs considérables, la région mouvementée de Verdun permettait de les dissimuler.

Conseillé par le général Falkenhayn qui croyait pouvoir ainsi couper en deux les armées françaises en séparant le groupe de l'Est et le prenant à revers en agissant sur Bar-le-Duc-Dijon, le Kronprinz espéra trouver là un moyen de se distinguer en s'ouvrant le chemin de Paris. Ce ne fut pas sans peine qu'il triompha des hésitations de son père.

**Préparation allemande.** Il faut reconnaître qu'en-treprise, dès décembre 1915, — ce dont notre haut commandement eut connaissance, — cette préparation fut sérieuse, complète, entourée de tout le mystère possible et propre à inspirer une réelle confiance : troupes d'élite entraînées pendant quatre mois au rôle qu'elles étaient appelées à jouer ; formidable concentration d'artillerie des plus

gros calibres ; disposition de quatorze voies ferrées alors que nous n'en avions qu'une, le Meusien.

**Etat du camp retranché.** Continuateur de l'œuvre de Vauban, le général Seré de Rivière avait fait de Verdun, au lendemain de nos désastres de 1870, le réduit central du camp retranché établi sur le vaste plateau coupé de ravins et parsemé de bois s'étendant entre l'Argonne et les Hauts de Meuse qui surplombent de 200 mètres tout le terrain et notamment la plaine de la Woëvre. Les forts étaient nombreux, mais les défenses avancées étaient encore incomplètes et nos effectifs étaient insuffisants lorsque la guerre éclata. On comprend donc l'illusion des Allemands, mais ils avaient compté sans l'énergie des généraux français, sans l'esprit de sacrifice et l'entrain de nos admirables soldats.

Si l'attaque allemande était à prévoir du côté du Nord et de l'Est, on pouvait supposer que l'attaque principale serait dirigée contre le front Nord.

**Principales phases de la bataille.** Les différentes phases de la bataille furent les suivantes : la Ruée du 21 au 26 février ; l'attaque de front centrale du 26 février au 5 mars ; l'attaque sur les deux ailes du 5 au 20 mars ; du 20 mars à la fin de juin ; du 1<sup>er</sup> juillet au 15 octobre ; puis la période ultime jusqu'au coup de foudre du 15 décembre.

**La Ruée (21 février).** Précédée par un terrible bombardement (1) qui commence le 21 février à 7 h. 20 du matin, nivelée plus ou moins tout sur la rive droite de la Meuse, la ruée est effectuée brutale, violente, avec de gros effectifs, sur un front de 12 kilomètres qui sera peu à peu réduit d'environ moitié. En supprimant les travaux préliminaires habituels à la guerre de siège et en ayant recours d'emblée à l'abordage, l'ennemi a produit la surprise. Il éprouve de grosses pertes, mais il progresse, refoulant tout devant lui, bien qu'on lutte pied à pied : le bois d'Haumont, Herbebois, le défilé de Samogneux, le bois des Caures où le lieutenant-colonel Driant trouva la mort, sont dépassés ; le 26 au soir, l'attaque est finalement arrêtée par notre contre-offensive

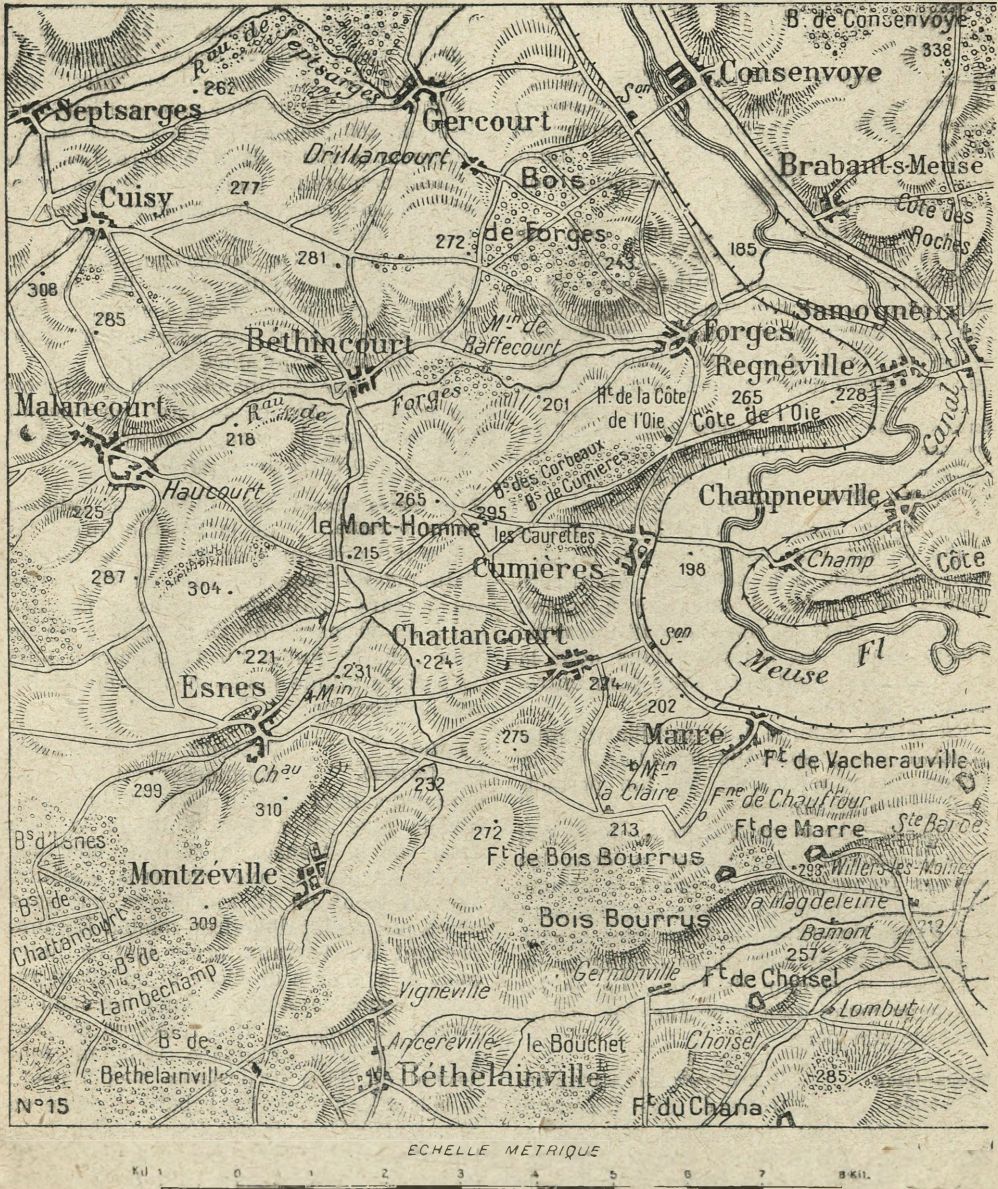
(1) En six heures, 80.000 obus de 210 ou de 305 tombèrent ; on a même parlé de 4 millions d'obus de tous calibres.

sur le plateau de Douaumont, mais l'ennemi nous a fait environ 10.000 prisonniers.

Sur ces entrefaites, le général de Cas-

che ; il a surtout appelé le général Pétain pour lui laisser le commandement, puis il s'est retiré en déclarant qu'il n'éprouve plus d'inquiétude.

## Verdun.



telnau, délégué par le général en chef, est arrivé le 25 et a ranimé la confiance de tous ; il a provoqué l'arrivée du 20<sup>e</sup> corps dont le général Balfourier a hâté la mar-

Le choix du général Pétain eut l'approbation générale, car, depuis le commencement de la guerre, il n'avait pas cessé, « comme commandant de brigade,

de division, de corps d'armée et d'armée, de faire preuve des plus remarquables qualités militaires (1) ». Ménager du sang des soldats, esprit méthodique, ferme dans

par des insuccès momentanés, la réalisation du mot d'ordre qu'il avait signifié à tous dès le début : « Ils ne passeront pas ! »

Verdun.



ses desseins, il poursuivit, jusqu'au 1<sup>er</sup> mai, sans jamais se laisser décourager

(1) Reproduction textuelle des termes employés lorsque le général Pétain fut nommé grand officier de la Légion d'honneur.

Les rafales d'artillerie pourront être effroyables, imposer des pertes énormes, détruire les moyens de communication, entraver, supprimer même, pendant plus ou moins de temps, le ravitaillement en

munitions, en vivres, rien n'y fera : nos modestes et vaillants coureurs rétabliront, malgré le feu, la liaison ; les « cuistots » finiront par arriver ; la fraternité la plus grande s'établira entre les artilleurs, les sapeurs et les fantassins : ceux-ci, animés du patriotisme le plus ardent, le plus admirable, soutiendront imperturbablement l'effort. Le froid, la neige, la boue, les privations ; tout sera surmonté.

Un des héros de cette lutte opiniâtre qui lui coûta la vie, le capitaine Augustin Cochin, écrivait le 9 avril à sa mère :

«... La fameuse côte où nous sommes n'a plus forme ni apparence, elle ressemble à ces grandes fourmières de forêts faites de petits débris entassés. Il y avait des bois, des champs, des ouvrages. Il n'y a plus rien qu'un chaos de débris, plus une motte d'herbe, plus une tige d'arbre et là-dessus le grand soleil.

« C'est bien le spectacle le plus sinistre qu'on puisse voir, et le bruit ? Un roulement absolument continu déchiré de grands sifflements et des fracas des éclatements voisins. Tout cela est énorme, effarant, pas beau ni grand, bien boche.. »

Dès le 26 février, le fort de Douaumont dont la position est très dominante (cote 388) nous est enlevé ; de proche en proche, il sera pris et repris jusqu'au 24 octobre où il nous resta définitivement.

**Attaques sur les deux ailes.** Cette période sera caractérisée, — les positions du centre une fois consolidées, — par les combats en Woëvre, par des attaques successivement dirigées contre Douaumont, le village et le fort de Vaux, puis sur la rive gauche de la Meuse où sont plus ou moins menacés Forges, le Mort-Homme, Cumières, la côte de l'Oie, le bois des Corbeaux, la cote 304. L'orgie de munitions (le *pilonnage*) continue et produit dans les deux camps de terribles pertes d'hommes. Qu'importe ! le soldat n'en doute pas : « On les aura ! »

Le 15 mars, après ces assauts furieux, le Généralissime adressa aux soldats ses félicitations dans un ordre du jour qui se terminait ainsi : « Le pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun ! »

Déjà l'ennemi avait sacrifié près de 200.000 soldats et avait entamé sérieusement ses réserves d'hommes sans avoir vraiment augmenté ses gains du début ; il était, en somme, tenu en échec. L'Eu-

rope tout entière suivait avec des sentiments divers mais avec une attention soutenue cette lutte épique.

Le 1<sup>er</sup> avril, le général Joffre eut à adresser spécialement ses félicitations aux formations automobiles ayant participé aux transports. C'était justice, car le personnel de direction et d'exécution de ce service eut à remplir une rude tâche qui ne subit d'atténuation que trois mois et demi plus tard, soit à partir du 15 juillet.

Le 21 février, en effet, la ligne ferrée à double voie normale, sur laquelle on pouvait compter, incomplètement d'ailleurs, pour assurer le ravitaillement, ayant été coupée, il fallut organiser les services des transports automobiles ; or, ce n'est que le 15 juillet que fut terminée la voie ferrée de Sommeille-Nettancourt sur Dugny dont les travaux avaient été commencés le 1<sup>er</sup> mai.

**Du 20 mars à la fin de juin.** Le 20 mars, les Allemands accompagnèrent une attaque de jets de liquides enflammés. La lutte plus ou moins opiniâtre alterna entre les deux rives de la Meuse, entretenue par l'offensive allemande qui eut rarement des succès durables ; elle eut pour objectif des points déjà cités, le Mort-Homme surtout dont le nom revient souvent et la colline 304.

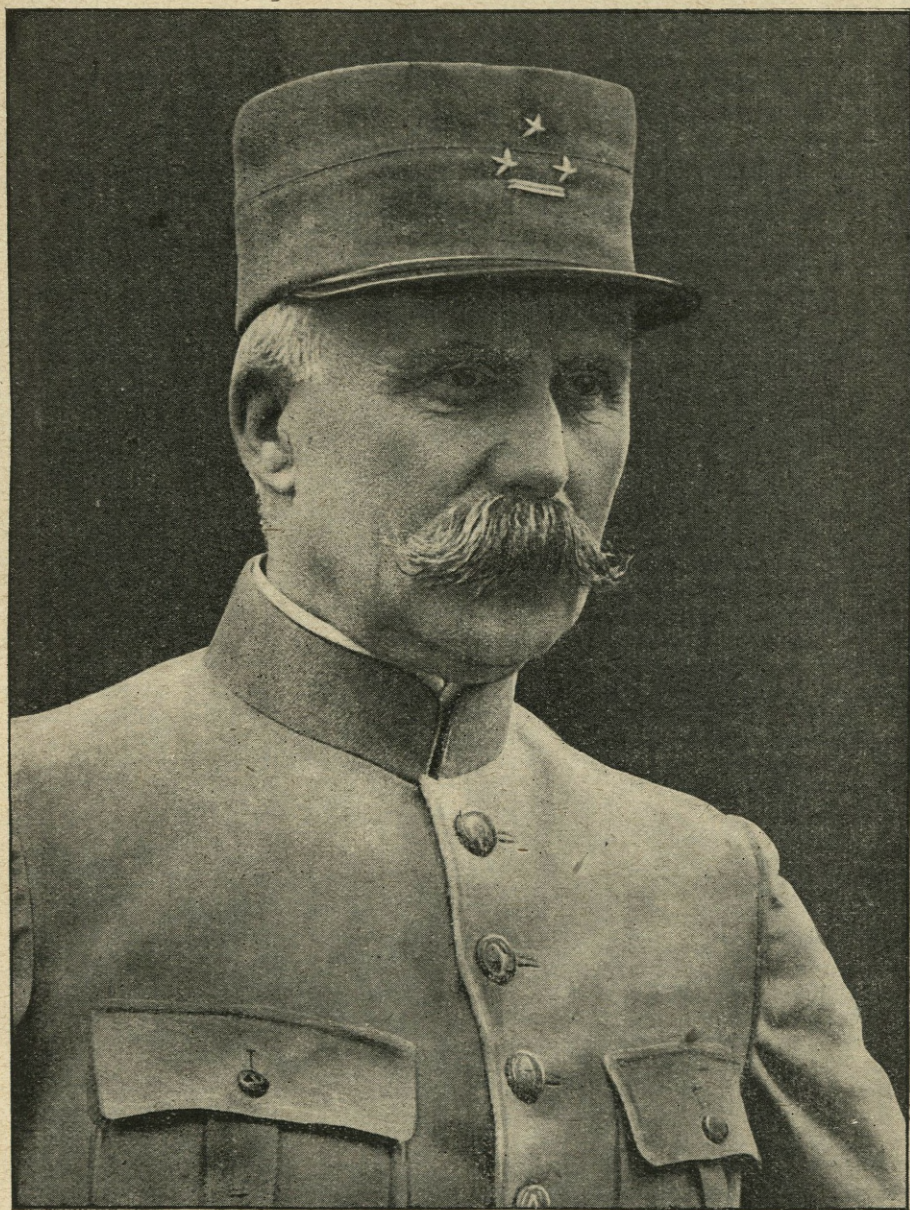
Le 1<sup>er</sup> mai, le général Pétain appelé au commandement du groupe des armées du centre fit ses adieux à la 2<sup>e</sup> armée qui reçut pour chef le général Nivelle :

«... Une des plus grandes batailles que l'Histoire ait enregistrées se livre depuis deux mois autour de Verdun.

« Grâce à tous, chefs et soldats, grâce au dévouement et à l'abnégation des hommes des divers services, un coup formidable a été porté à la puissance militaire allemande... »

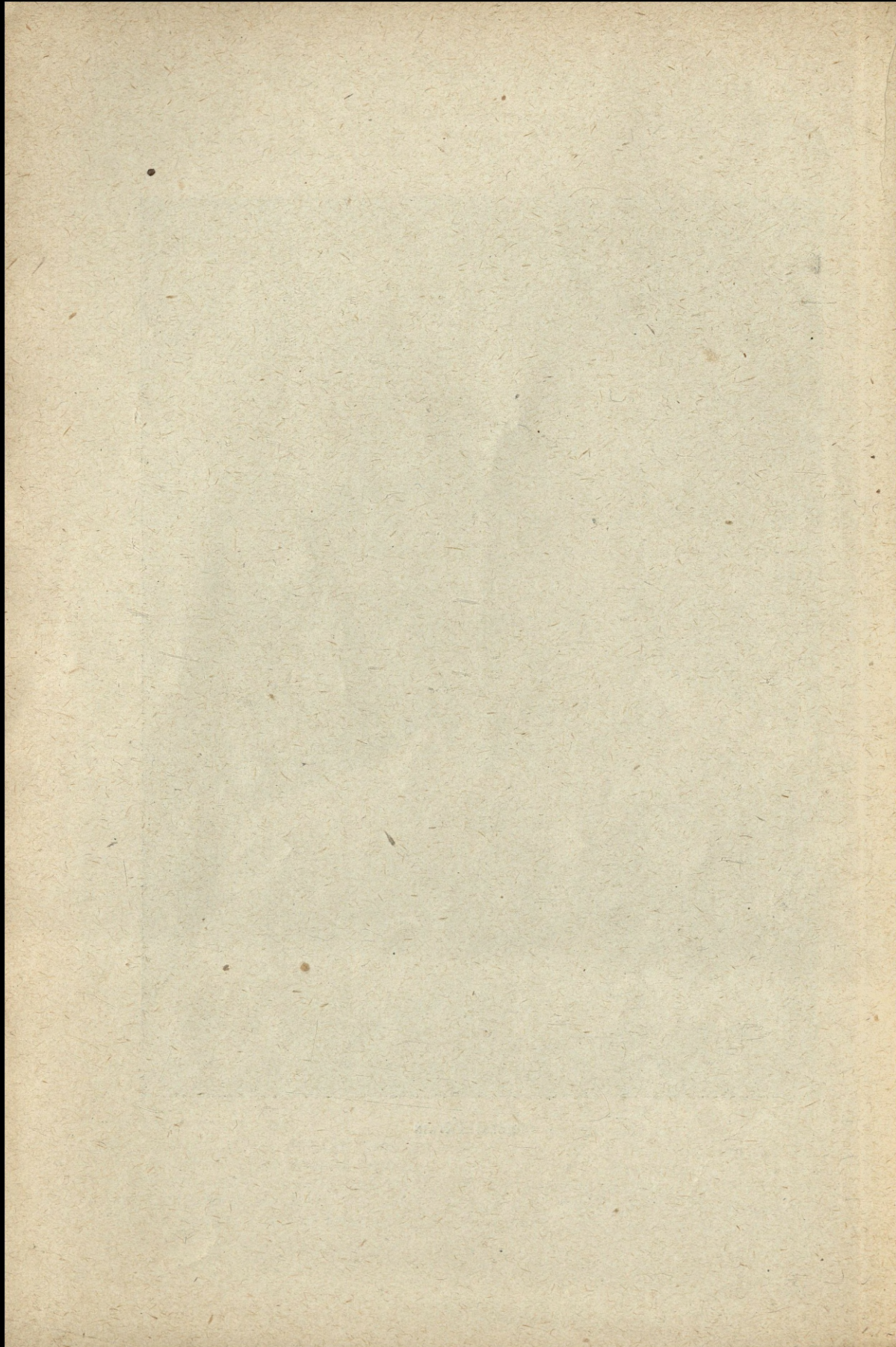
Pétain transmit le commandement à son successeur en lui rappelant son mot d'ordre : « Ils ne passeront pas ! » et Nivelle, digne de le comprendre, répondit sobrement : « Entendu, mon général, ils ne passeront pas. » L'engagement fut tenu.

A partir du 3 mai, les Allemands arrosèrent méthodiquement nos positions avec leur grosse artillerie ; les 150, 210, 280, 305 et 380 engagèrent un formidable duel d'artillerie pendant lequel la vitesse du tir atteignit parfois le chiffre de 20 coups à la minute. Peu à peu la cité de Verdun s'effondra pendant que, tenus à



Général PÉTAIN

FRANCIS & TAYLOR



l'abri dans les souterrains de la citadelle, les différents services fonctionnaient régulièrement.

Le 5 mai, notre front était rétabli tel qu'il était un mois plus tôt.

Le 7 mai, les Allemands échouèrent, après le tir concentrique de cent batteries, contre la colline 304 qui, un mois plus tard, résista à quatre attaques.

La plus grande partie du mois de mai fut employée : sur la rive gauche de la Meuse, à repousser les attaques furieuses dirigées contre le Mort-Homme ; sur la rive droite, à préparer la chute du fort de Douaumont — que les Allemands avaient réoccupé le 25 mai, — et des tranchées y accédant, mais l'heure de la victoire définitive n'avait pas encore sonné.



Général NIVELLE

Au commencement de juin, des combats acharnés furent livrés aux abords du fort de Vaux défendu par le commandant Raynal qui, après avoir lutté jusqu'à la dernière

limite (1), dut se rendre le 9 juin : ses hommes étaient épuisés de fatigue, à bout de munitions et privés d'eau.

Le 13 juin, Thiaumont nous est enlevé : jusqu'en octobre, il constituera un objectif alternativement pris, repris, reperdu par les deux partis jusqu'à ce que, finalement, il nous reste.

**De juillet au milieu d'octobre.** En juillet, août, septembre et jusqu'au milieu d'octobre, les combats furent nombreux et violents, combats auxquels sont rattachés surtout les noms suivants : sur la rive gauche de la Meuse, cote 304, le Mort-Homme et Avocourt ; sur la rive droite, Damloup, Thiaumont, Fleury (1.750 prisonniers en deux jours) (2), bois de Vaux-Chapitre, Chapitre-le-Chénois.

Pendant tous ces combats, nos avions rendirent de signalés services.

Quant aux soldats, quel plus bel éloge que celui donné par un de leurs chefs comptant à son actif 25 campagnes : «... Il n'y a rien de plus beau que nos

soldats, que les soldats français. Et ils sont supérieurs à ce qu'ils étaient l'année dernière, meilleurs aujourd'hui qu'ils ne l'étaient hier. Ils étonnent toujours. »

Le témoignage officiel qui leur fut rendu est à reproduire aussi : «... Les combats de Douaumont ont suscité d'admirables exemples d'énergie et de dévouement... »

**Période du 15 octobre au 15 décembre.** Cette phase, pendant laquelle la défaite des Allemands fut définitivement consommée, fut précédée par une préparation savante, méthodique qui fit honneur au général Nivelle (3) et grâce à laquelle toutes les opérations entamées furent couronnées de succès : l'offensive menée pied à pied et des attaques répétées finirent par avoir gain de cause.

Le 24 octobre, Douaumont, dénommé par le Kronprinz la « pierre angulaire de la plus puissante forteresse du principal ennemi », tombe (village et fort) en notre possession.

Préparée et dirigée par un entraîneur, le général Mangin qui a sous ses ordres les divisions Guyot de Salins, — à laquelle appartient le régiment colonial du Maroc chargé d'attaquer le fort, — Passaga (la Gauloise) et de Lardemelle, l'opération eut lieu en présence du général en chef et du général Pétain : le chiffre des prisonniers s'éleva à 3.500 dont 100 officiers. Elle s'était étendue depuis Thiaumont jusqu'à la route du fort de Vaux, par le village de Douaumont, le fort, le bois de la Caillette, le ravin de la Fausse-Côte et le bois Fumin : entamée à 11 h. 40, favorisée par le brouillard, elle avait pris fin quatre heures plus tard. L'entrain des troupes avait été magnifique ; or, les trois divisions françaises qui, d'ailleurs, pouvaient être soutenues par des réserves suffisantes, eurent devant elles des troupes appartenant à sept divisions allemandes différentes.

La portée morale de cette victoire remportée en plein jour, « à la française » (4) fut grande, car le chiffre des prisonniers et la facilité avec laquelle beaucoup d'entre eux avaient été au devant de la captivité en groupes nombreux, même avant l'assaut, constituait un sérieux

(1) Il fut fait Commandeur de la Légion d'honneur le 7.

(2) On livra là, le 29 septembre, une véritable bataille qui mériterait une longue description.

(3) On se régla sur le chiffre et la valeur des unités allemandes opposées : 21 bataillons en première ligne, 7 en soutien, 10 en réserve.

(4) C'est l'expression qu'employa, le 7 juin 1855, avant de lancer à l'assaut le 2<sup>e</sup> corps sur le Mamelon Vert son chef, le général Bosquet.

avertissement ; on était autorisé à tenir pour rapproché le succès final.

Nos obus de 400 avaient bien facilité cette attaque.

Le 25 octobre, lorsque les Allemands eurent échoué dans une seconde contre-attaque, notre succès se traduisit par les chiffres suivants : 6.011 prisonniers, dont 238 officiers, 15 canons dont 5 de gros calibre, 51 canons de tranchées, 144 mitrailleuses, 2 postes de télégraphie sans fil, une grande quantité de fusils, grenades et un nombreux matériel de tout genre.

Le 2 novembre, la violence de notre bombardement prolongé depuis plusieurs jours obligea l'ennemi à évacuer le fort de Vaux où il laissa un butin important : la ceinture des forts de Verdun ainsi rétablie dans son intégrité fut dès lors solidement tenue par nos troupes. La fourberie du grand état-major allemand s'évertua d'urgence à diminuer l'importance de ces résultats, mais les Neutres n'accueillaient déjà plus avec la même confiance ses communiqués.

Son embarras augmenta encore lorsque, le 16 décembre, l'offensive entamée sur un front de 10 kilomètres de largeur et de 3 de profondeur nous eut rendus maîtres de la Côte du Poivre, des villages de Vacherauville, de Louvémont, du plateau 378 avec la ferme des Chambrettes et du plateau d'Haudremont.

Le lendemain, nous occupions le village de Bezonvaux. Partout la supériorité de nos canons et de nos munitions s'était manifestée d'une façon éclatante.

Au cours de la triple opération menée à bien, le 24 octobre, le 2 novembre et le 16 décembre, nos soldats tirèrent un excellent profit d'une grenade récemment adoptée, du fusil-mitrailleur et du canon 37 dit d'accompagnement (1).

Le nombre des prisonniers faits par nous depuis le 25 décembre s'était élevé à 11.387 dont 284 officiers ; quant au matériel, il comprenait 115 canons, 44 lance-bombes, 107 mitrailleuses.

C'en était fait du rêve du Kronprinz : après huit mois de combat, son armée avait échoué et perdu, croit-on, au moins 500.000 hommes. Rendu responsable de la défaite, le général Falkenhayn fut remplacé par le général Hindenburg.

(1) On employa aussi avantageusement le « barrage roulant progressif » précédant une troupe d'assaut, qui fut utilisé dès juillet 1916.

**Conséquences de la victoire de Verdun.** Le 13 septembre 1916, M. Poincaré, président de la République, était

venu à Verdun pour remettre à la cité martyre qui avait bien mérité de la Patrie la croix de la Légion d'Honneur et les distinctions honorifiques que tous les souverains alliés avaient eu à cœur de lui décerner (2). Il prononça alors une belle allocution dans laquelle on trouvera énumérées succinctement mais d'une façon très nette les principales conséquences de la victoire que l'on sentait prochaine. Développons-les un peu.

Cette victoire qui coûta au vaincu la perte de sa situation au point de vue international eut, pour les Alliés, des conséquences énormes. Elle leur procura, en effet, un temps précieux qui fut mis à profit : par tous, pour hâter la fabrication du matériel de guerre ; par la France pour perfectionner son organisation en vue de la bataille à livrer sur la Somme ; par la Russie, pour préparer ses offensives de juin et de juillet ; par l'Italie, pour organiser sa brillante offensive sur Gorizia ; par la Serbie, pour reconstituer son armée. Enfin, grâce à cette victoire, l'armée d'Orient eut « le temps d'outiller et de concentrer ses divers éléments, pour prêter à nos nouveaux alliés, les Roumains, contre les Germano-Bulgares, un concours fraternel. »

D'autres conséquences de la plus haute importance sont encore à signaler. L'opinion des pays neutres évolua, les Etats-Unis laissèrent percer leur impatience ; l'accord entre les puissances de la Quadruple-Entente se resserra et des fissures commencèrent à se produire dans la coalition nouée sous l'effort dominateur et persévérant parti de Berlin. En somme, le prestige de la France grandit.

Venu également à Verdun, le premier ministre anglais Lloyd George avait exprimé en termes chaleureux sa sympathie pour notre armée :

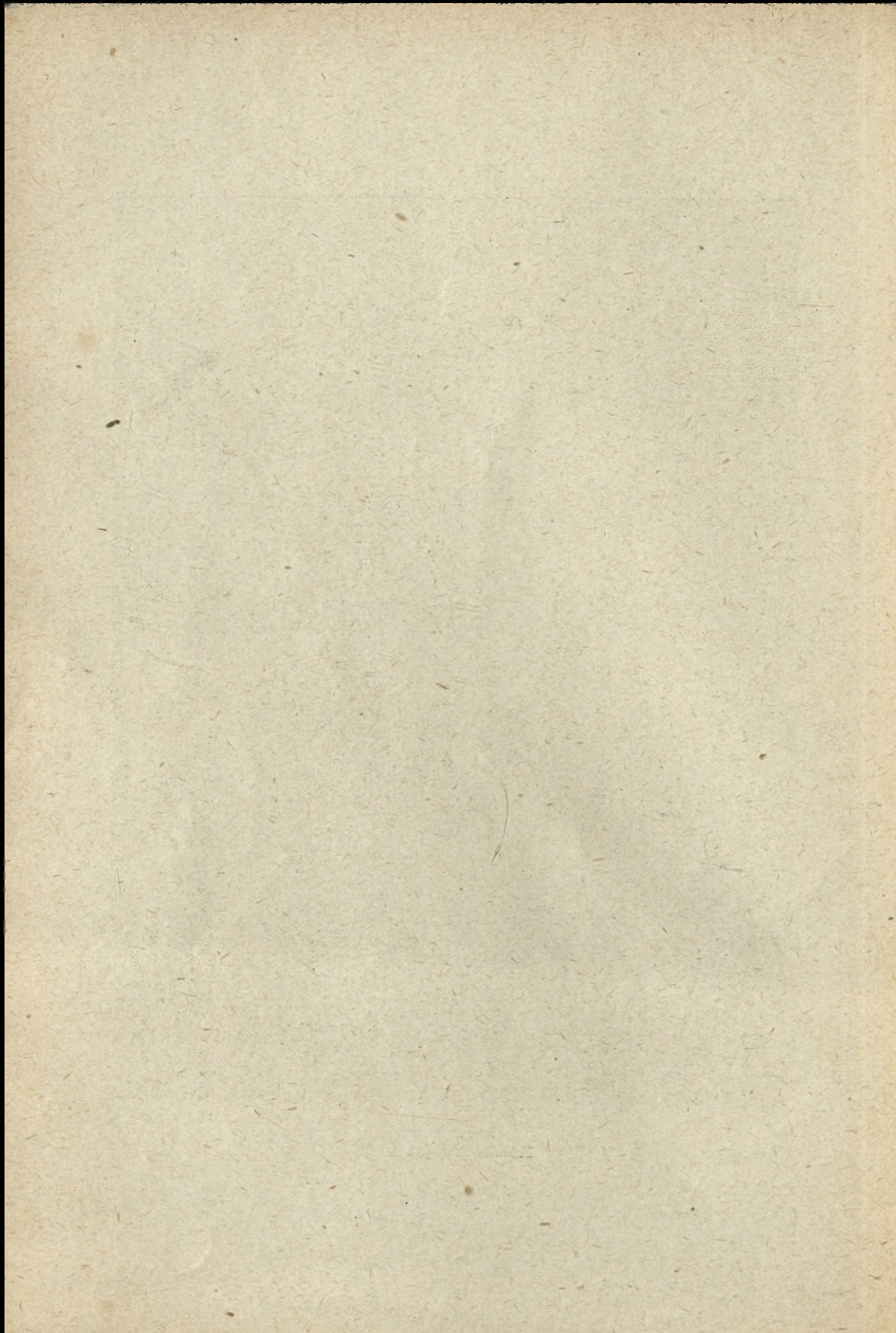
«... Le nom de Verdun suffira à évoquer dans l'histoire de tous les siècles un souvenir impérissable.

« Aucun des grands faits d'armes dont l'histoire de France est remplie ne témoi-

(2) Le président remit aussi au général Nivelle la croix de grand-officier avec le motif suivant : « A affirmé dans ce commandement avec les plus brillantes qualités de chef, une énergie et une force de caractère qui ont puissamment influé sur le développement des opérations engagées sur tout le front. »



LLOYD GEORGE  
Premier Ministre anglais.



gne mieux des plus hautes qualités de l'armée et du peuple français...

« Le souvenir de la victorieuse résistance de Verdun sera immortel, parce que Verdun a sauvé non seulement la France, mais notre grande cause commune et l'humanité tout entière... »

Il termina son allocution en disant le verre élevé :

« A la France ! »

« Aux héros tombés sous Verdun ! »

Oui, le terme de héros s'appliquait bien à tous les combattants connus ou inconnus qu'une admirable solidarité avait réunis dans l'effort commun.

Les fantassins ont dépassé en abnégation, en vaillance, les limites du possible : absorbés par le sentiment de l'importance de leur mission, les agents de liaison

courent sous la mitraille ; les artilleurs rivalisent de calme et de dévouement au point de susciter l'admiration affectueuse des fantassins eux-mêmes ; les sapeurs se montrent dignes de leur vieille réputation ; les pouesses de nos mitrailleurs ne peuvent être décomptées ; le ravitaillement en vivres et en munitions se fait sans tenir compte du danger ; les aviateurs ont toutes les audaces ; enfin, médecins, infirmiers, brancardiers et intendants n'ont pas cessé d'être à la hauteur de leurs devoirs respectifs.

A tous, en un mot, s'appliqua l'hommage rendu, le 13 septembre 1916, par le Président de la République : «... pendant des siècles sur tous les points du globe, les héroïques défenseurs auront laissé au monde un exemple impérissable de grandeur humaine. »

## CHAPITRE IV

### La Guerre sur le Front oriental.

#### Turquie. — Russie.

**Turquie.** — Ce n'est qu'après avoir surveillé pendant un certain temps la Bulgarie qui était sujette à caution que la Turquie, — liée avant la guerre par un traité avec l'Allemagne, — entra délibérément dans la mêlée. Nous étudierons plus tard la lutte qu'elle eut à soutenir hors d'Europe contre les Russes et les Anglais ; il a déjà été question de l'expédition des Dardanelles.

Après s'être efforcé de venir sérieusement en aide aux Serbes, le général Sarrail avait dû effectuer une retraite qui s'imposait ; à partir du 2 décembre, elle s'opéra méthodiquement jusqu'à la ligne du Vardar et de la voie ferrée.

L'occupation de Salonique ayant été décidée, le général Sarrail eut à y établir un camp retranché qui permettrait d'attendre les événements et reçut enfin le commandement des troupes anglo-françaises composant l'armée de Macédoine.

**Russie.** — Nous arrivons à l'époque la plus glorieuse des opérations russes. Elles furent dirigées avec un incontestable talent par le général Broussiloff. Bien secondé par des lieutenants distingués, il prouva qu'énergiquement et intelligem-

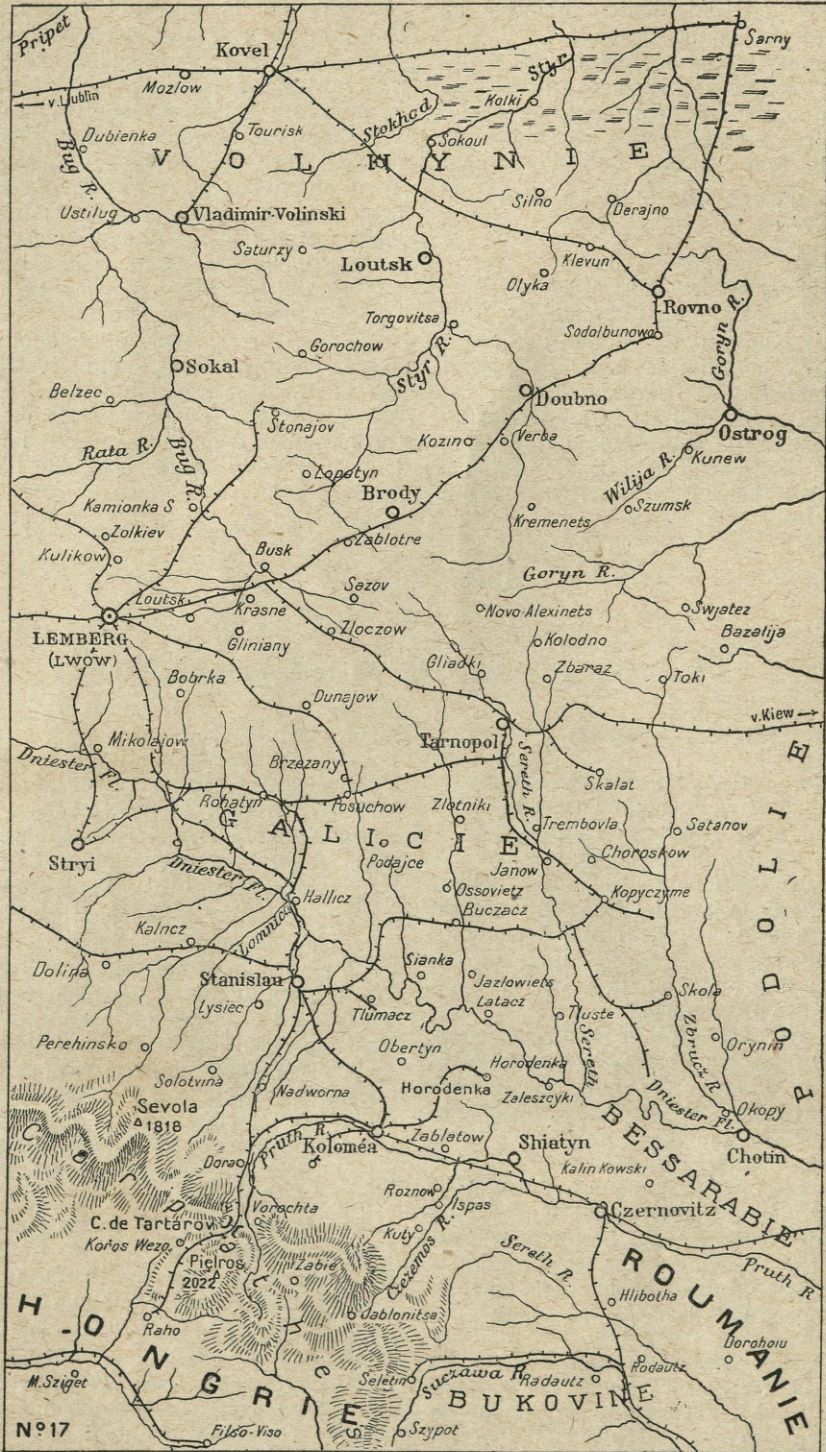
ment conduite, la guerre de mouvement finit par l'emporter sur la guerre de siège sans faire fi, ni de la valeur de l'organisation défensive, ni du cœur des défenseurs. Longtemps victorieuses, ses opérations eussent été couronnées d'un plein succès si la trahison ne l'eût immobilisé.

D'octobre 1915 à février 1916, c'est-à-dire jusqu'au début de la grande offensive du Pripet à la Roumanie, les Russes livrèrent, en octobre, des contre-attaques sur le Styr et la Strypa. Le 10 novembre, ils capturèrent 3.500 hommes et 31 mitrailleuses, puis remportèrent un brillant succès à Pinsk ; le 8 février 1916, ils atteignaient Usciesko, menaçant ainsi les communications entre les armées de Bothmer et de Pflanzer que séparait le Dniester.

A la fin de mai 1916, avant que fût entamée la grande offensive, le front russe s'allongeait de Riga au Pruth, à Boïan, par Dwinsk, Pinsk, Doubno et Tarnopol.

Le 1<sup>er</sup> juin, commençait une ruée formidable due à l'énergique offensive que Broussiloff opéra avec les armées Kalédine, Sakharoff, Tcherbatcheff et Letchwisky auxquelles l'ennemi n'opposa pas moins de 127 divisions d'infanterie et de 21 de cavalerie.

Le Front Oriental en 1916.



ÉCHELLE MÉTRIQUE

R. LECOQ

Kil. 50 25 0 25 50 75 100 Kil.

Du Pripet à la frontière roumaine, on compte 350 kilomètres. Au Nord, en Volhynie, Kalédine se dirige sur Loutsk ; au Sud, Letchwisky marche sur le Dniester ; au centre, Sakharoff formera, vers Doubno Kremenetz, le pivot de la manœuvre.

rompu. Ce jour-là, Sakharoff occupa Brody où il captura 14.000 hommes. Les journées des 28, 29 juillet permirent encore de capturer 32.650 hommes dont 2 généraux et 650 officiers.

Au début d'août, le maréchal Hinden-



Grand-Duc ALEXIS  
Général en Chef



Général BROUSSILOFF  
Général en Chef



Général ROUSSKY



Général ALEXIEFF

Les Autrichiens surtout ne tinrent nulle part, à ce point que, du 4 au 9 juin, le groupe d'armées de Broussiloff avait capturé 1.200 officiers et 65.000 hommes.

Loutsk et Doubno ont été pris, lorsque les Allemands opposent une sérieuse résistance sur le Styr et le Stokhod pour sauver l'important nœud de chemins de fer de Kovel ; finalement, les Russes triomphent de toutes les résistances.

Au Sud, après que, le 7 juin, Czernowitz a été enlevé, Letchwisky a conquis en peu de temps la Bukovine d'où il dirigea une de ses ailes sur Kolomea qu'il prit le 29 juin et où il captura 14.500 Autrichiens.

A la fin de juin, Broussiloff avait fait 217.000 prisonniers et mis, a-t-on dit, environ 500.000 Autrichiens hors de combat ; ses deux ailes formaient des saillants accentués.

Au Nord, Kalédine marche de succès en succès. Du 4 au 7 juillet, il capture 21.000 hommes et prend 55 canons.

Au centre, Sakharoff a eu raison du général Linsingen.

Au sud, Letchwisky a infligé de sérieuses pertes à l'armée Bothmer ; le 25 juillet, il occupait deux cols des Karpathes.

Le 28 juillet, Broussiloff prononce son offensive en avant des saillants de Loutsk et de Koloméa ; tout le front ennemi est

burg vint prendre la direction des opérations sur la plus grande partie du front oriental.

Le 12 août, deux jours après l'occupation de Stanislau, le bilan de l'offensive russe était de 360.000 prisonniers, 405 canons et 1.326 mitrailleuses.

Après une interruption de deux semaines, Broussiloff fit reprendre l'offensive sur Lemberg, mais surtout vers les Karpathes que l'on traversa au col de Tartarow. D'autre part, la communication fut établie étroitement, dans la dernière quinzaine de septembre, avec l'armée roumaine au nord de Maros au prix de violents combats livrés dans les Karpathes.

La lutte se continua en septembre, mais d'une façon plus limitée. Lorsque octobre vit la fin de l'offensive, les Russes détenaient 420.000 prisonniers austro-allemands, 600 canons, 2.500 mitrailleuses et lance-bombes ; le front ennemi avait été rompu en Volhynie, en Galicie et en Bukovine.

Malgré ce succès éclatant, les résultats obtenus n'étaient pas décisifs. La marche du glorieux Broussiloff avait été arrêtée en pleine victoire. Cette interruption a été attribuée à un ordre du Gouvernement russe auquel l'intervention de la tsarine n'aurait pas été étrangère.

CHAPITRE V

La Guerre sur le Front occidental.

La bataille de la Somme.

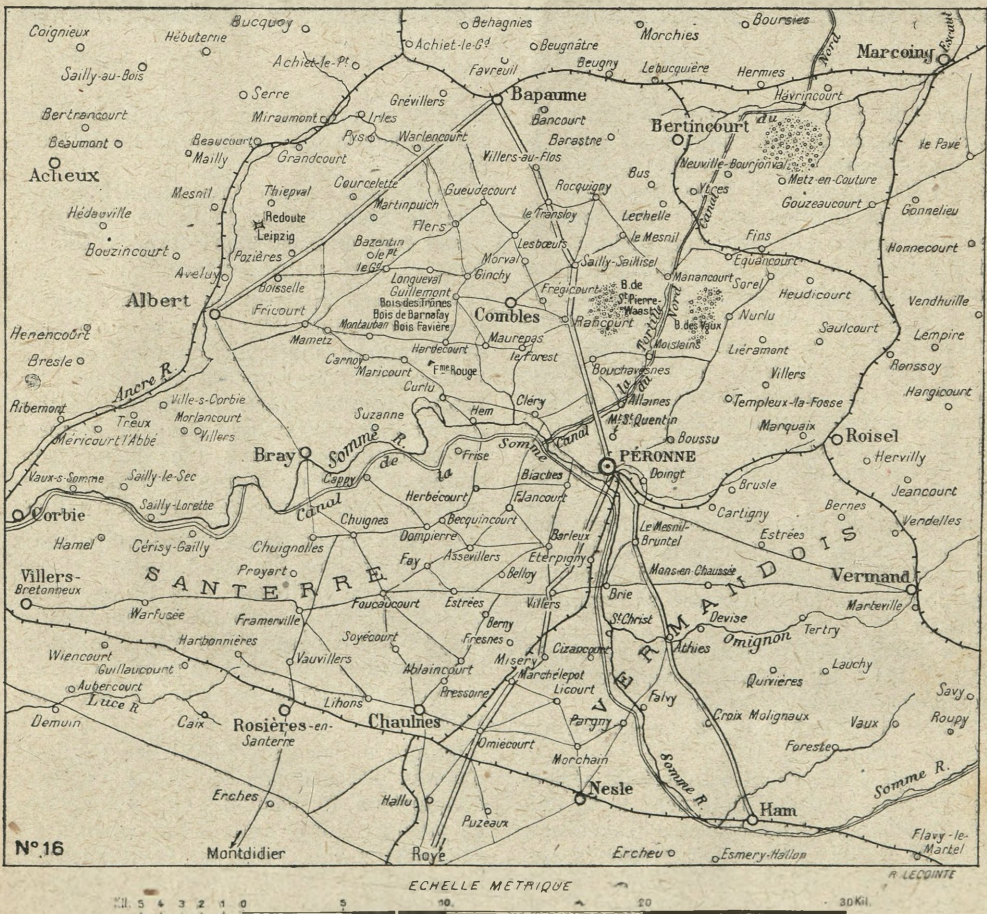
(1<sup>er</sup> juillet à novembre 1916)

Si les Allemands nous attaquèrent devant Verdun pour empêcher l'offensive qu'ils prévoiaient, ils ne firent que la retarder. Le 1<sup>er</sup> juillet, en effet, commença

Cette bataille soulagea efficacement l'effort de la défense de Verdun et infligea au Kronprinz de Bavière une défaite dont les conséquences ne devaient pas tarder à se faire sentir.

Chargé par le général Foch qui commandait en chef de prendre l'offensive, le

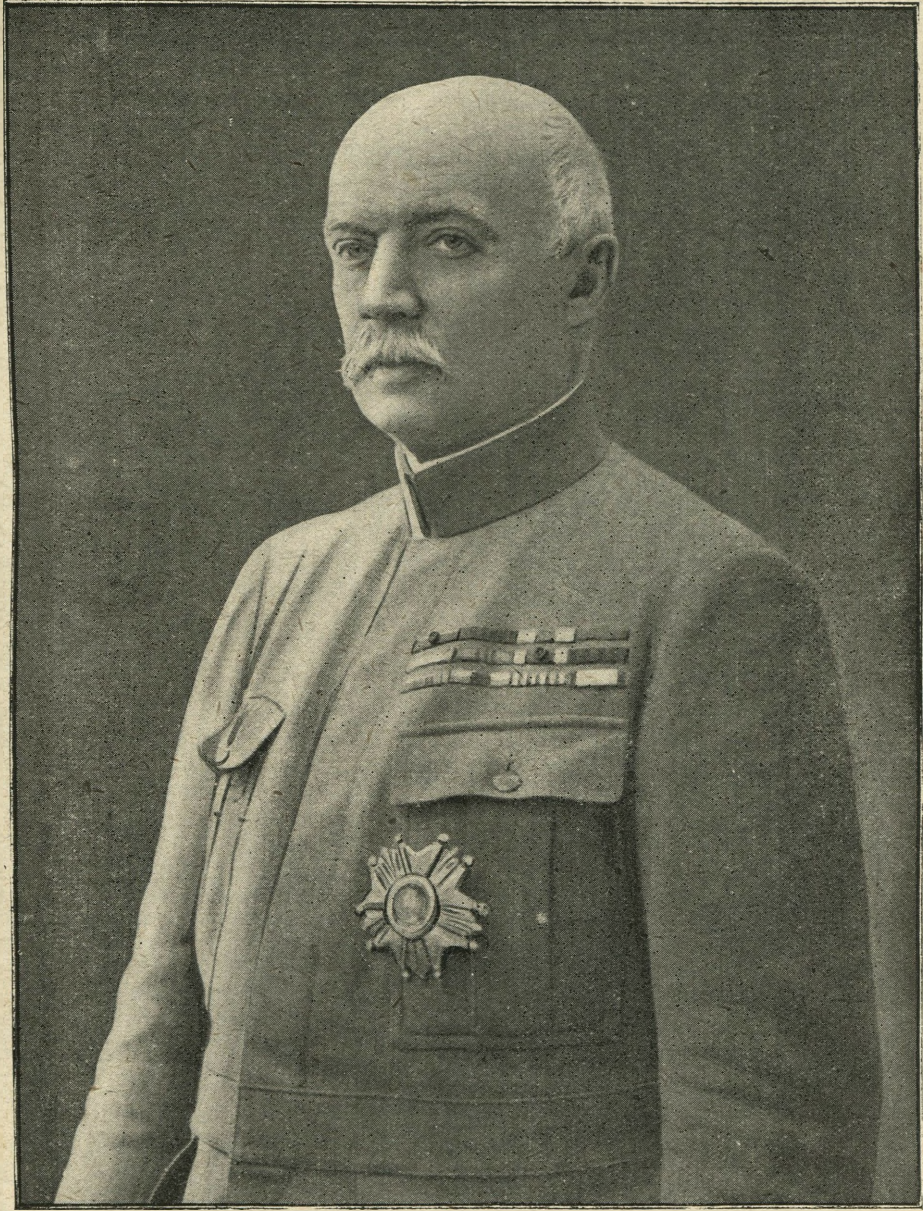
Bataille de la Somme (1<sup>er</sup> juillet à novembre 1916).



la bataille de la Somme livrée en coopération par l'armée française et par l'armée britannique devenue, grâce aux efforts persévérants de deux ans, une grande et puissante armée.

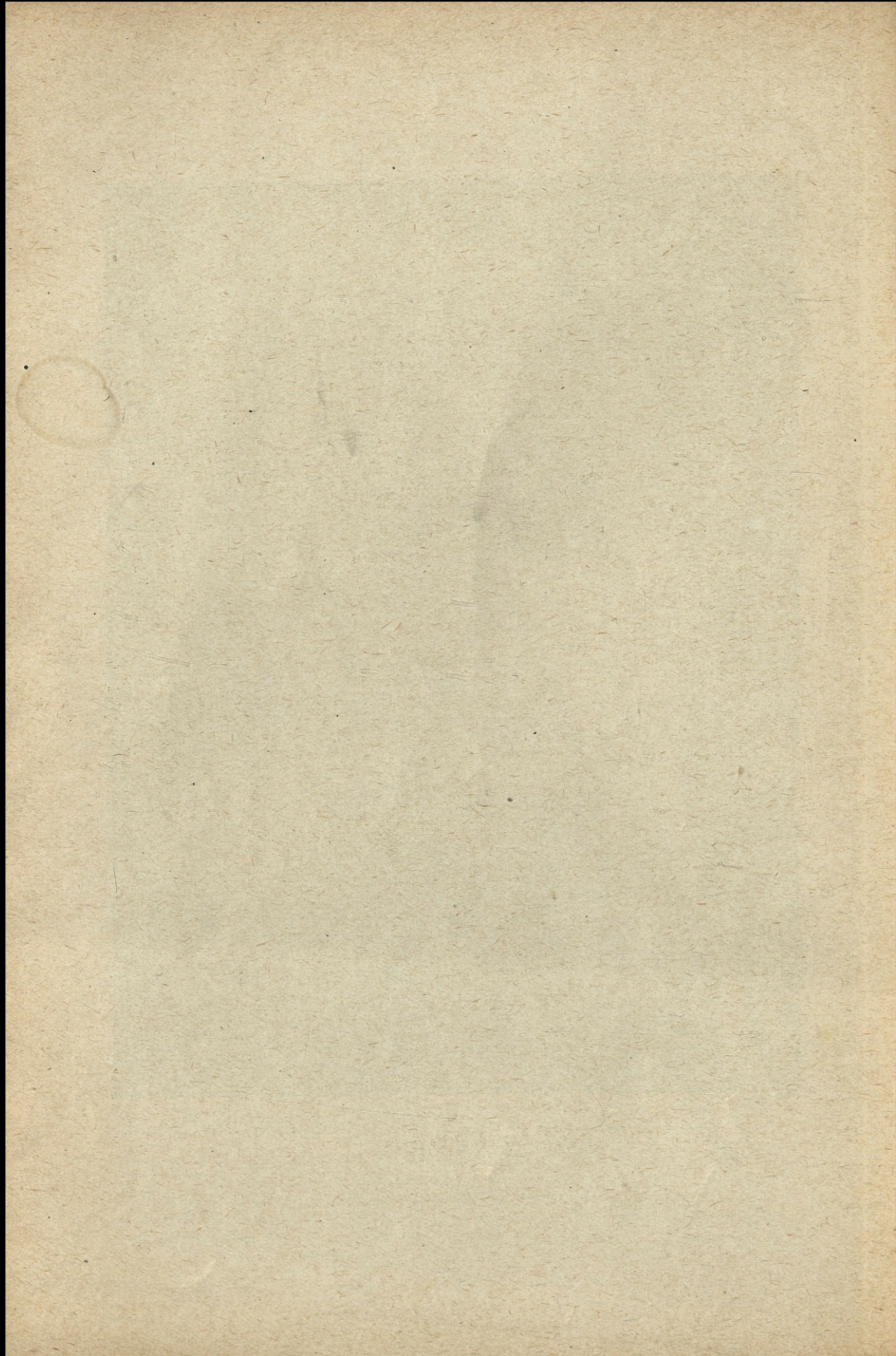
général Fayolle acquit là, par la méthode et la persévérance avec lesquelles il la dirigea, un titre de gloire.

Quant aux Anglais, leur collaboration fut active, précieuse et fit honneur au gé-



Général FAYOLLE

*Photo Henri Manuel.*



néral Douglas Haig. Ils agirent sur un front de 20 kilomètres en direction générale de Bapaume.

Les Français agirent sur un front de 40 kilomètres en direction générale de Péronne.

C'est sous des trombes de fer et de feu que les Anglais qui se heurtèrent contre des organisations formidables enlevèrent, au nord de la Somme et sur la route de Bapaume, une dizaine de villages fortifiés, notamment celui de Fricourt offrant des abris enfoncés parfois à 14 mètres sous terre et protégés par plusieurs fortins munis de mitrailleuses. Ils éprouvèrent de fortes pertes, mais, le soir du 1<sup>er</sup> juillet, ils détenaient 4.300 prisonniers.

Le 20<sup>e</sup> corps qui prolongeait le front anglais jusqu'à la Somme enleva avec entraînement Maricourt et Curlu ; le même jour, les soldats de la classe 1916 reçurent crânement le baptême du feu.

Le 5 juillet, après avoir organisé les positions conquises, il se reporta en avant, s'empara de Hardecourt puis de Hem et progressa jusqu'à Biaches, faubourg de Péronne.

Le 7 juillet, les Anglais, se reportant en avant vers Thiepval, enlevèrent Ovillers, la Boisselle, puis Contalmaison où la Garde prussienne fit de sérieuses pertes en prisonniers, en morts et Hardecourt-aux-Bois avec le concours des Français. Le 15 juillet, le bilan des Anglais était de 7.500 prisonniers et 29 canons ou obusiers.

La rive gauche de la Somme fut le terrain de combat du général Fayolle dans la direction de Chaulnes et de Lassigny : les 1<sup>er</sup>, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10 juillet furent livrés d'après combats qui, de proche en proche, nous rendirent maîtres de Frise, d'Estrées, de Dompierre, Becquincourt, Fay, Buscourt, Flaucourt, Assevillers, Barleux, Belloy-en-Santerre et de Biaches.

Le 4 juillet, Fayolle avait adressé ses remerciements à l'état-major, aux artilleurs, aux aviateurs et aux fantassins dont la vaillance et le dévouement avaient permis de reprendre aussi rapidement un territoire d'environ 80 kilomètres carrés de tranchées, de villages, de carrières et de bois fortifiés.

Le 14 juillet, d'un bel élan, les Anglais enlevèrent le bois des Trônes, Bazentin-le-Petit, Bazentin-le-Grand et firent 2.000 prisonniers.

Du 16 au 27, les succès àprement dispu-

tés aux Anglais furent nombreux ; la prise de Longueval les résuma.

Les Français ne se laissèrent distancer ni sur la rive droite, ni sur la rive gauche de la Somme : c'est ainsi que, le 22 juillet, ils firent 3.000 prisonniers, capturèrent 30 mitrailleuses et 3 canons.

A la fin de juillet, Anglais et Français luttant de bravoure et de ténacité avaient tenu tête à 122 divisions dont bon nombre avaient été successivement appelées du front oriental.

La lutte présenta le même caractère d'opiniâtreté et d'héroïsme en août, en septembre et se prolongea jusqu'en octobre ; notons-en les principales étapes : le 16 août, prise de Maurepas par les Français ; du 3 au 9 septembre, nouvelle offensive poursuivie sur les deux rives de la Somme et couronnée de succès.

Vers le milieu de septembre, une action franco-britannique fut dirigée contre Comblès qui, encerclé par Morval au Nord et Frégicourt au Sud, fut enlevé le 26 ; on trouva dans ses souterrains plus de 2.000 cadavres. Bouchavesnes avait été pris le 8 septembre.

Les 25 et 26 septembre, les douze divisions allemandes, contre lesquelles nous luttâmes sur le front Bouchavesnes-Thiepval laissèrent entre nos mains beaucoup de prisonniers.

Le 29 septembre, le général Joffre adressa aux armées du général Foch et à leurs chefs ses félicitations pour avoir dégagé Verdun, reconquis 25 villages, fait plus de 35.000 prisonniers, pris 150 canons et enfoncé les lignes successives de l'ennemi sur 10 kilomètres de profondeur.

Dans les premiers jours d'octobre, Anglais et Français se dirigèrent vers Bapaume : Chaulnes, Sailly et Sailly-Sallisel furent enlevés.

Le 5 novembre, Ablaincourt et Pressoire furent enlevés de haute lutte.

Le 11 novembre, Beaucourt et Beaumont Hamel furent occupés.

La grande et glorieuse bataille de la Somme qui causa une surprise si pénible aux Allemands au lendemain de ce qu'ils appelaient la « saignée » de Verdun, fut conçue par le commandement allié en profitant des enseignements recueillis à Verdun : le moins possible fut laissé à l'improvisation.

Tout d'abord, le terrain avait été soigneusement préparé, à l'aide de parallèles de départ, d'abris pour les soutiens, les réserves et les divers dépôts (munitions,

outils, eau, vivres, etc.); de nombreuses voies ferrées avaient été établies pour les différents services.

La préparation par l'artillerie, afin de procurer des passages aux troupes d'assaut, avait permis à celles-ci de cheminer sans éprouver trop de pertes.

On inaugura une nouvelle méthode d'offensive basée sur l'emploi patient et raisonné de l'artillerie assurant à l'infanterie soigneusement reliée avec elle un succès lent mais continu.

Enfin, on eut soin de n'entamer une nouvelle attaque qu'après l'avoir préparée soigneusement.

Finalement, le bilan de cette victoire fut, pour les Anglais et les Français, de 105.000 prisonniers et 150 canons lourds (1)

Quant à l'armée et à la nation allemande, elles furent si violemment ébranlées par cette victoire inattendue qu'inquiété en même temps sur le front oriental, Guillaume II faillit, à la fin des opérations sur la Somme, demander la paix. Si cela n'eut pas lieu, c'est que les mesures de recrutement les plus énergiques lui permirent de renforcer soudainement ses armées de plus de 500.000 hommes.

## CHAPITRE VI

### Front Italien jusqu'au 10 Octobre 1916.

Pendant les trois derniers mois de l'année 1915, les Italiens avaient attaqué les Autrichiens à plusieurs reprises et avec succès, puisqu'ils détenaient environ 30.000 prisonniers faits depuis le commencement des hostilités.

Le 7 novembre, ils leur enlevèrent, dans la vallée supérieure de Cordevole, le col de Lana situé à 2.464 mètres d'altitude et entouré de neige.



Général CADORNA

Le 1<sup>er</sup> décembre, l'Italie se rapprocha davantage encore des Alliés en adhérant au pacte de solidarité de Londres du 4 septembre 1914.

Du 9 au 19 février 1916, le général Cadorna fit enlever quelques postes autrichiens dans le Val Sugana.

À la fin de mars, les Italiens se rendirent maîtres du Monte Croce situé dans les Alpes Carniques; ils résistèrent avec succès sur d'autres points.

**Bataille du Trentin (15 mai-24 juin 1916).** Après une préparation par l'artillerie d'environ trois mois, les Autrichiens qui disposaient alors d'environ 400.000 hommes, prirent l'offensive, le 15 mai, dans le Trentin.

La bataille eut pour prélude un violent bombardement. Elle fut d'abord favorable aux Autrichiens: ils contraignirent les Italiens par le feu de leur artillerie à se replier sur de nouvelles positions, et parvinrent même, au commencement de juin, à entourer et à menacer sérieusement Arsiero situé au débouché du val de ce nom et surtout Asiago que surplombe le Plateau des Sette Comuni.

Pendant Cadorna avait constitué, à la fin du mois de mai, une cinquième armée. Lorsque le moment lui parut favorable, il entreprit une manœuvre qui fut facilitée par l'offensive russe en Galicie.

Le 7 juin, les Italiens durent se replier au sud-ouest d'Asiago, mais ce ne fut pas pour longtemps, car, retenant l'ennemi au Sud, il réussit à l'envelopper par le Nord en gagnant le Val Sugana qui conduit à Trente. Le 24 juin au matin, les Autrichiens battaient en retraite; un peu plus tard, ils réduisirent leur front et le couvrirent de retranchements.

Les succès remportés d'autre part en Carnie et sur l'Isonzo achevèrent de dégager les Italiens de la situation critique où ils s'étaient trouvés pendant plus d'un mois.

Cadorna reprit l'offensive le 4 août sur

(1) Les pertes des Anglais pendant l'année 1916 se seraient chiffrées par 800.000 hommes hors de combat; c'est dire que la presque totalité de l'armée de début avait disparu.



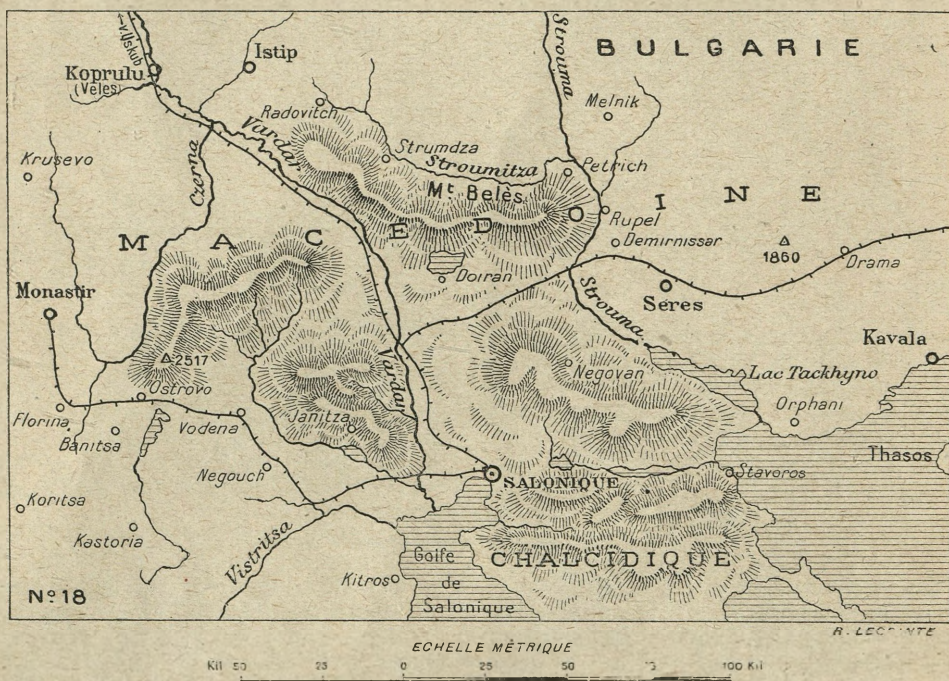
heureusement solidement établi lorsque, vers le milieu d'août, les Germano-Bulgares l'attaquèrent ; le roi Constantin leur avait fait livrer des forts avec garnisons et munitions.

Notre front qui s'étendait sur une longueur d'environ 250 kilomètres était occupé par les Serbes, les Français, des Russes, des Italiens et des Anglais ; il

qui opéraient en Albanie, notre front qui passait par Florina, Monastir, Doiran et Sérès, atteignait l'Archipel à Orfano.

Reconstituée, l'armée serbe s'était vaillamment conduite, notamment le 19 octobre sur la Cerna ; un mois plus tard, elle enleva Polok, Iven, le monastère de Javatok et Makovo, ce qui lui procura un gain de 3.200 prisonniers.

*Les Opérations en Macédoine : 1916 à 1919.*



s'appuyait sur le Vardar et le lac Doïran (1). Le 18 août, le contact fut pris entre les deux armées qui, peu à peu, engagèrent des actions de détail après que l'ennemi eût menacé notre gauche en s'emparant de Florina.

Le 18 septembre, Florina était repris ; puis fut entamée la marche sur Monastir qui tomba entre nos mains, le 20 novembre, après que du 10 au 13, le massif de Cuke eût été occupé.

Relié par notre gauche avec les Italiens

Le 1<sup>er</sup> décembre 1916, le doute n'était plus permis sur la trahison du roi Constantin, après qu'il eût approuvé ou tout au moins souffert le guet-apens qui, à Athènes même, coûta la vie à 134 marins anglais et français traitreusement assassinés.

La fermeté du général Sarrail ne se démentit pas. Le 2 décembre, l'embargo était mis sur les navires grecs dans les ports alliés et peu après une réparation solennelle de cette trahison était exigée et rigoureusement exécutée.

#### Roumanie.

Le roi Ferdinand s'inspirant enfin des intérêts de la Roumanie, se décida, lors de l'offensive de Broussiloff, à se ranger

(1) Notre infériorité numérique dura longtemps. Au début, en effet, 50.000 Français et Anglais seulement purent être opposés à 21 divisions austro-allemandes et bulgares ; en avril 1916, seulement, les Alliés complèrent 315.000 (215.000 Français et 160.000 Anglais), l'ennemi disposait de 350.000 hommes.

du côté des Alliés qui luttaient contre l'Autriche et la Hongrie ennemis héréditaires de son pays. Le 28 août, il déclarait la guerre à l'Autriche pour laquelle l'Allemagne, la Turquie et la Bulgarie prirent aussitôt parti.

L'armée roumaine comptait environ 650.000 hommes et disposait d'une artillerie bonne et nombreuse, mais elle était insuffisamment préparée.

L'examen attentif des situations respectives aurait dû faire adopter une action commune de la Roumanie, de la Russie et de l'armée de Macédoine sur Sofia, capitale de la Bulgarie. Malheureusement l'influence de Strumer, ministre de la guerre de Russie, qui déjà préparait sa trahison, l'emporta.

On décida donc que l'armée roumaine serait partagée entre la Transylvanie et la Dobroudja, avec le concours d'une armée russo-serbe.

Du 6 au 8 septembre, Tourtoukai et Silistrie furent occupés par les Bulgaro-Allemands chargés d'opérer vigoureusement en Dobroudja ; le général Mackensen qui les commandait disposait d'environ 100.000 hommes.

Le général Falkenhayn ferait le nécessaire en Transylvanie avec le concours du général autrichien Arzt.

Mackensen perdit finalement, le 3 septembre, la bataille de la Dobroudja ; mais, menacés d'enveloppement par le Nord et par le Sud, les Roumains qui opéraient en Transylvanie, avaient déjà dû se replier, non sans avoir honorablement lutté pendant le mois de septembre. Au commencement d'octobre, ils occupaient la ligne de crête de la haute vallée de Maros. C'est là que les rejoignit, avec d'importants renforts en troupes et en matériel, le général Berthelot dont le concours fut si précieux à la Roumanie.

## CHAPITRE VIII

### La Guerre Maritime.

Laissons de côté, quel que soit l'intérêt qui s'en dégage, les luttes entre des sous-marins anglais, français et allemands, ainsi que les torpillages qui s'ensuivirent. Bornons-nous à citer, parmi les plus importants de ces torpillages, notre **Ville-de-la-Ciotat** (24 décembre 1915), le paquebot anglais **Persia** (30 décembre), le cuirassé anglais **King Edward VII** (12 janvier 1916) notre croiseur cuirassé **Amiral-Charner** (8 février 1916), enfin notre croiseur auxiliaire **Provence II** (25 mars 1916).

La **bataille navale du Jutland** livrée le 31 mai mérite une mention spéciale, parce qu'elle fut la première et on peut dire la seule importante livrée. L'amiral von Hipper s'était aventuré à l'ouest du Jutland avec 11 croiseurs de bataille, des croiseurs éclaireurs, des destroyers et des

sous-marins ; l'amiral Sir David Beatty qui devançait la flotte des cuirassés de ligne de l'amiral Jellicoe n'hésita point à l'attaquer et, pour donner à son chef le temps d'intervenir, soutint pendant six heures, une lutte inégale. Au moment où la flotte de Jellicoe se rapprochait, l'ennemi était en pleine retraite : l'opiniâtreté de Sir Beatty avait suffi pour l'y contraindre.

Cette victoire n'avait pas été obtenue sans coûter de fortes pertes aux Anglais ; elles se chiffrèrent, en effet, par 15 unités : 3 croiseurs de bataille, 3 croiseurs cuirassés et 9 destroyers ; les deux amiraux Hood et Arbuthnot avaient succombé, ainsi que 331 officiers et environ 5.000 marins. On fut fondé à croire que la flotte allemande avait perdu au moins 16 unités ; elle ne renouvela d'ailleurs pas une tentative de sortie.

## CHAPITRE IX

## Hors d'Europe.

**La guerre aux colonies allemandes.** — Nous avons exposé, dans le chapitre XII du livre précédent, comment finit le rêve colonial allemand.

**Arménie.** — L'offensive prise au commencement de l'année 1916 par le grand-Front d'Asie : Arménie. Mésopotamie.

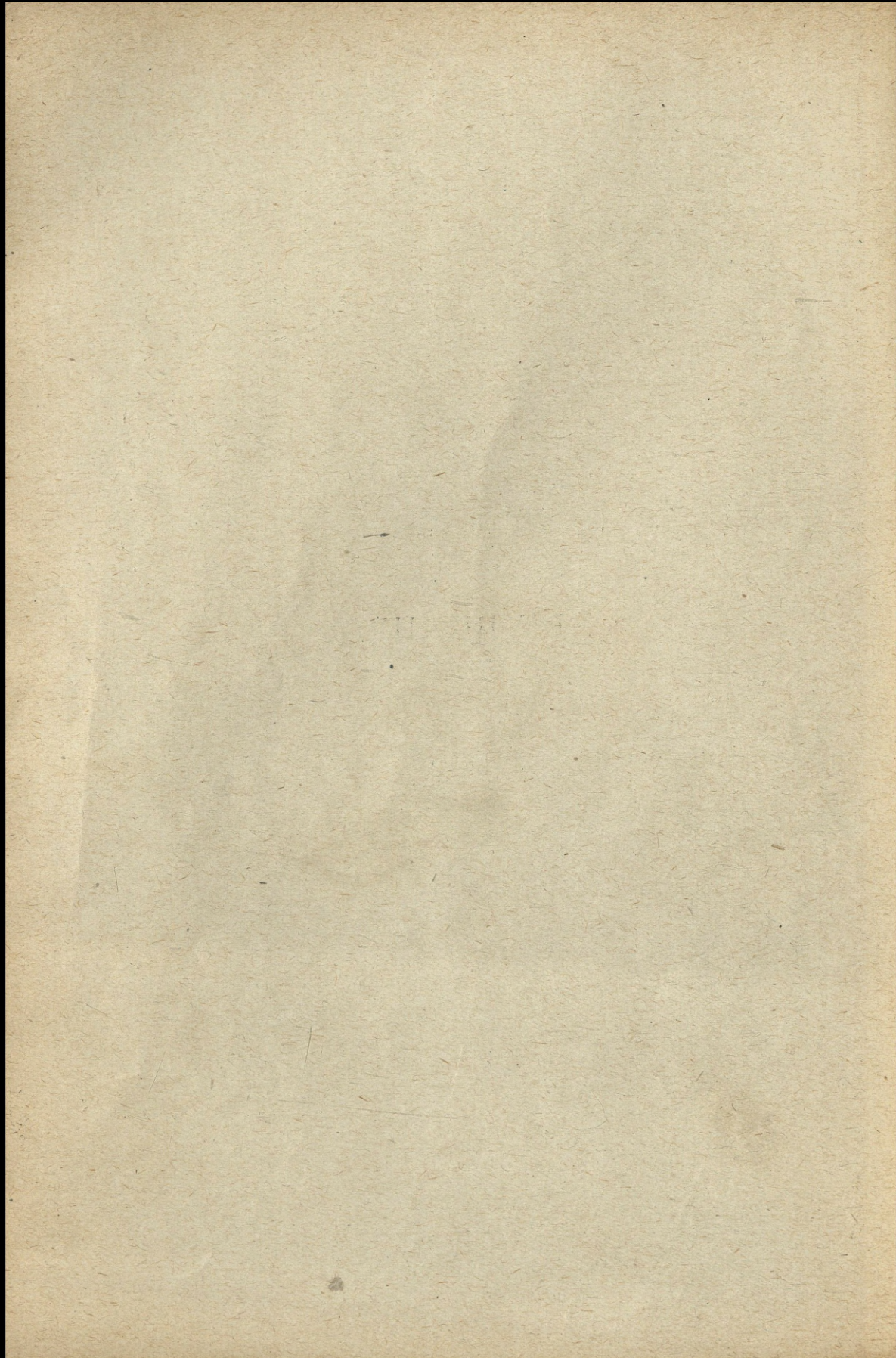


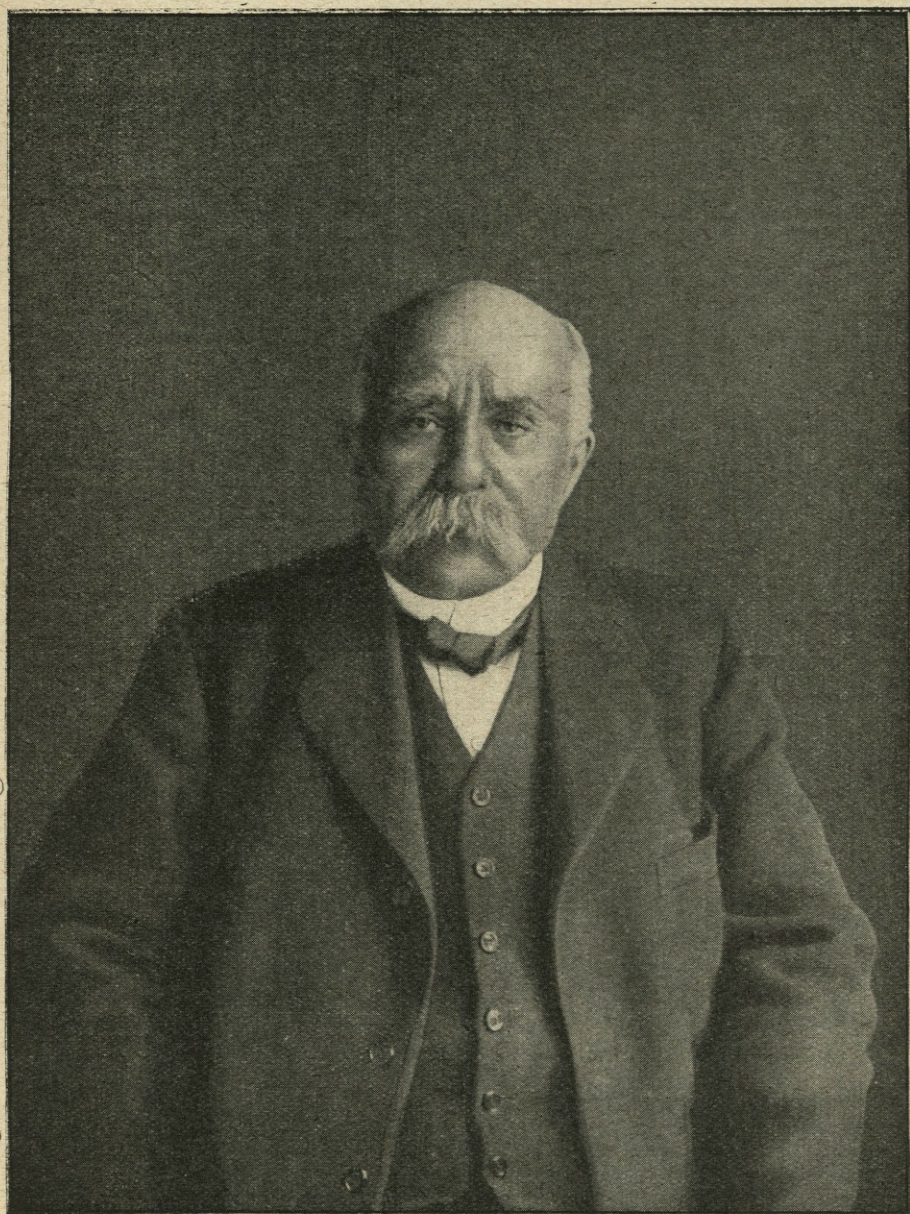
duc Nicolas aboutit, au milieu de février, à la prise d'Erzeroum, clef de l'Arménie turque. L'armée turque dut se replier en désordre par suite de très sérieuses pertes. La lutte reprit avec une grande violence en juillet ; après des phases diverses, elle se termina par la pleine réussite du plan du grand-duc Nicolas dont les talents militaires se manifestèrent une fois de plus sur ce grand théâtre d'opérations.

**Mésopotamie.** — Le 22 novembre 1915, le général Towshend qui occupait Kut-el-Amara sur le Tigre, avec 20.000 hommes, fut sérieusement attaqué à plusieurs reprises et réussit à s'y maintenir. En avril 1916, les attaques se renouvelèrent, mais ce fut la famine qui l'obligea, le 28 avril, à capituler, — canons et munitions une fois détruits, — avec 3.000 Anglais et 6.000 Hindous ; le siège durait depuis 143 jours.

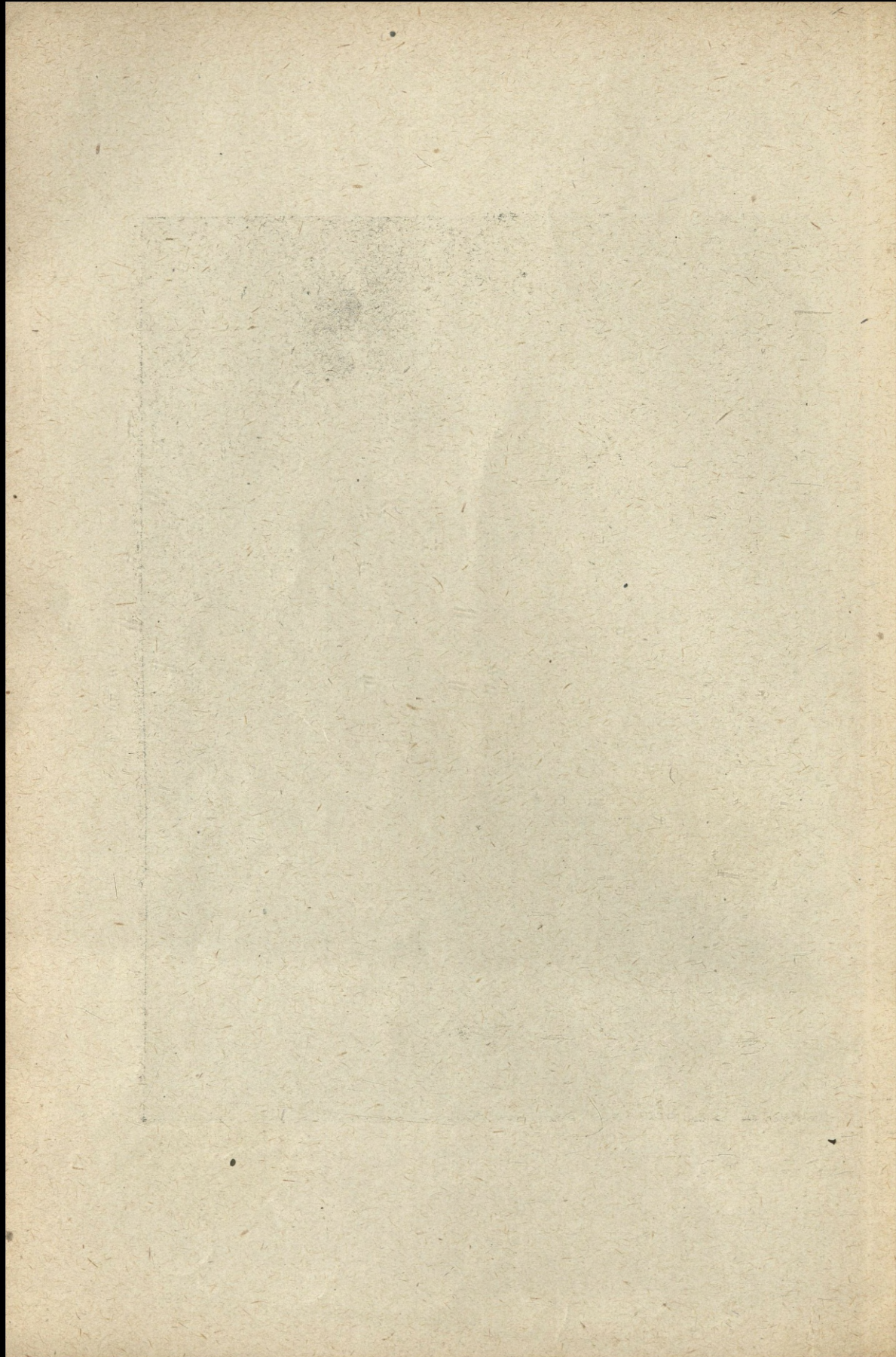
**Egypte.** — Attaqués, le 4 août 1916, à Roumani, sur un des points de leur ligne de défense couvrant le canal de Suez, les Anglais repoussèrent vigoureusement les Turcs auxquels ils firent près de 4.000 prisonniers. La cavalerie anglaise poursuivit jusqu'à environ 80 kilomètres du canal les agresseurs qui auraient eu plus de 5.000 hommes hors de combat dont 1.250 tués. La leçon fut salutaire, car il n'y eut pas de nouvelle tentative.

LIVRE III





Georges CLEMENCEAU, Président du Conseil, Ministre de la Guerre.



## LIVRE III

## ANNÉE 1917.

## CHAPITRE I

**Situation intérieure : France; Angleterre; Allemagne; Russie.**

**France.** — La question du ravitaillement amena le régime des restrictions de toute nature; il fut patriotiquement accepté. Trois ministères se succédèrent dans l'année: 20 mars, ministère Ribot-Viviani-Painlevé (à la guerre); 12 septembre, ministère Painlevé-Ribot; 16 novembre, ministère Georges Clemenceau.

G. Clemenceau ne tarda point à prendre dans le Pays, par la clarté de ses vues, la précision de son esprit, son patriotisme ardent et dans l'Armée, par son action directe, bien personnelle, par l'appui qu'il prêta aux chefs militaires entre lesquels il maintint l'accord nécessaire, une situation prépondérante; sa bienfaisante autorité grandit encore par la cranerie dont il fit preuve dans ses fréquentes visites sur le Front.

**Angleterre.** — Le premier ministre Lloyd George, bien fait pour s'entendre avec le Président du Conseil français, continua à pratiquer la politique du bon sens, à préconiser la lutte jusqu'au bout, à commander l'unité de front et d'action.

**Allemagne.** — Deux chanceliers se succédèrent: nommé le 19 juillet, Michaelis ne tarda pas à être renversé par le parti militaire; Hertling le remplaça.

A la fin de juin, l'Allemagne adoucissant ses prétentions déclara qu'elle serait disposée à accepter une paix que l'on a dénommée **blanche**, celle qui rétablirait la situation antérieure à la guerre, le **statu quo ante bellum**. Le 29 juillet, se produisit au Reichstag une motion relative à une paix **sans annexion**.

Les Alliés ne pouvaient se laisser prendre à un piège aussi grossier. En réalité, l'Allemagne voyant qu'elle allait perdre la guerre voulait se ménager le temps, tout risque étant écarté, d'en préparer une nouvelle, avec chances de succès.

**Russie.** — Sous la pression d'une Révolution dans le détail de laquelle nous n'entrerons pas, le tsar Nicolas II, honnête homme mais souverain faible et dominé par sa femme allemande d'origine, abdiqua le 16 mars: la France n'oubliera pas, pour le juger, qu'il voulut rester et qu'il resta fidèle à la foi qu'il lui avait jurée (1).

## CHAPITRE II

**Front occidental (Mars-15 Mai).**

La première moitié de l'année 1917 fut marquée par le repli des Allemands sur la « Ligne Hindenburg » et par la grande bataille que les Français livrèrent au sud-est de Laon.

**Les Positions Hindenburg.**

C'est à la fin de 1916 que le maréchal Hindenburg, dont le plan d'opérations en Occident pour 1917 était purement défensif, fit entamer la Ligne à laquelle fut donné son nom.

Les batailles de 1916 avaient démontré

(1) C'est le 14 mars 1917 que le Conseil des ouvriers et soldats de Petrograd avait voté le mémorable « prikarse n° 1 » supprimant dans l'armée le salut et les honneurs, c'est-à-dire ruinant l'Institution militaire elle-même. Aussitôt commencèrent les « fraternisations » entre les policiers allemands camouflés en soldats et les sauvages soldats de l'inculte Russie.

Quant à l'infortuné Nicolas II, après avoir été abreuvé d'outrages et maltraité, il fut assassiné le 15 juillet 1918 à Ekaterinberg, avec sa femme et ses enfants, par les Gardes rouges.

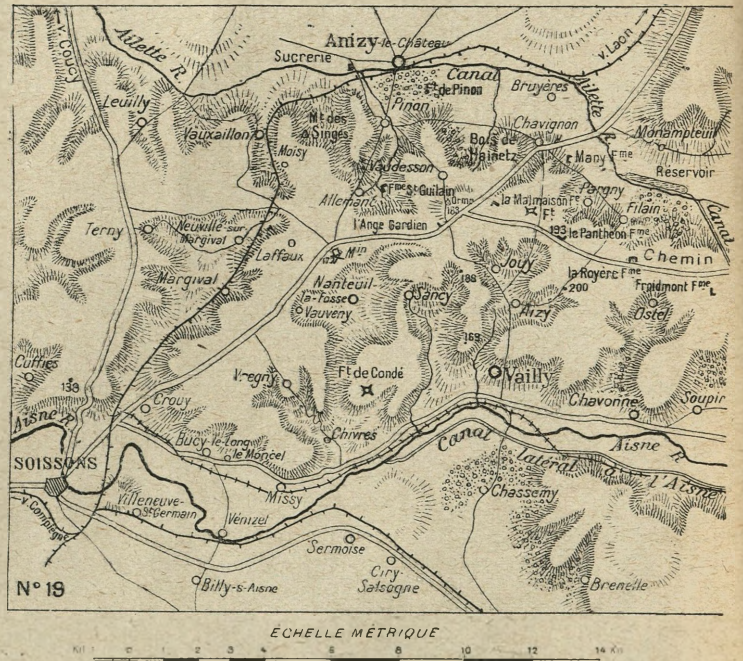
la faiblesse de la partie médiane du Front entre Lille et Reims qu'elles fixèrent. L'expérience avait, en effet, prouvé que, pour rendre solide cette partie, il était indispensable de fortifier la région Cambrai-Douai, villes constituant des nœuds d'une importance vitale pour faciliter les mouvements latéraux, les hauteurs au sud de Laon et, tout particulièrement, le massif de Saint-Gobain.

Son plan une fois arrêté, Hindenburg

à la merci d'une percée ennemie, à la condition cependant que l'armée garnissant le Front disposerait de fortes réserves. Hindenburg, sachant que le général Nivelle se proposait d'attaquer prochainement le saillant de Noyon, ordonna un repli qui s'exécuta du 19 au 24 mars 1917 : ce raccourcissement du front lui permit de disposer d'un certain nombre de divisions.

En se retirant, notre ennemi ruina

*Front Occidental : Le Chemin*



fit commencer les travaux et en hâta l'exécution.

Lorsqu'ils furent terminés, la ligne Douai-Cambrai présenta une grande résistance ; la rive droite de l'Ailette située dans le Laonnois, au nord du Chemin des Dames et de la position Craonne, était bien fortifiée ; les points d'Havrincourt, de Saint-Quentin et de La Fère étaient reliés entre eux. Les différents secteurs du Front reçurent les noms de Wotan, de Siegfried et d'Alberich.

La ligne une fois établie, on organisa successivement en profondeur certaines sections, notamment celles de Lens à Cambrai, de Cambrai à l'Oise et de l'Oise au Chemin des Dames.

Dès lors, les Allemands n'étaient plus

d'une façon systématiquement sauvage toute une région très riche de la France, ruine dépassant tout ce que pouvait expliquer à plus forte raison justifier la situation militaire : les usines furent saignées, les maisons démolies ou incendiées, les puits souillés, les arbres fruitiers coupés, les habitants entassés pêle-mêle dans les quelques locaux non effondrés.

Peu après, le général Nivelle lança la grande attaque du 16 avril sur les positions de Craonne et du Chemin des Dames. Les résultats obtenus furent importants, puisqu'ils se chiffèrent, pour ce jour-là seulement, par 29.000 prisonniers.

Toutefois, les circonstances ne permirent pas de pousser, jusqu'à un succès dé-

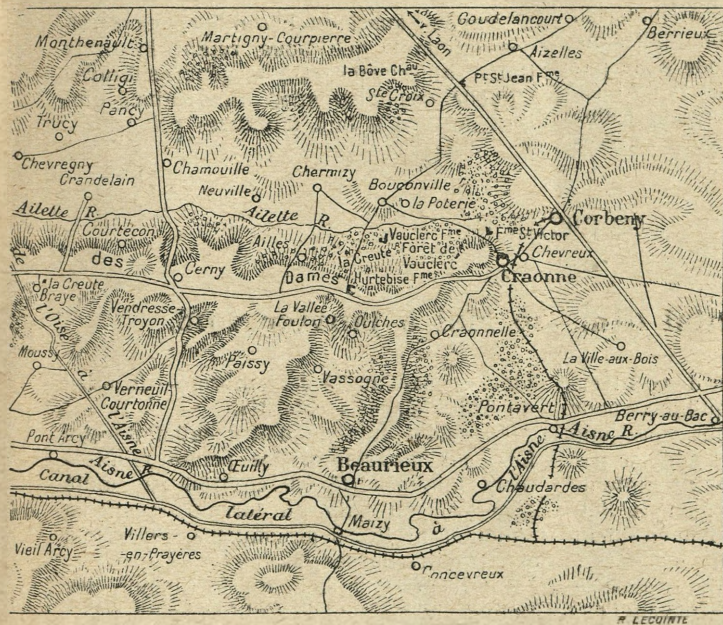
civil, cette action qui fut prolongée avec intensité pendant quatre jours.

Du 9 au 14 avril, les Anglais avaient enlevé la falaise de Vimy (1), ce précieux observatoire, et Liévin.

Le 17 avril, notre 4<sup>e</sup> armée s'empara des Monts de Champagne (2).

Le 5 mai, une nouvelle attaque sur le front du nord de l'Aisne nous donnait l'importante position de Craonne et le plateau de Californie.

des Dames et la Malmaison.



Ces succès étaient incontestables; toutefois, ils ne comblèrent pas l'attente du pays qui espérait dès ce printemps la victoire décisive devant mettre fin à une guerre déjà si longue. La crise morale qui en résulta ne laissa pas d'avoir une influence sérieuse mais passagère sur les unités combattantes. C'était l'heure attendue par les agents de l'étranger, — espions, traîtres et briseurs d'énergie, — pour intensifier une propagande défaitiste

(1) Où les Canadiens surtout se distinguèrent.

(2) Du 16 au 28 avril, le matériel pris à l'ennemi se chiffra ainsi: 175 canons lourds et de campagne, 412 mitrailleuses, 119 canons de tranchée.

qui n'était pas sans avoir déjà contribué à faire naître le doute dans les esprits. Le Pays et l'Armée ne tardèrent point à triompher du mal qui les menaçait; la confiance revint.

Le 15 mai, le général Pétain remplaçait le général Nivelle dans le commandement des armées françaises (3). Il était tout désigné pour cette haute et délicate fonction par sa science militaire et aussi par sa fermeté bienveillante, sa connaissance

du soldat dont il avait su mériter la confiance. Ce sera son éternel honneur d'avoir ramené l'armée française à la solidité morale et à la puissance tactique qui lui donnèrent une force invincible jusqu'au jour du succès final.

Le ministre de la guerre G. Clemenceau ne manqua de rappeler ce titre, le 21 novembre 1918, en proposant le général Pétain pour le Maréchalat.

«... Ces armées, il a su les maintenir dans le sentiment le plus élevé du devoir réalisant, jusqu'à la fin de la guerre, la persistance et la cohésion des énergies...»

(3) Le général Foch fut alors nommé chef d'état-major général.

## CHAPITRE III

## Le Concours des États-Unis.

La déclaration de guerre faite, le 6 avril, à l'Allemagne par les États-Unis, sur la proposition du président Wilson, est vraisemblablement l'événement le plus considérable des temps modernes. L'apport d'un Pays possédant une pareille population, des ressources aussi énormes en denrées, en matières premières, en matériel, en navires et en or contribua puissamment, — il y aurait ingratitude à ne pas le reconnaître, — au triomphe des Alliés.

C'est en juillet 1917 que les Américains commencèrent à envoyer à leurs « frères

d'Europe » (1) des sections sanitaires, des ouvriers, du matériel, de l'artillerie, des munitions ; puis, dès que cela fut possible, se succédèrent en se rapprochant des envois de soldats dont le nombre finit par atteindre le chiffre approximatif de deux millions (2).

Payons aussi un hommage aux services spéciaux que nous rendit la Croix Rouge américaine et à la générosité avec laquelle des citoyennes américaines vinrent en aide à tant d'œuvres privées.

## CHAPITRE IV

## Front occidental (fin). 16 Mai à Janvier 1918.

Estimant que les forces des deux adversaires se faisaient trop équilibre pour qu'il y eût chances d'obtenir alors une décision, le général Pétain fit adopter par le Comité de guerre ses idées : maintenir l'ennemi sous une constante menace, l'atteindre par des surprises soigneusement préparées et vigoureusement exécutées, en se bornant à l'enlèvement, — avec le minimum de pertes, — d'objectifs limités, maintenir la confiance de la troupe et sa puissance offensive, gagner ainsi le temps nécessaire jusqu'au jour où nos forces qui, grossissant chaque jour d'un appoint nouveau de matériel construit et de contingents américains, nous assureraient sur l'ennemi une supériorité incontestable et décisive. Il en fut ainsi.

En mai, une lutte d'usure fut reprise sur les champs de bataille mêmes du mois d'avril.

En juin et juillet, on se battit sur les Monts de Champagne.

Du 13 au 20 août, après une préparation exécutée sur le front de Verdun par 2.500 pièces, on livra une bataille qui, nous l'avons déjà dit, nous procura, sur la rive gauche de la Meuse, la possession de la cote 304 et du Mort-Homme et sur la rive droite, — où le combat d'usure se pro-

longea jusqu'au 15 septembre, — la prise du Talou et de la cote 344.

Le soldat eut lieu d'être satisfait cette fois, car moyennant des pertes relativement minimales (15 0/0 environ par unité engagée), au gain du terrain reconquis s'ajoutèrent 10.300 prisonniers, 30 canons et 243 mitrailleuses (3).

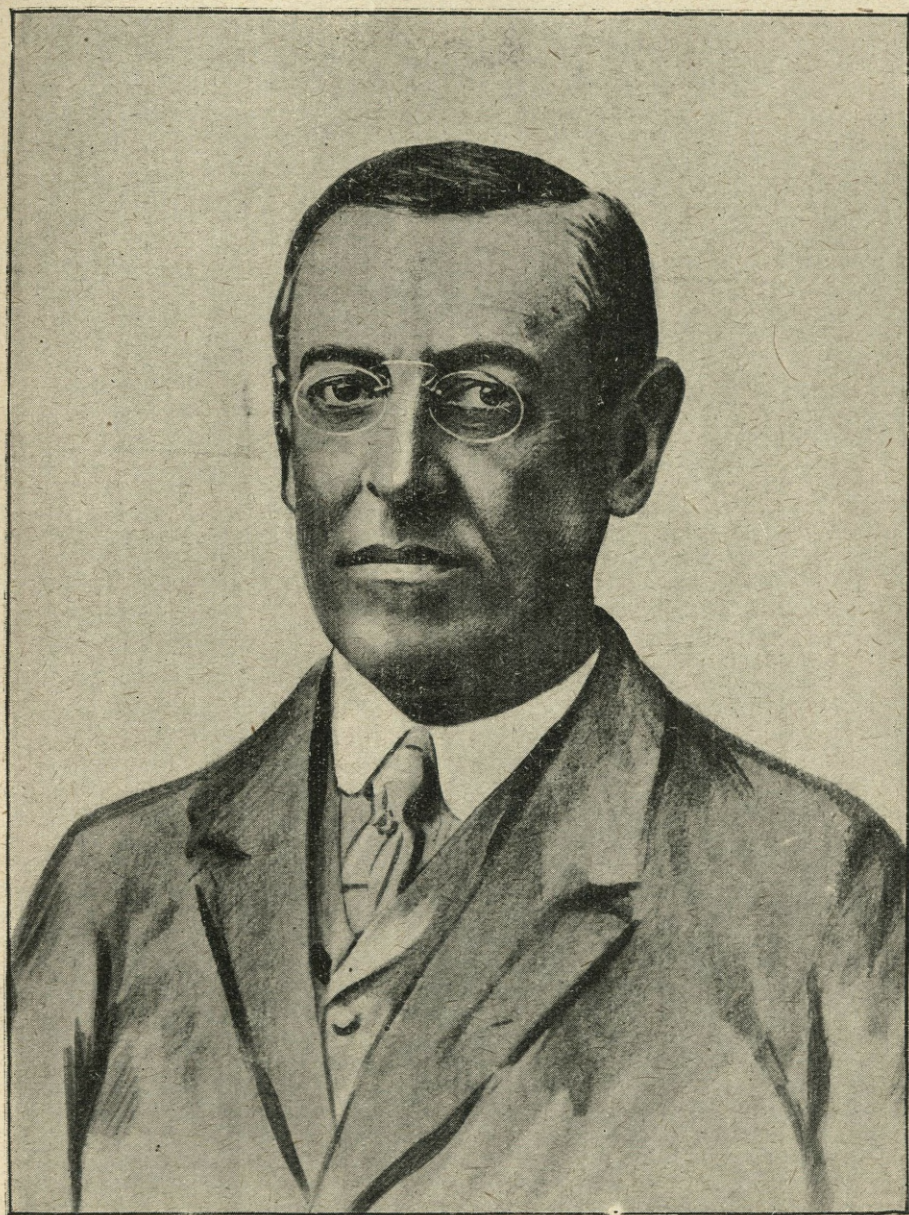
Du 19 au 24 juillet, sur le Chemin des Dames, le plateau de Californie fut pris : le 49<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui participa à l'opération s'élança aux cris de « La Fourragère ! »

Au cours de la bataille des Flandres livrée par le maréchal Douglas Haig, avec

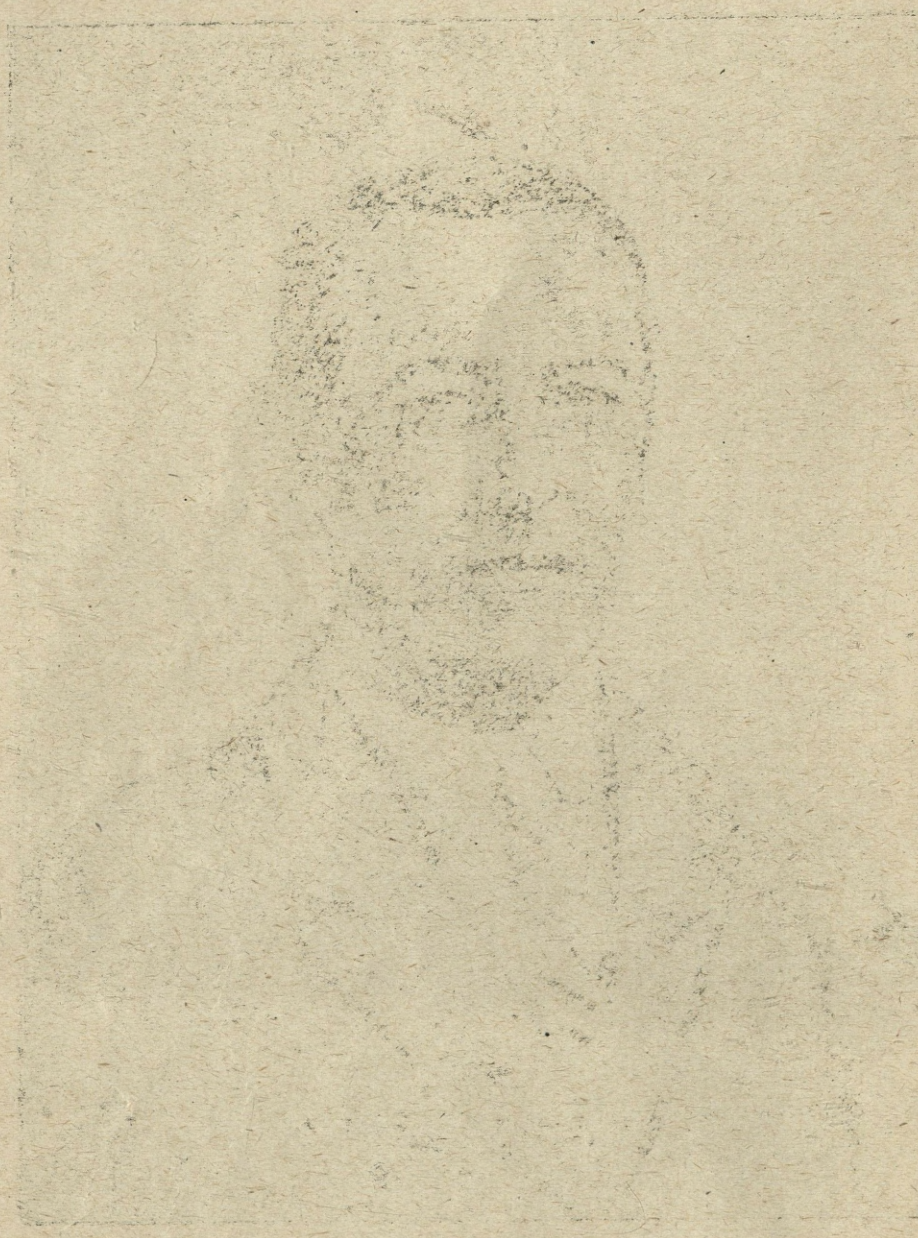
(1) On ne saurait se rappeler, sans éprouver de l'émotion, qu'ils s'excusaient de leur générosité en disant : « Nous sommes en France pour essayer de payer en quelque mesure une grande dette dont l'origine remonte aux temps où notre pays était encore dans les douleurs de l'enfantement. »

(2) C'est le 28 mars 1918, que, à la première menace allemande sur Compiègne et Paris, le général Pershing accourut au Grand quartier général pour offrir aux Français et aux Anglais le concours immédiat d'une armée.

(3) Dans l'offensive anglo-française du 16 avril au 1<sup>er</sup> juin, les Allemands avaient perdu 52.000 prisonniers dont mille officiers, 440 canons lourds et de campagne, 1.000 mitrailleuses et bon nombre de canons de tranchée.

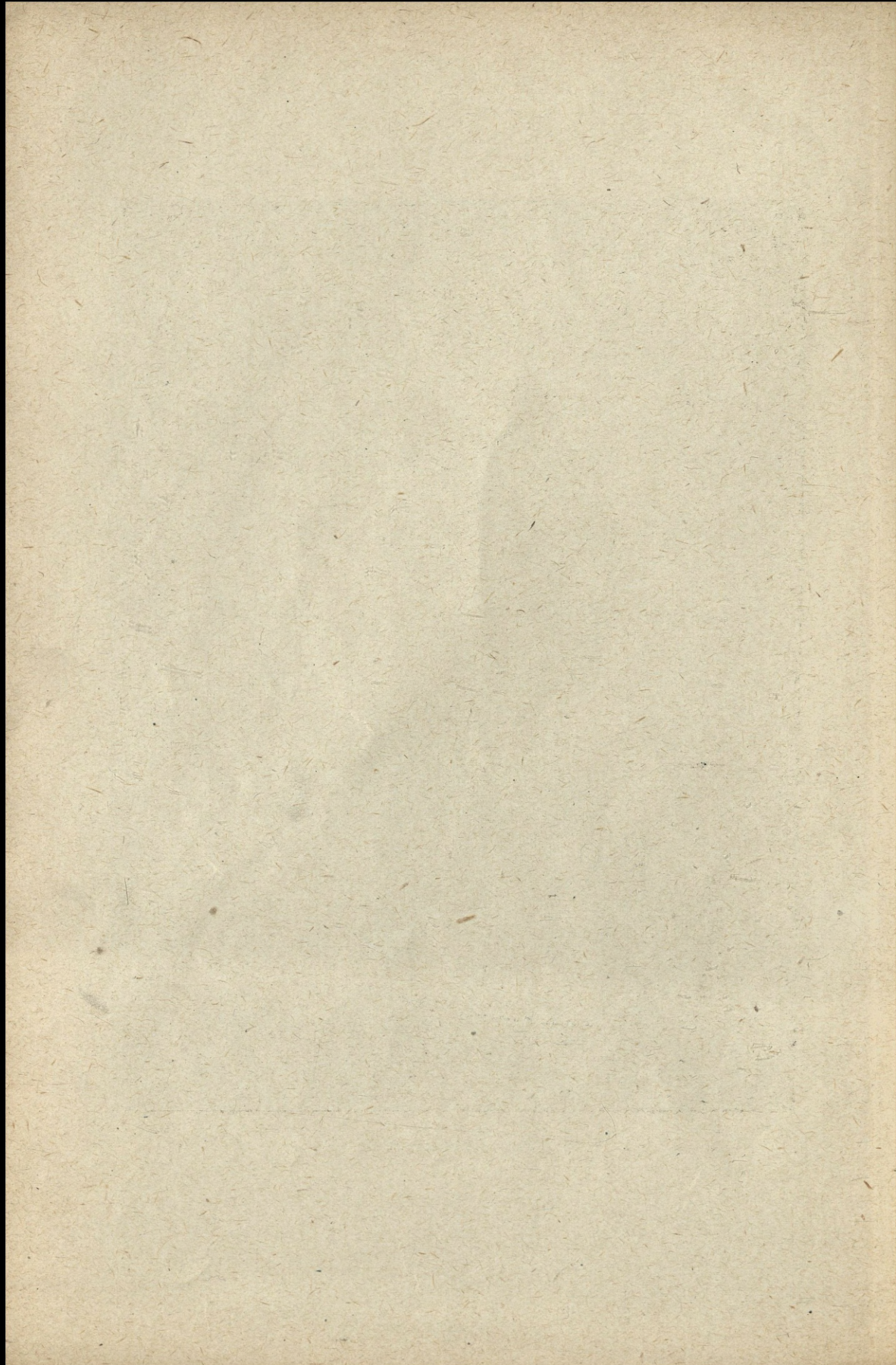


Woodrow WILSON, Président de la République des Etats-Unis.





Maréchal DOUGLAS HAIG.



le concours de l'armée française du général Antoine, du 31 juillet au 20 août, les 20 et 26 septembre (Messines ayant été enlevé précédemment, le 8 juin), ensuite du 4 octobre au 6 novembre, furent conquis Langemarck le 16 août, Poelcapelle le 9 octobre et, le 6 novembre, Passchendaele (1).

Les opérations du maréchal Haig, conduites avec beaucoup d'énergie et de méthode, tinrent en haleine l'ennemi mais ne purent lui permettre de le déloger de la côte belge ce qui eût été, dès ce moment, très avantageux.

Aux progrès réalisés par l'artillerie et à l'augmentation croissante de l'efficacité du feu des engins de l'infanterie (2), l'ennemi opposait une tactique défensive qui combinait heureusement l'organisation du sol avec l'échelonnement des troupes en profondeur et le rendement des feux.

L'évolution parallèle de nos procédés de combat se poursuivait jusqu'au jour où notre avance sur l'ennemi nous permettait de la combiner avec la puissance de nos moyens.

La bataille de la Malmaison, cette victoire si complète, si parfaite, fut livrée, du 23 au 25 octobre, sur le Chemin des Dames, par le général Maistre chef de la

Ph. H. Manzel



Général MAISTRE.

10<sup>e</sup> armée, avec le concours des généraux Marjoulet (14<sup>e</sup> corps), Degoutte (21<sup>e</sup> corps), de Maud'huy (11<sup>e</sup> corps) et Deligny (39<sup>e</sup> corps). Elle fournit un excellent exemple, le type même de la bataille peu coûteuse et rémunératrice telle que la concevait pour cette période le général Pétain. On

a eu raison de dire que Maistre réalisa là un chef-d'œuvre de préparation et de conduite.

L'attaque s'effectua en trois colonnes :

A gauche, le 14<sup>e</sup> corps s'empare de la position du Moulin de Laffaux, du village d'Allemant, puis, traversant la forêt de

Pinon, s'avance jusqu'au canal de l'Oise à l'Aisne ;

Au centre, le 21<sup>e</sup> corps prend Vaudezon, le relais de l'Ange Gardien, la ferme de la Malmaison, Chavignon et vient border l'Ailette ;

A droite, le 11<sup>e</sup> corps, — encadré par les 21<sup>e</sup> et 39<sup>e</sup>, — qui est parti de la Royère, s'empare du fort de la Malmaison, de Pargny-Filain, de Filain et atteint le Bassin d'alimentation.

La liaison fut assurée, d'une façon très utile, par l'avion avec l'infanterie. Volant à une faible altitude, il signala au commandement les incidents du combat, il lui indiqua la progression des troupes il repéra les troupes ennemies massées pour la contre-attaque et mit l'artillerie à même de les écraser. Les chars d'assaut jouèrent aussi leur rôle en produisant la surprise.

Cette bataille nous valut la possession du Chemin des Dames si disputée et porta notre ligne jusqu'à l'Ailette.

Toutefois, ses conséquences eussent été bien autres si le haut commandement ne l'avait pas d'avance limitée. Beau succès tactique, elle ne produisit qu'un déplacement de position et l'adversaire ne fut pas contraint à un recul d'ordre stratégique (3).

La bataille de Cambrai livrée le 20 novembre mérite une mention spéciale. Mettant à profit la leçon fournie par la bataille de l'Isonzo, le général Byng commandant la 3<sup>e</sup> armée britannique fit préparer une surprise : de nombreux tanks furent cachés dans les bois et on convint que la préparation d'artillerie serait de courte durée.

Le 20 au matin, un effrayant tir de barrage ayant été organisé, 150 à 200 tanks encadrés par de l'infanterie se portèrent en avant : devant cette ruée, tout céda ; d'emblée, 8.000 prisonniers furent faits. Malheureusement aucune troupe de réserve n'apparut en temps voulu ; il en résulta que ce brillant succès n'eut pas de lendemain.

(3) Le 3 novembre, le général Maistre fut nommé, pour les mois suivants, grand officier de la Légion d'honneur : « Dans la préparation d'opérations récentes, a montré, comme chef d'armée, les plus hautes qualités militaires, a fait preuve d'une expérience consommée. A rompu les forces adverses dans une bataille supérieurement conduite qui a procuré à nos troupes pleines d'ardeur et de confiance les plus brillants trophées », soit 12.000 prisonniers et 200 canons.

(1) En octobre, les Anglais capturèrent 9.125 prisonniers, 15 canons et 431 mitrailleuses.

(2) Telle division britannique employa jusqu'à 150 mitrailleuses. La bataille des Flandres avait coûté aux Anglais près de 400.000 hommes hors de combat.

Le 23 novembre, en effet, les Allemands reprenaient du terrain, puis la lutte se prolongea jusqu'au 6 décembre. Finalement, Byng dut repasser les « lignes d'Hindenburg » laissant derrière lui 9.000 prisonniers, 148 canons et 716 mitrailleuses.

Le calme s'établit sur cette partie du Front jusqu'au 20 mars 1918.

Avant même la fin de 1917, notre haut commandement vit surgir devant lui le délicat **problème des effectifs** : l'apport américain ne pouvait encore compter ; la défection russe avait procuré à l'ennemi une grande supériorité d'unités disponibles. Quelque temps encore, en effet, et aux 207 divisions allemandes nous ne pourrions opposer, malgré le rétrécissement de nos unités, que 160 divisions.

Voilà ce qu'ignora un public dont la critique hâtive n'était pas fondée.

L'Allemagne ne tarda point à se rendre compte que la fin de la guerre de siège approchait ; nous-mêmes eûmes l'impression que cette forme de guerre disparaîtrait dès que l'arrivée des renforts américains nous permettrait d'oser.

Fait essentiel, le général Pétain avait la certitude qu'il pouvait compter de nouveau sur l'Armée. Il n'est pas douteux qu'elle avait atteint un haut point de mérite et de force ; une expérience durement acquise avait appris à tous les procédés à employer pour obtenir la Victoire et pour réussir à la fixer.

En somme, si la cruelle déception causée par la défection de la Russie ne pouvait être oubliée, il était permis d'avoir confiance dans l'année 1918.

## CHAPITRE V

### Front Italien.

Pendant plusieurs mois, la lutte se borna, à cause de la rigueur de l'hiver, à un duel d'artillerie.

Le 14 mai, après un redoublement du feu pendant quarante-huit heures, les Italiens donnèrent l'assaut au mont Cucco, l'occupèrent et y firent 3.375 prisonniers.

Le 23 au soir, le général Cadorna se présenta à l'autre extrémité du Front, dans le Carso, et prit pied sur le massif de l'Hermada voisin de l'Adriatique.

Depuis le 14, le chiffre des prisonniers s'était élevé à 23.700. De leur côté, les troupes franco-anglaises avaient capturé 32.000 hommes.

Une énergique contre-offensive autrichienne, qui dura du 3 au 6 juin, ne fit perdre aux Italiens qu'une faible partie du terrain conquis, non loin de Gorizia, pendant la **bataille de Jamiano** (15-23 mai).

Le 19 août, Cadorna engageait la bataille du **Plateau de Bainsizza** qui lui procura 30.000 prisonniers, 145 canons et 322 mitrailleuses.

Malheureusement l'année devait se terminer par une douloureuse journée, le **désastre de Caporetto-Tolmino** subi, du 24 au 26 octobre, au nord de Gorizia.

Dès le début de la bataille à laquelle préleva une surprise d'ailleurs favorisée

par le mauvais temps, des émissaires autrichiens déguisés jetèrent l'alarme par le cri de « Sauve qui peut ! » au milieu de troupes déjà fort ébranlées ; les bonnes dispositions prises par le général allemand von Below firent le reste : c'est la déroute à laquelle cependant ne prit pas part l'armée (3<sup>e</sup>) du duc d'Aoste.

Gorizia et Udine sont abandonnées. Par surcroît, la défaite de Latisana (31 octobre) grossit encore le nombre des prisonniers.

Toujours poursuivie, l'armée italienne ne put s'arrêter que derrière le Piave, ayant laissé derrière elle 250.000 prisonniers, 2.500 canons et précédée par 400.000 fuyards environ qui ne la rallièrent que plus d'une semaine après.

Le trouble fut encore augmenté par l'intervention d'une armée autrichienne descendant du Trentin ; on lui tint tête cependant jusqu'à l'arrivée, le 2 novembre, de troupes franco-britanniques dans le secteur compris entre le Piave et Asiago.

Le 28 octobre, en effet, le Comité de guerre réuni à Versailles avait décidé l'envoi immédiat en Italie du général Fayolle avec 120.000 hommes pourvus de matériel et l'artillerie que devaient suivre

des troupes anglaises sous les ordres du général Plumer.

Le 4 novembre, le général Foch arrivait à Rome avec Lloyd George et Painlevé ; le 6 et le 7, une conférence alliée se réunit à Rapallo pour liquider d'un commun accord une situation si délicate. Ce résultat fut acquis sans qu'il ait été possible cette fois d'attribuer au manque d'unité de direction la déroute de Caporetto : le général Diaz remplaça, le 8, le général Cadorna dont le nom ne saurait être oublié, car son mérite était réel ; il ne

figura que peu de temps dans l'état-major interallié créé à Versailles, puis se retira.

Du 4 au 7 novembre, les Italiens, dont la gauche fut violemment attaquée, se virent enlever les massifs du Meletto et du mont Asolone, enfin le mont Tomba au sud duquel ils se replièrent pour faire face, par Asiago et jusqu'au lac de Garde, au Trentin, puis la situation se rétablit. La présence des troupes alliées contribua puissamment à ramener peu à peu la confiance.

## CHAPITRE VI

### Front oriental.

**Russie.** — Le semblant de résistance dont les révolutionnaires russes avaient besoin pour masquer leur défection à la cause de la Patrie ne pouvait aboutir qu'à un vaste échec : quand on commence par fermer les usines destinées à alimenter la guerre, qu'on déconsidère les chefs militaires les plus distingués et dignes d'estime, on trahit. Contentons-nous donc de mentionner, au milieu de convulsions lamentables, criminelles, les généreux efforts qui, grâce à la courte influence du glorieux général Broussiloff, procurèrent, au commencement de juillet, des succès en Galicie, puis la perte de Tarnopol et de Stanislaw (24 juillet), celle de Czernowitz (3 août), enfin, en Livonie, le facile succès des Allemands à Riga qu'ils occupèrent (3 septembre). La Révolution avait engendré la lâcheté dans le ramassis indigne de la noble armée à laquelle il succéda. Tout cela aboutit à l'armistice du 7 décembre qui donna libre essor à des convulsions déshonorantes.

**Roumanie.** — **Pauvre** armée roumaine, victime, elle aussi, de la trahison ! Contrainte, à la fin de décembre 1916, de battre en retraite sur le Sereth, elle put en

fin, après avoir lutté de son mieux, prendre pied derrière le Sereth et le Danube et bénéficier pour sa réorganisation du savoir et de l'autorité du général Berthelot accompagné d'officiers dévoués. Mais peu de temps après la Roumanie se trouva dans l'obligation absolue, sous peine de disparaître, de signer avec les Empires centraux, le 26 mars, le dur et humiliant traité de Bucarest.

**Macédoine et Grèce.** — Réserve faite pour un combat vigoureusement conduit, le 5 mai, par le général Grossetti, le calme fut presque complet en Macédoine. Il n'y a donc à noter que le remplacement en date du 20 décembre du général Sarraïl par le général Guillaumat dans le commandement en chef des armées alliées d'Orient.

Le 12 juin, le roi de Grèce Constantin qui avait mis le comble à ses fourberies s'était vu dans l'obligation d'abdiquer. Il eut pour successeur son second fils Alexandre sur lequel le grand citoyen Venizelos rappelé à Athènes allait exercer, dans l'intérêt de la Grèce, la plus salutaire influence ; son premier souci fut naturellement de réorganiser l'armée.

## CHAPITRE VII

### La Guerre Maritime.

Le 2 février, l'Allemagne avait décidé de mener à outrance la guerre maritime en attaquant sans exception tous les navires de commerce aussi bien neutres

qu'ennemis ; les torpillages allemands augmentèrent vite dans une proportion inquiétante. Les Alliés prirent alors des mesures propres à rendre plus efficace

encore le blocus, toutefois ils éprouvèrent encore de fortes pertes de tonnage : c'est ainsi qu'en mai 1917, par exemple, les Anglais perdirent 55 navires de plus de 1.600 tonneaux. Mais la patience a des bornes ; or, l'intransigeance des Allemands amena le 6 avril, nous l'avons vu, la rupture des

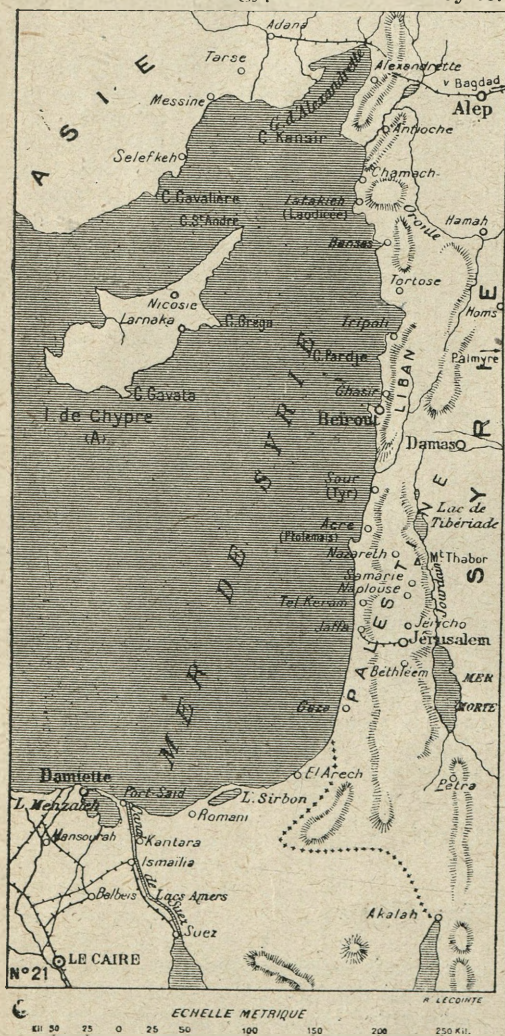
Etats-Unis las de tant d'insigne mauvaise foi.

Depuis le 12 mars, les bateaux américains de commerce ne sortaient plus qu'armés et montés par des équipages de guerre.

## CHAPITRE VIII

### Hors d'Europe.

**Mésopotamie.** — Les opérations y prirent, sous l'énergique impulsion du général Front d'Asie : Egypte. Palestine. Syrie.



Maude, une importance réelle. Signalons la victoire de Kut-el-Amara remportée le 24 février qui procura 7.000 prisonniers, 38 canons, 3 canonnières, mais qui contribua surtout à faciliter la marche sur Bagdad.

Le 9 mars, Maude mettait en déroute l'armée turque et, le 11, il entra dans Bagdad, clef stratégique et ville capitale de la Mésopotamie. Du même coup, se trouva anéanti le rêve allemand de la voie ferrée Berlin-Bagdad.

Le 23 avril, Maude enlevait les positions turco-allemandes de Chart-el-Adhim, d'Ishtoldat et la gare de Samarra.

Précédemment, le 8 mars, le général russe Baratoff, venu des plateaux de l'Iran, avait occupé Hamadan ; puis, maître de la passe de Bisoutoun, il avait marché à la rencontre d'une des colonnes du général Maude (1).

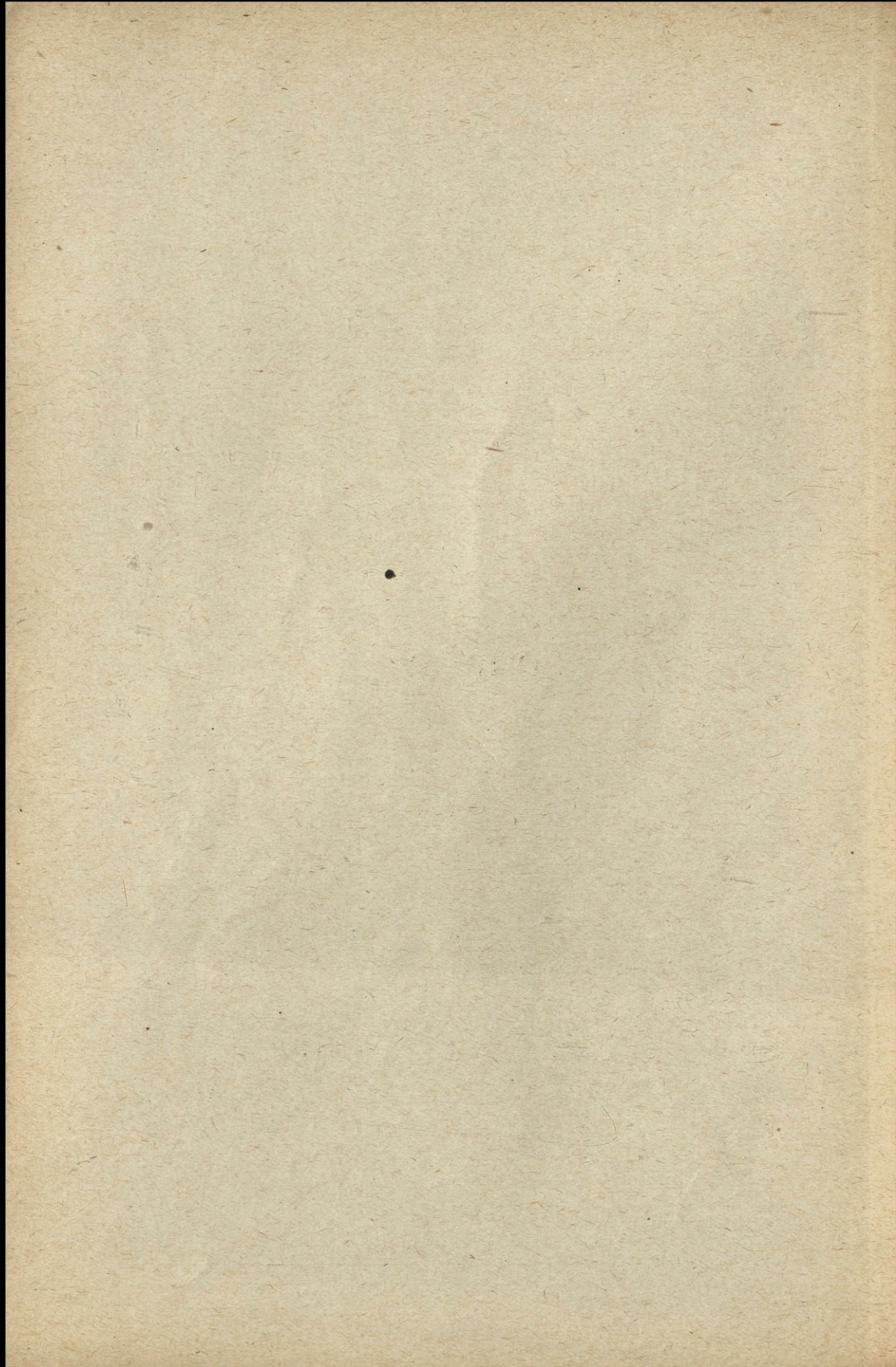
**Palestine.** — Le succès y avait encore couronné les efforts des Anglais. Parti d'El Arish occupée depuis le 21 Décembre 1916 (2) le général Sir Archibald Murray avait progressé jusqu'à Gaza ; contraint à un arrêt par le mauvais temps, il avait dû surseoir à l'opération.

Le général Sir Edmund Allenby, chef de la 3<sup>e</sup> armée anglaise sur le front occidental, étant venu prendre le commandement des troupes de Palestine, reprit l'offensive le 31 octobre et se rendit maître de Gaza le 6 novembre ; il entra dans Jérusalem le 10 décembre et continua sa marche en avant jusqu'à la saison des pluies.

(1) Enlevé par une atteinte de choléra, le général Maude fut remplacé, le 16 novembre, par le lieutenant général Marshall.

(2) Le premier train anglais y arriva le 9 janvier 1917.

LIVRE IV



## LIVRE IV

## ANNEE 1918.

L'hiver de 1917 s'était malheureusement terminé, comme celui de l'année précédente, par un succès de nos ennemis ; du moins, depuis le 9 novembre, le Conseil de guerre interallié avait-il reçu la mission de coordonner les efforts faits sur les différents fronts par toutes les armées de l'Entente, mais cette coordination était encore bien inférieure comme résultat à celui que devait procurer l'unité de commandement.

L'année 1918 est sans conteste celle qui, entamée non sans une légitime inquiétude, offrit le caractère à la fois le plus tragique et le plus varié de toute la guerre.

Il eût été désirable que l'Entente put prendre l'initiative de la bataille ; il n'en fut pas ainsi parce que la défection russe, définitive au cours de l'hiver 1917-1918, rendit disponible un grand nombre de divisions que l'ennemi, violant la promesse qu'il avait faite, envoya successivement sur notre front.

Nous réussîmes à gagner du temps, grâce à l'arrivée de plus en plus rapprochée des renforts américains et une victoire finale décisive due à l'habileté de la direction couronna les généreux efforts des troupes alliées : la guerre de mouvement se manifesta de nouveau, seule efficace pour déterminer une solution militaire complète.

Les bombardements de Paris par avions, par Gothas et Berthas ayant pris dans l'année 1918 un développement considérable, consignons ici les résultats obtenus du 20 août 1914 au 11 novembre 1918 : ils se sont chiffrés officiellement comme il suit :

3.053 habitants furent atteints dont 1.038 tués ; il y eut 2.015 blessés dont beaucoup durent mourir.

La part des Berthas fut respectivement de 656 tués et 1.261 blessés.

## CHAPITRE I

## La Guerre sur le Front oriental en Russie et en Roumanie.

**Russie.** — La reprise des hostilités par les Allemands, le 18 février, ayant amené la honteuse capitulation du gouvernement révolutionnaire de Pétrograd, ils purent obtenir à leur profit les **paix orientales** de 1918 dont la plus importante signée le 3 mars à Brest-Litowsk mit le sceau à la trahison. Cette paix fut déshonorante pour la Russie à laquelle on avait cependant promis une paix sans annexion ni indemnité.

Toutefois, cette paix **russe** ne procura pas plus aux Allemands la possession des provinces baltes que la paix **ukrainienne** signée également à Brest-Litowsk ne leur livra l'Ukraine.

Au point de vue **politique et économique**, la déception fut donc double : il n'y eut, en effet, pour eux ni « paix du pain » en Ukraine, ni « paix du pétrole » en Roumanie.

Au point de vue **militaire**, ce fut autre chose puisque, trahissant la promesse qu'elle avait faite aux maximalistes, l'Allemagne n'hésita pas un instant à prélever sur le front russe 50 divisions et un considérable matériel de guerre qu'elle dirigea en hâte sur la France, espérant obtenir ainsi la décision.

**Roumanie.** — Imposée le 7 mai à la Roumanie, la paix de Bucarest contraignit, il est vrai, ce pays à se soumettre, mais il ne le fit qu'en frémissant et avec le ferme espoir que les succès de l'Entente lui permettraient de reprendre avant peu la lutte.

En somme, la domination de la Roumanie au point de vue diplomatique, religieux, scolaire, militaire et économique ne fut qu'apparente.

## CHAPITRE II

**La Guerre sur le Front occidental.**

- I. *Les offensives allemandes du Printemps (21 mars au 18 juillet).* —  
 II. — *La reprise de l'Offensive par les Alliés, Bataille d'Ét*  
*(18 juillet-24 septembre).*  
 III. *Offensive générale des Armées alliées en Automne 1918.*  
*Son développement (24 septembre au 11 novembre).*

D'où qu'elle provint, l'Offensive comprit : l'offensive allemande et ses six phases ; la reprise de l'Offensive par les Alliés ; l'Offensive générale des armées alliées en automne sous les ordres du maréchal Foch.

**I. Les Offensives allemandes du Printemps.**

(21 mars au 18 juillet)

Cette offensive a montré la mise au point et la coordination des Services qui se prêtèrent un mutuel appui ; elle a aussi accusé la commune volonté de toutes les nations en guerre. Ses phases ont été : l'attaque à la jonction franco-anglaise ; la Marche à la mer ; l'avance de la Scarpe à l'Oise.

Dès le début de ces opérations, s'est généralisée l'utilisation de l'Aviation (1) comme moyen de combat et l'emploi d'escadrilles de bombardement qui inondèrent de projectiles les cantonnements, les parcs et les ravitaillements de l'ennemi (2). Dans le combat même, les aviateurs descendirent sur la ligne de bataille, puis, à la mitrailleuse, chargèrent contre l'infanterie ennemie et empêchèrent ou tout au moins retardèrent l'arrivée des renforts.

**Le général Ludendorff.** Cette campagne allait être conduite par un général qui avait la confiance du feld-maréchal Hindenburg. Nommé premier quar-

tier-maitre général, Ludendorff était connu depuis 1913 dans l'armée allemande.

Alors colonel et chef de section au grand état-major prussien, il avait fourni, le 19 mars, un remarquable rapport sur le renforcement de l'armée allemande, rapport qui, notons-le en passant, s'ajoute aux nombreuses preuves mettant hors de doute le caractère de froide préméditation de l'agression allemande.

Nous ne pouvons qu'indiquer les grandes lignes de ce rapport qui constitue une révélation véritable.

**But :** « Deutschland über Alles » : «...Ni les ridicules crieries de revanche des chauvinistes français, ni les grincements de dents des Anglais, ni les gestes désordonnés des Slaves ne nous détourneront de **notre but qui est de fortifier et d'étendre le Deutschthum dans le monde entier.** »

La lecture du plan pour l'intérieur ne laissera pas que d'édifier les Allemands de bonne foi sur la loyauté de leurs dirigeants en... 1913.

«... **Il faut habituer le peuple à penser qu'une guerre offensive de notre part est une nécessité pour combattre les provocations de l'adversaire.**

« **Il faudra agir avec prudence pour n'éveiller aucun soupçon et éviter les crises qui pourraient nuire à notre vie économique.**

**Troubles chez l'adversaire :** «... **Il faudra susciter des troubles dans le Nord de l'Afrique et en Russie...** » ; on y emploiera « des gens influents en Egypte, à Tunis, à Alger et au Maroc. »

**Petits Etats ? :** ils seront « contraints à nous suivre », ou seront « domptés ».

« **Justification !** » Le butin : «... **Nous nous souviendrons alors que les provinces de l'ancien Empire allemand, comté de Bourgogne et une belle part de la Lor-**

(1) L'Aviation française fut dirigée par le général Duval, avec une autorité reconnue de tous.

(2) C'est ainsi que, notons-le par anticipation, le 1<sup>er</sup> novembre 1918, 148 appareils de bombardement, agissant en liaison avec nos troupes à terre, lancèrent sur les gares de l'ennemi, pendant la nuit, 39.600 kil. de projectiles.

Lors de la poursuite, des reconnaissances d'avions poussèrent jusqu'à plus de 120 kil. dans les lignes ennemies ; elles explorèrent même la province de Namur.

raine, sont encore aux mains des Francs ; que des milliers de frères allemands des provinces baltiques gémissent sous le joug slave. C'est une question nationale de rendre à l'Allemagne ce qu'elle a autrefois possédé. »

**La bataille** Chargé d'entamer l'of-  
du **Printemps** fensive, le général von  
(21 mars-5 avril). Hutier renouvela, dans  
de grandes proportions, à partir du 21  
mars, — entre la Somme et l'Oise, — la

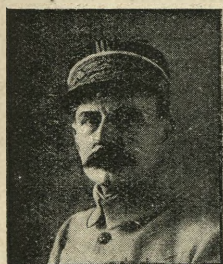
NOTA — Les armées sont rangées dans l'ordre de leurs  
numéros

croyait-on généralement, à atteindre la  
mer et Paris.

Simultanément, une vaste campagne pa-  
cifiste démoraliserait le Pays que des  
raids d'avions et des tirs de canons à lon-  
gue portée frapperaient Paris de terreur :  
tel était le plan de l'ennemi. On avait à  
cœur de ne pas faire mentir le Kronprinz,  
car il avait dit aux soldats, avec cette  
légèreté qui lui était propre : « Les clo-  
ches de Pâques sonneront la paix. »

Il y avait d'ailleurs urgence, puisqu'il

Ph. H. Manuel.



Général DEBENEY  
(1<sup>re</sup> Armée)



Général HUMBERT  
(3<sup>e</sup> Armée)



Général GOURAUD  
(4<sup>e</sup> Armée)



Général BERTHELOT  
(5<sup>e</sup> Armée)

Ph. H. Manuel.



Général GUILLAUMAT  
(5<sup>e</sup> Armée)



Général DEGOUTTES  
(6<sup>e</sup> Armée)



Général DE MITRY  
(9<sup>e</sup> Armée)



Général MANGIN  
(10<sup>e</sup> Armée)

**manœuvre dite de Riga** (3 septembre 1917)  
à laquelle son nom est resté attaché. Si  
elle ne réussit pas aussi complètement  
qu'on l'avait espéré, elle restera cepen-  
dant un des événements les plus impor-  
tants que l'Histoire ait enregistrés.

Résolue à porter en France le coup dé-  
cisif, l'Allemagne avait constitué une for-  
midable masse de manœuvre d'environ  
900.000 hommes fournie par 205 divisions,  
dont les 50 appelées du front oriental

La séparation des armées anglaises et  
françaises une fois obtenue, on réussirait,

fallait vaincre au printemps avant l'arri-  
vée en France des puissantes armées  
américaines annoncées. Mais souvent la  
coupe est éloignée des lèvres ; or, il  
s'agissait de briser la résistance des Pui-  
ssances de l'Entente fermement décidée à  
lutter aussi longtemps qu'il serait néces-  
saire pour obtenir une paix de justice fon-  
dée sur l'indépendance des peuples.

Une sorte de trêve dans les grandes  
opérations régnait, depuis le 6 décembre  
1917, lorsque la bataille fut engagée.

Désireux de jouir des bénéfices de l'effet

d'une surprise foudroyante (1), le général Ludendorff avait mis un mois à assurer, avec soin et dans le secret le plus complet, en utilisant les couverts des bois et l'obscurité des nuits, la préparation : le transport du matériel, la réunion des divisions entraînées de longue date au rôle qu'elles étaient appelées à jouer avaient été ainsi effectuées ainsi que le renforcement en artillerie.

Il n'y a pas à nier que la surprise fut réelle ; toutefois, il est juste d'ajouter qu'elle ne prit pas au dépourvu le général en chef Pétain : il avait, en effet, examiné plusieurs hypothèses et assigné à chacune d'elles la solution pouvant lui convenir au début du moins ; il avait, en outre, pour assurer leur réalisation, réparti ses réserves sur la voie ferrée et sur le réseau

vous vous précipitez sur l'envahisseur. C'est la bataille ! Soldats de la Marne, de l'Yser et de Verdun, je fais appel à vous : il s'agit du sort de la France ! »

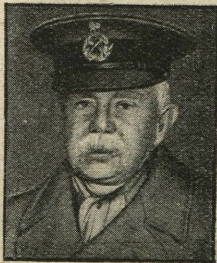
La situation devait, — à n'en pas douter, — favoriser les Allemands, puisque les armées britanniques et françaises étaient encore sous les ordres de deux chefs distincts : l'unité de direction et d'action faisant défaut, il était à prévoir que chaque armée défendrait son secteur, sans s'inquiéter suffisamment du voisin et que par suite le point de soudure entre l'une et l'autre serait la partie faible du front total sur laquelle l'ennemi porterait son effort principal.

Le front anglais était compris entre la mer du Nord et Barisis ; le général Byng qui tenait la gauche allait avoir à subir,

NOTA. — Les armées sont rangées dans l'ordre de bataille



Général HORNE  
(1<sup>re</sup> Armée)



Général PLUMER  
(2<sup>e</sup> Armée)



Général BYNG  
(3<sup>e</sup> Armée)



Général RAWLINSON  
(4<sup>e</sup> Armée)

routier : wagons et camions étaient prêts pour assurer le transport.

On ne peut donc qu'admirer la prévoyance de Pétain en relisant l'ordre énergique qu'il adressa à l'armée en l'alertant :

« L'ennemi s'est rué sur nous dans un suprême effort. Il veut nous séparer des Anglais pour s'ouvrir la route de Paris. Coûte que coûte, il faut l'arrêter. Cramponnez-vous au terrain ! Tenez ferme ! Les camarades arrivent. Tous réunis,

avec 170.000 hommes seulement, le choc de 320.000 hommes ; le général Gough placé à sa droite, entre la Vacquerie et Barisis, ne pourrait, lui aussi, opposer que trois divisions aux quarante divisions allemandes représentant un total de 520.000 hommes. Voilà ce qu'il est important de bien établir pour expliquer le fléchissement d'une partie de la vaillante armée anglaise.

Trois armées l'attaquèrent : l'armée von Below, l'armée von der Marwitz et surtout celle de von Hutier la plus forte et sur la manœuvre de laquelle Ludendorff faisait le plus grand fond.

La préparation fut courte mais brutale et terrifiante ; elle comporta l'emploi massif de bombardements par obus toxiques (2). Favorisés par un brouillard intense, les Allemands se ruèrent, à 9 heu-

(1) De tout temps, depuis qu'il y a des stratèges, dans l'Antiquité et dans les temps modernes, la *Surprise* qui agit si puissamment sur le Moral a été considérée comme le secret du succès. Si, de 1914 à 1918, elle a été rarement employée, c'est qu'elle ne pouvait l'être à cause du bruit qui, dans la presque totalité des cas, accompagne forcément la préparation. On ne saurait donc alléguer sa rareté pour nier un effet moral d'autant plus puissant que les troupes sont nombreuses donc plus impressionnables.

(2) Les Allemands comptaient remédier ainsi à leur insuffisance en chars d'assaut.

res du matin, sur un front d'environ 80 kilomètres, avec une impétuosité telle que les Anglais, très éprouvés d'ailleurs par les gaz et submergés : r le brouillard, cédèrent le terrain, — surtout à gauche, — tout en s'efforçant de lutter pied à pied.

Sur l'ordre du général Pétain, nos troupes ne tardèrent point à arriver : d'abord le général Pellé accouru de Compiègne avec son corps d'armée, le 5<sup>e</sup>, dont il tira un excellent parti ; puis toute l'armée (la 3<sup>e</sup>) de l'agressif général Humbert qui lança ses troupes (1) contre l'assaillant au fur et à mesure qu'elles descendaient des camions (2). Plus tard, venant compléter le groupe d'armées du général Fayolle, la 1<sup>re</sup> armée commandée par le général Debeney dont l'opiniâtreté était connue arrivait de Toul et s'engageait sur le front de Montdidier à Péronne.

« Tenir ! tenir ! » fut l'ordre donné par le général Fayolle pour réussir à barrer la route de Noyon à Lassigny et conserver le contact avec l'armée britannique retraitant vers le Nord-Ouest.

On se figure aisément qu'une lutte si inégale mais si passionnante suscita bien des actes héroïques dont la cavalerie eut sa large part dans le combat à pied qu'elle mena vigoureusement ; malheureusement un récit aussi rapide ne comporte pas le détail.

Ce ne fut que le 28 mars au soir que nous commençâmes à devenir maîtres de la situation.

Du 28 mars au 5 avril, jour où l'inquiétude put cesser, les Allemands s'épuisèrent en de vigoureux efforts qui ne leur procurèrent pas les résultats décisifs qu'ils en attendaient.

Le 2 avril, le général Debeney, s'adressant à son armée dont la résistance avait été si opiniâtre s'était exprimé ainsi :

« La 1<sup>re</sup> armée a réalisé la soudure entre les armées françaises et britanniques ; sa ligne de bataille est formée, son déplacement terminé... Maintenant il faut agir.. Nous tenons le bon bout. Que tout le monde s'y mette sans compter. »

**Réalisation de l'unité de commandement (30 mars 1918)** Le 30 mars, le général Foch avait reçu à Doullens, — grâce à la double intervention de Clemenceau et de George Lloyd, — non pas le commandement en chef de toutes les troupes alliées, mais seulement la mission de coordonner leurs opérations. Il avait donc fallu une sévère leçon pour faire aboutir des négociations entamées au commencement de 1917 et encore n'était-ce qu'à un compromis, bien que l'armée de von Hutier fût parvenue à 12 kilomètres environ d'Amiens ; quelques jours plus tard, le 14 avril, l'unité de commandement était enfin réalisée par la nomination de Foch comme « généralissime sur le front occidental ».

Napoléon I<sup>er</sup> n'avait cependant jamais cessé de préconiser l'unité de commandement (3) ; depuis, l'expérience avait établi qu'elle est plus indispensable encore lorsque des armées alliées opèrent en commun.

Le choix du général Foch était amplement justifié : il s'était élevé au premier rang sur la Marne et dans les Flandres ; on connaissait d'ailleurs de longue date ses idées si justes sur le rôle que jouent à la guerre la volonté, la manœuvre mise au service de l'offensive bien comprise, l'intelligence du but à atteindre, et sur le jeu des réserves ménagées jusqu'au moment opportun.

Notons les intermittences qu'offrit l'offensive allemande. Escomptant à chaque tentative le résultat décisif qui lui échappait, notre ennemi à bout de souffle dut chaque fois s'arrêter, pendant plus ou moins de temps, pour préparer un nouvel effort ; d'où des échecs successifs qui finirent par devenir définitifs.

**Nouvel assaut des 4 et 5 avril. Fin de la première phase.** La fin réelle de la première phase fut marquée par l'attaque, entre Grivesnes et

la Somme, que les Allemands dirigèrent, le 4 août, sur un front réduit à 40 kilomètres, contre la voie ferrée Estrées-Saint-Denis-Amiens. Le général Debeney n'eut

(1) Un seul ordre lui était parvenu, mais il lui suffit. « Réaliser hypothèse A. »

(2) Reproduisons l'ordre laconique qu'il donna au cours de la lutte : « Les troupes du 5<sup>e</sup> corps, du 2<sup>e</sup> corps de cavalerie, des 3<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> corps britanniques défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir. »

(3) Il affirma son opinion de la façon suivante : «... L'unité de commandement est de première nécessité à la guerre. Une armée n'est rien que par la tête » ; et « Il faut plutôt un mauvais général que deux bons... » Citons aussi l'opinion du maréchal Jourdan qui eut à souffrir beaucoup en Espagne de la dualité du commandement : «... Le commandement à grade égal ne se compose que d'une série de négociations. »

pas à repousser moins de dix assauts consécutifs d'un ennemi que chaque échec mettait en fureur ; la garde prussienne participa à plusieurs d'entre eux et subit de lourdes pertes que ne compensa point un faible gain de terrain.

Le 5 avril, il adressa à la 1<sup>re</sup> armée l'ordre général suivant :

« Soldats de la 1<sup>re</sup> armée,

Vous avez bien rempli votre rude tâche. La ténacité de votre résistance, la vigueur de vos contre-attaques ont brisé la ruée de l'envahisseur et assuré la liaison avec nos braves alliés britanniques.

« La grande bataille est commencée.

« A cette heure solennelle, le pays entier est derrière nous et l'âme même de la Patrie vivifie nos cœurs.

« Nous voulons vaincre. »

L'intervention française avait donc sauvé la situation en contenant le flot allemand et en assurant, au prix de durs efforts, la continuité du front de bataille. Quant à la répétition par le général Hutier de la manœuvre qui lui avait si bien réussi à Riga, elle avait échoué en France.

A la suite de l'offensive allemande, le front français avait subi un allongement de 100 kilomètres, alors que le front confié aux Britanniques était resté le même. Front tenu le 1<sup>er</sup> avril 1918 : par les Anglais, 140 kil. ; par les Belges, 40 kil. ; par les Français, 550 kil.

**Bataille de la Lys et des Monts de Flandre (1-27 avril).** Elle fut livrée, à titre de diversion, pour décongestionner le front principal d'Amiens. Citons-en les principaux incidents auxquels

participèrent les Anglais et les Français du général de Mitry qui livrèrent les rudes combats du Kemmel (1).

La bataille dite d'Armentières dura les 8, 9, 10 et 11 avril. A partir du 11, la Lys étant franchie, l'attaque allemande, forte de 20 divisions, se développa, entre Merville et Steenwerck, sur le front d'environ 25 kilomètres qui s'étend d'Ypres à la Bassée, avec pour objectifs éloignés Calais et Dunkerque ; elle dura jusqu'au 15 avril jour où nos Alliés, pressés de toutes parts, durent abandonner Bailleul à l'ennemi.

Cependant, si les Allemands avaient projeté l'établissement d'un nouveau front

à direction générale Nord-Ouest-Sud-Est, ils ne réussirent pas. Plus tard, la lutte reprit ; elle dura même jusqu'au 27. Finalement, les Allemands n'avaient conquis, au prix de lourds sacrifices, qu'une avance de 15 à 20 kilomètres, mais Ypres et Béthune restaient à nous et ils n'avaient pu réduire l'obstacle que constitue la chaîne des Monts de Flandre.

**Combat de l'Ailette** Bornons-nous à citer ce (6 avril). combat qui fut livré, également à titre de diversion, dans la région Chauny-Coucy-le-Château.

**La bataille pour Amiens (15-30 avril).** Après l'échec complet de leur tentative du 4 avril contre Amiens, les Allemands ne perdirent pas de vue cet objectif ; tout au moins visèrent-ils la voie ferrée Amiens-Clermont dont, le 15, ils ne se trouvaient guère éloignés que de 3 à 5 kilomètres.

Le 18, à 4 h. 50, ils attaquaient, mais ils ne réussirent pas plus ce jour-là que le suivant à arrêter notre progression.

Le 24, après un violent bombardement de nuit, ils engagèrent 12 divisions vers Amiens, s'emparèrent de la position dominante de Villers-Bretonneux et progressèrent au centre, dans le secteur de Hangard, en direction de l'important nœud ferré de Longueau.

Le 26, eut lieu une vigoureuse contre-attaque alliée : la lutte fut violente, mais les Anglais reprirent Villers-Bretonneux et, le soir, les Allemands avaient perdu la majeure partie de leurs gains de l'avant-veille.

Pour la troisième fois, en cinq semaines (21 au 31 mars, 4 avril et 24 au 26 avril), nous avons donc arrêté l'ennemi ; toutefois, nous ne pouvions encore opposer que 172 divisions à 212 divisions allemandes reconstituées et von Hutier disposait, entre la Fère et Montdidier, d'une base offensive d'une quarantaine de kilomètres.

**Bataille de l'Aisne-Marne (27 mai-7 juin).** Le 27 mai, les Allemands entreprennent courageusement une nouvelle offensive sur l'Aisne : le front compris entre la forêt de Pinon et la région de Reims n'offrait, — par suite de l'obligation où nous avions été de faire remonter dans les Flandres une partie de nos forces — qu'une assez faible densité (5 divisions franco-britanniques seulement).

Le 26 au soir, l'ennemi était parvenu, à

(1) 16 divisions d'infanterie française et 3 divisions de cavalerie y prirent part.

l'aide de marches de nuit, à amener à pied d'œuvre de l'arrière du front une quarantaine de divisions fraîches et soigneusement exercées dont 15 ou 16 en première ligne, les autres étant échelonnées en profondeur.

Le lendemain, entre 3 h. 30 et 4 h., Guillaume II étant présent, l'armée de von Bœhm s'élança en trombe avec des chars d'assaut armés de mitrailleuses, sur un front de 40 kilomètres environ (1), et refoula nos 9 divisions qui, malgré une résistance héroïque, sont submergées.

A 8 h., elle franchit le Chemin des Dames et passe entre Craonne et Berry-au-Bac à droite, Pinon et le fort de la Malmaison à gauche ; à midi, elle franchit l'Aisne entre Vailly et Berry-au-Bac, sur nos propres ponts demeurés intacts, puis prend pied sur les plateaux entre Aisne et Besle ; toutefois, nos troupes des ailes ont tenu bon.

Le 28, nos réserves n'étant pas encore assez nombreuses, les Allemands gagnent du terrain ; ils atteignent, en effet, à leur droite, le plateau de Crouy, à leur gauche, les hauteurs de Saint-Thierry. Cette progression de 12 kilomètres les a conduits jusqu'à la Vesle.

Le 29, ils s'emparent de Soissons, parviennent jusqu'à Fère-en-Tardenois et progressent dans la vallée de l'Ardre.

Le 30, la bataille fait rage sur tout le front : la ligne allemande s'étend de Soissons aux abords de Reims, par Verzy-Oulchy-le-Château puis, parallèlement à la Marne, — par Chartèves-Jaulgonne, — près Verneuil et près Ville-en-Tardenois. Ils se trouvent à mi-chemin de Château-Thierry et de Dormans et à 70 kilomètres de Paris où l'angoisse ne laissa pas prise à l'abattement.

Le 31, ils lancent leurs bataillons sur Château-Thierry mais ils y trouvent à qui parler : les Américains, après s'être tout particulièrement distingués dans le bois Belleau, les arrêtent superbement et, de concert avec nos coloniaux, leur interdisent le passage de la Marne.

Sur les autres points, ils progressent encore un peu, plus ou moins, au point de border la Marne jusqu'à Dormans ; toutefois, à leur extrême droite, ils ne peuvent passer l'Oise.

A partir du 1<sup>er</sup> juin, grâce à l'arrivée de nos réserves, nos contre-attaques devien-

nent efficaces ; il en fut ainsi le 2 et le 3.

Le 4, les Allemands donnent des signes évidents de lassitude ; le 5, ils échouent partout.

Honneur aux jeunes troupes américaines ardentes et résolues dont l'afflux augmente et qui fraternisent avec nos soldats !

Si cette bataille nous fit perdre du terrain, elle n'affaiblit pas le moral français mais contraignit les Allemands à suspendre leurs tentatives ; elle facilita aussi le travail de réorganisation imposé par les circonstances à nos Alliés qui éprouvaient un réel besoin de repos à la suite de leurs offensives de mars et d'avril.

**Bataille pour Compiègne (9 au 13 juin).** Entre les deux saillants formés par l'ennemi au cours des batailles du

21 mars et du 27 mai, il restait un saillant sur le flanc gauche ; selon toute vraisemblance, l'ennemi se proposa de le réduire puis d'atteindre à sa droite Compiègne, à sa gauche Villers-Cotterets et de dépasser entre ces deux points les forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets.

A cet effet, il allait jeter dans la bataille 28 divisions fraîches au moins équivalentes à 35 de nos divisions : elles se portèrent en avant le 9 juin, à 4 h. 30, sur un front de 35 kilomètres environ, entre Assainvillers au sud de Montdidier et les rives de l'Oise.

Les combats livrés par les Allemands le 9 et le 10 juin ne leur permirent pas d'obtenir la rupture désirée ; ils se heurtèrent, en effet, contre la vigoureuse résistance des troupes du général Humbert (3<sup>e</sup> armée) et furent durement rappelés à la réalité par les contre-attaques du 11 ; bref, ils perdirent le terrain qui leur avait été cédé volontairement pour éviter les pertes.

Le 12, c'est en vain qu'ils firent une nouvelle tentative entre Montdidier et l'Oise. En somme, comme ils n'avaient guère franchi plus de la moitié de la distance qui les séparait de Compiègne, Compiègne était sauvé et les larges têtes de pont au nord de l'Aisne nous demeureraient.

Le 12 au matin, les Allemands avaient échoué à deux reprises contre Villers-Cotterets dont Foch avait fait occuper solidement le massif, avec l'espoir que sous peu il pourrait attaquer une des deux ailes de l'ennemi ou son centre.

Cependant nos forces diminuaient ; car,

(1) C'est la distance qui existe entre Anisyle-Château, Berry-au-Bac.

à la fin de juin et depuis le 21 mars, 93 de nos divisions étaient passées à la bataille dont quelques-unes 2, 3 et même 4 fois (1).

Signalons ici le loyal concours de l'Angleterre : 320.000 soldats instruits vinrent renforcer l'armée britannique ; une flotte de 300.000 tonnes fut mise à la disposition des Etats-Unis pour accélérer les transports en France de son armée (2).

La **Campagne d'été** s'ouvrit, le 15 juillet, par la bataille de Champagne.

**Bataille de Champagne (15, 16 et 17 juillet).** Le mois qui s'était écoulé depuis l'échec allemand devant Compiègne avait été mis à profit par le général Ludendorff désireux d'obtenir par le **Friedensturm** (offensive de la paix) la victoire et la paix ; il se rendait bien compte, en effet, qu'il s'agissait d'un duel terrible avec le général Foch dont l'infériorité numérique avait bien diminué depuis que 600.000 Américains environ étaient venus nous renforcer.

L'offensive que Ludendorff avait projetée, en ayant recours aux mêmes procédés que devant Compiègne, devait rompre l'ensemble de nos lignes de Champagne, nous repousser en désordre vers le Sud, lui permettre d'enlever au passage Reims, la Montagne de Reims, de franchir la Marne, de couper en deux les armées françaises et d'effectuer un vaste encerclement de toute la région parisienne.

Certes, le programme était vaste, séduisant, mais le général Foch qui veillait allait le faire échouer en saisissant le moment favorable pour entamer une contre-offensive et l'entretenir jusqu'à l'épuisement total de l'ennemi.

Bien des indices et la durée de l'accalmie lui avaient permis de se préparer à

recevoir l'attaque (3). C'est ainsi que, dès le 7 juillet, le général Gouraud avait pu prévenir la 4<sup>e</sup> armée qu'elle devait s'attendre à être attaquée prochainement et lui affirmer qu'elle pouvait avoir pleine confiance. Par ses ordres, le secteur de Champagne avait été, en effet, préparé de longue main et transformé en une forteresse véritable.

Le plan de défense français élaboré par les généraux Pétain, Maistre et Gouraud avait reçu l'approbation du général Foch : une avant-ligne ne serait occupée que par des petits postes chargés de prévenir de l'approche de l'ennemi et de le retenir pendant un certain temps ; en arrière régnait un glacis ; plus en arrière encore, la ligne de résistance était solidement organisée et protégée par des réseaux de fils de fer barbelés que battraient et flanqueraient des feux puissants ; quant aux troupes, elles seraient échelonnées en profondeur et étayées de réserves bien articulées.

Le 14 au matin, on apprit que l'attaque était imminente ; les dernières mesures furent donc prises.

Le Kronprinz disposait de quatre armées : celle de von Einem (III<sup>e</sup> armée, à l'est de Reims) qui doit attaquer de front l'armée de Gouraud ; celle de von Mudra (1<sup>e</sup> armée, de Bligny à Prunay) qui, du Nord, marchera sur Reims ; celle de von Below qui, après avoir attaqué par le Nord-Ouest la Montagne de Reims que défendait le général Berthelot (5<sup>e</sup> armée), franchira la Marne à Dormans et marchera sur Epernay par les deux rives ; celle de von Boehm (VII<sup>e</sup> armée, de Bligny à Longpont) ; la plus grosse partie de cette armée s'établira en flanc-garde, face à l'ouest sur la lisière de la forêt de Villers-Cotterets, l'autre partie devant faciliter la manœuvre de von Below en marchant vers Montmirail, après avoir franchi la Marne entre Jaulgonne et Château-Thierry. En somme, il s'agissait d'abord d'encercler Reims.

Sur le front de Champagne, il y avait trois divisions de la Garde, une division de chasseurs, trois divisions bavaroises, etc. : sur la Montagne de Reims se trouvaient les deux divisions restantes de la Garde

(1) Ludendorff connut cet affaiblissement et le rédacteur de la *Gazette de Francfort* avait raison quand il écrivit dès le 15 avril : « *L'issue des combats futurs dépendra des disponibilités des deux adversaires...* » L'opinion catégorique de Foch sur l'importance des réserves et sur leur utilisation raisonnée pouvait nous permettre de n'être point inquiets.

(2) En somme, les navires britanniques transportèrent environ 51 pour cent des soldats américains envoyés en Europe. Ajoutons le détail suivant. D'après une estimation officielle, l'expédition outre-mer d'environ deux millions d'Américains coûta, en tenant compte du transport des tonnes d'approvisionnement nécessaires, 70 millions de dollars, le dollar valant 5 fr. 40 de notre monnaie.

(3) Le commandement français savait que son adversaire obéissait à la nécessité de recourir de nouveau à la surprise ; en conséquence, il se renseigne avec le plus grand soin.

et 5 divisions d'infanterie dont une de réserve, etc.

Au total, 25 divisions se trouvaient à l'est de Reims et 30 environ au Sud-Ouest. Les armées Gouraud (4<sup>e</sup>), Berthelot (5<sup>e</sup>), de Mitry (9<sup>e</sup>) et Degoutte (6<sup>e</sup>) faisaient partie du groupe d'armées du général Maître ; l'autre groupe comprenant les armées Debeney (1<sup>e</sup>), Humbert (3<sup>e</sup>) et Mangin (10<sup>e</sup>) était commandé par le général Fayolle (1).

Ludendorff avait, depuis un mois, amené sans relâche, à la faveur de la nuit, des chars d'assaut, des divisions d'assaut choisies parmi les plus réputées de l'Allemagne ; il avait renforcé son artillerie d'un nombre énorme de batteries, accumulé les munitions jusqu'au voisinage des premières lignes, enfin préparé pour franchir la Marne un matériel important.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, la préparation allemande est effectuée par une terrible canonnade, en employant des obus toxiques et fumigènes, des shrapnells et des obus de tous calibres ; mais nous avions devancé, à la vive surprise de l'ennemi, ce bombardement dont le bruit parvint à Paris où on pressentit la bataille décisive impatientement attendue de tous.

A 4 h. 30, le silence s'établit et les troupes allemandes s'élançant sur un front d'environ 90 kilomètres s'étendant de l'Argonne à la Marne, de Massiges à Château-Thierry.

Du côté des Alliés, ce front était tenu par les Italiens pour 12 kil., par les Américains pour 5 kil., par les Français pour tout le reste, soit 73 kilomètres environ.

Contentons-nous de marquer les incidents les plus importants de cette lutte grandiose :

Von Einem, tombant dans le piège que lui a tendu Gouraud, échoue complètement après avoir fait d'énormes pertes : du Blanc-Mont, Guillaume II et Ludendorff sont témoins de ce désastre.

Von Mudra joue un rôle insignifiant ;

Von Below réussit à refouler, par la vallée de l'Ardre, dans l'intérieur de la Montagne de Reims, les troupes du général Berthelot (5<sup>e</sup>) mais là se borna son succès. En effet, après avoir effectué rapidement à Dormans le passage de la Marne, il vint se heurter contre les troupes du général de Mitry (9<sup>e</sup> armée) établies

sur le plateau de Saint-Aignan-la-Chapelle-Monthodon. Il commit alors la faute qui fut bientôt punie, comme elle méritait de l'être, de remonter dans un véritable couloir la rive gauche de la Marne jusqu'à Montvoisin pour aborder Epernay par l'Ouest.

Quant à von Boehm, dont la flanc-garde demeura immobile et inactive là où elle avait été placée, il fut rejeté par les Américains sur la rive de la Marne d'où il était parti.

Ces différents événements avaient rempli les journées des 15, 16 et 17 juillet.

En laissant s'aventurer autant de forces au sud de la Marne, Ludendorff offrait à nos coups, entre la Marne et l'Aisne, son flanc droit. Le général Foch ne pouvait laisser échapper la belle occasion qu'il attendait ; son adversaire lui ayant rendu la liberté de ses mouvements, il la prit brusquement et sut la conserver.

#### **La reprise de l'offensive par les Alliés. Bataille d'été.**

(18 juillet-24 septembre)

Le général Foch n'avait d'ailleurs pas attendu l'issue de la lutte pour préparer pendant trois nuits, dans le secret le plus complet, entre Aisne et Marne, sur le front de nos 10<sup>e</sup> (Mangin) et 6<sup>e</sup> (Degoutte) armées une attaque par surprise qui ne pouvait manquer d'éprouver sérieusement les Allemands : il allait utiliser des chars d'assaut, de la cavalerie et il disposait d'une artillerie formidable.

La forêt de Villers-Cotterets ayant été complètement dégagée par une série de brillantes actions locales livrées après entente entre les généraux Foch et Pétain, nous étions sûrs de disposer des débouchés nécessaires pour entamer une vigoureuse offensive.

Le soin d'assurer la coordination des armées Mangin et Degoutte fut confié au vainqueur de la Somme en 1916, au sauveur d'Amiens en 1918, au général Fayolle en un mot. La manœuvre française se développa dans la région où s'était livrée en septembre 1914 la bataille de la Marne, avec cette différence qu'en juillet 1918 Châlons était à nous.

#### **Bataille du Tardenois ou Seconde bataille de la Marne.**

(18 juillet-4 août)

Le 18 juillet, à 4 h. 30, sans préparation d'artillerie, plusieurs centaines de petits

(1) Le général Castelnau était resté en Lorraine avec les armées Hirschauer (2<sup>e</sup>) Gérard (8<sup>e</sup>) et de Boisandry (7<sup>e</sup>).

chars bondissent en avant sur le front de 45 kilomètres des 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> armées, encadrés par les vagues d'assaut de l'infanterie et protégés par un barrage roulant progressif.

La surprise fut si foudroyante que beaucoup d'Allemands se laissèrent prendre au lit ou à peine habillés et que les autres s'enfuirent sur une longueur de 5 à 6 kilomètres jusqu'à ce que des troupes postées pussent réussir à les arrêter.

Le général Foch ordonne alors l'offensive générale ; de tous côtés on s'élance.

Au sud de la Marne, de Mitry attaque les divisions aventurées sur la rive gauche par von Boehm qui s'efforce, dans la nuit du 19 au 20 juillet, de leur faire passer la rivière ; depuis le 17, les Allemands manquaient de vivres, car la voie ferrée de Jaulgonne à Fère-en-Tardenois nous appartenait et les passerelles jetées sur la rivière étaient souvent détruites par notre artillerie. Les pertes éprouvées par l'armée von Boehm furent telles que des divisions se trouvèrent réduites à la moitié de leur effectif. Von Boehm essaya, il est vrai, après avoir reçu des renforts, de résister entre la Marne et l'Aisne, mais il fut actionné de telle sorte par de Mitry et Berthelot que, en trois jours, il perdit 20.000 prisonniers et 400 canons.

Le 21 juillet, Degoutte réoccupe Château-Thierry, ce poste avancé de la Champagne que von Boehm a dû se décider à abandonner pendant la nuit ; de Mitry et lui rejettent les Allemands à 7 kilomètres de là.

Cependant von Boehm qui dispose encore de 230.000 hommes garnit le plateau d'Hartennes et y fait une résistance désespérée à laquelle participe von Mudra ; Mangin et Berthelot multiplient, les 22 et 23 juillet, des attaques que secondent nos chars d'assaut. Notre aviation fut aussi d'un grand secours puisque, de concert avec les Britanniques, elle réussit à abattre 271 avions allemands.

De son côté, Gouraud a repris possession du terrain qu'il avait évacué à dessein le 14 juillet, notamment de la Main de Massiges où furent pris 1.100 hommes, 7 canons et 200 mitrailleuses.

Le 25 juillet, au lendemain d'une journée d'accalmie, après avoir repris Villemonatoire, nous nous emparâmes d'Oulchyla Ville, d'Oulchy-le-Château et de Cugny.

Depuis la veille, Degoutte était dans la forêt de Fère, de Mitry, dans celle de Ris, Berthelot près de Vrigny. Partout, en

s'avançant, on avait constaté les pertes énormes faites par l'ennemi dont les convois et les troupes évacuaient péniblement le cul-de-sac de la Marne sous le feu intense de notre artillerie et de nos avions qui ne lâchaient pas prise. Et le marteau de Foch s'abaissait toujours.

Le 26 juillet, Ludendorff qui a perdu tout espoir de réussir se décide à ordonner la retraite ; elle fut soutenue par des troupes solides mais que nos attaques incessantes avaient déjà fort éprouvées et par le feu de notre artillerie ; de tous côtés, d'ailleurs, nos armées qui continuent à manœuvrer gagnent du terrain.

Les 28 et 29, Degoutte et Mitry ayant occupé Fère-en-Tardenois et dépassé jusqu'à Champois la forêt de Ris, Mangin qui était arrêté au nord, depuis le 19, devant la Crise, va pouvoir reprendre sa course.

Jusqu'au 31, on livre autour de Fère de violents combats auxquels les Américains participèrent brillamment.

Le 1<sup>er</sup> août, de la droite à la gauche, les quatre armées Berthelot, de Mitry, Degoutte et Mangin s'élancent contre la ligne allemande bois Meunière-Hartennes-Soissons qu'ils rompirent le lendemain. Le 2 août au soir, Soissons retombait en notre pouvoir, pendant que notre droite ayant dépassé l'Ardre a atteint la Vesle à Fismes le 3 août, chassant devant elle, avec le concours de notre cavalerie, les troupes allemandes plus ou moins désagrégées.

Foch, dont les ordres avaient été si bien compris et exécutés par les troupes françaises, britanniques, américaines (5 divisions) et italiennes (2 divisions) disposait encore de ses réserves stratégiques ; il s'arrêta alors momentanément. Il avait bien mérité de la Patrie et noblement servi la cause des Alliés.

**Décret du 6 août 1918.** Le 6 août, le gouvernement de la République lui décernait le bâton de maréchal de France et conférait la médaille militaire au général Pétain.

Le président du Conseil G. Clemenceau motiva en ces termes la proposition concernant le général Foch :

«...A l'heure où l'ennemi, par une offensive formidable, sur un front de 100 kilomètres, comptait arracher la décision et nous imposer cette paix allemande qui marquerait l'asservissement du monde, le général Foch et ses admirables soldats l'ont vaincu.

« Paris dégagé. Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte, plus de deux cents villages délivrés, 35.000 prisonniers, 700 canons capturés, les espoirs hautement proclamés par l'ennemi avant son attaque écroulés, les glorieuses armées alliées jetées d'un seul élan victorieux, des bords de la Marne aux rives de l'Aisne, tels sont les résultats d'une manœuvre aussi admirablement conçue par le haut commandement que superbement exécutée par des chefs incomparables.

La confiance placée par la République et par tous ses Alliés dans le vainqueur des marais de Saint-Gond, dans le chef illustre de l'Yser, a été pleinement justifiée... »

Associé, comme il convenait, à la gloire du maréchal Foch, le général Pétain, commandant en chef des armées françaises du Nord et du Nord-Est, fut ainsi jugé :

«... Soldat dans l'âme, n'a cessé de donner des preuves éclatantes du plus pur esprit du devoir et de la plus haute abnégation.

« A su toujours maintenir dans les armées placées sous ses ordres une discipline ferme et bienveillante ;

« A soutenu au suprême degré et exalté leur confiance ;

« Vient de s'acquérir des titres impérissables à la reconnaissance nationale en brisant la ruée allemande et en la refoulant victorieusement (Croix de guerre).

**Méthode de guerre** Avant de relater la suite des opérations, exposons la méthode que, communiquant à tous sa volonté ainsi que sa foi dans la victoire, le maréchal appliqua sans fléchir.

Étant lieutenant-colonel, il avait écrit : « Faire la guerre, ce fut toujours attaquer ; et le moment d'attaquer est venu, quand on dispose de toutes ses forces ».

Il va donc attaquer sans trêve ni merci, pendant trois mois consécutifs, accentuant la lutte tantôt dans un secteur, tantôt dans un autre de l'immense front. Il va faire naître la surprise en harcelant l'ennemi sur un grand nombre de points à la fois, de façon à le tenir dans l'indécision et à le mettre dans l'impossibilité d'utiliser à temps ses réserves sur le point où, brusquement, il interviendra en forces : tantôt ce sera un flanc, tantôt ce sera une ligne de communication ; il s'ensuivra des

reculs d'importance variable qui iront en s'accroissant.

Bref, l'ennemi subira peu à peu une usure si considérable que sa dépression morale ira grandissant ; finalement acculé, il n'aura plus d'autre ressource que de solliciter un armistice pour se soustraire à une ruine complète : c'est ce qui arriva.

**Bataille de Picardie ou du Santerre (8-15 août 1918).** Trois semaines exactement après la victoire de la Marne, les Alliés passent de nouveau à l'offensive dont les Allemands ont décidément perdu le pouvoir : la force morale s'est déplacée.

Fidèle à sa méthode, le maréchal Foch, qui dispose maintenant des armées anglaises reconstituées (1), a décidé que les armées britanniques et françaises attaqueront le même jour sur tout le front de Picardie et d'Artois : à 4 h. 30, le général Rawlinson (4<sup>e</sup> armée) assaillira le renflement de la poche du Santerre ; une demi-heure plus tard, le général Debeney tombera dans le flanc de l'ennemi.

Le bombardement initial fut de courte durée ; les gros chars d'assaut que devaient suivre des tenders ravitailleurs étaient appelés à jouer un rôle important.

Sauf dans la vallée de la Somme, les Allemands de von der Marwitz et ceux de von Hutier furent partout surpris.

Le second jour de la bataille, le 9, le succès s'accroît par la prise de Rosières. Le lendemain, Montdidier fut réoccupé ; puis le général Humbert, attaquant par derrière l'ennemi qui fut pris de panique, obtint, grâce à l'énergie de son choc, un important succès. Une escadrille de 120 avions bombardait Lassigny. Enfin, Ribécourt ne tarda pas à être pris.

Le bilan de cette victoire se chiffra par 40.000 prisonniers, 700 canons environ et plusieurs milliers de mitrailleuses. Résultats bien autrement importants, Amiens était libéré de la menace allemande ; la grande artère Clermont se trouvait dégagée, nous recouvrions nos communications avec l'Angleterre et le transport de nos réserves redevenait assuré. En un mot, c'en était fait du plan germanique, car décidément les cloches de Pâques n'avaient point sonné la paix allemande.

(1) Fait sans précédent, le maréchal Foch eut à faire manœuvrer, sur l'étendue totale d'un front peu inférieur à 800 kilomètres, dix-neuf (19) armées comptant plus de six millions d'hommes.

**Bataille sur le front de France du 15 août au 24 septembre.**

Si nous ne pouvons énumérer en détail l'action offensive à laquelle participèrent avec un si remarquable entrain, — conformément aux combinaisons et aux ordres du maréchal Foch, — le général Humbert, le général Mangin et les Britanniques, notons-en du moins les principales phases qui furent au nombre de six.

Tout d'abord, le général sir Rawlinson et le général Debenet, s'avancant entre Albert et Montdidier, s'emparent de Lihons et de Quesnoy-en-Santerre ; lancé par le maréchal entre l'Aisne et l'Oise, Humbert joint l'Oise au sud-est de Noyon tout en prenant Ribécourt et Canny-sur-Matz.

Le 22 août, le général Mangin remporte la victoire de l'Ailette. Les généraux Rawlinson et Byng (3<sup>e</sup> armée) prennent Albert et progressent jusqu'aux abords de Bapaume qu'ils débordent ; le 23, ils ont fait 14.000 prisonniers et capturé 60 canons. Le général von Hutier, n'osant pas défendre Noyon, recule le 29 sur la ligne Péronne-Noyon.

Le 26, l'armée Horne (1<sup>re</sup> armée) a agi énergiquement sur la Scarpe et la Sensée, pendant que Rawlinson s'étendait jusqu'à la Somme devant Péronne et Brie, ce qui décida von Quast à se replier entre Bailleul et Béthune.

Le 6 septembre, Rawlinson et Debeney contraignent l'ennemi à abandonner Ham et Tergnier.

Le 18 septembre, le maréchal Haig, s'avancant vers Gouzancourt sur un front de 20 kilomètres, atteint la ligne Hindenburg.

Le 24 septembre, Rawlinson et Debeney, fonçant entre la Somme et l'Omiignon, refoulent von Hutier au-delà de cette ligne.

A cette date, depuis la mer jusqu'à l'Aisne, nous bordons la ligne Hindenburg sur un front d'environ 100 kilomètres.

Les résultats obtenus par une contre-offensive de deux mois sont les suivants : Paris est dégagé ; vaincu et usé, rejeté sur la « ligne Hindenburg » ou au-delà, l'ennemi ne peut même pas menacer, car l'initiative des opérations appartient toujours au maréchal Foch. Les grandes lignes stratégiques et économiques sont raccourcies : Paris-Amiens-Calais ; Paris-Nancy ; les bassins houillers se trouvent dégagés.

**La Victoire de Saint-Mihiel (12 septembre).**

Revenons un peu en arrière et relatons un fait glorieux pour l'armée américaine.

Saint-Mihiel occupé depuis quatre ans par les Allemands avait toujours constitué pour nous une gêne sérieuse, puisque son saillant avait empêché toute action offensive entre l'Argonne et la Lorraine. Le général Pershing, renforcé par quelques divisions françaises, fut chargé d'attaquer, avec l'armée qu'il commandait, le saillant de Saint-Mihiel ; il s'agissait de dégager Verdun, de libérer notre grande voie de Verdun-Toul et de protéger notre flanc droit.

Le 12 septembre, la préparation fut assurée, de 1 h. à 5 h. du matin, par un violent tir d'artillerie ; l'attaque entamée, en venant du Nord, par Dommartin et Seuzey et de l'Est par Apremont, se prolongea ensuite pendant toute la journée et les premières heures de la nuit ; elle se termina par l'entrée dans Saint-Mihiel ; 15.000 prisonniers et la capture de 200 canons ainsi que d'un important matériel de guerre confirmèrent la victoire du général Pershing dont l'Armée borda alors la partie correspondante de la « ligne Hindenburg ».

### III. Offensive générale des Armées alliées en automne 1918. Son développement.

(24 septembre au 11 novembre)

Avant de mentionner rapidement les incidents les plus importants de l'Offensive générale ordonnée par le maréchal Foch, et qui prit, dès le milieu d'octobre, une allure vraiment triomphale, faisons deux remarques. Cette offensive immédiate qui ne laissa pas à l'ennemi la possibilité de se recueillir était la conséquence logique de la contre-offensive qui rétablit notre situation.

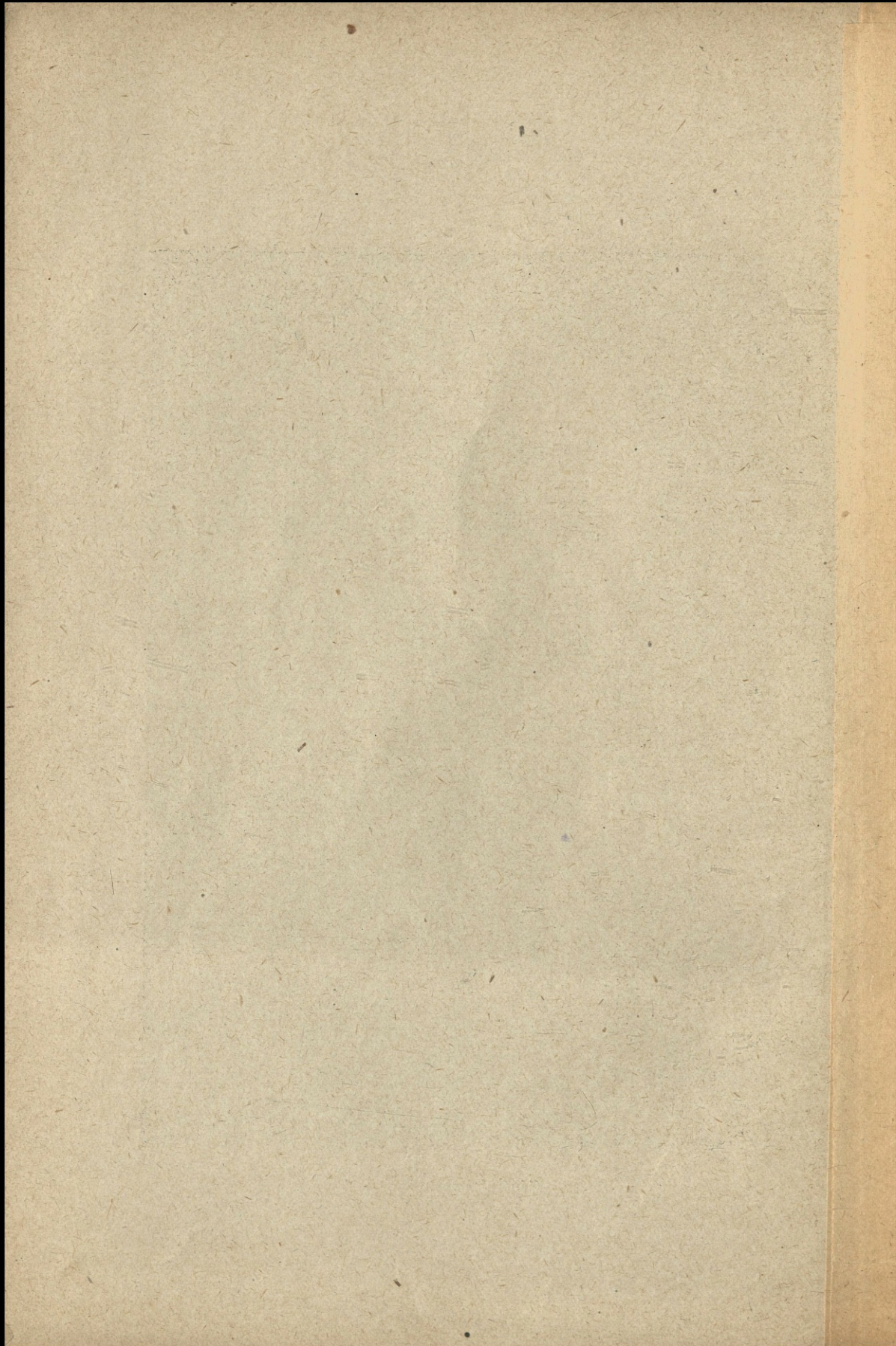
Grâce à notre supériorité acquise en hommes et en matériel ; grâce à la mobilité de nos transports, au cours desquels le Service des chemins de fer (direction et personnel) se dépensa sans compter, et à l'harmonie de chacune de nos attaques dont le succès fut assuré par un Service d'Etat-major remarquable (1), nous fûmes à même de manœuvrer par échelons.

En agissant ainsi, nous attirâmes, de

(1) Rendons à chacun le mérite qui lui revient. On a pu dire sans exagération que la Campagne de France fut, entre les mains du maréchal Foch et de ses lieutenants, le triomphe de l'Ecole de guerre.



Général PERSHING.



secteur en secteur, les réserves d'un adversaire déjà désorganisé, usé (1) et nous les brisâmes si bien qu'en trois mois il laissa entre nos mains — sans compter les morts et les blessés, — plus de 250.000 hommes et de 6.000 canons (2).

Au cours des opérations qui permirent aux Français et aux Anglais de s'emparer des secteurs Wotan, Siegfried et Alferich de la « ligne d'Hindenburg », (3) citons : la prise de Cambrai (9 octobre) par les généraux Horne et Byng (1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> armées britanniques) qui capturèrent 28.500 Allemands et 600 canons ; l'entrée de Rawlinson (4<sup>e</sup> armée britannique) et de Debeney dans Saint-Quentin, le 2 octobre ; l'occupation par Mangin, le 12 octobre, du Chemin-des-Dames et du puissant massif de Saint-Gobain ; l'entrée dans Laon, le 15 octobre, de Mangin qui reprit immédiatement la poursuite. Le 13, l'Oise fut franchie à Ribemont.

La période du 8 au 13 octobre fut, en somme, dominée par deux faits nouveaux : d'une part, le front allemand fut rompu complètement entre Cambrai et La Fère ; de l'autre, le même résultat fut obtenu en Champagne et en Argonne.

En Belgique, l'offensive franco-belge ordonnée par le maréchal Foch avait été menée bon train par le roi Albert auquel était adjoint le général Degoutte.

Reoulant les Allemands, il s'était emparé de la crête des Flandres, ce qui lui avait procuré 10.500 prisonniers et 250 canons. Dixmude avait été réoccupé.

Se dirigeant ensuite vers la Hollande, il s'était emparé, le 14 octobre, de 12.000 hommes et de plus de 100 canons.

Le 19, après avoir débordé Lille, il avait libéré la côte en prenant successivement Ostende, Zeebrugge et Bruges ; puis, Gand étant occupé, il avait atteint la frontière hollandaise.

L'ennemi s'était flatté de l'espoir de se reconstituer derrière l'Escaut : les défai-

tes qu'il subit les 17, 18 et 19 octobre ne lui en laissèrent pas le temps.

Le 25, les Britanniques, — après avoir capturé un grand nombre d'hommes et de canons, — atteignaient la Rhonelle ; ils débordèrent ensuite Valenciennes, menacèrent Maubeuge, puis s'avancèrent jusqu'à une trentaine de kilomètres d'Hirson.

Au centre, les Allemands, — utilisant une région montagneuse, — avaient fait occuper par 35 divisions des positions sur l'Oise, la Serre et l'Aisne. Les généraux Debeney et Mangin eurent donc à livrer de rudes combats, du 24 au 27 octobre, mais ils contraignirent l'ennemi à la retraite.

Le 28 octobre, von Hutier dut abandonner à Debeney un front de 25 kilomètres.

Le 2 novembre, l'armée britannique encerclait Valenciennes.

Le 5, elle livrait, avec le concours de Debeney, entre Valenciennes et Guise, un assaut qui lui procura 13.000 prisonniers.

La poursuite fut dès lors menée activement par les généraux Debeney, Mangin, Degoutte, Guillaumat, Gouraud et Pershing qui, le 7 novembre, entra à Sedan.

Du milieu de juillet à la fin d'octobre, les Alliés avaient occupé la plus grande partie des contrées où les Allemands régnaient en maîtres depuis quatre ans. Ces résultats étaient manifestement dus à la guerre de mouvement supérieurement conduite par un soldat de génie ; il est juste d'ajouter qu'ils eussent été moindres si ses conceptions n'avaient pas été exécutées par des lieutenants intelligents, énergiques, à l'esprit offensif et si eux-mêmes n'avaient pas eu sous leurs ordres d'admirables soldats : ceux-ci furent soutenus, au milieu des rudes fatigues et des privations inévitables, par leur patriotisme mais aussi par le sentiment d'une victoire définitive prochaine.

Chacun le sentit dès qu'on vit grandir progressivement le nombre des prisonniers dont beaucoup non blessés s'étaient rendus par pure lassitude de la guerre ; l'affaissement moral de l'armée allemande s'accusa peu à peu depuis le commencement de juin (4) ; à partir du milieu d'août, les lettres adressées par les soldats en

(1) Depuis le 26 juillet, il avait engagé 163 divisions dont 75 deux et même trois fois. Le 26 septembre il avait encore en réserve 68 divisions, mais 21 seulement étaient fraîches et 40 autres avaient été reconstituées.

(2) Du 26 septembre au 12 octobre 1918 seulement, la part de la 4<sup>e</sup> armée fut de 21.567 prisonniers dont 499 officiers et plus de 600 canons, de 10 minenwerfer et de 3.500 mitrailleuses.

(3) Le 20 octobre, elle n'existait plus depuis la mer jusqu'à l'Argonne. Les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> lignes furent ensuite successivement tournées puis dépassées.

(4) Le 8 juin 1918, des prisonniers faits au sud de l'Ourcq déclarèrent nettement que le moral de l'armée allemande baissait parce que ses dirigeants avaient trompé les soldats sur la force des Alliés et plus particulièrement sur celle de l'armée française.

Allemagne et interceptées accusent la désillusion, le découragement, parfois même le désespoir. Les rapports des généraux, des chefs de corps et les punitions qu'ils durent souvent infliger, après des rappels à l'ordre, à la dignité demeurés impuissants ont une bien autre signification.

Peu à peu la discipline perdit tellement de sa puissance que des mutineries sérieuses se produisirent et que parfois, à l'arrière, le désordre fut à son comble. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, à partir du 5 novembre, la plupart des colonnes en retraite aient abandonné leur matériel pour fuir plus rapidement.

Aussi quel contraste, au moment où la fin de la guerre approchait, entre l'armée allemande et l'armée française dont nous pouvons mieux parler ! Après cinquante mois de guerre marqués par tant de souffrances, d'épreuves variées, l'armée française était pénétrée plus que jamais de la grandeur de sa mission et avait le droit d'être fière du résultat obtenu.

En soutenant pendant longtemps le poids principal de la lutte, elle avait procuré aux armées alliées le temps de s'y préparer et fourni sans compter des instructeurs ou des conseillers à quelques unes d'entre elles.

Néanmoins, sa vitalité était si intacte,

à la fin d'octobre 1918, que l'on était en droit d'envisager avec calme et avec une entière confiance la continuation possible de la guerre.

Les causes de la retraite allemande étaient trop graves pour que la guerre put se prolonger ; car, à la fin d'octobre, les Alliés s'étaient emparés, depuis le milieu de juillet, de 362.355 hommes dont 7.990 officiers, de 6.217 canons, de 38.662 mitrailleuses et 3.907 minnenwerfer.

Ces causes furent à la fois générales et particulières ; nous ne pouvons que les énumérer : sacrifices excessifs consentis au printemps de 1918 pour réaliser une offensive que devait, avait-on affirmé aux combattants, récompenser le succès final ; — usure des effectifs ; — infériorité manifeste de la méthode de guerre de Ludendorff sur celle qu'employa le maréchal Foch ; — crise du matériel ; — causes politiques latentes mais des plus sérieuses, telles que la défection de trois des compagnons de guerre, la faillite du parti militaire, les velléités de séparation et d'indépendance des Etats confédérés de l'Allemagne ; enfin et surtout, situation stratégique telle que prolongée elle n'aurait pu manquer d'aboutir à un désastre terrible, sans précédent.

### CHAPITRE III

## La Guerre en Italie. La bataille du Piave.

(15 - 23 Juin).

L'entrevue du 12-15 mai de Guillaume II et de Charles IV avait eu pour résultat l'engagement pris par l'empereur d'Autriche d'attaquer sérieusement les Italiens ; c'est ce qui arriva après une laborieuse préparation.

Long de plus de 180 kilomètres, le front austro-italien s'étendait du col de Stelvio à l'Adriatique, formé dans sa dernière partie, depuis le mont Tomba que nos troupes avaient enlevé précédemment, par le cours du Piave.

Quatre armées austro-hongroises furent consacrées à cette offensive : trois en première ligne, la dernière en réserve. La II<sup>e</sup> armée occupait le secteur de l'Asstico au Piave ; la VI<sup>e</sup> armée garnissait le Montello ; l'ancienne armée d'Isonzo de-

vait opérer sur le bas-Piave ; la IV<sup>e</sup> armée serait concentrée momentanément dans la région de Pordenone.

Le feld-maréchal autrichien Borocvic avait décidé d'attaquer sur tout son front l'armée italienne, puis de tenter de l'encercler.

Le général Diaz disposait de deux armées (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>) qu'il avait renforcées pendant l'hiver avec de jeunes classes, et de divisions française (général Graziani) et anglaise (général Cavan) établies sur le plateau d'Asiago ; la 3<sup>e</sup> armée était sur le Piave ; la 4<sup>e</sup> s'étendait entre le Piave et la Brenta.

Le front en équerre, — avec le sommet de l'angle au mont Tomba, — que les cir-

constances lui avaient imposé, ne lui était pas, en principe, favorable.

La journée du 15 fut marquée pour les Autrichiens par un échec presque complet sur la moitié du secteur d'attaque ; car, s'ils réussirent, de haute lutte, à occuper les têtes de pont du Montello, de Fagare et de Sandona-di-Piave, ils ne purent forcer le Piave entre ces différents points. Au



Général Diaz

Montello, la lutte s'organisa à l'aprem, car il constituait, pour les deux partis, une véritable charnière ; des deux côtés, les explosifs jouèrent un grand rôle.

Du 16 au 20, la lutte continua avec des fortunes diverses ; les Italiens eurent le

beau jeu-contre celles des troupes ennemies qui, déjà fortement bombardées, cherchaient à regagner la rive gauche du Piave.

Du 20 au 23, la défaite des Autrichiens qui manquaient de vivres s'accrut ; dans la nuit du 22 au 23, il s'efforcèrent de repasser le Piave, mais ce mouvement de retraite ayant été signalé aux Italiens, ceux-ci se portèrent résolument en avant avec l'aide de l'artillerie et capturèrent plus de 4.000 hommes ainsi que des canons et un important matériel : ce fut une véritable déroute.

Pour comble de malheur, une crue du Piave favorisa les Italiens ; ponts, passerelles furent entraînés et toute chance de salut échappa aux Autrichiens restés sur la rive droite du Piave où l'artillerie leur infligea d'énormes pertes ; ils n'eurent donc pas d'autre parti à prendre que de se rendre ou de passer à la nage la rivière.

La Guerre en Italie. Bataille du Piave (15-23 juin).



dessus grâce au fréquent emploi qu'ils firent de vigoureuses contre-attaques ; à partir du 19, ils eurent assez régulièrement, on peut le dire, l'avantage et firent plusieurs milliers de prisonniers.

Des escadrilles françaises intervinrent utilement pour nos alliés ; elles eurent

Un pareil désastre ne pouvait que causer une vive déception aux Empires centraux.

Ajoutons que le général Diaz s'est plu à reconnaître la façon dont Français et Anglais se conduisirent en gardant les positions qu'ils avaient à défendre et en infligeant de fortes pertes à l'ennemi.

## CHAPITRE IV

### La Campagne de 15 jours en Macédoine. (15 - 30 Septembre 1918.)

Successeur du général Guillaumat dans le commandement de l'armée de Macédoine, le général Franchet d'Espérey avait trouvé organisé offensivement le front particulièrement difficile de Macédoine ; son énergie, son coup d'œil et son esprit offensif allaient dégager rapidement de cette préparation une solution décisive qui est tout à son honneur.

Dès le commencement d'août, la préparation de cette attaque, à laquelle devaient participer Français, Anglais, Serbes, Grecs et Italiens, avait été entamée : construction de routes, artillerie mise en place, organisation de dépôts de munitions, divisions rapprochées de nuit.

Décidé à prendre le taureau par les cornes, le général Franchet d'Espérey fit porter son premier effort, le 15 septembre, après une préparation de vingt-quatre heures par l'artillerie, sur le massif escarpé du Dobropolie, centre du front ennemi. La lutte continua les 16 et 17, imposa de fortes pertes aux troupes allemandes et

bulgares auxquelles on fit un grand nombre de prisonniers.

Le 18, la retraite bulgare ne tardait point à dégénérer en déroute ; la poursuite fut activement menée. Au bout de dix jours, l'avance au centre atteignait en ligne droite 100 kilomètres.

Dès le 25, le gouvernement bulgare avait entamé des négociations en vue d'obtenir un armistice qui fut signé le 29 septembre.

Quinze jours d'habile et énergique manœuvre avaient donc suffi pour obtenir ce splendide résultat qui entra pour une bonne part dans la dislocation des Empires centraux.

Le 3 octobre, la Médaille militaire était simultanément décernée aux généraux Guillaumat et Franchet d'Espérey, à l'un pour avoir préparé l'opération, à l'autre pour avoir habilement, fermement réalisé la percée et en avoir tiré tout le parti possible.

## CHAPITRE V

### La Guerre Maritime.

Les Allemands avaient résolu d'intensifier la guerre sous-marine.

D'une part, il s'agissait de retarder sinon d'empêcher l'aide américaine qui, si la campagne du printemps était couronnée de succès, deviendrait tardive ; de l'autre, il fallait rendre à cette forme de guerre une importance qu'avaient d'ailleurs fort atténuée les mesures prises par les Alliés.

En effet, si les destructions réalisées pendant le deuxième trimestre de 1917 furent de 2 millions 237.000 tonnes, leur chiffre s'était accru à 946.000 pendant les mois correspondants de 1918.

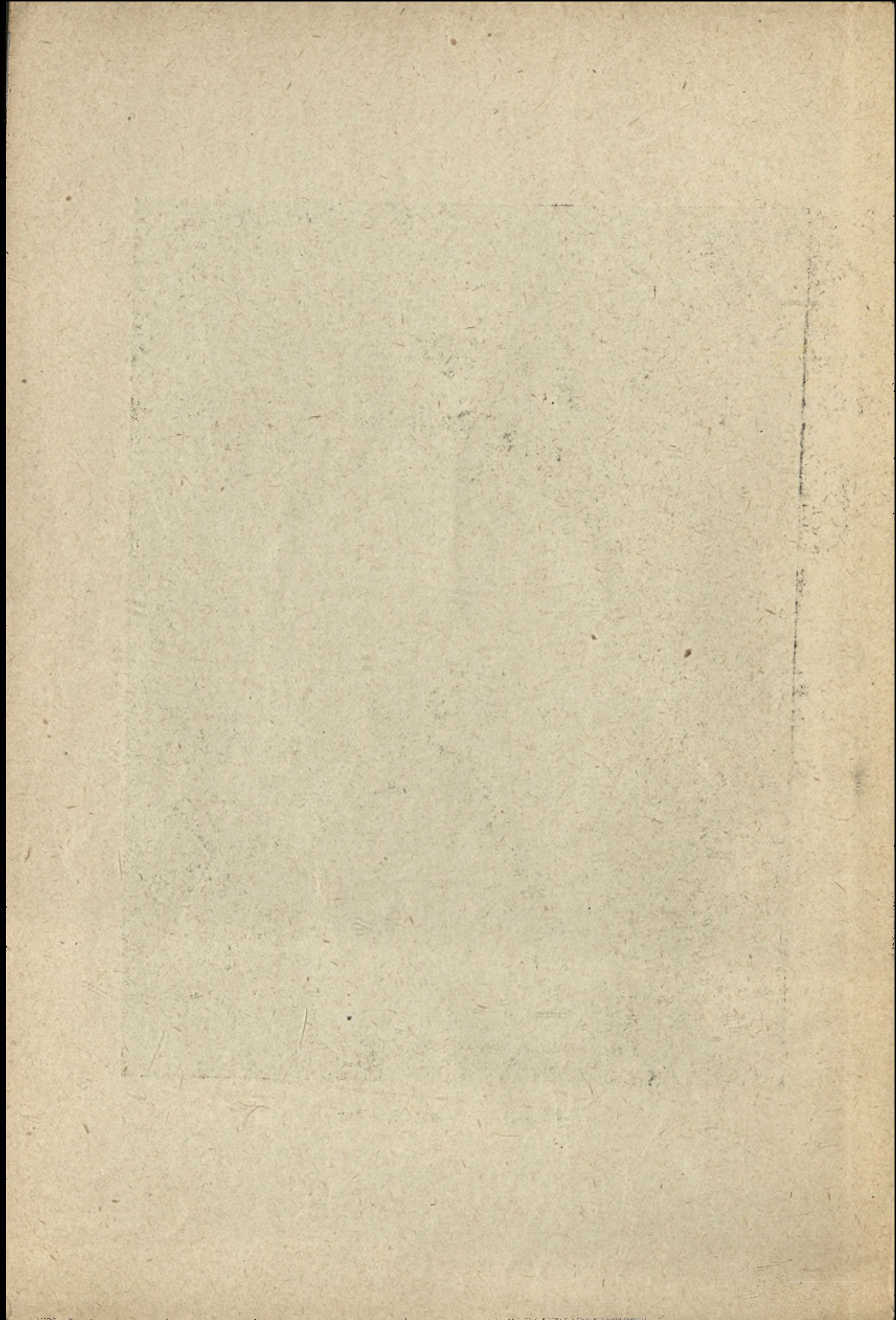
Etroitement réglementée, la navigation commerciale des Alliés put s'accomplir

avec plus de sécurité : la liaison étroite entre les patrouilles de la mer et les patrouilles aériennes procura aussi d'heureux effets ; les attaques anglaises dirigées, le 23 avril et le 9 mai, avec la coopération des destroyers français, sur la côte belge, contre les dépôts des contre-torpilleurs de Zeebrugge et contre Ostende, réussirent pleinement.

Bref, malgré le système d'intimidation dont les torpillages de navires-hôpitaux constituent un des attentats les plus révoltants commis par l'Allemagne, la guerre sous-marine allemande que marquèrent des offensives furieuses échoua. Grâce à la science de leurs ingénieurs, à l'héroïsme de leurs équipages, au dévouement obs-



Général FRANCHET d'ESPÉREY



cur mais sérieusement efficace de marins, — comme les amiraux Ronarch et Schwerer chargés de veiller, à la tête de patrouilles, à la sécurité de la Manche, du Pas-de-Calais et des côtes du Finistère, (1) — les Alliés assurèrent d'une façon définitive la liberté de communication avec tous les pays alliés ou neutres, ainsi que le transport intensif du blé, du charbon, de l'acier et des soldats.

Ne terminons pas ce chapitre sans rendre hommage à nos camarades de combat de la Marine britannique dont l'alliance fut constamment loyale, dont l'activité fut toujours tenace, souvent très brillante et dont, en somme, le rôle a été puissant dans la victoire décisive finale.

Étudiée avec soin dès le temps de paix, la collaboration maritime de l'Angleterre et de la France s'affirma résolument dans les trois périodes auxquelles on peut ramener l'œuvre de la marine :

D'août 1914 à la fin de mai 1916, les Alliés annihilèrent l'action de la flotte de

haut bord ennemie, puis l'Allemagne organisa, avec l'activité que l'on sait, la guerre sous-marine : la bataille du Jutland marqua la fin de cette période ;

De juin 1916 à décembre 1917, les Alliés réussirent à limiter les pertes que leur infligèrent les sous-marins allemands, sans cependant les rendre inférieures au tonnage construit mensuellement ;

Le résultat fut, on l'a vu, obtenu en 1918 : l'ennemi éprouva alors, en effet, des pertes irréparables et l'offensive audacieusement, vigoureusement conduite par nos marins unis dans une action commune parvint à faire perdre aux Allemands plus de tonnage qu'eux-mêmes en perdirent chaque mois.

Ce beau résultat fut la récompense méritée de l'esprit de suite, de la ténacité dans l'effort et du mépris de la mort aussi bien que de la fatigue qui, seuls, permirent d'avoir raison d'un adversaire dont l'obstination méritait d'être reconnue puisqu'elle augmenta la gloire du vainqueur.

## CHAPITRE VI

### Hors d'Europe. La Guerre en Palestine, en Mésopotamie.

**Palestine.** — Les opérations entamées en septembre 1917 par le général Sir Edmund Allenby contre les Turcs furent activement poussées en 1918 (2).

Le 10 décembre 1917, il s'était emparé de Jérusalem. S'avançant ensuite vers le Nord, il avait fini par occuper l'espace compris entre Jaffa et le Jourdain avec un repli prolongé, sur la rive droite de la rivière, jusqu'à la mer Morte.

Trois armées turques étaient établies de la côte à la mer Morte : l'une dans le secteur de Tul-Keram ; l'autre au sud-est dans celui de Naplouse ; la troisième derrière le Jourdain.

Le 19 septembre, commença une attaque générale appuyée par la flotte et ayant

pour but de rompre en un point le front ennemi, de tomber sur les derrières de l'armée turque et de la contraindre à capituler : continuée le lendemain, elle eut pour résultat de couper les Turcs de la mer, puis de les rejeter vers l'Est. Le 22 septembre au matin, grâce à la coopération active de la cavalerie, l'ennemi était encerclé ; le soir, il avait perdu 25.000 prisonniers et 250 canons.



Général ALLENBY

Le 24 septembre, pendant que la poursuite était conduite activement vers Damas qui fut occupé le 30 et Beyrouth où une escadre française entra le 7 octobre, et que l'ennemi était attaqué vers le Jourdain supérieur, le chiffre des prisonniers était de 40.000 ; le 26, il s'agissait de 50.000 prisonniers et de 325 canons.

(1) En octobre 1918, la flotte de patrouille française ne compta pas moins de 1.100 à 1.200 bâtiments alors qu'à la fin de 1917 elle n'en comptait que 724. L'effort anglais fut aussi très considérable.

(2) Dans le courant de cette année, les Britanniques furent rejointes par un important détachement français que commandait le colonel de Piépape.

Dès le 25, la Turquie demandait un armistice qui lui fut accordé le 29 septembre.

Le 26 octobre, Allenby était maître d'Alep, capitale de la Syrie septentrionale située à 300 kilomètres au nord de Damas et par où passe le chemin de fer de Bagdad ; du même coup, la situation du front de Mésopotamie devint très précaire.

**Mésopotamie.** — Lorsque, à la fin de décembre 1917, le général Stanley Maude succomba à une fièvre maligne, l'armée expéditionnaire anglaise avait dépassé de 120 kilomètres Bagdad occupée depuis le 11 mars 1917, et atteint Kara-Tépé.

Le général Marshall qui prit alors le commandement résolut de tourner son activité du côté de l'Euphrate, où la gauche britannique se trouvait moins avancée.

Sa marche fut couronnée de succès rapides facilités par de grands travaux. Il avait fallu, en effet, organiser la navigation sur le Tigre et construire plusieurs lignes de chemins de fer longues l'une de 150, l'autre de 110 kilomètres, sans préjudice de travaux destinés à rendre à l'agriculture les terres avoisinant les rives de l'Euphrate, de cette contrée jadis si fertile qu'elle avait mérité le nom de « jardin du monde ».

Les opérations ne tardèrent pas à être suspendues durant la période des chaleurs.

Battue irrémédiablement en Palestine et en Mésopotamie, atteinte aussi par la défection bulgare, la Turquie ne pouvait que capituler à son tour. Le 30 octobre, en effet, les plénipotentiaires turcs signaient à Moudros un armistice qui entra en vigueur le lendemain. D'après cet armistice, le passage des Dardanelles devint libre, les forts des Dardanelles furent occupés, le contrôle sur les chemins de fer fut accordé, enfin on prononça sans réciprocity le rapatriement immédiat des prisonniers de guerre alliés.

## CHAPITRE VII

### Au Maroc.

Le Maroc a été lui aussi, il est juste de le rappeler, un théâtre d'opérations de la Grande guerre.

Il fallait pourvoir la Métropole en puisant à son profit dans les ressources économiques du pays, en libérant pour son front de bataille, où ils figurèrent si brillamment, les combattants du corps d'occupation qui se trouva ainsi réduit de près de moitié.

Mais il fallait aussi combattre sur place le même ennemi qu'à nos frontières. Sa prévoyante hostilité avait été appliquée par lui dès avant la guerre : « C'est encore au Maroc qu'on pourra le mieux couper les jarrets à la France. » Et l'Allemagne soutint sans cesse contre nous les tribus rebelles.

Or, en face de celles-ci, maintenir la situation acquise ne suffisait pas. Notre prestige la garantissait plus que l'importance de nos forces ; toute défaillance nous eût été fatale : « S'arrêter, c'était reculer. »

L'on ne peut mesurer l'étendue du désastre qu'aurait été pour la France et les Alliés un recul poussé jusqu'à l'abandon d'une partie du territoire occupé. L'immense supériorité de l'ennemi en Europe ne pouvait exiger un tel sacrifice.

Ce sera l'éternel honneur du général Lyautey, Commissaire Résident général de France et Commandant en chef au Maroc, de ne l'avoir pas permis.

Grâce à sa direction ferme, éclairée et soutenue, grâce au honneur avec lequel il choisit ses collaborateurs, grâce à son prestige énorme sur les Indigènes, grâce enfin à la vaillance de tous ceux que leur devoir retenait sur les champs de bataille lointains, « la mort dans l'âme, les yeux fixés sur la Lorraine », la cinquième année de la guerre trouva notre situation au Maroc assurée et grandie.

Ici, jetons un rapide coup d'œil d'ensemble.

L'année 1914-1915 avait été une période difficile. Notre ligne de communication d'Oudja-Fez était menacée à la fois par le Nord et par le Sud ; le front de l'Atlas s'animait au voisinage des tribus récemment soumises ; les hordes sahariennes se groupaient autour de l'agitateur Hiba.

Une habile politique qui nous assura l'appui de grands chefs et de collectivités indigènes, un emploi de nos forces militaires réduites au minimum, si actif et audacieux qu'il fait songer aux manœuvres de la « campagne de France » maîtrisèrent toutes les difficultés.

A l'automne, des gains de territoire sont réalisés, le chemin de fer d'Oudja à



Général LYAUTEY

Fez a atteint Taza, et la mission allemande envoyée en sous-marins ne peut obtenir la réussite escomptée.

En 1916, nous pouvons prendre l'initiative des opérations de police devenues indispensables. Le général Henrys rétablit l'ordre au sud de Meknès, le général de Lamothe pacifie le Sud, le colonel Doury châtie au Sahara les harkas qui menaçaient nos postes du Sud-Oranais.

1917 devait voir en pleine guerre les Colonies françaises préparer l'avenir de la pacification du Maroc. Elle fit un grand pas quand les troupes du général Poëmirau parties du sud de Meknès franchirent l'Atlas, traversant et isolant les tribus ennemies pour rejoindre nos forces installées depuis plusieurs années aux abords de la haute Moulouya. L'opération dont la préparation s'était poursuivie pendant le court intérim que fit le général

Gouraud à la Résidence générale réussit entièrement.

Le gros effort que l'ennemi prononça en 1918 au Maroc comme en France y eut un sort égal. Abd el Maleck, Moha ou Saïd et Mohammed Nifrouten, grands chefs rebelles, ne furent pas plus heureux que Ludendorff.

Le Maroc français demeurait maître de ses destinées, alors que la victoire des Alliés devait assurer définitivement son avenir.

Il peut être envisagé avec confiance. La même volonté créatrice qui dirigeait les opérations militaires savait en même temps faire et gagner la guerre sur le terrain économique.

Ainsi étaient moisonnées de fructueuses richesses, tandis que tant de ruines devaient, hélas ! être accumulées ailleurs.

## CHAPITRE VIII

### I. Capitulations. La Victoire. — II. Réflexions finales.

#### I. Capitulations. — La Victoire.

Les capitulations rapprochées de la Bulgarie et de la Turquie avaient vivement impressionné l'Allemagne qui se voyait ainsi coupée de la route de Constantinople où son influence s'évanouit : toutefois, rien n'était encore irrémédiablement perdu, tant qu'elle pourrait compter sur la coopération du « brillant second », de l'obéissante Autriche.

Or, lorsque l'empereur Charles IV auquel la guerre pesait crut pouvoir se dégager à son tour de la lutte, il le fit dans l'espoir qu'il réussirait à conjurer la Révolution qui grondait en Autriche et que des troubles sérieux avaient devancée à Vienne et à Budapest.

Encouragé par la marche triomphale que conduisait le maréchal Foch, le général Diaz s'était décidé, le 24 octobre, à se porter résolument en avant avec 57 divisions. Les Autrichiens opposèrent d'abord une certaine résistance, mais elle ne tarda pas à faiblir et se transforma de proche en proche, à partir du 31, en une déroute véritable : ce fut une vraie chasse à l'homme. Accentuant leur marche vers l'Est, les Italiens capturèrent des soldats qui, pris de panique, ne voulant plus se battre,

abandonnaient sur toutes les routes canons et matériel : c'est ainsi qu'on peut expliquer les chiffres énormes de plus de 300.000 hommes et de 5.000 canons capturés en quelques jours. Feltre était tombé le 31, Bellune fut occupé le 1<sup>er</sup> novembre ; puis ce fut le tour de Trente, de Trieste et d'Udine.

Dès le 29 octobre, l'Autriche avait sollicité un armistice, elle l'obtint ; il fut signé le 3 novembre au prix de conditions dictées par un juste souci de l'avenir.

Le tour de l'Allemagne était venu : housculées de l'Escaut à la Meuse, ses armées étaient, en effet, en pleine retraite sans pouvoir espérer qu'elles résisteraient avec chance de succès, sur une ligne quelconque, notamment sur celle de Lille-Mauberge-Sedan-Montmédy-Thionville et Metz à laquelle on avait songé : cette chance leur manqua. Jetons un léger coup d'œil en arrière.

Du 21 mars au milieu de juillet 1918, les Allemands avaient remporté des succès sérieux. Les Français qui n'ont point oublié leurs angoisses d'alors se garderont bien de les récuser, mais l'ennemi n'avait pas su tirer à temps de ces victoires un parti décisif.

C'est alors que, le maréchal Foch in-

tervenant, dans la journée décisive du 18 juillet, les rôles furent renversés. Maniant avec savoir et autorité les armées dont il avait l'absolue direction, il ramena, en moins de deux mois, les Allemands sur les fameuses « lignes Hindenburg ».

Le 26 septembre, dans une troisième phase, fut entamé contre ces lignes un assaut général auquel participèrent : en Champagne, l'armée américaine et deux armées françaises ; dans la région de Saint-Quentin-Cambrai, une armée Française et trois armées Anglaises ; puis successivement toutes nos armées.

En Belgique, trois armées, une Française, une Anglaise et l'armée Belge chassèrent devant elles un ennemi qui, faute de réserves, ne put être secouru.

A un certain moment, l'état-major général allemand se rendant compte de la gravité de la situation chercha bien « pour donner le change » (1), à intéresser le président Wilson à la cause de l'Allemagne ; mais, ayant éprouvé un refus qu'il était facile de prévoir, il ne réussit qu'à retarder le dénouement fatal.

Dès le 4 octobre, l'effondrement avait été jugé tel par le général Ludendorff que, justement inquiet du retentissement qu'il ne pouvait manquer d'avoir en Allemagne, il avait insisté auprès de son gouvernement pour qu'il obtînt, coûte que coûte, un armistice. Or, la situation n'avait fait qu'empirer et l'hallali était devenu général.

Le 6 novembre, lorsque la Délégation allemande chargée de conclure un armistice et d'entamer des négociations de paix partit de Berlin, la situation de l'armée allemande pouvait être regardée comme désespérée : encore quelques jours, en effet, et la grande conception stratégique du maréchal Foch aurait un complet et retentissant succès ; il ne dépendit malheureusement pas de lui, — nous l'avons prouvé, — que le temps nécessaire lui fût laissé.

Sur ce point, le moindre doute est im-

possible : reproduisons l'affirmation suivante du maréchal Foch.

Questionné, le 15 janvier 1919, à Trèves, par des correspondants de guerre anglais et américains, sur la question de savoir si l'armistice n'avait pas été signé trop tôt, il répondit textuellement :

«... Le commandement allemand n'ignorait pas qu'il courait à un colossal désastre : quand il s'est rendu, tout était prêt pour notre offensive et il aurait effectivement succombé. Le 14 novembre, nous devions attaquer en Lorraine avec vingt divisions françaises et six américaines. Cette attaque aurait été soutenue par d'autres opérations en Flandre et au centre du front : les Allemands, se sentant perdus, ont capitulé. Voilà tout le mystère... »

Ni le maréchal Hindenburg, ni le général Ludendorff ne sauraient oser soutenir le contraire, sous peine de s'attirer, avec preuves à l'appui, un écrasant démenti ; aussi ne le provoqueront-ils pas.

Le maréchal ne saurait oublier que, le 2 novembre 1918, il adjura inutilement l'Allemagne de faire un dernier effort pour sauver l'honneur et que, trois jours plus tard, il ne fut pas plus heureux dans sa tentative d'organiser la lutte à outrance.

Quant à Ludendorff, il suffira de lui rappeler que lui-même se présenta à Berlin, le 4 octobre 1918, pour déclarer au gouvernement que, en conscience, s'il n'obtenait pas, avant une huitaine de jours, un armistice, la déroute serait inévitable. Le lendemain, le Parlement fut mis au courant de la situation.

Voilà pourquoi les parlementaires allemands vinrent en suppliants, autorisés qu'ils étaient à tout accepter, ce qu'ils firent après un semblant d'hésitation de ceux qui les avaient envoyés. Ils signèrent en effet, le 11 novembre, une capitulation qui est bien le désastre le plus effroyable qu'ait jamais subi une armée, car l'armée allemande déposa les armes sans possibilité de les reprendre.

En vérité, si on ne connaissait pas la fourberie et l'inconscience de la race germanique, on ne comprendrait pas qu'un soldat d'aussi haute valeur que le maréchal Hindenburg ait osé dire à l'armée allemande qu'elle ne fût pas battue. Il eût été bon cependant de lui expliquer en même temps pourquoi elle fut rejetée sur la rive droite de la barrière du Rhin dont les Alliés possèdent, de Strasbourg à Cologne, pour un temps plus ou moins

(1) L'exemple suivant est probant. Presque à la veille de l'Armistice dont il va être question, le crédule public allemand dut lire avec plaisir dans la *Tägliche Rundschau* la rassurante affirmation du général von Lieber : «... Notre situation est sensiblement meilleure qu'il y a un mois... La Presse ennemie elle-même avoue que nos mouvements de repli se font dans un ordre parfait sans pertes sérieuses, et que le front allemand se fortifie de plus en plus. Elle reconnaît de plus le complet échec du plan du maréchal Foch... »

long, les principales têtes de pont. Mais à quoi bon insister lorsqu'on connaît toutes les conditions de l'armistice ; il fallait réellement être réduit aux abois pour en accepter de pareilles (1).

Quant aux personnes qui s'étonnèrent que la guerre se soit terminée aussi brusquement, appelons leur attention sur la distinction suivante. En réalité, la Victoire résulta des efforts soutenus d'une façon admirable pendant près de huit mois. On reconnaîtra d'ailleurs, avec un peu de réflexion, que six millions d'hommes luttant sur un front de près de 400 kilomètres ont besoin, pour obtenir un résultat décisif, de plus de temps qu'une armée de 100.000 à 300.000 hommes, par exemple, combattant sur un front de 6 à 18 ou 20 kilomètres. C'est une conséquence forcée, d'ailleurs prévue, du choc de Nations armées. Le dernier coup de bélier ne fait écrouler le mur qu'après l'effort répété de chocs ayant préparé sa chute.

Organisateur de la Victoire, Georges Clemenceau a rendu à la France et à ses Alliés l'énorme service de choisir et de soutenir Foch qui en fut le glorieux instrument.

A ceux qui en ont maintenant la lourde charge d'aboutir à une Paix qui ne saurait être juste et durable qu'autant qu'elle procurera sécurité, réparation et châtiement.

A la Justice doit naturellement s'associer le châtiement.

On n'obtiendra la durée souhaitable et nécessaire de la paix, qu'en songeant au passé et en se préoccupant sérieusement de l'avenir. On est, en effet, tenu à prendre de grandes précautions quand on négocie avec un peuple pour lequel un traité n'est qu'un « simple chiffon de papier » et qui, récemment, pour nous remercier de lui avoir accordé un armistice sauveur, sema encore derrière lui la mort chez nos compatriotes par tant d'explosions d'engins particuliers.

La sécurité enfin ne sera réalisée qu'à la double condition d'avoir une bonne frontière : or, le Rhin seul peut la garantir à quelque solution politique que l'on s'arrête. Quant à la question de l'Alsace et de

la Lorraine, elle est définitivement réglée, tant par nos droits indiscutables sur ces Provinces, que par les touchants témoignages d'affection que les Alsaciens et les Lorrains prodiguèrent à la France au cours des fêtes de la Libération à Metz, à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse et dans tous les endroits où parurent nos armées le lendemain de l'armistice qui avait consacré leur victoire (2) : ce fut, en outre, une apothéose véritable.

Ainsi se trouva consacré le programme sagement tracé, dès le 4 août 1915, par le Message présidentiel de M. Poincaré qui s'exprima ainsi :

« La seule paix que puisse accepter la République est celle qui garantira la sécurité de l'Europe, qui nous permettra de respirer, de vivre et de travailler, qui reconstituera nos ruines et qui nous protégera avec efficacité contre tout retour offensif des ambitions germaniques. »

Ce programme à la fois simple et modéré demeure aujourd'hui le nôtre.

## II. Réflexions finales.

Qu'il nous soit permis d'ajouter un mot en pensant que, selon toute probabilité, la **Ligue des Nations**, si elle peut durer, ne nous procurera pas encore les bienfaits de la Paix perpétuelle.

Dès le lendemain du 11 novembre, un parti qui est incorrigible a envisagé de nouveau, comme ses devanciers de l'avant-guerre, à la veille de la leçon de 1870, la possibilité de supprimer le service militaire.

Le peuple de France qui a du bon sens, quand il n'est pas égaré par des sophismes dangereux, doit être aujourd'hui bien fixé sur les points suivants :

Nécessité impérieuse pour conserver la paix de toujours préparer la guerre :

Nécessité d'avoir une armée suffisamment nombreuse, instruite, disciplinée, bien commandée.

Le nombre dépend du chiffre de la population : au-dessus de tous les moyens plus ou moins administratifs et officiels, il conviendrait donc, pour mettre un terme à l'inquiétante crise française de la natalité, de recourir au seul vraiment efficace, l'acceptation d'une loi morale appliquée aux devoirs du patriotisme.

(1) Notons simplement que la veille du jour où l'Armistice fut signée, la ligne occupée par les armées alliées s'étendait de Pagny-sur-Moselle à Gand par Saint-Hilaire-en-Woëvre, Eix, Damvillers, Stenay, Sedan, Charleville, Rocroi, Hirson, Mauberge, Mons et Audebarde.

(2) C'est dans l'une de ces visites que, le 19 novembre, à Metz, le général Pétain fut, juste récompense de ses éminents services, nommé Maréchal de France.

L'instruction militaire dirigée exclusivement en vue de la guerre sera obtenue en temps de paix par les procédés qui ont fait leurs preuves ;

La discipline procurera ou conservera les forces morales dont la toute puissance est connue ;

Le commandement à ses différents degrés, surtout au plus élevé, doit être subordonné au mérite, au mérite seul ;

Enfin, l'expérience vient de démontrer les services rendus par le grand état-major issu de l'Ecole supérieure de guerre.

Que ce programme ne soit jamais perdu de vue, que l'unité de direction soit maintenue, comme l'unité de commandement, comme par surcroît la précieuse **Union sacrée**, alors la France sera à la fois grande, forte et respectée, comme Elle mérite de l'être.

Et vous, Combattants de la Grande guerre qui, pendant plus de cinquante

mois, avez prodigué sans compter le meilleur de votre esprit, de votre cœur et de votre sang, continuez à monter demain votre garde sacrée.

Qu'elle nous conserve et la gloire et la puissance acquises au prix de tant de sacrifices dont la France reste meurtrie. Qu'elle maintienne dans l'humiliation de ses inexpiables crimes l'ennemi maudit qui les a perpétrés.

Qu'une fois encore chez nous-mêmes, comme vis-à-vis de nos rivaux, elle prépare et maintienne un avenir d'ordre et d'équité.

Gardez ce souvenir et cette espérance ; que le Pays tout entier la garde avec vous, pour la Patrie que vous avez faite plus belle encore et qui resplendit de votre fierté.

Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1919.

FIN

# TABLEAU SYNOPTIQUE PAR FRONT

## des principaux événements de la grande guerre

### INTRODUCTION OU FAITS ANTÉRIEURS AU DÉBUT DES HOSTILITÉS

Origines et responsabilités de la guerre, p. 11. — Le guet-apens du 23 au 25 juillet. Ses conséquences, p. 11. — Résistance de la Serbie, p. 15. — Les déclarations de guerre, p. 15. — Les Neutres, p. 16. — La Mobilisation, p. 16. — L'union sacrée en France, p. 17. — Pacte de Londres du 5 septembre 1914, p. 17. — Renseignements spéciaux relatifs aux principaux belligérants, p. 17. — Plans d'opérations allemand, français, p. 18. — La concentration, p. 18. — Caractères probables de la guerre qui allait s'engager, p. 22.

### LIVRE PREMIER

5 août 1914 à octobre 1915.

#### I. — FRONT OCCIDENTAL

##### La guerre en Belgique.

Violation de sa neutralité le 5 août, p. 26. — La Belgique lutte seule jusqu'au 14 août : attaque de Liège du 5 au 17 août, p. 26. — Siège de Namur, du 21 au 24 août, p. 26. — Entrée des Français et des Anglais en Belgique à partir du 14 août, p. 29. — Combats de Dinant, le 15 août. — Bataille de Charleroi-Mons, les 21, 22, 23 août, p. 29. — Bataille de Virton dans le Luxembourg belge, les 21, 22 et 23, p. 30. — Siège d'Anvers : commencé le 7 octobre, il prendra fin le 9 octobre, p. 45. — Atrocités et crimes commis en Belgique par les Allemands, p. 31.

##### Retraite stratégique franco-britannique du 24 août au 5 septembre, p. 30.

##### Offensive française en Alsace et en Lorraine.

*En Alsace* : Mulhouse, objectif du 7 au 8 août et du 14 au 20 août; repli sur Belfort, p. 32. — *En Lorraine* : bataille de Sarrebourg, du 19 au 20 août, p. 33. — Bataille de Morhange, p. 33.

*Défensive française en Lorraine* : bataille du Grand-Courommé de Nancy, du 5 au 12 septembre, p. 34. — bataille de la Mortagne, du 5 au 12 septembre, p. 37.

### Situation intérieure de la France

Mesures financières, commerciales, économiques et sociales exigées par l'état de guerre, p. 37. — Transfert du Gouvernement à Bordeaux à partir du 2 septembre, p. 38. — Nomination du général Gallieni, le 26 août, au poste de Gouverneur de Paris, p. 38.

*Bataille de la Marne* : du 5 au 12 septembre, p. 39. — Ordre français d'opérations du 4 septembre au soir, p. 39. — Ordre français d'opérations du 5 septembre au matin, p. 40. — Aperçu général de la bataille, p. 40. — *Sursum corda* adressé, le 6 septembre au matin, par le général Joffre, à l'armée franco-britannique, p. 40.

*Retraite des armées allemandes jusqu'à l'Aisne* : du 10 au 14 septembre, p. 41. — Bataille de l'Aisne du 14 au 21 septembre, p. 41. — La « Course à la mer », du 20 septembre au 15 octobre, p. 42.

*Opérations dans le Nord* dirigées, à partir du 5 octobre, par le général Foch :

Batailles de Lassigny et de Roye, du 23 septembre au 11 octobre, p. 42. — Combats dans le Nord et sur la Lys, p. 46.

Ruée des Allemands, du 20 octobre au 15 novembre, sur l'Yser et à Ypres : bataille de l'Yser, du 20 octobre au 10 novembre, p. 46; bataille d'Ypres, du 26 octobre au 14 novembre, p. 49.

##### La guerre de tranchées ou de position.

I. — Guerre de tranchées proprement dite (Front contre front; organisations défensives; occupation des tranchées; Réflexions sur la guerre de tranchées), p. 49.

II. — La lutte d'usure. Engagements locaux, p. 51.

II. — Batailles livrées pour obtenir la percée : en Champagne, du 15 février au 20 mars, p. 52; à Ypres (2<sup>e</sup> bataille), du 21 au 27 avril, p. 52; en Artois, du 9 mai au 19 juin, p. 52; à Loos, du 25 au 27 septembre, p. 54; en Champagne (2<sup>e</sup> bataille), les 25 et 26 septembre, p. 55; prise de Souchez, les 25 et 26 septembre, p. 55.

##### Après un an de guerre.

Atrocités et crimes commis en France par les Allemands, p. 69. — « Jusqu'au bout ! », p. 71.

## II. — FRONT ORIENTAL (1)

Août 1914 au 2 octobre 1915.

1° *Invasion de la Prusse orientale* : août à mi-septembre 1914, p. 56. — Conduite par le grand-duc Nicolas-Nicolaïevitch, cette offensive eut pour but principal de contribuer à dégager le front occidental. Les débuts furent heureux à Gumbinen ; mais, abandonné par le général Rennenkampf, à Tannenberg, du 26 au 29 août, le général Sansonoff fut battu et tué, p. 59 ; alors entrèrent en action dans la Mazurie (8-10 sept.), les généraux Hindenburg et Ludendorff, son chef d'état-major général, p. 59. — Bien inspiré, le généralissime Nicolas se décida à porter la guerre en Pologne, p. 59.

2° *La lutte pour Varsovie* : 13 octobre 1914 à mars 1915, p. 59. — Cette lutte, qui comprend quatre offensives et qui fut énergiquement conduite par les généraux Rousski et Broussiloff, fut surtout marquée de proche en proche : par la bataille de Lemberg, du 26 août au 3 septembre, celle d'Augustowo, du 25 septembre au 8 octobre, qui réduisit les Autrichiens à l'inaction, p. 59 ; la bataille de la Vistule, du 13 au 26 octobre ; la bataille de Lodz, du 13 novembre au 5 décembre 1914, où fut battu le général Mackensen ; la bataille des Quatre Rivières combats sur la Bzura, la Rawka, la Pilitz et la Nidda), qui dura du 18 décembre 1914 au 10 février 1915, p. 59 ; enfin, par une énergique contre-offensive, qui, du 24 au 28 février 1915, à Prasnysz, mit en pleine déroute les Allemands et les Autrichiens, p. 59.

3° *Marche des Russes vers la Hongrie*, de septembre 1914 au 1<sup>er</sup> mai 1915, p. 60.

L'état-major allemand fit exécuter une sérieuse contre-offensive vers le Dniester avec l'espoir de reconquérir du même coup la Galicie, p. 60. De janvier à avril 1915, cinq cols situés sur la partie centrale des Karpathes furent occupés par les Russes, p. 60. — Du 9 septembre 1914 au 22 mars 1915, les Russes finirent par s'emparer de Przemysl, p. 60.

4° *La grande offensive austro-allemande en Galicie*, du 1<sup>er</sup> mai au 22 juin 1915, p. 60. Cette vaste opération, effectuée sur un front d'environ 225 kilomètres, fut dirigée par le feld-maréchal Hindenburg, avec le concours des généraux Mackensen, Boehm-Ermolli et Linsingen. En dehors de quelques batailles, mentionnons la reprise de Lemberg le 22 juin, la nomination de Mackensen au grade de feld-maréchal et la trahison bien avérée du ministre de la guerre russe, p. 60.

5° *La conquête de la Pologne*, du 22 juin au 1<sup>er</sup> octobre 1915 p. 60. — 1.800.000 Allemands et Autrichiens dont le front d'action dépassa 1.500 kilomètres se ruèrent sur les armées russes qui eussent été écrasées si le grand-duc Nicolas ne les avait fait battre en retraite à temps après une lutte opiniâtre

des plus honorables. Mentionnons surtout l'occupation de Varsovie par les Allemands le 5 août et celle de Brest-Litowsk ; le 25 août, par Mackensen, à l'issue d'une marche de 200 kilomètres, p. 61.

6° *La retraite russe* de septembre au 2 octobre 1915, p. 61. — Si les Allemands occupèrent successivement, le 13 septembre, Pinsk et, le 18 septembre Vilna, ils essayèrent, du 23 au 26 septembre, à Vileika, une sérieuse défaite. En somme, les armées russes furent refoulées mais non désorganisées, comme elles le prouvèrent vaillamment l'année suivante avec le successeur du grand-duc Nicolas malencontreusement envoyé comme vice-roi au Caucase le 5 septembre 1915, p. 61. — A la fin de la campagne de 1915, les Allemands occupaient la Pologne, la Lithuanie, la Courlande et une partie de la Livonie ; toutefois, ils n'avaient point annihilé l'armée russe.

## Turquie et Bulgarie. — Serbie et Monténégro.

Dès le 12 novembre 1914, les Alliés avaient dû mettre un terme à la mauvaise foi du gouvernement turc en lui déclarant la guerre, p. 61. L'année suivante, il avait fallu, du 15 au 19 octobre, traiter de la même façon le roi Ferdinand 1<sup>er</sup> de Bulgarie, p. 62. Dès lors, l'écrasement de la Serbie et du Monténégro sous l'effort commun de quatre puissances ne pouvait plus tarder, p. 62. — La Serbie résista héroïquement et avec succès ainsi que le prouvèrent la bataille de Roudnik du 9 décembre et la réoccupation de Belgrade du 14 décembre, p. 62 ; puis l'invasion avec enveloppement réussit et provoqua rapidement l'agonie serbe, p. 63.

## L'Expédition des Dardanelles.

25 avril 1915 au 4 janvier 1916.

Mal préparée puis honorablement conduite, cette expédition aboutit finalement à un insuccès que ne put conjurer la vaillance des soldats anglais et français, p. 64.

## L'Italie en guerre.

Mai 1915 à 1916.

L'Italie avait déclaré la guerre, le 23 mai 1915, d'abord à l'Autriche-Hongrie, p. 66. Elle ne put accentuer ses opérations que vers la fin d'octobre sous le commandement du général Cadorna qui s'attacha à conquérir dans la région montagneuse quelques points importants, p. 69.

(1) Il est impossible, lorsqu'on parle du rôle joué par la vaillante armée russe, d'août 1914 à 1917, de ne point signaler que, dès le début, la trahison s'exerça sous l'influence allemande.

## LIVRE DEUXIÈME

Octobre 1915 à janvier 1917.

## Situation intérieure de quelques puissances.

*En France* : réunion à Calais, le 4 décembre 1915, d'une Conférence franco-britannique dans le but de réaliser l'unité de direction des opérations des Alliés; ce ne fut qu'un acheminement, p. 75. — Le 12 décembre 1916, le général Joffre est remplacé par le général Nivelle dans le commandement en chef de l'armée française, p. 75. — Le 13 décembre 1916, le général Lyautey est nommé ministre de la guerre dans le cabinet Briand, p. 75.

*En Angleterre* : le 6 décembre 1916, le général Douglas Haig remplace dans son commandement le maréchal sir John French, p. 75. — le 6 juin 1916, lord Kitchener, qui se rendait en Russie, trouve la mort dans le torpillage intentionnel du bateau qui le portait, p. 75.

*En Allemagne* : le 30 août, le feld-maréchal von Hindenburg devient généralissime de l'armée allemande, p. 76; le 30 novembre, mort de l'empereur François-Joseph qui a pour successeur Charles I<sup>er</sup>, p. 76; le 12 décembre, le chancelier allemand Bethmann-Hollweg prononce, au Reichstag, un discours « sur la carte de guerre », p. 76.

*Aux Etats-Unis* : le 22 décembre 1916, le président des Etats-Unis publie, sur les « buts de guerre » une note comprenant quatorze articles, p. 76.

## I. — FRONT OCCIDENTAL

Opérations : en octobre 1915, dans le secteur de Reims; en Champagne, les 29 et 30 octobre; en décembre, en Alsace et dans les Vosges; en janvier 1916, en Belgique et en Artois, p. 76.

## La bataille de Verdun.

Du 21 février 1916 à 1917.

Projets allemands; ruée du 21 février, p. 77. — Intervention du général de Castelnau délégué par le général en chef; prise de commandement du général Pétain, p. 78. — Nous perdons le fort de Douaumont qui, repris le 22 mai, sera perdu le 24 mai, puis repris définitivement le 24 octobre, p. 80. — L'offensive sur les deux rives de la Meuse est entamée le 1<sup>er</sup> mars : confiance imperturbable et croissante du soldat : « On les aura », p. 80. — Le 9 mars, attaque du fort de Vaux qui, perdu par nous le 7 juin, sera encerclé et repris définitivement le 25 octobre, p. 80. — Le 1<sup>er</sup> mai, le général Nivelle remplace le général Pétain appelé à un autre commandement, p. 80. — Lutte terrible engagée, du 20 au 24 mai, au Mort-Homme, p. 80. — Thiaumont nous est enlevé le 13 juin : repris par nous le 3 août et perdu le 4 août, puis les 7 et 8 septembre. il sera reconquis par nous le 24 octobre, p. 83;

véritable bataille livrée par nous à Fleury les 4 et 5 septembre, p. 83. — Période victorieuse et décisive, du 15 octobre au 15 décembre, p. 83. — Conséquences de la victoire de Verdun, p. 84.

## La bataille de la Somme

1<sup>er</sup> juillet à novembre 1916.

Offensive franco-anglaise du 1<sup>er</sup> juillet, p. 90. — Le 20<sup>e</sup> corps s'empare, le 1<sup>er</sup> juillet, de Maricourt et de Curlu, puis progresse le 5 juillet, p. 93. — Rôle joué par le général Fayolle du 1<sup>er</sup> au 11 juillet, p. 93. — Énergique action des Anglais, les 7 et 14 juillet et du 16 au 27, p. 93. — Caractère d'opiniâtreté et d'héroïsme de la lutte en août, puis en septembre : le 8, prise de Bouchavesnes; le 26, Comblès est enlevé par les Français et les Anglais, p. 93. — En octobre, Chaulnes, Sailly et Sailly-Saillisel sont pris, les 4 et 7, par les Anglais et les Français.

## Front italien.

De février au 10 octobre 1916.

Action continue du général Cadorna : du 9 au 19 février dans le Val de Sugana; à la fin de mars, dans les Alpes Carniques, p. 94. — Le duc d'Aoste prépara énergiquement la prise de Gorizia où le roi Victor-Emmanuel entra le 21 août, p. 95. — Le 27 août, l'Italie déclara la guerre à l'Allemagne, p. 95. — Du 14 septembre au milieu d'octobre, la bataille du Carso oriental fit faire de sérieux progrès vers Trieste, p. 95.

## Front oriental.

Occupation de Salonique où le général Sarrail doit établir un camp retranché, p. 87.

L'année 1916, est celle qui, grâce aux talents du général Broussiloff et à l'emploi bien compris de la guerre de mouvement, fut la plus glorieuse et la plus efficace de toutes les opérations russes, p. 87. — Le 1<sup>er</sup> juin commença la ruée formidable opérée, du Pripet en Roumanie, par Broussiloff avec les armées Kalédine, Sakharoff, Tcharbatcheff et Lechwisky; or, du 4 au 9 juin, les Russes avaient capturé à l'ennemi 1.200 officiers et 65.000 hommes; à la fin du mois, ces chiffres s'élevaient à celui de 217.000 prisonniers, p. 89. — Le 28 juillet, après des succès remportés au Nord, au Centre et au Sud, Broussiloff rompa, en avant des saillants de Loutsk et de Koloméa tout le front ennemi, p. 89. — Brody fut occupé le 30 juillet, Stanislaw fut pris le 10 août, p. 89. — Le 12 août, le bilan de l'offensive russe montait à environ 300.000 prisonniers, 400 canons et 1.300 mitrailleuses, p. 89. — Le maréchal Hindenburg commandait en chef, p. 89. — De violents combats livrés dans les Karpathes permirent de les traverser au col de Tartorow, p. 89. — En septembre, la lutte fut plus limitée. Lorsqu'à la

fin d'octobre elle prit fin par ordre du tsar, les Russes détenaient 420.000 prisonniers austro-allemands, 600 canons, 2.500 mitrailleuses et lances-bombes; ils avaient rompu le front ennemi en Volhynie, en Galicie et en Bukovine. Néanmoins, les résultats obtenus n'étaient pas, à proprement parler, décisifs, p. 89.

### Fronts balkaniques.

#### *Grèce et Macédoine, Bulgarie, Roumanie.*

Le général Sarrail qui ne reçut que tardivement le commandement en chef des troupes alliées eut à tenir à distance les Bulgares et à surveiller le roi de Grèce qui, déloyal, servait les intérêts de nos ennemis, p. 95. — Le 18 septembre, nous reprîmes Florina perdu un mois plus tôt et, le 20 novembre, nous occupâmes Monastir; l'armée serbe avait reparu et s'était conduite bravement, p. 96. — Le guet-apens du 1<sup>er</sup> décembre, qui coûta la vie à 134 marins anglais et français, mit hors de doute la trahison du roi Constantin; l'énergique action du général Sarrail ne se démentit pas, p. 96.

Le roi de Roumanie Ferdinand I<sup>er</sup> avait, le 28 août, déclaré la guerre à l'Autriche, ce qui amena contre son pays l'Allemagne, la Turquie et la Bulgarie, p. 96. — Victime d'un plan de campagne vicieux qui la fit partager entre la Dobroudja et la Transylvanie, d'ailleurs mal secondée, sinon trahie, par le ministre de la guerre russe, l'armée roumaine ne put tenir longtemps contre les Bulgaro-Allemands commandés par les généraux Falkenhayn et Mackensen; bien que ce dernier eût été battu, le 3 septembre, dans la Dobroudja, elle finit par être rejetée vers l'Est; au commencement d'octobre, elle occupait les crêtes de la haute vallée du Maros. Le général Berthelot ne tarda point à la rejoindre avec des renforts, des officiers et du matériel; il la réorganisa et la mit en état de reprendre la lutte, p. 97.

Ludendorff obtint, au risque de mécontenter Bulgares et Autrichiens, le règlement de l'administration de la Valachie conquise.

## LIVRE TROISIEME

Année 1917.

### Situation intérieure de quelques puissances.

*En France*, trois ministères se succédèrent dans l'année : 20 mars, le ministère Ribot-Viviani-Painlevé (à la guerre); 12 septembre, le ministère Painlevé-Ribot; 16 novembre, le ministère Georges Clemenceau, avec lequel devait se réaliser, après bien des épreuves, la victoire décisive, p. 103.

*En Angleterre*: le premier ministre, Lloyd George, partisan convaincu de la nécessité de la lutte « jusqu'au bout », agit en conséquence, p. 103.

*En Allemagne*, les chanceliers Michaëlis, nommé le 19 juillet, et Hertling, se succédèrent rapidement. En juin et en juillet, les Alliés furent saisis de propositions de paix inacceptables, p. 103.

*En Russie*: le 16 mars, contraint par une révolution qui n'allait pas tarder à se livrer à de criminels excès, le tsar Nicolas II, qui demeura jusqu'à la fin fidèle à la foi jurée à la France, était contraint d'abdiquer: ce grave événement arriva fort à propos pour servir les intérêts allemands qui étaient sérieusement compromis, p. 103.

*Etats-Unis*: le concours assuré des Etats-Unis vint fort à propos fournir aux Alliés une compensation inappréciable des graves événements survenus en Russie.

C'est le 6 avril que, sur la proposition du Président Wilson, enfin fixé sur la mauvaise foi indigne des Allemands, le Sénat américain approuva la déclaration de la guerre à l'Allemagne, p. 106.

### Front occidental

1<sup>er</sup> janvier à octobre 1917.

Du 24 février au 24 mars, la grande retraite stratégique jugée nécessaire par le maréchal Hindenburg s'opéra régulièrement pour gagner les « positions Hindenburg », qui avaient été organisées à loisir. Anglais et Français suivirent cette retraite et livrèrent de nombreux combats p. 104. — Les 9 et 10 avril avait lieu la bataille de Vimy: livrée par le général Nivelle et par le maréchal Douglas Haig, elle nous procura la falaise de Vimy, plus de 11.000 prisonniers et un important matériel; les 11 et 12 avril, Monchy-le-Preux, Waucourt et Héninel, les 13 et 14 avril Givenchy-en-Gohelle et Liévin furent occupés par les Britanniques, p. 105. — Le 16 avril, le général Nivelle lança, selon le plan combiné, la grande attaque sur la position de Craonne et du Chemin-des-Dames. Cette action qui fut prolongée pendant quatre jours, puis arrêtée, nous avait procuré, dès le 16, 29.000 prisonniers. Le 17 avril, notre 4<sup>e</sup> armée (Gouraud) s'était emparée des Monts de Champagne. On avait escompté un résultat plus important d'où un mécontentement que les agents de l'étranger surent exploiter dans l'armée française où, pendant quelque temps, le moral faiblit plus ou moins. Il en résulta que, le 15 mai, le général Nivelle fut remplacé par le général Pétain dont les idées prévalurent, p. 105. Le général Foch fut alors nommé chef d'état-major général, p. 105. — En mai, la lutte d'usure fut reprise sur les champs de bataille mêmes du mois précédent, p. 106. — En juin et juillet, on se battit sur les Monts de Champagne, p. 106. — Du 19 au 24 juillet, sur le Chemin-des-Dames, le plateau de Californie fut pris, p. 106. — Du 13 au 20 août, une grande bataille livrée à Verdun sur les deux rives de la Meuse, procura de grands résultats, p. 106. — Déjà la confiance était revenue dans l'armée française qui, grâce à la direction du général Pétain, avait repris une pleine possession d'elle-même, p. 106. — Le maréchal Douglas Haig avait de son côté bien servi la cause commune en livrant, à partir du 31 juillet, avec le concours de l'armée du général Antoine, l'importante bataille des Flandres qui se prolongea, avec une intensité moindre jusqu'en novembre, p. 111.

**Front italien.**

Le général Cadorna avait déjà livré plusieurs combats victorieux lorsque, après la bataille de Jamiano qui dura du 15 au 23 mai, avec des fortunes diverses, il engagea, le 19 août, la bataille du Plateau de Bainsizza qui lui procura 30.000 prisonniers, 145 canons et 322 mitrailleuses p. 112.

**LIVRE QUATRIÈME**

*Novembre 1917 au 11 novembre 1918.*

• PÉRIODE D'HIVER : octobre 1917 au 20 mars 1918. Cette période fut marquée par trois batailles d'importance variée et, d'un côté comme de l'autre des Fronts, par des difficultés intérieures sérieuses, p. 117.

**Front occidental.**

Du 23 au 25 octobre 1917, le général Mairone remporta la belle victoire de la Malmaison qui termina, sur le Chemin-des-Dames, l'effort français pour l'année 1917, p. 111.

Du 24 au 26 octobre, les Italiens éprouvent, au nord de Gorizia, à Caporetto-Tolmino, un douloureux désastre dont l'intervention immédiate des Français et des Anglais put seule limiter les graves conséquences et permettre aux Italiens qui passèrent sous les ordres du général Diaz de se ressaisir, après avoir effectué une longue retraite, p. 112.

Le 28 octobre, le Comité de guerre réuni à Versailles, avait décidé l'envoi en Italie d'une armée française commandée par le général Fayolle et d'un fort contingent anglais placé sous les ordres du général Plumer, p. 113; les 6 et 7 novembre, une conférence franco-anglaise réunie à Rapallo avait arrêté définitivement les mesures à prendre, p. 113.

La bataille de Cambrai entamée par surprise avec succès, le 20 novembre, par le général anglais Byng, se termina par une défaite, le 6 décembre, p. 111.

Alors surgit, pour le haut commandement allié, le problème des effectifs qui lui imposa de restreindre les opérations jusqu'à ce que l'instruction militaire des Américains put leur permettre d'intervenir utilement, p. 112.

En France, la répression énergique d'actes de trahison, dûment constatés fut suivie de la chute du ministre Painlevé-Ribot qui amena, le 15 novembre, Georges Clemenceau à la présidence du Conseil et au ministère de la guerre; dès lors, la direction des affaires ne devia plus, p. 103. — Le 1<sup>er</sup> janvier 1918, le général Pétain dont l'œuvre de réfection morale était accomplie put dire à l'armée : « Soyez patients, soyez obstinés... Si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions... »

L'Angleterre, bien représentée par Lloyd George, accentua ses efforts, p. 103.

En Allemagne, le comte bavarois Hertling remplaça comme chancelier Michaëlis; les perfides offres de « paix blanche » étaient destinées à échouer, p. 103.

**Front oriental.**

*Russie.* — Au milieu de convulsions lamentables, le général Broussiloff s'était efforcé, avec le concours de quelques généraux patriotes, de conjurer les effets de l'œuvre de désorganisation des révolutionnaires russes, mais en vain. A la fin de l'année 1917, l'écroulement de la Russie était consacré : le 15 décembre, un armistice donnait libre essor à une démagogie criminelle; il aboutit, à la suite des conférences de Brest-Litovsk; aux traités déshonorants du 9 février et du 5 mars 1918, p. 113 et 117.

*Roumanie.* — Trahie, puis isolée, la Roumanie fut dans la dure obligation de signer, — non sans réserver l'avenir, — le 26 mars 1918, le dur traité de Bucarest préparé par les négociations des 23 et 24 février, p. 113 et 117.

*Macédoine.* — Le général Sarrail fut remplacé, le 20 décembre 1917, dans le commandement en chef des armées alliées d'Orient, par le général Guillaumat. Les rapports avec la Grèce étaient devenus loyaux et sûrs depuis que l'abdication imposée, le 12 juin 1917, au roi Constantin, avait amené à la direction des affaires le grand citoyen Venizelos, p. 113.

**BATAILLE DE FRANCE**

*21 mars. — 11 novembre 1918.*

Après une longue trêve qui dura du 6 décembre 1917 au 20 mars 1918, la lutte reprit avec une opiniâtreté telle qu'elle dura, sans une longue interruption, sept mois et demi (235 jours) pendant lesquels les quatorze armées des Alliés combattirent sur un front de 400 kilomètres environ.

**Offensives allemandes du printemps.**

*21 mars au 18 juillet.*

La première des trois offensives allemandes du printemps qui commença par une ruée véritable dura du 21 mars au 5 avril : entamée, avec une énorme supériorité numérique par les Allemands, pour séparer l'armée anglaise de l'armée française, elle fut maîtrisée, de proche en proche, par les généraux Pellé (5<sup>e</sup> corps d'armée), Humbert (3<sup>e</sup> armée), Debenev (1<sup>re</sup> armée) puis Fayolle qu'avait désigné le général Pétain, p. 119. Le 30 mars, le général Foch fut nommé « généralissime sur le front d'Occident », p. 121.

Bataille de la Lys et des Monts de Flandre, du 1<sup>er</sup> au 27 avril, p. 122. — Combat de l'Ailette du 6 avril, p. 122.

La seconde offensive, qui dura du 15 au 30 avril, eut pour objectif Amiens, p. 122. — La bataille de l'Aisne se prolongea du 27 mai au 7 juin; les Américains y firent bonne figure, p. 123.

L'offensive allemande dite de l'Oise, qui eut pour objectif Compiègne, s'exerça, du 9 au 13 juin, à l'ouest de la poche creusée entre Noyon et Reims. Elle eut pour conséquence une dépression sérieuse du moral allemand, p. 123.

La dernière offensive allemande échoua définitivement les 15 et 16 juillet, dans la bataille de Champagne; elle fournit au général Foch l'occasion de prendre pour la conserver la liberté des mouvements, p. 125.

#### Reprise de l'offensive par les Alliés, batailles d'été.

18 juillet au 24 septembre.

Les manœuvres françaises qu'inaugura une surprise se développa dans la région où s'était livrée, en septembre 1914, la bataille de la Marne, p. 125.

Bataille du Tardenois ou seconde bataille de la Marne : livrée du 18 juillet au 4 août, entre Marne et Aisne, sur un front de 100 kilomètres, elle contraignit les Allemands à se retirer et procura d'admirables résultats, p. 125.

Conseil de guerre interallié tenu à Bourbon, près Malose : le lumineux et vaste plan d'offensive exposé par le général Foch fut adopté sans arrière-pensée par les Alliés, p. 125.

Décret du 6 août : le général Foch fut nommé maréchal de France et le général Pétain décoré de la médaille militaire, p. 126.

La bataille de Picardie ou du Santerre, qui dura du 8 au 15 août, fut livrée en commun par les Français et par les Anglais qui attaquèrent en conséquence le saillant d'Albert-Amiens-Montdidier : revenu en hâte de Flandre à Avesne, Ludendorff ne put plus mettre en doute l'affaiblissement moral des armées allemandes où il y eut bien des défections, p. 127.

Du 18 au 26 août, l'attaque fut prononcée sur les ailes. Les Anglais prolongèrent leurs assauts d'Albert à la Scarpe en passant par la Somme. Les Allemands furent rejetés sur les positions d'où ils étaient partis le 21 mars, p. 128.

Du 27 août au 6 septembre, la « position Hindenburg » ayant été atteinte, le repli de la Vesle sur l'Aisne fut imposé aux Allemands. Dès lors, le repli considérable qu'ils subirent sur tout le front de l'Artois et de la Champagne dut convaincre Ludendorff qu'il n'avait plus qu'à chercher à sauver ses armées si rudement éprouvées, p. 128.

Le 12 septembre, le saillant de Saint-Mihiel avait été enlevé par les Américains et les Français, p. 128.

#### Offensive générale des Alliés en automne. 24 septembre au 11 novembre.

Cette période comprit les opérations actives poussées : en Champagne, du 26 septembre au 12 octobre; en Cambésis, du

27 septembre au 9 octobre; en Flandre, du 28 septembre au 10 octobre, p. 128.

Jugeant la partie perdue, Ludendorff s'était fait remplacer par le général Groener, mais sa responsabilité demeurait intacte.

Le 10 novembre, les Allemands qui, dépourvus de réserves, avaient dû reculer plus ou moins précipitamment, se trouvèrent dans l'obligation, après la reddition des Bulgares, des Autrichiens et des Turcs, d'implorer l'armistice qui leur fut octroyé le lendemain, p. 138.

#### Front italien.

En exécution d'une promesse faite à Guillaume II, l'empereur d'Autriche Charles 1<sup>er</sup> ordonna de prendre vigoureusement l'offensive contre l'armée italienne. La bataille du Piave, qui dura du 15 au 23 juin, se termina par une défaite complète et par la retraite précipitée des Autrichiens. Le corps franco-anglais avait pris une part honorable à cette victoire, p. 130.

Après une inaction prolongée, le général Diaz se décida, le 24 octobre, à se porter en avant avec 57 divisions; aussi, bénéficiant de la situation générale, fit-il un nombre énorme de prisonniers dépourvus de tout ressort, p. 137.

#### Front balkanique.

Energiquement et habilement conduite par le général Franchet-d'Espérey, la campagne de Macédoine ne dura que quinze jours, soit du 15 au 30 septembre, à l'issue desquels la Bulgarie réduite à l'impuissance sollicita un armistice qui fut signé le 29 septembre, p. 132.

Cet événement fut gros de conséquences : mises ainsi à découvert, isolées, la Turquie et l'Autriche étaient dans l'obligation de capituler; elles le firent successivement, le 31 octobre et le 3 novembre, p. 139.

Dès lors, il ne restait plus qu'à signer la Paix, qui, pour répondre à l'idée de justice, réalisait les conditions de sécurité, de réparation et de châtement, p. 141.

#### Événements complémentaires de la grande guerre.

Le groupement qui suit a été adopté de façon à ne point morceler l'attention et à donner une idée d'ensemble.

*Guerre maritime.* Cette guerre a eu lieu sur mer et sous mer.

Les batailles navales proprement dites peuvent se réduire à une seule, celle du Jutland (1) livrée le 31 mai 1916 par l'amiral Sir David Beatty à l'amiral allemand Scheer. Elle fut décisive, car, bien qu'elle ait coûté de lourdes pertes (15 unités) aux Anglais, la flotte allemande ne put forcer le passage et s'enfuit pour éviter une destruction totale; depuis, elle resta tapie dans ses ports à

(1) Il suffira de mentionner la bataille navale du cap Coronel livrée le 1<sup>er</sup> novembre 1914 et celle des îles Falkland du 8 décembre 1914.

l'abri d'une ceinture de mines renforcée par toutes ses défenses terrestres et n'eut plus recours qu'à la guerre de course avec les sous-marins, d'où de formidables torpillages, p. 64.

ports à l'abri d'une ceinture de mines renforcée par toutes ses défenses terrestres et n'eut plus recours qu'à la guerre de course avec les sous-marins, d'où de terribles torpillages.

Disposant d'un grand nombre de sous-marins dont beaucoup construits d'après les plans volés à l'ingénieur français Laubeuf, les Allemands entamèrent une lutte qui, en 1915 et 1916, infligèrent de fortes pertes aux Alliés et contraignirent efficacement le blocus des côtes allemandes sur lequel ils comptaient beaucoup; au commencement de 1917, elle s'affirma davantage encore, l'amiral Von Tirpiz ayant déclaré qu'on pourrait obtenir ainsi la « décision ». En 1918, la France et l'Angleterre contrarièrent sérieusement la guerre sous-marine et les transports des troupes américaines purent s'effectuer au prix de pertes relativement minimales. La sauvage conduite des Allemands envers les Neutres et les navires hôpitaux est à stigmatiser.

*Guerre coloniale.* — L'empire colonial allemand comptait au début de la guerre environ 15 millions d'habitants répartis sur une superficie six fois aussi grande que celle de la France.

Du 27 août 1914 à 1917, le Togoland, le Cameroun, le Sud-Ouest Africain et la colonie de l'Afrique Orientale furent conquis de haute lutte par les Alliés : le rêve impérial s'évanouit, p. 64 et 65.

### Hors d'Europe.

*Caucase.* — Les Turcs y furent régulièrement battus par les Russes, surtout en janvier et en mars 1915, p. 65.

*Mésopotamie,* pages 66, 98, 114, 137. — Dès novembre 1914, l'Angleterre voulut s'emparer du chemin de fer de Bagdad, capitale de la Mésopotamie, et, plus en aval de Bassora que les Turcs s'efforcèrent vainement de reprendre d'avril à juin 1915 et dont les positions fortifiées furent enlevées, le 1<sup>er</sup> octobre suivant, par le général Mixon.

Le 28 avril 1916 le général Towshend fut contraint par la famine de capituler sur le Tigre, à Kut-el-Amara, qu'il occupait depuis novembre 1915 et qui fut repris, le 24 février 1917 par le général Maude remplacé le 16 novembre suivant, quand il mourut, par le général Marshall qui ne resta pas inactif.

*Arménie,* pages 66, 98, 137. — De novembre 1914 au 4 juin 1915, les Russes repoussèrent, avec des fortunes diverses, les attaques des Turcs, puis progressèrent en août et septembre. Arrivé en octobre, le grand-duc Alexis mena activement les opérations : il s'empara, au milieu de février, d'Erzeroum clef de l'Arménie turque et réussit pleinement son plan.

*Egypte,* pages 65 et 98. — Préparée à la légère par le général allemand Liman von Sanders, l'attaque de l'Égypte échoua pitoyablement : battus le 4 août 1916, les Turcs se replièrent en hâte pour ne plus revenir.

*Palestine,* pages 115 et 137. — Maître d'El-Arisch, le 20 décembre 1916 le général Sir Archibald Murray progressa vers Gaza, puis dut s'arrêter. Son successeur, sir Edmund Allenby se reporta en avant le 30 octobre 1917 : le 6 novembre, il prenait Gaza, et, le 10 décembre suivant, à la suite d'une habile manœuvre, il faisait son entrée à Jérusalem.

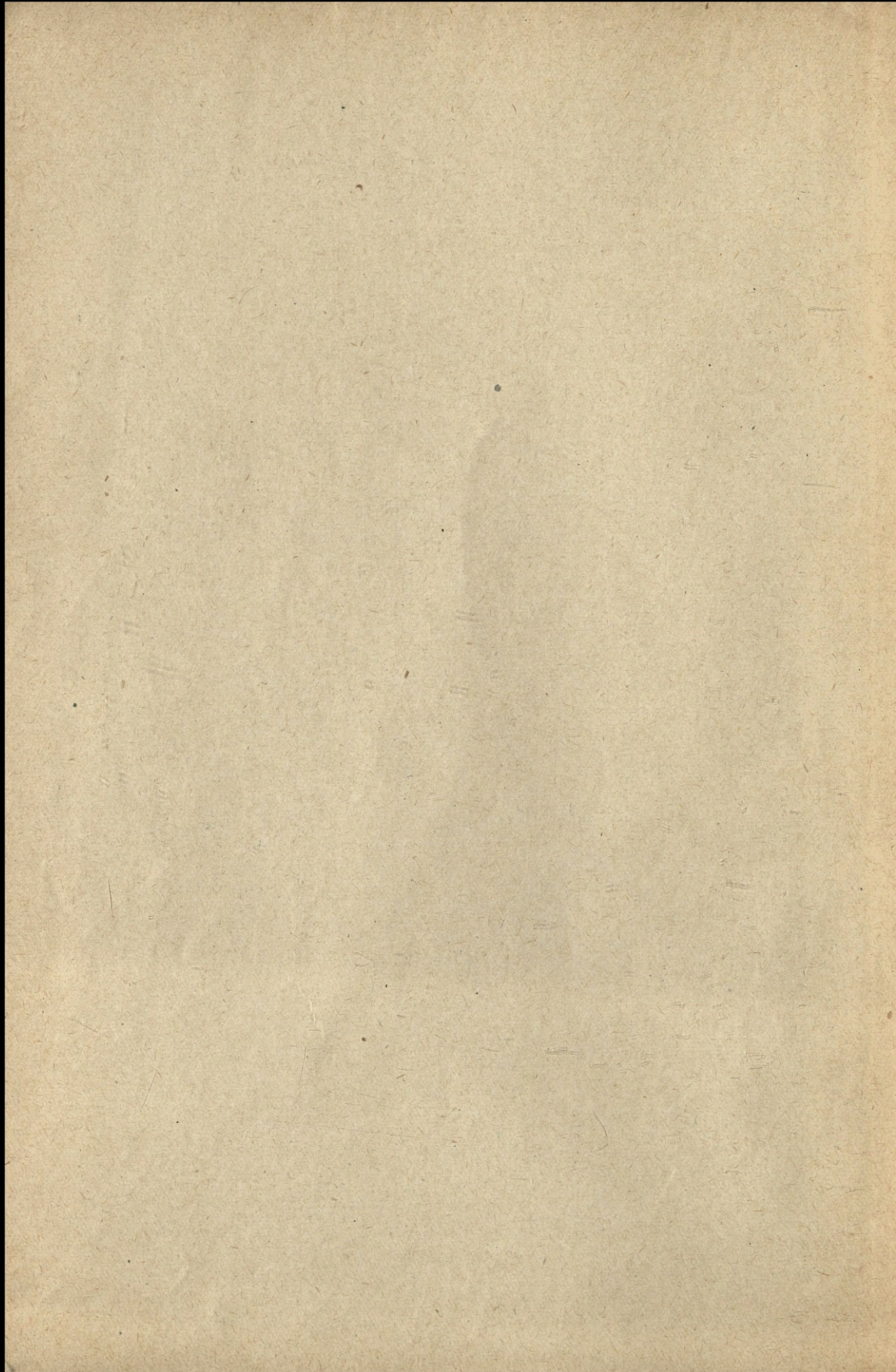
*Syrie,* pages 115 et 137. — Arrêté dans la saison des pluies, le général Allenby se reporta en avant, le 19 septembre 1918, contre les Turcs commandés par le général Liman von Sanders, entra le 20 dans Nazareth, captura, le 22, 25.000 prisonniers et 260 canons et mit en fuite son adversaire; entré, le 7 octobre, dans Damas, il faisait occuper Beyrouth par une escadre française.

Du 19 septembre au 10 octobre 1918, le bilan de ses victoires se chiffrait par 70.000 prisonniers, 350 canons et 8.000 prisonniers capturés par le roi Hussein.

Le 25 octobre, Alep était pris.

Les armées turques ne comptaient plus. Sur ce théâtre d'opérations encore, la capitulation s'imposait; on a vu qu'elle fut signée le 31 octobre.

AU MAROC, page 138.



# INDEX ALPHABÉTIQUE (1)

## A

<b>Abbas Pacha</b> (Khédivé).....	65
<b>Abd el Maleck</b> (Marocain) .....	139
Ablaincourt .....	93
Ablain-Saint-Nazaire .....	54
<b>Ader</b> (ingénieur Français).....	22
Adriatique .....	132
Aerschot .....	32
Afrique Orientale .....	65
Agadir .....	11
Ailette (rivière et combats).....	104, 111
Aisne-Marne (bataille de l')....	41, 42
Aisne-Marne (bataille de l')....	41, 42
Albanie .....	95
Albert (combats d') .....	45
Albert 1 <sup>er</sup> (roi de Belgique) 16, 26, 45, 131	138
Alep .....	138
<b>Alexandre 1<sup>er</sup></b> (roi de Roumanie)....	96
<b>Alexandre</b> (roi de Grèce).....	113
<b>Alexandre de Serbie</b> (prince régent)..	15
<b>Alexeïeff</b> (général russe).....	61
Allemagne (empire d').....	16
Allemands .....	80
Allemand .....	111
<b>Allenby</b> (Sir Edmund, général anglais, puis maréchal).....	15, 137
<b>Alphonse XIII</b> (roi d'Espagne).....	16
Alsace .....	28
<b>Amade</b> (général d').....	22, 30
Amance (mont) .....	35
Amara .....	66
Amiens .....	121, 122
Ancre (vallée de l').....	45
Andenne .....	32
Andrinople .....	62
Ange gardien (relai de).....	111
Anglemont .....	37
Angres .....	53
Anizy-le-Château .....	123
<b>Antoine</b> (général) .....	111
Anvers .....	26
Anzac-Souvla (bataille d').....	64
<b>Aoste</b> (général duc d').....	98
<b>Arbutnood</b> (amiral anglais).....	97
Archipel (l') .....	96
Archennes (forêt des).....	20, 50, 51
Ardre (l') .....	123
Argonne (l') .....	51, 125
Arlon .....	76
Arménie .....	64, 65, 66
Armentières (bataille d').....	122
Arras .....	31, 46
Arras (combats d') .....	45
Arsiero .....	94
Artois (combat d') .....	66
Artois (région d') .....	56
Artois (collines de l').....	45
Artois (bataille d') .....	52
<b>Arzt</b> (général autrichien).....	97
Asiago (plateau d').....	94, 113

Asiago .....	94
<b>Asquith</b> (premier ministre anglais). 17	54
Assainvillers .....	123
Assevillers .....	93
Astico .....	94
Atlas (l') .....	138
<b>Aubers</b> .....	123
Audenarde .....	141
Augustowo (bataille d').....	59
Autriche-Hongrie (empire d').....	16, 66
Auve (forêt d').....	71
Avocourt .....	83

## B

Bacien .....	37
Badonvillers .....	37
Bagdad .....	62, 66, 114
Bailleul .....	122
<b>Bailloud</b> (général) .....	63
Bainsizza (plateau de) .....	112
<b>Balfourier</b> (général).....	46
Ban-de-Sapt .....	52
Bapaume .....	31, 93
<b>Baratoff</b> (général russe).....	115
Barisis .....	121
Bar-le-Duc .....	39
Barleux .....	93
Baronville .....	35
Barrenkopf .....	52
<b>Barrès</b> (Maurice) .....	37
Bassée (la) .....	47
Bassin d'Alimentation .....	111
Bassora .....	66
« Bastion » (le).....	55
<b>Bataille</b> (général) .....	37
Batoum .....	66
Bazentin-le-Grand .....	93
Bazentin-le-Petit .....	93
<b>Beatty</b> (Sir David, vice-amiral anglais)	97
Beaucourt .....	93
Beaumont .....	93
Beauséjour .....	51
Becquincourt .....	93
Belfort .....	32
Belgique .....	16, 25, 26, 51
Belgrade .....	11, 15
Belleau (bois) .....	123
Belloy-en-Santerre .....	93
Bellune .....	139
Von <b>Bellow</b> (général allemand).....	112
.....	124
Benerstroff .....	34
Berlin .....	69
Berry-au-Bac .....	41
<b>Berthelot</b> (général) .....	97, 113, 124, 125
Besle .....	123
Bethincourt .....	77

(1) Les noms propres sont indiqués en caractères *gras* ; les noms de lieux le sont en caractères *romains*.

- Bethmann-Hollweg** (chancelier allemand) ..... 12  
 Béthune ..... 122  
 Beverdyck (le) ..... 47  
**de Beyens** (baron, ministre belge) ..... 25  
 Beyrouth ..... 138  
 Biaches ..... 93  
**Bismarck** (le chancelier) ..... 65  
 Bissoutoun (passe de) ..... 115  
 Bixchoote ..... 49  
 Bizerte ..... 62  
 Blamont ..... 34  
 Blanc-Mont ..... 35  
 Bligny ..... 124  
**Bloch** (Jean, économiste russe) ..... 22  
**Von Bœhm-Ermolli** (général allemand) ..... 126  
   60, 123, 125 ..... 46  
 Bœsinghe ..... 87  
 Boïan ..... 87  
**de Boisandry** (général) ..... 125  
 Bois Jaune-Brûlé ..... 52  
 Bois-le-Prêtre ..... 52  
 Boisselle (la) ..... 93  
 Bordeaux ..... 38  
**Boroevic** (feld-maréchal autrichien) ..... 132  
 Bosnie ..... 12  
**Botha** (général) ..... 65  
**Bothmer** (général allemand) ..... 87  
 Bouchavesnes ..... 93  
 Boulainville ..... 71  
**Boutegourd** (général) ..... 22  
 Brenta (la) ..... 132  
 Brest-Litowski ..... 61  
 Breteuil ..... 93  
**Briand** (Charles, ministre) ..... 75  
 Brie ..... 128  
 Briey ..... 177  
 Brindisi ..... 63  
 Brodij ..... 60  
**Broussiloff** (général) ..... 59, 87, 89, 90  
**Brugère** (général) ..... 43  
 Bruges ..... 131  
 Bulgarie ..... 134  
**Bulard** (général) ..... 63  
 Brunetz ..... 71  
 Bruxelles ..... 26  
 Bucarest ..... 119  
 Budapest ..... 139  
 Bukovine (la) ..... 89  
 Bulgarie ..... 16, 62  
**Von Bulow** (général) ..... 18, 21  
**Bulow** (prince de) ..... 66  
 Buscourt ..... 93  
 « Bntte » de Tabure (la) ..... 56  
**Byng** (général anglais) ..... 111, 120, 128  
 Bzura (la) ..... 59
- C
- Cadorna** (général en chef italien) ..... 69  
   95, 112 ..... 113  
 Caillette (bois de la) ..... 83  
 Calais ..... 26, 42, 45, 48, 75  
**Californie** (plateau de) ..... 105  
**Cambron** (Jules) ..... 11  
 Cambrai ..... 20, 43, 104  
 Cambrai (bataille de) ..... 111  
 Cameroun (le) ..... 65  
 Camp des Romains (fort du) ..... 77  
 Canadiens (les) ..... 105  
 Cannv-sur-Matz ..... 118  
 Canal de l'Oise à l'Aisne ..... 111  
 Cap (le) ..... 65  
 Caporetto-Tolmino (journée de) ..... 112  
 Carency ..... 45, 52
- Carleul (château de) ..... 55  
 Carnie ..... 94  
 Carnoy ..... 52  
 Carso (bataille du) ..... 69  
**Carton de Wyart** (ministre belge) ..... 71  
 Cassel ..... 45  
**Castelnau** (général de Curières de) ..... 21  
   33 à 37, 40, 42, 75, 78 ..... 125  
**Castelnau** (lieutenant Xavier de) ..... 34  
 des Cats (mont) ..... 43  
 Caucase ..... 65  
 Caures (bois des) ..... 77  
**Cavan** (général anglais) ..... 132  
**Cavell** (Miss) ..... 31  
 Cerna (la) ..... 95  
 Chabatz ..... 15  
 Chambrettes (ferme des) ..... 84  
 Champagne (voir Falaises) ..... 131  
 Champagne (première bataille) ..... 52  
 Champagne (deuxième bataille) ..... 55  
 Champenoux (forêt de) ..... 35  
 Champois ..... 93  
 Chapelle (la) ..... 125  
 Chapitre-le-Chenois ..... 83  
 Charleroi-Mons (bataille de) ..... 29  
**Charles IV** (empereur d'Autriche et roi de Hongrie) ..... 132  
 Charleville ..... 141  
 Charmes-Méricourt ..... 18  
 Chart-el-Adhim (position de) ..... 44  
 Chat-el-Arab ..... 66  
 Château-Salins ..... 33  
 Chartèves ..... 123  
 Château-Thierry ..... 39  
 Chaulnes ..... 93  
 Chauny ..... 122  
 Chauvencourt ..... 77  
 Chavignon ..... 111  
 Chemin des Dames ..... 104, 106, 111, 123  
 Chierry ..... 71  
 Chiers (la) ..... 30  
 Chimay (trouée de) ..... 22  
 Chipotte (col de la) ..... 38  
 Choisy-le-roi ..... 71  
**Clemenceau** (Georges, président du Conseil) ..... 103, 105, 121  
   122 ..... 127  
**Clermont-Tonnerre** (comm<sup>e</sup> Louis de) ..... 51  
**Cochin** (capitaine Augustin) ..... 80  
 Colmar ..... 141  
 Combes ..... 93  
 Commercy ..... 21  
 Compiègne ..... 71  
 Condé ..... 30  
 Conflans ..... 77  
 Congo (le) ..... 65  
**Conneau** (général) ..... 38  
 Connigis ..... 71  
**Constantin VII** (roi de Grèce) ..... 95, 96  
 Constantinople ..... 63, 65  
 Contalmaison ..... 93  
 Corbeaux (bois des) ..... 80  
 Corbeny ..... 42  
 Cordevoles (vallée de) ..... 94  
 Corfou (île de) ..... 63  
 Coronel (bataille navale du cap) ..... 64  
 Cote 304 ..... 83  
 Cote 344 ..... 106  
 Côtes de Meuse ..... 48, 51, 52  
 Côte de l'Oie ..... 80  
 Côte du Poivre ..... 84  
 Coucy-le-Château ..... 122  
 Couronné (Voir Grand, Petit Couronné)  
 Courtacon ..... 39  
 « Courtine » (la) ..... 55  
**Coustre** (capitaine) ..... 76

Craonne ..... 41, 51, 104, 105 123  
 Creil ..... 71  
 Crévic ..... 71  
 Crise (la) ..... 126  
 Croix Rouge américaine ..... 106  
 Crouy (plateau de) ..... 51 123  
 Crusnes (la) ..... 30  
 Cuke (massif de) ..... 95 112  
 Cugny ..... 126  
 Cumières ..... 80  
 Curly ..... 93  
 Czernowitz ..... 89 113

D

Damas ..... 138  
 Dauloup ..... 83  
 Dammartin ..... 128  
 Damvillers ..... 141  
 Danemark ..... 16  
 Dardanelles (les) ..... 63  
**Debeney** (général), 121, 122, 125, 126, 128 131  
**Degoutte** (général) ..... 111, 125, 126 131  
 Von **Deimling** (général allemand) ..... 18  
**Deschanel** (Paul, président de la Chambre des Députés) ..... 72  
**Diaz** (général en chef) ..... 113, 132, 133 139  
 Dieuze ..... 33  
 Dijon ..... 77  
**Dimitrieff** (général Radko) ..... 59  
 Dinant ..... 22 32  
 Dixmude (combats de) .. 43, 46, 47, 48 131  
 Dnieper ..... 87  
 Dniester (bataille du) ..... 60 89  
 Dobropole (massif du) ..... 134  
 Dobroudja ..... 97  
 Doggerbank (combat naval du) ..... 64  
 Doiran (lac) ..... 96  
 Dommartin ..... 141  
 Dompierre ..... 93  
 Donchery ..... 71  
 Dormans ..... 123 125  
 Douai ..... 53 104  
 Douaumont (village de) ..... 78 83  
 Douaumont (fort de) ..... 80 83  
 Doubno ..... 87 89  
 Doucières ..... 34 37  
**Douglas Haig** (général anglais, puis maréchal) ..... 53, 75, 90 à 94, 111 128  
 Doullens ..... 45, 46 121  
**Doury** (colonel) ..... 139  
**Driant** (lieutenant colonel et député), 37 77  
 Drina (la) ..... 15  
**Dubail** (général) ..... 21, 33, 37, 40 76  
**Dubois** (général) ..... 46  
 Dunajec (bataille de) ..... 60  
 Dunkerque ..... 22, 26, 45 122  
 Durazzo ..... 63  
**Duval** (général) ..... 118  
 Dwina ..... 61  
 Dwinsk ..... 61 87

E

Egypte ..... 64 65  
**Einem** (général allemand von) .. 52, 124 125  
 Eix ..... 141  
 Ekaterinembourg ..... 103  
 El Arisch ..... 115  
**Emmich** (général allemand von) ..... 26  
 Eparges (les) ..... 52  
 Epernav ..... 12 125  
 Eperon (l') ..... 55

Epine de Vedegrange ..... 55  
 Erbeville ..... 37  
 Erzevroum ..... 66 98  
 Escaut (l') ..... 131 139  
 Espagne ..... 16  
**Espée** (général de l') ..... 39  
**Espinasse** (général) ..... 35  
 Esternay ..... 39  
 Estrées ..... 93 121  
 Etain ..... 30 71  
 Etangs (les) ..... 33  
 Etats-Unis (les) ..... 76 106  
 Euphrate ..... 138

F

Fagare ..... 133  
 Falaise de Champagne ..... 40  
**Falkenhayn** (général allemand) .. 77, 84 97  
 Falkland (Iles: combat naval) ..... 64  
 Fay ..... 95  
**Fayolle** (général) ..... 90 à 94, 112, 121 125  
 Feltre ..... 139  
 Frénestrange ..... 35  
**Feodorovna** (impératrice de Russie, Alexandra) ..... 103  
**Ferdinand 1<sup>er</sup>** (roi de Roumanie) ..... 96  
**Ferdinand 1<sup>er</sup>** (roi de Bulgarie) ..... 16 62  
 Fère (La) ..... 104, 122, 126 131  
 Fère Champenoise ..... 40  
 Fère en Tardenois ..... 123 126  
 Ferté-Milon (La) ..... 41  
 Festubert ..... 53  
**Feyler** (colonel suisse) ..... 22  
 Fez ..... 138 139  
 Filain ..... 111  
 Fismes ..... 126  
 Flandres (les) ..... 131  
 Flandres (bat. des): voir Yser et Ypres.  
 Flaucourt ..... 93  
 Fleury ..... 83  
 Florina ..... 95  
**Foch** (général, puis maréchal): 35, 38, 40, 45, 46, 48, 93, 106, 113, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 131, 132, 139, 140 141  
 Fontenelle (la) ..... 59  
 Forges ..... 77  
 Four-de-Paris ..... 52  
 Frameville ..... 71  
 France (bataille sur le front de) ..... 128  
**Franchet d'Esperey** (général), 22, 30, 38, 40, 42 ..... 13  
**François-Joseph 1<sup>er</sup>** (empereur d'Autriche et roi de Hongrie) .. 11, 62, 66, 69 76  
**François-Ferdinand** (archiduc héritier d'Autriche) ..... 11  
 Frégicourt ..... 93  
**French** (maréchal sir John) 30, 38, 40, 42, 45, 48 ..... 75  
 Frise ..... 93  
**Fryatt** (capitaine) ..... 32  
 Fumin (bois) ..... 83  
 Galicie (bataille de) ..... 59, 60, 89 113  
**Gallieni** (général) ..... 31, 37, 39 75  
 Gallipoli (presqu'île de) ..... 63 64  
 Gand ..... 45, 131 141  
 Garde (lac de) ..... 113  
 Gault ..... 71  
 Gaza ..... 115  
**Geeraert** (le batelier belge Henri) ..... 48  
**Georges V** (roi d'Angleterre) ..... 16  
**Gérard** (général) ..... 125  
 Gerbéville ..... 37 71  
**Gilinsky** (général) ..... 75  
 Givenchy ..... 45

Godime .....	30
Gorizia .....	112
<b>Goschen</b> (Sir Edward, ambassadeur d'Angleterre à Berlin) .....	16
<b>Gough</b> (général) .....	120
<b>Gouraud</b> (général) .. 63, 124, 125, 126, 131	139
Gouzancourt .....	128
Grand-Couronné (bataille du).....	34 à 37
Grande-Bretagne .....	16 124
<b>Graziani</b> (général) .....	132
Grèce .....	16
Grivesnes .....	121
Grodok (combat de) .....	60
Grodno .....	61
<b>Grosetti</b> (général) .....	40, 46, 48 113
Grurie (bois de la) .....	51
<b>Guillaumat</b> (général) .....	113, 131 134
<b>Guillaume I<sup>er</sup></b> (empereur d'Allemagne) ..	69
<b>Guillaume II</b> (empereur d'Allemagne) :	
11, 12, 17, 25, 26, 45, 49, 62, 66, 69, 72,	
94, 123, 125 .....	132
Guinzeling .....	35
Guise (combat de) .....	31 131
Gumbinen (bataille de).....	59
<b>Guyot de Salins</b> (général).....	83

## H

Halicz (combat d').....	59
Ham .....	128
Hamadan .....	115
Hamel .....	93
<b>Hamilton</b> (général anglais).....	63
Hangard .....	122
Hardecourt-aux-Bois .....	93
Hartennes .....	126
Hartmannswillerkopf (le « Vieil Ar- mand » des soldats français).....	52 76
Hastières .....	30
Haudremeont (plateau d').....	93
Haumont (bois d').....	77
Von <b>Hausen</b> (général allemand), 40, 18, 21, 26, 30, 39, .....	40
Hauts de Meuse (voir Cotes).....	
Havrincourt .....	104
Haye (forêt de).....	35
Hébuterne .....	53
<b>Heeringen</b> (général allemand von) ..18	21
Heiltz-le-Maurupt .....	71
Heligoland (combat naval d').....	64
Hem .....	93
<b>Henrys</b> (général) .....	139
Herbebois .....	77
Hermada (massif de l').....	112
<b>Herment</b> (général) .....	22
<b>Herlling</b> (chancelier allemand) .....	103
Herzégovine .....	12
Hiba .....	138
<b>Hindenburg</b> (général allemand, puis maréchal von) 52, 59, 60, 76, 84, 89, 104, 118 .....	140
<b>Hipper</b> (contre-amiral von).....	97
<b>Hirschauer</b> (général) .....	125
Hirson .....	141
Hollande .....	16 131
Hongrie .....	59
<b>Hood</b> (contre-amiral anglais) .....	97
<b>Horne</b> (général anglais) .....	128 131
Houdremont (plateau d').....	84
<b>Humbert</b> (général), 40, 46, 121, 123, 125, 127 .....	128
<b>Hussein Kamel</b> (Khédivé).....	65
<b>Hutier</b> (général allemand von), 119, 120, 121, 122, 127, 128, .....	131

## I

<b>Iagow</b> (ministre allemand von) ....	12 25
Isonzo (l') .....	69, 94 132
Istolat (position d') .....	114
<b>Ivanow</b> (général russe) .....	59 60
Iven .....	95

## J

<b>Jacques</b> (colonel belge, puis général), 46	76
Jaffa .....	137
Jamiano (bataille de).....	112
Japon .....	64
Jaulgonne .....	71 123
Javotok .....	96
Jehouville .....	38
<b>Jellicoe</b> (vice-amiral anglais) .....	97
Jérusalem .....	115 137
Jeulain .....	30
<b>Joffre</b> (général, puis maréchal), 18, 21, 22, 30, 31, 32, 33, 39, 40, 41, 42, 45, 48, 49, 75 .....	93
Jourdain .....	137
<b>Jourdan</b> (maréchal) .....	121
<b>Julie</b> (sœur) .....	37
Jutland (bataille navale du).....	64, 97 137
Juvincourt .....	42

## K

Kadiowkak (combat de) .....	60
<b>Kalédine</b> (général russe) .....	89
Karaorgan (combat de) .....	65
Kara-tépé .....	138
Karpathes (les) .....	89
Kemmel (le) .....	122
Kiaou-Tchéou .....	65
Lord <b>Kitchner</b> (ministre de la guerre), 54, 64 .....	75
Von <b>Kluck</b> (général allemand), 18, 21, 26, 30 .....	40
Kolomea .....	89
Kovel .....	89
Krasnik (bataille de).....	59
Kremenetz .....	89
Krithia (bataille de) .....	64
<b>Kronprinz d'Allemagne</b> , 18, 21, 30, 39, 40, 76, 83, 119 .....	124
<b>Kronprinz de Bavière</b> .....	18, 54 90
Kut-el-Amara .....	98 114

## L

La Bassée (voir Bassée).....	46
« Labyrinthe » (le) .....	53 54
Laffaux (moulin de) .....	111
<b>Lamaze</b> (général de).....	421
<b>Lamothe</b> (général de).....	139
Lana (col di) .....	94
Langemarck .....	48 111
<b>Langle de Cary</b> (général) .....	21, 30, 38 40
Laonnais .....	52 104
Laon .....	104
<b>Lanrezac</b> (général) .....	21, 26, 30 31
de <b>Lardemelle</b> (général) .....	83
Lassigny (bataille de) .....	42, 93, 121 127
Latisana (combat de) .....	112
<b>Leman</b> (général belge) .....	26
Lemberg (bataille de).....	59, 60 89
Lens .....	54
Lépine .....	71
<b>Lesourt</b> (capitaine) .....	70



<b>Nicolas II</b> (empereur de Russie), 12, 17, 59, 61, 71.....	103
<b>Nicolas Nicolaïevitch</b> (grand-duc, généralissime) 59, 60, 61, 66, 98.....	103
Nidda (le).....	59
Niemen (le).....	56
Nieuport.....	43
Nisch.....	15
<b>Nivelle</b> (général)..... 75, 80, 83, 84, 104.....	105
Nomény.....	71
Noord Vaart (canal de).....	49
Norsoncourt.....	71
Norvège.....	16
Notre-Dame-de-Lorette.....	52
Novi-Bazar.....	15
Noyon..... 42, 51, 104.....	128

## O

Obrenowatz.....	15
<b>Odent</b> (maire de Senlis).....	71
Oise (l')..... 42, 71, 123, 128.....	131
Olti (région de).....	66
Omignon.....	93
Orfano.....	96
Orvillers.....	93
Ostende..... 26, 45, 131.....	134
Othain (l').....	30
Ouel'da.....	138
Oulchy-la-Ville.....	126
Oulchy-le-Château.....	123
Oureq (l').....	39
Ovijlers.....	93

## P

Pagny-sur-Moselle.....	141
<b>Painlevé</b> (ministre de la guerre).....	103
Palestine.....	115
Pargny.....	111
Pas-de-Calais.....	71
<b>Passaga</b> (général).....	83
Passchendaele.....	111
<b>Pau</b> (général).....	32
Peissant.....	30
<b>Pellé</b> (général).....	121
Péronne.....	121
Perse.....	65
<b>Persing</b> (général)..... 106, 128.....	131
Persique (golfe).....	66
Perthes-les-Hurlus.....	52
Pervvse.....	48
<b>Pétain</b> (général, puis maréchal), 53, 54, 78, 79, 80, 83, 105, 106, 111, 112, 120, 121, 125.....	126
Petit-Couronné.....	35
<b>Pffanzer</b> (général).....	87
Piave (le).....	132
Piave (bataille de).....	133
Picardie (bataille de) ou (du Santerre).....	127
<b>Pichon</b> (Stephen).....	15
<b>Pie X</b> (Pape).....	12
de <b>Piépape</b> , (colonel).....	137
<b>Pierre 1<sup>er</sup></b> (roi de Serbie).....	62
Pierregot.....	71
Pilitza (la).....	59
Pinon (forêt de)..... 111, 122.....	123
Pinsk.....	61
Plateau 378.....	84
<b>Plumer</b> (général).....	113
Pœlcappelle.....	111
<b>Pœmirau</b> (général).....	139
<b>Poincaré</b> (Raymond, Président de la République française), 11, 12, 17, 40, 84, 87.....	54

Pologne.....	60
Polok.....	96
Pont-Noyelle.....	71
Pordenone.....	132
<b>Porro</b> (général).....	69
Posnanie (la).....	75
Posnanie (la).....	60
Prasnysz (bataille de).....	60
Pressoire.....	93
Prevlje.....	15
Pripet.....	89
Prunay.....	124
Prusse Orientale.....	59
Pruth (le).....	87
Przemysl (siège de).....	60
<b>Putnik</b> (voïvode).....	15

## Q

<b>Quast</b> (général allemand).....	128
Quatre rivières (bataille des).....	59
Quennevières.....	53
Quesnoy-en-Santerre.....	128

## R

Ramscapeelle.....	48
Raon-l'Étape.....	37
Rapallo (conférence de).....	113
<b>Raynal</b> (commandant).....	83
Rawka (le).....	59
<b>Rawlinson</b> (général anglais Sir) 127, 128.....	131
Reims (voir Montagne de), 38, 39, 41, 104.....	124
Rémèreville.....	37
<b>Rennenkampf</b> (général russe).....	59
Rethel.....	71
Revigny.....	71
Rezu-Saint-Germain.....	71
Rhodésia.....	65
Rhonelle (la).....	131
Ribécourt.....	127
Ribemont.....	131
<b>Ribot</b> (ministre).....	39
Riga.....	87
Riga (bataille de)..... 61, 64.....	113
Ris (forêt de).....	126
<b>De Robien</b> (commandant).....	51
Rocroi.....	45
Rome.....	113
<b>Ronarc'h</b> (contre-amiral)..... 45, 46.....	137
Rosières.....	127
Roubaix.....	47
Roudnik (bataille de).....	62
Roumani.....	98
Roumanie..... 87, 96, 113.....	117
<b>Rousski</b> (général russe).....	59
Roville-aux-Chênes.....	37
Roye.....	42
Roye (bataille de).....	43
Royère (la).....	111
Rozelieures.....	38
<b>Ruffey</b> (général).....	21
Russie..... 87, 103, 113.....	117

## S

Sabot (bois).....	52
Sabotino (mont).....	95
Sahara (le).....	139
Sailly.....	93
Sailly-Sallisel.....	93
Saint-Aignan.....	125
Saint-Denis.....	121
Saint-Dié.....	37

Saint-Gobain .....	131
Saint-Hilaire-en-Woëvre .....	
Saint-Mihiel (bataille de).....	128
Saint-Nazaire .....	54
Saint-Pol .....	31
Saint-Quentin .....	104 131
Saint-Thierry .....	123
Saint-Vaast (voir Neuville).....	
Saint-Hilaire-en-Woëvre .....	141
Sainte-Barbe .....	71
Sainte-Geneviève .....	38
Sainte-Menehould .....	21
Saint-Quentin .....	131
<b>Sakharoff</b> (général russe).....	87
<b>Salandra</b> (ministre italien).....	66
Salonique .....	62, 63 95
Samarra (gare de) .....	114
Sambre (la) .....	22
Samogneux .....	77
<b>Samsonoff</b> (général russe).....	59
San (bataille du).....	60
<b>Sanders</b> (général allemand von) .....	65
San Dona di Piave.....	133
San Michael (Mont).....	95
Santerre .....	127
Santerre (bataille de) : voir Picardie.	
<b>Sarrail</b> (général).....	38, 40, 95 113
Sarrebourg (bataille de) .....	33
Sary-Kamysch (bataille de) .....	65
Scarborough .....	64
Save .....	16
Scarpe (la).....	128
Schaffen .....	32
<b>Schœn</b> (ambassadeur d'Allemagne von)	
15 .....	16
Schoorbaek .....	47
<b>Schwerer</b> (contre-amiral).....	137
Sedan .....	131, 139 141
Seille .....	33 37
Seine-et-Marne .....	71
Semlin .....	15
Semoy (la).....	30
Senlis .....	71
Sensée (la).....	128
Serajevo .....	11
Serbie .....	62 19
<b>Séré do Rivière</b> (général).....	77
Sérès .....	89
Sereth (le) .....	113
Sermaize-les-Bains .....	71
Serre (la).....	131
Sette Comuni (plateau des).....	94
Seuzey .....	128
Sézanne .....	40
Silistrie .....	60
Sofia .....	62 97
Soissonnais .....	51
Soissons.....	42, 51, 71, 123 126
Somme (la).....	39, 51 71
Somme (bataille de la) .....	94
Sommeilles .....	71
<b>Sordet</b> (général).....	22 38
Souain .....	52
Souchez .....	45, 53, 54 55
<b>Soukhomlinow</b> (ministre russe).....	60
Souvla (bataille de).....	63
Stanislaw (combats de).....	60, 89 113
Steenwerck .....	122
<b>Stefanoviçk</b> (colonel serbe).....	75
Stelvio (col du).....	132
Stenay .....	141
<b>Stenger</b> (général allemand).....	37
Stokhod (le).....	89
<b>Strumer</b> (ministre russe).....	97
Strypa (la).....	87
Styr (le).....	87 89
Sud-Oranais .....	139

Sud-Ouest Africain.....	65
Suez (isthme et canal de).....	65
Sugana (val).....	94
Suippes .....	71
Suisse .....	16
Syrie .....	138

## T

Tahiti (île).....	65
Tahure (Butte de).....	55 76
Talou (le).....	106
Tamines .....	32
Tannenberg (bataille de).....	59
Tardenois (bataille du).....	125 126
Targette (la).....	53 54
Tarnopol .....	87 113
Tartarow (col de).....	89
Taza .....	139
Tchanak (bataille navale de).....	63
<b>Tcharbatchoff</b> (général).....	87
Tchorok (région de).....	66
Tergnier .....	128
Termonde .....	32
Terncuzen (canal de).....	45
Tervacte .....	471
Thélus .....	45
Thiaucourt .....	71
Thiaumont .....	83
Thielt .....	45
Thiepval .....	93
Thionville .....	139
<b>Thomas</b> (Albert).....	56 75
Thorn .....	59
Thourout .....	45
Thuin .....	30
Tifflis .....	66
Tigre (le).....	98 138
Tirlemont .....	26
<b>Tirpiz</b> von (amiral allemand).....	12
<b>Tisza</b> (comte).....	12
Togoland (le).....	64
Tolmino (voir Caporetto) .....	
<b>Tomachow</b> (bataille de).....	59
Tomba (Mont).....	113 132
<b>Tombeur</b> (général belge).....	64
Toul .....	121
Tourcoing .....	47
Tournai .....	30
Tourtoukai .....	97
<b>Towshend</b> (général anglais).....	98
Transylvanie .....	97
« Trapèze » (le).....	55
Trente .....	139
Trentin (le) .....	66, 94, 113 139
Trèves .....	140
Trieste .....	66, 95 139
Trônes (bois de).....	93
Trumilly .....	71
Tul Keram.....	137
Turquie .....	16, 61, 138 139

## U

Udine .....	112 139
<b>Urbal</b> (général Courtois d').....	39 42
Urtebize .....	51
Usciesko .....	85

## V

Vacheraville .....	84
Vailly .....	43

<b>Valabrégue</b> (général).....	22	Visé .....	26
Valenciennes .....	30	Vistule (bataille de la).....	59
Valois (le).....	38	Vitry-le-François .....	30 39
Valona .....	63	<b>Viviani</b> (René, président du Conseil)	
Van .....	66	12, 16, 38.....	103
<b>Vandervelde</b> (Emile, ministre belge) ..	46	Volhynie .....	89
Vardar (le).....	95	<b>Vosges</b> (les).....	39 71
Varennnes-en-Argonne .....	51	Vouziers .....	51
Varsovie .....	59 61	Vrigny .....	136
Vaubecourt .....	71		
Vaudesson .....	111	<b>Y</b>	
Vauquois .....	52	Ypres .....	43 52
Vaux (village).....	80	Ypres (première bataille d').....	48
Vaux (fort de).....	80, 83	Ypres (deuxième bataille d').....	52
Vaux-Chapitre (bois de).....	83	Yser (bataille de l').....	46 à 48
Vénétié (la).....	66		
<b>Venizelos</b> (ministre grec).....	113	<b>Z</b>	
Verdun .....	39	Zeebrugge .....	131 134
Verdun (bataille de).....	76 à 87		
Verneuil .....	123	<b>W</b>	
Versailles .....	112	Waissin .....	30
Verzy .....	123	Wartha .....	56
Vesle (la).....	126	<b>Weygand</b> (colonel, puis général).....	46
Vezeuze (la).....	34 35	<b>Wielman</b> (général).....	75
<b>Victor-Emmanuel III</b> (roi d'Italie).....	66	<b>Wilson</b> (W., président des Etats-Unis)	
Vienne .....	139	76, 106.....	140
Vileika .....	61	<b>Witte</b> (général belge).....	76
Ville-en-Tardenois .....	123	Woëvre (la).....	52 77
Villemontoire .....	42	<b>Wurtemberg</b> (de) (grand-duc Albrecht).	18
Ville-sur-Tourbe .....	55	30, 35	46
Villers-aux-Vents .....	71		
Villers-Bretonneux .....	122		
Villers-Cotterets (et forêt).....	123		
Vilra .....	61		
Vimv .....	105		
Virton .....	30		

## LISTE DES PORTRAITS

---

SOUVERAINS ET CHEFS D'ETAT : **R. Poincaré**, président de la République française, p. 9. — **Georges V**, empereur, roi de la Grande-Bretagne, p. 27. — **Nicolas II**, empereur de Russie, p. 57. — **Victor-Emmanuel III**, roi d'Italie. — **W. Wilson**, président de la République des Etats-Unis, p. 107. — **Pierre I<sup>er</sup>**, roi de Serbie, p. 13. — **Albert I<sup>er</sup>**, roi de Belgique, p. 23.

HOMMES D'ETAT OU MINISTRES : **Georges Clemenceau**, président du Conseil et ministre de la Guerre, p. 101. — **Lloyd George**, premier ministre de la Grande-Bretagne, p. 85.

MARECHAUX. — France : **Joffre**, p. 19 ; **Foch**, p. 43 ; **Pétain**, p. 81. — Angleterre, Sir **Douglas Haig**, p. 109.

GENERAUX FRANÇAIS ET ETRANGERS ayant exercé de grands commandements : **Castelnau**, p. 34 — **Fayolle**, p. 91. — **Franchet d'Espèrey**, p. 135. — **Pershing**, p. 129.

### PORTRAITS PETIT-FORMAT DE MINISTRES ET DE GENERAUX.

MINISTRES : **Millerand**, p. 54; général **Gallieni**, p. 31 ; **lord Kitchener**, p. 17.

ANGLETERRE : Maréchal Sir **John French**, p. 38 ; Généraux : **Allenby**, p. 137 ; **Byng**, p. 120 ; **Horne**, p. 120 ; **Plumer**, p. 120 ; **Rawlinson**, p. 120.

FRANCE : Généraux : **Berthelot**, p. 119 ; **Courtois d'Urbal**, p. 46 ; **Debeney**, p. 119 ; **Degoutte**, p. 119 et 120 ; **Dubail**, p. 37 ; **Foch**, p. 38 ; **Gouraud**, p. 119 ; **Guillaumat**, p. 119 ; **Humbert**, p. 119 ; **de Langle de Cary**, p. 38 ; **Lyautey**, p. 138 ; **Maistre**, p. 111 ; **Mangin**, p. 119 ; **de Maud'huy**, p. 42 ; **Maunoury**, p. 38 ; **de Mitry**, p. 119 ; **Nivelle**, p. 83 ; **Pau**, p. 32 ; **Sarrail**, p. 38. Contre-amiral **Ronarc'h**, p. 45.

ITALIE : Généraux **Cadorna**, p. 94 ; **Diaz**, p. 133.

RUSSIE : Grand-duc **Nicolas Nicolaïewitch**, p. 89 ; Généraux **Alexeïeff**, p. 69 ; **Broussiloff**, p. 9 ; **Rousski**, p. 89.

SERBIE : Prince **Alexandre de Serbie**, p. 15 ; Voïvode **Putnick**, p. 15.

---

## TABLE DES CARTES

---

### I. — CARTES HORS TEXTE

- 1 — Carte d'ensemble du Front occidental.
- 2 — Carte du Front oriental pour les opérations de 1916.
- 3 — Carte de la bataille de France (21 mars au 11 novembre 1918).

### II. — CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE

- |  |  |
|--|--|
| <p>N<sup>os</sup> 1. — Opérations en Serbie : 1914 à 1915, p. 12.</p> <p>— 2. — Concentration allemande et française à l'ouverture de la guerre, p. 21.</p> <p>— 3. — Emplacements des armées allemandes et françaises le 5 août 1914, p. 22.</p> <p>— 4. — Opérations en Belgique en 1914, p. 25.</p> <p>— 5. Opérations dans la Haute-Alsace de 1914 à 1918 inclus, p. 33.</p> <p>— 6. — Batailles de Sarrebourg et de Morhange, p. 33.</p> <p>— 7. Batailles du Grand Couronné de Nancy et de la Mortagne, p. 34.</p> | <p>— 3. — Bataille de la Marne, p. 39.</p> <p>— 9. — La bataille des Flandres (bataille de l'Yser et bataille d'Ypres), p. 47.</p> <p>— 10. — La lutte en Argonne, p. 52.</p> <p>— 11. — Artois et Picardie, p. 53.</p> <p>— 12. — Batailles de Champagne (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup>), p. 54 et 55.</p> <p>— 13. — Expédition des Dardanelles, p. 63.</p> <p>— 14. — L'Italie en guerre de 1915 à 1918, p. 95.</p> <p>— 15. — La bataille de Verdun, p. 78 et 79.</p> <p>— 16. — Batailles de la Somme, p. 90.</p> <p>— 17. — Le Front Oriental en 1916, p. 88.</p> <p>— 18. — Les Opérations en Macédoine de 1916 à 1919, p. 96.</p> <p>— 19. — Front Occidental : Le Chemin-des-Dames et la Malmaison, p. 104 et 105.</p> <p>— 20. — Front d'Asie : Arménie, Mésopotamie, p. 98.</p> <p>— 21. — Front d'Asie : Egypte, Palestine, Syrie, p. 114.</p> <p>— 22. — La guerre en Italie : bataille du Piave, p. 133.</p> |
|--|--|
-

# Carte d'ensemble du Front Occidental.



## LÉGENDE

- Front en Juin 1915
- - - Ligne Hindenburg
- ▨ Ligne occupée par les Allemands le 18 Juillet 1918
- ▤ Front le 11 Novembre 1918

NOTA. — Mention est faite des endroits ou ont été livrés des combats pendant la Guerre de tranchées

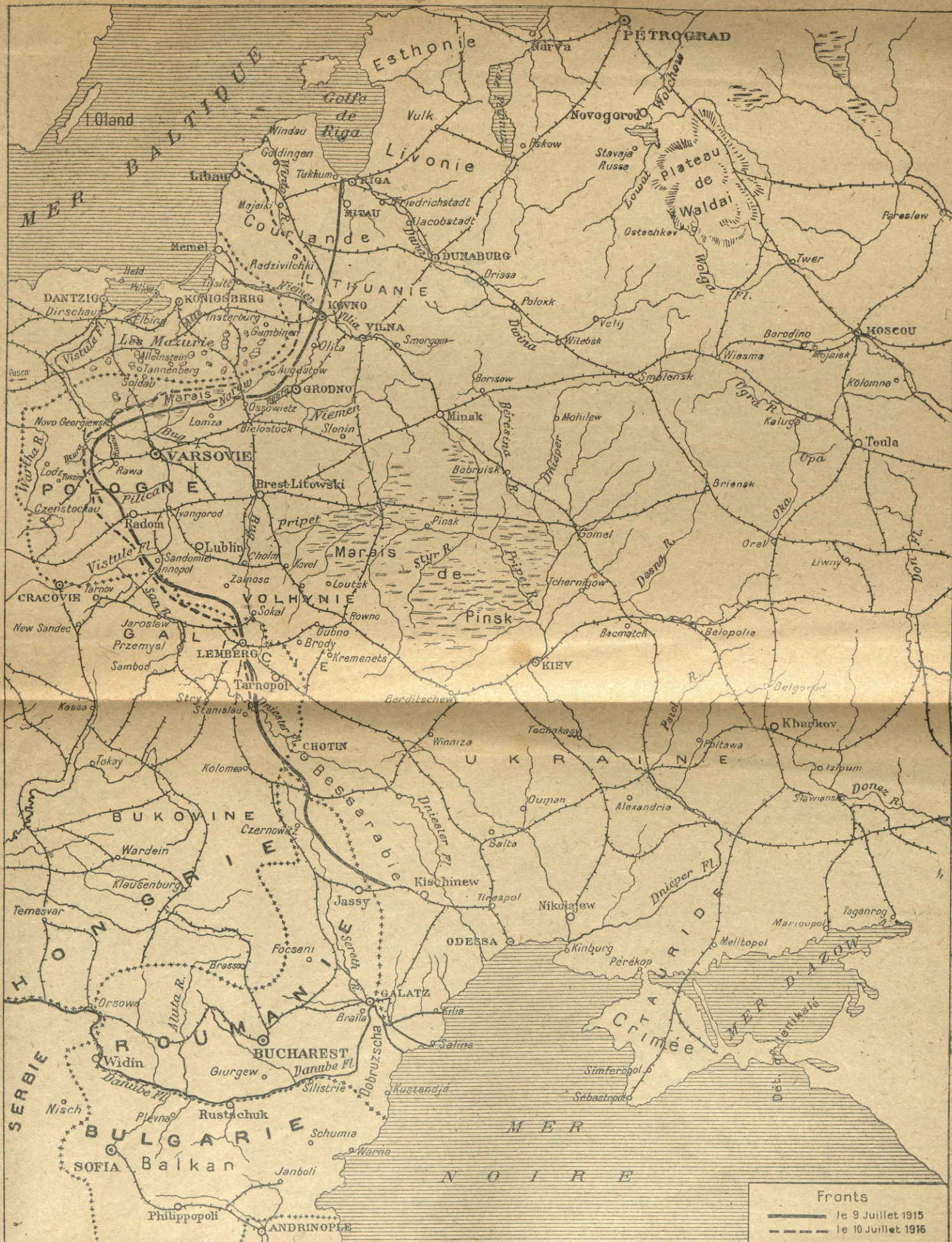
CARTE N° 1

ECHELLE MÉTRIQUE

Kil. 10 5 0 5 10 75 50 25 0

A. LÉCOINTE

Carte du Front Oriental pour les Opérations de l'année 1916.



CARTE N° 2

ECHELLE MÉTRIQUE

Kil. 100 50 0 50 100 200 300 400 500 600 700 800 Kil

Fronts

— le 9 Juillet 1915

- - - le 10 Juillet 1916

R. LECOINTE

# La bataille de France du 21 mars au 11 novembre 1918.



# TABLE DES MATIÈRES

<b>DÉDICACE</b> .....	5
-----------------------	---

<b>PRÉFACE</b> .....	6
----------------------	---

## LIVRE PREMIER (août 1914 à octobre 1915)

I. Evénements antérieurs aux déclarations de guerre.....	11
II. La Serbie.....	15
Entrée en guerre.....	16
III. Renseignements spéciaux relatifs aux principaux belligérants....	17
Plans d'opérations. Concentration.....	18
Caractères présumables de la guerre qui allait s'engager....	22

### FRONT OCCIDENTAL (1)

(Août 1914 et 1915.)

IV. La guerre en Belgique : 1 <sup>re</sup> phase, Belgique seule.....	25
2 <sup>e</sup> phase, Belgique, Français et Anglais.....	29
Retraite stratégique franco-britannique.....	30
Atrocités et crimes commis en Belgique par les Allemands....	31
V. La guerre en Alsace.....	32
La guerre en Lorraine.....	33
Situation intérieure de la France.....	37
VI. La bataille de la Marne.....	38
Retraite des armées allemandes jusqu'à l'Aisne.....	41
VII. Bataille de l'Aisne.....	41
La Course à la mer.....	42
Opérations dans le Nord (fin de 1914).....	45
VIII. La guerre de tranchées ou de position.....	49
La lutte d'usure. Engagements locaux.....	51
Batailles livrées en 1915 pour obtenir la percée.....	52

### FRONT ORIENTAL (2)

(Août 1914 à octobre 1915.)

IX. Lutte des Russes et des Austro-Allemands : en Russie Orientale.....	59
En Pologne.....	59
En Galicie.....	60
Vers la Hongrie.....	60
La retraite russe.....	61

### FRONTS BALKANIQUES

X. La Turquie et la Bulgarie en guerre.....	61
Ecrasement de la Serbie et du Monténégro.....	62
Expédition des Dardanelles.....	63

### FRONT ITALIEN

XI. Opération du 24 mai 1915 à 1916.....	66
--	----

### FRONT OCCIDENTAL

XII. Après un an de guerre : Atrocités et crimes commis en France par les Allemands....	69
« Jusqu'au bout ! ».....	71
LIVRE DEUXIÈME.....	75

(Octobre 1915 à janvier 1916.)

I. Situation intérieure de quelques puissances.....	75
---	----

### FRONT OCCIDENTAL

II. Campagne d'hiver d'octobre 1915 à janvier 1916.....	76
III. Bataille de Verdun, du 21 février 1916 à 1917.....	76

### FRONT ORIENTAL

IV. Energique et brillante guerre de mouvement dirigée, du 1 <sup>er</sup> juin à octobre 1916, par le général Broussiloff contre les Austro-Allemands.....	87
V. La bataille de la Somme, du 1 <sup>er</sup> juillet à novembre 1916.....	90

### FRONT ITALIEN

VI. Opérations dirigées par le général Cadorna.....	94
---	----

## FRONTS BALKANIQUES

VII. Opérations de l'armée de Macédoine contre les Bulgares et les Allemands .....	87
Entrée en guerre de la Roumanie....	96
LIVRE TROISIÈME.....	103

(Année 1917.)

I. Situation intérieure de quelques puissances belligérantes.....	103
---	-----

## FRONT OCCIDENTAL

II. Opérations livrées en collaboration par les Anglais et les Français sous les commandements respectifs du maréchal Haig et du général Pétain..	103
Bataille des Flandres, du 31 juillet au 20 août.....	106
III. Victoire de la Malmaison, du 23 au 25 octobre, remportée par le général Maistre.....	111
Bataille de Cambrai, du 20 au 23 novembre .....	111
Problème des effectifs.....	112

## FRONT ITALIEN

IV. Victoires remportées en mai et en août .....	112
Défaite du 24 au 26 octobre, de Caporetto-Tolmino. Le général Cadorna est remplacé par le général Diaz....	112

## FRONT ORIENTAL

V. Désastreuse révolution qui met la Russie hors de cause.....	113
LIVRE QUATRIÈME.....	117

### I. — FRONT ORIENTAL

(Année 1918.)

La guerre en Russie et en Roumanie.	117
-------------------------------------	-----

### II. — FRONT OCCIDENTAL

I. Les offensives allemandes du printemps (21 mars-18 juillet).....	119
La ruée allemande proprement dite, du 21 mars au 5 avril.....	119
Réalisation le 30 mars et le 14 avril de l'unité de commandement dans la personne du général Foch.....	121
Du 1 <sup>er</sup> au 27 avril, bataille de la Lys et des Monts de Flandre.....	122
Combat de l'Ailette, du 6 avril.....	122
Du 15 au 30 avril, bataille pour Amiens .....	122
Du 27 mai au 5 juin, bataille entre Aisne et la Marne.....	122

Du 9 au 13 juin, bataille pour Compiègne .....	123
Les 15 et 16 juillet, bataille de Champagne. Le haut commandement allemand a perdu définitivement l'initiative .....	124
II. Reprise de l'offensive par les Alliés. Batailles d'Été.....	125
Première période, du 18 juillet au 24 septembre .....	125
Du 18 juillet au 4 août, bataille de la Marne (deuxième victoire) ou du Tardenois .....	125
6 août. Le général Foch est nommé maréchal de France. Sa méthode de guerre .....	126
8 au 15 août, bataille de Picardie ou du Santerre.....	127
15 août au 24 septembre, bataille sur le front de France.....	128
12 septembre. La victoire de Saint-Mihiel .....	128
Deuxième période, du 24 septembre au 11 novembre. Offensive générale des armées alliées en automne.....	128
Batailles de Champagne, du 26 septembre au 12 octobre.....	
Du Cambésis, du 27 septembre au 9 octobre.....	
Des Flandres, du 28 septembre au 10 octobre .....	
10 novembre. La situation des Allemands, qui n'ont plus de réserves, est désespérée; leur haut commandement n'a d'autre parti à prendre, pour échapper à un désastre complet, que de solliciter humblement un armistice.....	

### III. — FRONT ITALIEN

Du 15 au 23 juin, bataille du Piave. Le 24 octobre, le général Diaz reprend l'offensive .....	132
---	-----

### IV. — FRONT BALKANIQUE

Du 15 au 30 septembre, campagne victorieuse de quinze jours, conduite par le général Franchet d'Espèrey .....	134
V. La guerre maritime et coloniale .....	134
VI. La guerre hors d'Europe :	
Égypte .....	65 98
Caucase .....	65
Arménie .....	66 98
Mésopotamie .....	66, 98, 114 137
Palestine .....	115 137
VII. — Au Maroc.....	138
VIII. — I. Capitulation. La Victoire.	139
II. Réflexions finales.....	141
Tableau synoptique par Front des principaux événements de la grande guerre .....	143
Index alphabétique.....	151
Liste des Portraits.....	159
Table des cartes et croquis.....	161

BIBLIOTEKA

ASG

NAUKOWA

55356